Alexandre DUMAS

IMPRESSIONS DE VOYAGE EN SUISSE (TOME 2)

Des Vieux Cantons aux Îles Borromées

(1833-1834)

édité par :
les Bourlapapey, bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

Avertissement :

Pour l'orthographe des noms propres (noms de personnages historiques ou noms de lieux) – parfois fantaisiste ou transcrite phonétiquement par A. Dumas – nous nous sommes écartés, dans cette édition, du texte original et en avons restitué l'appellation connue, usuelle à l'époque et/ou aujourd'hui, espérant ainsi permettre au lecteur et à la lectrice de mieux se repérer dans les pérégrinations helvétiques de l'auteur.

XXXIV

Pauline

Le sacristain revint et nous ouvrit la grille devant laquelle j'ai arrêté mes lecteurs pour leur raconter l'antique légende qu'ils viennent de lire. Les chapelles de Guillaume Tell sont toutes bâties sur le même plan : à l'intérieur, il y a quelques mauvaises peintures qui n'ont pas même le mérite de dater de l'époque où la naïveté était une école. Celle que nous visitions était décorée de toute l'histoire de Guillaume Tell et de Melchtal. Le plafond représentait le passage de la mer Rouge par les Hébreux : je n'ai jamais pu comprendre quelle analogie il y avait entre Moïse et Guillaume Tell, si ce n'est que tous deux avaient délivré un peuple. Et, comme le sacristain n'en savait pas plus que moi sur cet article, je suis forcé de laisser dans l'obscurité qui la couvre la pensée symbolique de l'artiste.

On me présenta un livre sur lequel chaque voyageur qui passe inscrit son nom et sa pensée. Il faut voir beaucoup de noms et de pensées réunis dans de pareils livres pour bien se convaincre combien l'un et l'autre sont choses rares. Au bas de la dernière page, je reconnus la signature de l'un de mes amis, Alfred de N… ; il était passé le matin même. J'interrogeai le sacristain, et j'appris qu'il suivait la même route que moi et était redescendu à Altdorf.

C'était bien mon affaire. Alfred est de mon âge, à peu près. C'est un artiste distingué, qui étudiait dans les ateliers de M. Ingres la peinture, dont il comptait faire son état, lorsque je ne sais quel oncle qui ne lui avait jamais donné un écu de son vivant fut enfin forcé de lui laisser vingt-cinq mille livres de rente à l'heure de sa mort. Alfred avait continué la peinture. Seulement, il allait à l'atelier en cabriolet et il avait coupé ses cheveux, sa barbe et sa moustache, de sorte que c'était à cette heure un homme du monde comme tous les gens du monde, plus le cœur et le talent.

On comprend qu'un pareil compagnon de voyage m'agréait fort, à moi surtout qui, depuis quelques jours, étais forcé de me contenter de Francesco[1], fort brave garçon sans doute, mais à qui le ciel avait donné plus de vertus solides que de qualités agréables, très suffisant, au reste, pour me soutenir dans les mauvais chemins où la crainte de faire un faux pas réunissait toutes mes facultés pensantes sur le point où il me fallait poser le pied, mais très insuffisant à me distraire dans les belles routes où, dès que mon corps était à peu près certain de conserver son équilibre, ma langue et mon esprit retrouvaient toute leur liberté, et, avec leur liberté, cette rage de questions dont je suis possédé en voyage. Or il y avait, sous ce rapport, une chose que je n'ai jamais pu jusque là faire comprendre à Francesco, et qu'il ne comprit pas davantage par la suite, il faut que je lui rende cette justice, c'était de me traduire en italien la réponse à la demande que je le chargeais de faire en allemand à mes guides. Il faisait la demande, il est vrai, il écoutait la réponse avec une grande attention et souvent même avec un plaisir visible, mais il la gardait religieusement pour lui. La seule explication que j'aie jamais pu me donner à moi-même sur ce mutisme, c'est que

---

[1] Voir le chapitre *Obergesteln*.

Francesco se figurait que mes interrogations continuelles avaient pour but son instruction particulière.

En sortant de la chapelle, nous nous arrêtâmes un instant sur la colline qui domine le lac des Quatre-Cantons. Elle offre non seulement une délicieuse vue d'horizon, mais encore un magnifique panorama d'histoire, car c'est autour de ce lac, berceau de la liberté suisse, que se sont passés tous les événements de cette épopée que nous venons de raconter et qui est devenue si populaire parmi nous, grâce à la poésie de Schiller et à la musique de Rossini, qu'on serait tenté de croire qu'elle fait partie de nos chroniques nationales.

En redescendant vers Altdorf, nous traversâmes la Schachen sur un pont couvert. C'est dans cette rivière et à l'endroit même où est bâti ce pont que Guillaume Tell se noya en sauvant un enfant que l'eau débordée entraînait avec son berceau.

En dix minutes, nous fûmes à Altdorf. Les deux premières choses qui frappent la vue en entrant sur la place sont une grande tour carrée, et, parallèlement à elle, une jolie fontaine. La tour est bâtie sur l'emplacement où Gessler avait fait planter l'arbre au haut duquel il avait placé son bonnet, orné de la couronne des ducs d'Autriche ; la fontaine s'élève à l'endroit même où le petit Walter était attaché lorsque son père lui enleva la pomme de dessus la tête. La tour est peinte sur deux de ses faces : une des fresques représente la bataille de Morgenstern[2], remportée le 15 novembre 1315 sur le duc Léopold, et l'autre, toute l'histoire de la délivrance de la Suisse.

La fontaine sert de piédestal à un groupe de deux statues : l'une est Guillaume Tell tenant son arbalète, l'autre Walter tenant la pomme. Mon guide m'assura que, dans sa jeunesse, il se rappelait avoir vu debout encore l'arbre auquel l'enfant avait été

---

[2] Bataille de Morgarten

attaché, mais cet arbre, qui ne comptait alors pas moins de cinq cents ans, portait ombre à la maison du général Bessler. Le grave général, qui aimait, à ce qu'il paraît, jouir du soleil, fit abattre le tilleul qui lui en dérobait les rayons, et éleva à sa place la fontaine qui y est aujourd'hui et qui, au goût de mon guide et à celui des habitants d'Altdorf, dont il résume probablement l'opinion, fait beaucoup mieux à l'œil. Je comptai, au reste, cent dix-huit pas de la tour à la fontaine : en supposant la tradition exacte, ce serait donc à cette distance que Guillaume Tell a donné la fameuse preuve d'adresse qui lui a valu sa poétique réputation.

Nous entrâmes pour dîner à l'hôtel du Cygne, qui est lui-même sur la grande place. Pendant que l'aubergiste trempait notre soupe et faisait griller nos côtelettes, sa fille vint nous demander en allemand si nous désirions voir la prison de Guillaume Tell ; ce à quoi Francesco répondit très vivement et d'un air très détaché que nous n'en avions pas la moindre envie. Malheureusement pour Francesco, mon oreille commençait à s'accoutumer aux sons de la langue germanique, et j'avais à peu près compris la demande. Je rectifiai donc à l'instant sa réponse en déclarant que j'étais tout prêt à suivre mon nouveau guide ; et, pour ne pas laisser à Francesco une fausse idée sur mon empressement, qui heurtait son insouciance, je l'invitai à me suivre en sa qualité d'interprète, car depuis longtemps il m'était inutile comme guide, le pays où nous voyagions lui étant aussi inconnu qu'à moi. Il obéit donc avec un sentiment de tristesse profonde, produit par l'idée que notre curiosité, dans les circonstances où nous nous trouvions, ne pouvait être satisfaite qu'aux dépens de notre estomac, et Francesco était plus gastronome que curieux. Il ne m'en suivit pas moins avec la physionomie d'un homme qui se dévoue à ses devoirs. À la porte, nous rencontrâmes le potage : ce fut le dernier coup porté au stoïcisme du pauvre garçon. Il me montra la soupière qui passait, et, respirant voluptueusement l'atmosphère odorante dont elle nous avait enveloppés un instant, il ne me dit que cette seule parole, dans laquelle était toute sa pensée :

– La minestra !...

– Va bene, répondis-je, *è troppo bollente. Al nostro ritorno, sara excellente !*

– Die kalte Suppe ist ein sehr schlechtes ding[3], murmura tristement Francesco, rejeté par son émotion dans sa langue naturelle.

Malheureusement, la phrase se composait de sons nouveaux auxquels je n'étais pas encore habitué ; de sorte que je restai parfaitement insensible à cette touchante interpellation.

Nous suivîmes notre guide, qui nous conduisit dans un petit caveau dont on avait fait un fruitier. Deux anneaux scellés au plafond étaient les mêmes, nous assura naïvement la jeune fille, que ceux auxquels les mains de Guillaume Tell avaient été attachées pendant la nuit qui suivit sa révolte contre l'autorité de Gessler, et qui précéda son embarquement sur le lac des Quatre-Cantons. Quant aux deux portes de chêne qui fermaient le cachot, il n'en reste que les ferrements adhérents à la muraille : on nous les fit voir, et il fallut bien nous en contenter.

J'écoutai cette tradition, très apocryphe peut-être, avec la même foi qu'elle m'était racontée. Je mérite d'être rangé, je l'avoue, dans une classe de voyageurs oubliée par Sterne, celle des voyageurs crédules : mon imagination s'est toujours bien trouvée de ne pas chercher le fond de ces sortes de choses. Pourquoi, d'ailleurs, dépouiller les lieux de la poésie du souvenir, la plus intime de toutes les poésies ? Pourquoi ne pas croire que le fruitier où il y a maintenant des pommes soit le cachot où, il y a cinq siècles, était enchaîné un héros ? J'ai vu depuis, au Pizzo, la prison de Murat ; j'ai passé une nuit où le soldat royal a sué son agonie ; j'ai mis le doigt dans le trou des balles qui ont

---

3 La soupe froide est une très mauvaise chose

creusé le mur après lui avoir traversé le corps, et de cela il n'y avait aucun doute à faire, car l'événement est d'hier et les enfants qui l'ont vu s'accomplir sont à peine aujourd'hui des hommes. Mais, dans cinquante ans, dans cent ans, dans cinq siècles, en supposant que la forteresse homicide reste debout, toutes ces traces, vivantes encore aujourd'hui, ne seront plus alors que des traditions, comme celles de Guillaume Tell. Peut-être même mettra-t-on en doute la naissance obscure, la carrière chevaleresque, la mort fatale *del re Joachimo*, et regardera-t-on comme un conte soldatesque, raconté autour du feu d'un bivouac, cette histoire dont nous avons connu les héros. Bienheureux ceux qui croient, ce sont les élus de la poésie !

– Oui, diront les sceptiques, mais ils mangent leur soupe froide et leurs côtelettes brûlées.

À ceci je n'ai rien à répondre, si ce n'est que l'algèbre est une fort belle chose, mais que je n'y ai jamais rien compris.

Après le dîner, je demandai à notre hôte s'il ne logeait pas en même temps que nous, dans son hôtel, un jeune Français nommé Alfred de N.

– Il partait comme vous arriviez, me répondit-il.

– Et où est-il allé, que vous sachiez ?

– À Flüelen, où il avait fait d'avance retenir une barque.

– Alors, la carte, et partons.

Ce fut un nouveau coup porté à Francesco ; il me fit répéter deux fois avant de se décider à traduire ma phrase de l'italien en allemand. Le pauvre garçon avait déjà fait toutes ses dispositions pour passer le reste de la journée et la nuit à Altdorf. Je lui promis qu'il dormirait admirablement à Brunnen, dont on m'avait vanté l'auberge. Cette promesse le fit frissonner des pieds à la tête : il nous restait encore cinq lieues à faire pour arriver au gîte que je lui promettais. Il est vrai que, sur les cinq

lieues, nous en avions quatre et demie de bateau : c'est ce qu'ignorait Francesco, aussi faible sur la géographie qu'il était insoucieux sur l'histoire. Je me hâtai de le rassurer en lui faisant part de cette circonstance. Ma parole lui rendit toute sa bonne humeur ; il m'apporta gaiement mon sac de voyage et mon bâton ferré. Nous payâmes et nous prîmes congé de la capitale du canton d'Uri.

C'était un bon enfant, à tout prendre, que Francesco, à part l'idée qu'il voyageait pour son propre plaisir ; ce qui l'entraînait dans des erreurs continuelles en lui faisant prendre des dispositions qui, le plus souvent, ne cadraient pas avec les miennes. De là sa stupéfaction lorsque, d'un mot, presque toujours inattendu, je dérangeais tous ses arrangements. Alors il y avait un moment de lutte entre ma volonté et son étonnement, mais presque aussitôt il cédait passivement, comme une pauvre créature dressée à l'obéissance, et, son excellent naturel reprenant le dessus, il retrouvait sa gaieté en faisant de nouveaux projets qui devaient être détruits à leur tour.

Alfred avait sur nous deux heures d'avance ; de plus, il était en voiture, ce qui nous laissait peu de chances pour le rattraper. Nous n'en marchâmes que plus vite, et, un quart d'heure après notre départ d'Altdorf, nous entrions à Flüelen. J'étais encore à cent pas du rivage, à peu près, lorsque j'aperçus mon voyageur qui mettait le pied dans sa barque. Je l'appelai par son nom de toute la force de mes poumons, il se retourna aussitôt ; mais, quoiqu'il m'eût visiblement reconnu, il n'en continua pas moins son embarquement, et je crus même remarquer qu'il y mettait d'autant plus de célérité que je m'approchais davantage. Je l'appelai une seconde fois : il me salua en souriant de la tête, mais, au même instant, prenant une rame des mains de l'un des mariniers, il s'en servit pour éloigner vivement la barque de la rive. Dans le mouvement qu'il fit, j'aperçus alors seulement une femme qui était cachée derrière lui ; je compris aussitôt la cause de cette apparente impolitesse, et je le rassurai sur l'effet qu'elle pouvait produire dans mon esprit en lui faisant un salut si res-

pectueux qu'il était évident que la moitié en était adressée à sa mystérieuse voisine. En même temps, j'arrêtai Francesco qui, ne comprenant rien à notre pantomime, continuait de courir vers la barque et de crier en allemand aux mariniers d'arrêter. Alfred me remercia de la main et la barque s'éloigna gracieusement, se dirigeant vers la base de l'Axemberg, où est la chapelle de *Tellsplatte*. Quant à Francesco, il reçut l'autorisation d'aller faire préparer à Flüelen nos chambres respectives, mission qu'il accomplit avec une vive satisfaction, tandis qu'avec une satisfaction non moins grande j'allais me coucher paresseusement au bord du lac.

C'est toujours une excellente chose que de se coucher, mais cette action s'accomplit parfois dans des conditions merveilleuses. Se coucher sur une terre historique, sur les bords d'un lac qui fuit entre des montagnes ; voir glisser sur l'eau, comme un fantôme, une barque dans laquelle est une personne qui se rattache à vos souvenirs d'une autre époque et à vos habitudes d'une autre localité ; sentir se mêler le passé au présent, si différents qu'ils soient l'un de l'autre ; être en personne en Suisse et en esprit en France ; voir avec les yeux de l'imagination la rue de la Paix, et avec ceux du corps le lac de Lucerne ; mêler dans cette rêverie infinie et sans but les objets et les lieux ; voir passer dans ce chaos des figures qui semblent porter leur lumière en elles-mêmes, comme les anges de Martin : c'est un rêve de la veille qui peut se comparer aux plus beaux rêves du sommeil, surtout si vous faites ce rêve à l'heure où le jour s'assombrit, où le soleil descend derrière une cime qu'il enflamme comme celle de l'Horeb et où le crépuscule, tout trempé de fraîcheur, de silence et de rosée, fait trembler à l'orient les premières étoiles du soir. Alors vous comprenez instinctivement que le monde marche pour lui-même et non pour vous ; que vous n'êtes qu'un spectateur convié par la bonté de Dieu à ce splendide spectacle, et que la terre n'est qu'un fragment intelligent du système universel. Vous songez soudain, avec effroi, combien peu d'espace vous couvrez sur cette terre : mais bientôt l'âme réagit sur la matière, votre pensée se proportionne à la largeur des objets

qu'il faut qu'elle embrasse ; vous rattachez le passé au présent, les mondes aux mondes, l'homme à Dieu, et vous vous dites à vous-même, étonné de tant de faiblesse et de tant de puissance : Seigneur, que votre main m'a fait petit, mais que votre esprit m'a fait grand !

J'étais plongé au plus profond de ces pensées, lorsque la voix de Francesco me ramena à un ordre d'idées fort inférieur. Il venait m'annoncer que, si petit que la main de Dieu m'eût fait, il n'y avait pas de place pour moi à Flüelen, et, comme il vit que la nouvelle produisait sur mon esprit un effet assez désagréable, il me présenta incontinent un grand garçon, natif de Lausanne et cocher de son métier, lequel mettait à ma disposition, si la chose m'agréait, la voiture et les chevaux avec lesquels il avait amené Alfred à Flüelen, soit que je voulusse retourner à Altdorf, soit que je me décidasse à faire le tour du lac par la rive gauche, le long de laquelle s'étend une route à peu près praticable. Ni l'une ni l'autre de ces deux propositions ne m'allait, mais je lui en fis une à laquelle il ne s'attendait pas : c'était de me louer l'intérieur de sa voiture pour la nuit. Il ne l'en accepta pas moins en véritable Suisse toujours prêt à tirer parti de tout. Nous fîmes prix à un franc cinquante centimes, et Francesco partit combler l'intervalle des banquettes avec de la paille ; ma blouse devait remplacer les draps, et mon manteau me tenir lieu de couverture.

Resté seul avec le propriétaire de ma chambre improvisée, je lui fis quelques questions sur Alfred et sur la personne qui l'accompagnait. Mais il ne savait absolument rien, si ce n'est que la dame était souffrante, paraissait prodigieusement aimer son compagnon de voyage, et s'appelait Pauline.

Quand je fus bien convaincu que je n'en saurais pas davantage, je mis bas mes habits, je me jetai dans le lac pour faire ma toilette du soir, et j'allai me coucher dans ma voiture.

XXXV

Histoire d'un âne, d'un homme, d'un chien et d'une femme

Le lendemain, je fus réveillé à la pointe du jour par le cocher, qui mettait les chevaux à la voiture ; comme nous ne faisions pas même route, je me hâtai de sauter à bas de mon lit, et je trouvai Francesco, qui avait dormi de son côté dans le grenier à foin, tout prêt à me suivre. Notre barque, retenue dès la veille, nous attendait avec les deux rameurs et son pilote ; nous y montâmes aussitôt et nous commençâmes à notre tour notre navigation. Une heure après notre départ de Flüelen, nous mettions pied à terre sur la pierre de Guillaume Tell. Au dire de nos mariniers, c'était sur ce rocher même que le vaillant archer s'était élancé, profitant de la liberté qui lui avait été rendue par Gessler, au milieu de la tempête.

À un quart de lieue de la chapelle de Tellsplatte, sur la même rive et derrière le village de Sisikon, s'ouvre une vallée qui, à trois lieues de là, ferme le Rossstock ; la cime escarpée de ce pic servit de route aux vingt-cinq mille Russes commandés par Souvorov qui descendirent, le 28 octobre 1799, au village de la Muota. C'est alors qu'on vit des armées tout entières passer là où les chasseurs de chamois ôtaient leurs souliers, marchaient pieds nus, et s'aidaient de leurs mains pour ne pas tomber. C'est là que trois peuples venus de trois points différents se donnè-

rent rendez-vous au-dessus de la demeure des aigles, comme pour rendre de plus près Dieu juge de la justice de leur cause. Alors, il y eut un instant où toutes ces montagnes glacées s'allumèrent comme des volcans, où les cascades descendirent sanglantes dans la plaine, et où roulèrent jusque dans la vallée des avalanches humaines, si bien que la mort fit une telle moisson, là où jusqu'alors la vie n'était pas parvenue, que les vautours, pour qui elle avait fauché, devenus dédaigneux par abondance, ne prenaient plus que les yeux des cadavres pour les porter à leurs petits.

Je voulais m'arrêter là et visiter cette vallée du Piémont et d'Ossola, où Masséna et Souvorov avaient lutté comme deux Titans ; mais mes mariniers me dirent que j'aurais plus beau et plus court chemin en remontant la Muota, que je devais rencontrer à Ibach, entre Ingenbohl et Schwyz. Je continuai donc ma route vers le Grütli ; nous marchions sur une terre si féconde qu'on ne perd de vue un grand souvenir que pour en découvrir aussitôt un autre.

Nous abordâmes au Grütli ; nous gravîmes une petite colonne en pente assez douce, et nous arrivâmes sur un plateau formant une charmante prairie : c'est là que, pendant la nuit du 17 novembre de l'année 1307, Werner Stauffacher, du canton de Schwyz, Walter Fürst, du canton d'Uri, et Arnold de Melchtal, du canton d'Unterwald, accompagnés chacun de dix hommes, firent, comme nous l'avons dit, le serment de délivrer leur pays, demandant au Seigneur, si ce serment lui était agréable, de le leur faire connaître par quelque signe visible : au même instant, trois sources jaillirent aux pieds des trois conjurés.

Ce sont ces trois sources qu'on va visiter, qui coulent depuis cinq siècles passés, et qui tariront, au dire des vieux prophètes des montagnes, le jour où la Suisse cessera d'être libre. La première, en commençant à gauche, est celle de Walter Fürst ; la seconde, celle de Werner Stauffacher ; la troisième, celle de Melchtal.

Je fis servir, sous le hangar même qui enferme les sources, et qui fut bâti, me dit le cicérone de ce petit coin de terre, grâce à la *munificence* du roi de Prusse, mon déjeuner et celui de mes matelots ; je remarquai, comme un fait à l'honneur de leur patriotisme, qu'ils poussèrent le respect pour les sources jusqu'à boire leur vin pur. Je ne sais si ce fut le sentiment d'un devoir accompli qui mit mes hommes en gaieté ; mais ce que je sais, c'est qu'ils traversèrent joyeusement le lac, accompagnant le mouvement de leur aviron d'une tyrolienne dont j'entendais encore le refrain aigu de l'autre côté de Brunnen dix minutes après les avoir quittés.

Nous ne nous arrêtâmes point dans ce village, qui n'offre rien de remarquable, si ce n'est pour demander à un homme qui fumait, assis sur le banc de la dernière maison, si nous étions bien sur la route de Schwyz. Celui à qui nous faisions cette question nous répondit affirmativement, et, pour plus grande sûreté, il nous montra, à trois cents pas devant nous, un paysan et son âne qui nous précédaient dans le chemin que nous devions suivre, et qui devaient nous précéder ainsi jusqu'à Ibach ; d'ailleurs, il n'y avait pas à s'y tromper, la route de Schwyz à Brunnen étant carrossable.

Rassurés par cette explication, nous avions perdu nos deux guides derrière un coude de la route, et nous ne pensions déjà plus à eux, lorsqu'en arrivant nous-mêmes à l'endroit où ils avaient disparu, nous vîmes revenir le quadrupède, qui retournait au grand galop à Brunnen, et qui, sans doute pour y annoncer son arrivée, donnait à sa voix toute l'étendue qu'elle pouvait atteindre. Derrière lui, mais perdant visiblement autant de terrain que Curiace blessé sur Horace sain et sauf, venait le paysan qui, tout en courant, employait l'éloquence la plus persuasive pour retenir le fugitif. Comme la langue dans laquelle ce brave homme conjurait son âne était ma langue maternelle, je fus aussi touché de son discours que le stupide animal l'était peu, et, au moment où il passait près de moi, je saisis adroitement la longe qu'il traînait après lui ; mais il ne se tint pas pour arrêté et con-

tinua de tirer de son côté. Comme je ne voulais pas avoir tort devant un âne, j'y mis de l'entêtement et je tirai du mien ; bref, je n'oserais pas dire à qui la victoire serait restée si Francesco ne m'était venu en aide en faisant pleuvoir sur la partie postérieure de mon adversaire une grêle de coups de son bâton de voyage. L'argument fut décisif : l'âne se rendit aussitôt, secouru ou non secouru. En ce moment, le paysan arriva, et nous lui remîmes le prisonnier.

Le pauvre bonhomme était en nage : aussi crûmes-nous qu'il allait continuer à sa bête la correction commencée ; mais, à notre grand étonnement, il lui adressa la parole avec un accent de bonté qui me parut si singulièrement assorti à la circonstance que je ne pus m'empêcher de lui exprimer mon étonnement sur sa mansuétude, et que je lui dis franchement que je croyais qu'il gâterait entièrement le caractère de son animal s'il l'encourageait dans de pareilles fantaisies.

– Ah ! me répondit-il, ce n'est pas une fantaisie ; c'est qu'il a eu peur, ce pauvre Pierrot !

– Peur de quoi ?

– Il a eu peur d'un feu que des enfants avaient allumé sur la route.

– Eh bien, mais, dites donc, continuai-je, c'est un fort vilain défaut qu'il a là, monsieur Pierrot, que d'avoir peur du feu.

– Que voulez-vous ? répondit le bonhomme avec la même longanimité, c'est plus fort que lui, la pauvre bête !

– Mais, si vous étiez sur son dos, mon brave homme, quand une peur comme celle-là lui prend, à moins que vous ne soyez meilleur cavalier que je ne vous crois, savez-vous qu'il vous casserait le cou ?

– Oh ! oui, monsieur, fit le paysan avec un geste de conviction ; ça ne fait pas un doute : aussi je ne le monte jamais.

– Alors, ça vous fait un animal bien agréable.

– Eh bien, tel que vous le voyez, continua le bonhomme, ç'a été la bête la plus docile, la plus dure à la fatigue, et la plus courageuse de tout le canton ; il n'avait pas son pareil.

– C'est votre faiblesse pour lui qui l'aura gâté.

– Oh ! non, monsieur, c'est un accident qui lui est arrivé.

– Allons donc, Pierrot, continuai-je en poussant l'âne qui s'était arrêté de nouveau.

– Attendez… c'est qu'il ne veut pas passer l'eau.

– Comment, il a peur de l'eau aussi ?

– Oui, il en a peur.

– Il a donc peur de tout ?

– Il est très ombrageux, c'est un fait… Allons, Pierrot !

Nous étions arrivés à un endroit où un ruisseau d'une dizaine de pieds de large coupait la route, et Pierrot, qui paraissait avoir une profonde horreur de l'eau, était resté sur le bord, les quatre pieds fichés en terre, et refusait absolument de faire un pas de plus. Sa résolution était visible ; le paysan avait beau tirer, Pierrot opposait une force d'inertie inébranlable. Je m'attachai à la corde et je tirai de mon côté ; mais Pierrot se cramponna de plus belle en s'assurant sur ses pieds de derrière. Francesco alors le poussa par la croupe ; ce qui n'empêcha point Pierrot, malgré la combinaison de nos efforts, de rester dans l'immobilité la plus parfaite. Enfin, ne voulant pas en avoir le démenti, je tirai si bien que, tout à coup, la corde cassa ; cet accident eut sur les différents personnages un effet pareil dans ses résultats, mais très varié dans ses détails : le paysan tomba immédiatement le derrière dans l'eau, j'allai à reculons m'étendre à dix pas dans la poussière, et Francesco, manquant tout à coup de point d'appui, grâce au quart de conversion que fit inopiné-

ment Pierrot en se sentant libre, s'épata le nez et les deux mains dans la vase.

– J'étais sûr qu'il ne passerait pas, dit tranquillement le bonhomme en tordant le fond de sa culotte.

– Mais c'est un infâme rhinocéros que votre Pierrot, répondis-je en m'époussetant.

– *Diavolo di sommaro !* murmura Francesco, remontant le courant pour se laver la figure et les mains à un endroit où l'eau ne fût pas troublée.

– Je vous remercie bien, me dit le bonhomme, de la peine que vous vous êtes donnée pour moi, mon bon monsieur.

– Il n'y a pas de quoi ; seulement, je suis affligé qu'elle n'ait pas eu un meilleur résultat.

– Que voulez-vous ! quand on a fait ce qu'on peut, il n'y a pas de regrets à avoir.

– Eh bien, mais… de quelle manière allez-vous vous en tirer ?

– Je vais faire un détour.

– Comment ! vous céderez à Pierrot ?

– Il le faut bien, puisqu'il ne veut pas me céder.

– Oh ! non, dis-je, ça ne finira pas comme cela ; quand je devrais porter Pierrot sur mon dos, Pierrot passera.

– Hum ! il est lourd, fit le bonhomme en hochant la tête.

– Allez l'attraper par la bride ; j'ai une idée.

Le paysan repassa le ruisseau et alla reprendre par le bout de sa longe Pierrot, qui s'était tranquillement arrêté à mâcher un chardon.

– C'est bien, continuai-je ; maintenant, amenez-le le plus près que vous pourrez du courant. Bon !

– Est-il bien, là ?

– Parfaitement… As-tu fini de te débarbouiller, Francesco ?

– Oui, Excellence.

– Donne-moi ton bâton et passe du côté de la tête de Pierrot.

Francesco me tendit l'objet demandé et exécuta la manœuvre prescrite ; quant au paysan, il caressait tendrement son âne.

Je profitai de ce moment pour prendre ma position derrière l'animal, et, pendant qu'il répondait aux amitiés de son maître, je passai nos deux bâtons de montagne entre ses jambes. Francesco comprit aussitôt ma pensée, se tourna comme un commissionnaire qui se prépare à porter une civière, et prit les deux bâtons par un bout, pendant que je les tenais par l'autre. Au mot : « Enlevez ! » Pierrot perdit terre, et, au commandement de : « En avant, marche ! » il se mit triomphalement en route, ressemblant assez à une litière dont nous étions les porteurs.

Soit que la nouveauté de l'expédient l'eût étourdi, soit qu'il trouvât cette manière de voyager de son goût, soit enfin qu'il fût frappé de la supériorité de nos moyens dynamiques, Pierrot ne fit aucune résistance, et nous le déposâmes sain et sauf sur l'autre rive.

– Eh bien, dit le paysan quand la bête eut repris son aplomb naturel, en voilà une sévère ! Qu'est-ce que tu en penses, mon pauvre Pierrot ?

Pierrot se remit en route comme s'il n'était absolument rien arrivé.

– Et maintenant, dis-je au bonhomme, racontez-moi l'accident arrivé à votre âne et d'où vient qu'il a peur de l'eau et du feu : c'est bien le moins que vous me deviez, après le service que je viens de vous rendre.

– Ah ! monsieur, me répondit le paysan en posant sa main sur le cou de sa bête, la chose est arrivée il y aura deux ans au mois de novembre prochain. Il y avait déjà beaucoup de neige dans la montagne, et, un soir que j'étais revenu, comme aujourd'hui, de Brunnen avec Pierrot (dans ce temps-là, pauvre animal ! il n'avait peur de rien) et que nous nous chauffions, mon fils (mon fils n'était pas encore mort à cette époque-là), ma belle-fille, Fidèle et moi, autour d'un bon feu…

– Pardon, interrompis-je ; mais quand je commence à écouter une histoire, j'aime à connaître parfaitement mes personnages ; sans indiscrétion, qu'est-ce que Fidèle ?

– Sauf votre respect, c'est notre chien, un griffon superbe ; oh ! une fameuse bête, allez !

– Bien, mon ami ; maintenant j'écoute.

– Nous nous chauffions donc, écoutant le vent siffler dans les sapins, quand on frappa à la porte ; je courus ouvrir : c'étaient deux jeunes gens de Paris qui étaient partis de Sainte-Anna sans guide, et qui s'étaient perdus dans la montagne ; ils étaient roides de froid ; je les fis approcher du feu, et, tandis qu'ils dégelaient, Marianne prépara un cuissot de chamois. C'étaient de bons vivants, à moitié morts, mais gais et farceurs tout de même, de vrais Français, enfin. Ce qui les avait sauvés, c'est qu'ils avaient avec eux tout ce qu'il fallait pour faire du feu ; de sorte que deux ou trois fois ils avaient allumé des tas de branches, s'étaient réchauffés, et s'étaient remis en route de plus belle ; si bien qu'à force de marcher, de se refroidir, de se réchauffer et de se remettre en chemin, ils étaient arrivés jusqu'à la maison. Après souper, je les conduisis dans leur chambre ; dame ! ce n'était pas élégant, mais c'était tout ce que

nous avions : douce comme un poêle, du reste, parce qu'il y avait une porte qui donnait dans l'étable, et que les chrétiens profitaient de la chaleur des animaux. En allant chercher de la paille pour faire le lit, je laissai la porte de communication ouverte, et Pierrot, qui restait toujours libre comme l'air, vu qu'il était doux comme un agneau, rentra derrière moi dans la chambre, me suivant comme un chien et mangeant à même de la botte de paille que je tenais sous le bras.

» – Vous avez là un bien bel animal, me dit un des voyageurs.

» Effectivement, je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais Pierrot est superbe dans son espèce. »

Je fis un signe de tête.

» – Comment s'appelle-t-il ? continua le plus grand des deux.

» – Il s'appelle Pierrot. Oh ! vous pouvez l'appeler, il n'est pas fier, il viendra.

» – Combien peut valoir un âne comme celui-ci ?

» – Dame ! vingt écus, trente écus.

» – C'est pour rien.

» – Effectivement, dis-je, relativement aux services que ça rend, ça n'est pas cher. Allons, Pierrot, mon ami, faut laisser coucher ces messieurs.

» Il me suivit comme s'il m'entendait. Je fermai la porte de communication, et, pour ne pas déranger ces messieurs davantage, je rentrai par devant. Un instant après, je les entendis rire de tout leur cœur.

» – Bon, dis-je, Dieu regarde la chaumière dont les hôtes sont joyeux.

» Le lendemain, sur les sept heures, nos deux jeunes gens se réveillèrent ; mon fils était déjà parti pour la chasse. Pauvre François ! c'était sa passion… Enfin, Marianne avait préparé le déjeuner. Nos hôtes mangèrent avec des appétits de voyageurs ; puis ils voulurent régler leur compte : nous leur dîmes que c'était ce qu'ils voudraient ; ils donnèrent un louis à Marianne, qui voulut leur rendre, mais ils s'y opposèrent ; ils étaient riches, à ce qu'il paraît.

» – Maintenant, mon brave homme, me dit l'un d'eux, ce n'est pas tout ; il faut que vous nous prêtiez Pierrot jusqu'à Brunnen.

» – Avec grand plaisir, messieurs, que je répondis : vous le laisserez à l'auberge de l'Aigle, et, la première fois que j'irai aux provisions, je le reprendrai. Pierrot est à votre service, prenez-le ; vous monterez chacun votre tour dessus, et même tous les deux ensemble ; il est solide, ça vous soulagera.

» – Mais, reprit son camarade, comme il pourrait arriver malheur à Pierrot…

» – Qu'est-ce que vous voulez qu'il lui arrive ? que je dis ; la route est bonne d'ici à Ibach, et d'Ibach à Brunnen, elle est superbe.

» – Enfin, on ne peut pas savoir. Nous allons vous laisser sa valeur.

» – C'est inutile, j'ai confiance en vous.

» – Nous ne le prendrons pas sans cette condition.

» – Faites comme vous voudrez, messieurs, vous êtes les maîtres.

» – Vous nous avez dit que Pierrot valait trente écus ?

» – Au moins.

» – En voilà quarante ; donnez-nous un reçu de la somme. Si nous remettons votre bête saine et sauve entre les mains du maître de l'hôtel de l'Aigle, il nous la remboursera ; s'il arrive quelque malheur à Pierrot, vous garderez les quarante écus.

» On ne pouvait pas mieux dire. Ma bru, qui sait lire et écrire, parce qu'elle était la fille du maître d'école de Goldau, leur donna un reçu circonstancié ; on leur harnacha Pierrot, et ils partirent. C'est une justice à lui rendre, pauvre bête ! il ne voulait pas marcher ; il nous regardait d'un air triste, au point qu'il me fit de la peine et que j'allai couper un morceau de pain que je lui donnai. Il aime beaucoup le pain, Pierrot ; c'était un moyen de lui faire faire tout ce qu'on voulait ; de sorte que je n'eus qu'à lui dire : « Allons va ! » pour qu'il se mit en route. Dans ce temps-là, il était obéissant comme un caniche. »

– L'âge l'a bien changé.

– Le fait est qu'il n'est pas reconnaissable ; mais, avec votre permission, ce n'est pas l'âge, c'est l'accident en question.

– Qui lui arriva pendant le voyage ?

– Oh ! oui, monsieur, et un rude ; n'est-ce pas, mon pauvre Pierrot ?

– Voyons l'accident.

– Vous ne le devineriez jamais, allez ! Il faut vous imaginer que nos farceurs de Parisiens avaient eu une idée, et une drôle encore : c'était, au lieu de se chauffer de temps en temps, comme ils l'avaient fait la veille, de se chauffer ce jour-là tout le long de la route ; or, ils avaient pensé à Pierrot pour cela : j'ai su depuis comment tout s'était passé par un voisin de Ried qui travaillait dans le bois et qui les vit faire. Ils lui mirent d'abord sur son bât une couche d'herbe mouillée, puis, sur la couche d'herbe, une couche de neige, puis une nouvelle couche d'herbe, et sur cette couche un fagot de sapins comme vous en avez vus entassés tout le long de la route ; alors ils tirèrent leur briquet

de leur poche et allumèrent le fagot ; de sorte qu'ils n'avaient qu'à suivre Pierrot pour se chauffer et à étendre la main pour allumer leurs cigares, exactement comme s'ils étaient devant leur cheminée. Que dites-vous de l'invention ?

– Je dis que je reconnais parfaitement là mes Parisiens.

– J'aurais dû les connaître aussi, moi ; j'avais déjà eu affaire à eux du temps du général Masséna.

– Comment ! vous habitiez déjà la contrée ?

– Je venais de m'y établir. J'arrivais du canton de Vaud ; voilà pourquoi je parle français.

– Et vous avez vu le fameux combat de Muotathal ?

– C'est-à-dire, oui, je l'ai vu et je ne l'ai pas vu : c'est une autre histoire, ça, c'est la mienne.

– Ah ! c'est vrai, et nous n'en sommes encore qu'à celle de Pierrot.

– Comme vous dites. Ça alla donc bien comme ça l'espace d'une lieue à peu près ; ils avaient traversé le village de Schönenbuch en se chauffant comme je vous ai dit, et ne s'étaient arrêtés que pour remettre du bois au feu. Tout le monde était sorti sur les portes pour les regarder passer ; ça ne s'était jamais vu, vous comprenez. Mais, petit à petit, la neige qui empêchait Pierrot de sentir la chaleur était fondue, les deux couches d'herbe s'étaient séchées ; le feu gagnait du terrain sans que nos Parisiens y fissent attention, et plus il gagnait du terrain, plus il se rapprochait du cuir de Pierrot ; aussi ce fut lui qui s'en aperçut le premier. Il commença à tourner sa peau, puis à braire, puis à trotter, puis à galoper, que nos jeunes gens ne pouvaient plus le suivre ; et plus il allait vite, et plus le courant d'air l'allumait. Enfin, pauvre animal ! il devint comme un fou : il se roulait, mais le feu avait gagné le bât, et ça le rôtissait ; il se relevait, il se roulait encore. Enfin, à force de se rouler, il arriva sur le talus de

la rivière, et, comme il allait rapidement en pente, il dévala dedans. Les farceurs continuèrent leur route sans s'inquiéter de lui : il était payé.

» Deux heures après, on retrouva Pierrot ; il était éteint. Mais, comme les bords de la Muota sont escarpés, il n'avait pas pu remonter, et il était resté tout ce temps-là dans l'eau glacée ; de sorte qu'après avoir été rôti, il gelait. On voulut le faire approcher du feu, mais, dès qu'il vit la flamme, il s'échappa comme un enragé, et, comme il savait son chemin, il revint à la maison, où il fit une maladie de six semaines.

» C'est depuis ce temps-là qu'il ne peut plus sentir ni l'eau ni le feu. »

Comme j'avais vu des répugnances plus extraordinaires que celles de Pierrot, je compris parfaitement la sienne, et il reprit dès lors dans mon estime toute la considération que lui avaient ôtée ses deux escapades.

XXXVI

Histoire de l’homme

Tout en bavardant, nous étions arrivés à Ibach. Et, comme notre déjeuner commençait à être loin, je proposai à notre homme de manger un morceau avec nous : il accepta l’offre avec la même bonhomie qu’elle était faite, et nous nous mîmes à table.

– À propos, lui dis-je pendant qu’on faisait notre omelette, vous avez laissé tomber un mot que j’ai ramassé.

– Lequel, notre bourgeois ? dit le bonhomme, qui commençait à se familiariser avec mes manières.

– Vous avez dit que vous aviez connu les Français du temps de Masséna ?

– Un peu, répondit le paysan, après avoir vidé son verre et en faisant clapper sa langue contre son palais.

– Et vous avez eu affaire à eux ?

– Oh ! à un entre autres. Quel chenapan ! c’était pourtant un capitaine.

– Est-ce que vous ne pourriez pas nous conter cela ?

– Si fait. Imaginez-vous… Ah ! c’est que voilà l’omelette.

En effet, on apportait ce plat indispensable et quelquefois unique des mauvaises auberges, et, à la manière empressée dont mon convive avait salué sa présence, il y aurait eu cruauté à le détourner des soins qu'il paraissait disposé à lui rendre.

– Diable ! dis-je, c'est fâcheux que nous ne suivions probablement pas plus loin la même route, nous aurions causé de la fameuse bataille.

– Oh ! oui, c'en est une fameuse. Vous allez à Schwyz ?

– Oui, mais pas tout de suite ; je voudrais auparavant voir la Muotathal.

– Eh bien, mais ça tombe à merveille, il me semble : j'y demeure en plein ; de ma fenêtre, on voit jusqu'au village de Muota, où le plus chaud de la chose s'est passé. Venez coucher à la maison ; dame, vous ne serez pas crânement, mais la petite chambre est là.

– Ma foi ! dis-je, j'accepte la chose comme vous me l'offrez, sans façon.

– Vous avez raison : où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir. Vous verrez Marianne, qui est une brave fille qui a bien soin de moi ; vous n'aurez pas de chamois parce que le tueur n'est plus là.

Le vieillard poussa un soupir.

– Pauvre François !... Enfin ; mais vous trouverez des poules, de bon beurre et de fameux lait, allez !

– Je suis sûr que je serai parfaitement bien.

– Parfaitement bien n'est pas le mot ; mais enfin, on tâchera que vous n'y soyez pas trop mal... À votre santé !

– À la vôtre, mon brave, et à celle des gens que vous aimez !

– Merci ! Vous me faites souvenir que j'ai oublié Pierrot.

– J'y ai pensé, moi, et probablement qu'à l'heure qu'il est, il dîne mieux que nous.

– Eh bien, je vous remercie. Voyez-vous, Marianne, Fidèle et Pierrot, c'est tout ce qui me reste sur la terre. Quand nous sommes pour rentrer, Pierrot brait, Fidèle vient au-devant de moi, Marianne paraît sur le seuil de la maison. Ceux qui arrivent sont les bienvenus de ceux qui attendent. Quand on vit isolé comme nous vivons, nous autres, les animaux deviennent des amis dont on connaît les bonnes et les mauvaises habitudes ; les bonnes leur viennent de la nature et les mauvaises de leurs rapports avec nous. Quand on sait cela, on leur passe les mauvaises. Pourquoi vouloir que les bêtes soient plus parfaites que les hommes ? Si Pierrot n'avait jamais connu de Parisiens, soit dit sans vous offenser…

– Oh ! allez, allez, je ne suis pas de Paris.

– Il n'aurait pas le caractère gâté comme il a.

C'était vrai, au moins, ce qu'il disait : la civilisation corrompt tout, jusqu'aux ânes.

Tout en dialoguant, l'omelette et le fromage avaient disparu ; il ne restait plus dans la bouteille que de quoi trinquer une dernière fois : nous trinquâmes et nous partîmes.

– Et notre capitaine ? dis-je, aussitôt que nous eûmes dépassé la dernière maison.

– Ah ! le capitaine. Eh bien, c'était le matin de la bataille, le 29 septembre ; je m'en souviens comme d'hier, et cependant, il y a trente-quatre ans. Comme le temps passe ! Je venais de me marier il y avait huit jours ; je tenais en location la maison que j'occupe aujourd'hui. J'avais couché à Ibach, lorsqu'en sortant de l'auberge, je suis arrêté par quatre grenadiers ; on me conduit devant le général ; je ne savais pas ce qu'on voulait faire de moi.

« – Tu parles français, me dit-il.

» – C'est ma langue.

» – Tu demeures depuis longtemps dans le pays ?

» – Depuis cinq ans.

» – Et tu le connais ?

» – Dame ! je le crois.

» – C'est bien. Capitaine, continua le général en se tournant vers un officier qui attendait ses ordres, voilà l'homme qu'il vous faut. S'il vous conduit bien, faites-lui donner une récompense ; s'il vous trahit, faites-le fusiller…

» – Tu entends ? me dit le capitaine.

» – Oui, mon officier, répondis-je.

» – Eh bien, en avant, marche !

» – Où cela ?

» – Je te le dirai tout à l'heure.

» – Mais enfin…

» – Allons ! pas de raisons ou je t'assomme.

» Il n'y avait rien à répondre, je marchai. Nous nous engageâmes dans la vallée, et quand nous eûmes dépassé Schönenbuch, où étaient les avant-postes français :

» – Maintenant, dit le capitaine en me regardant en face, ce n'est plus cela : il faut prendre à gauche ou à droite, et nous conduire au-dessus du village de la Muota ; nous avons quelque chose à y faire, et prends garde que nous ne tombions pas dans quelque parti ennemi ; car je te préviens qu'au premier coup de feu – il prit un fusil des mains d'un soldat qui en portait deux, le

fit tourner comme une badine, et, laissant retomber la crosse jusqu'à deux pouces de ma tête – je t'assomme.

» – Mais enfin, dis-je, ce ne serait cependant pas ma faute si…

» – Te voilà prévenu ; arrange-toi en conséquence ; plus un mot, et marchons.

» On fit silence dans les rangs. Nous nous engageâmes dans la montagne ; comme il fallait dérober notre marche aux Russes qui étaient à Muota, je gagnai ces sapins que vous voyez et qui s'étendent jusqu'au-delà de ma maison. Arrivé près de chez nous, je me retournai vers le capitaine :

» – Mon officier, lui dis-je, voulez-vous me permettre de prévenir ma femme ?

» – Ah ! brigand, me dit le capitaine en me donnant un coup de crosse entre les deux épaules, tu veux nous trahir ?

» – Moi, mon officier ? Oh !…

» – Du silence, et marchons !…

» Il n'y avait rien à dire, comme vous voyez. Nous passâmes à cinq pas de la maison sans que je pusse dire un mot à ma pauvre femme ; j'enrageais que c'était une pitié. Enfin, par une éclaircie, nous aperçûmes Muota ; je le lui montrai du doigt, je n'osais plus parler. On voyait les Russes qui s'avançaient par la route.

» – C'est bien, dit le capitaine. Maintenant, il s'agit de nous conduire sans être vus le plus près possible de ces gaillards-là.

» – C'est bien facile, dis-je ; il y a un endroit où le bois descend jusqu'à cinquante pas de la route.

» – Le même que celui où nous sommes ?

» – Non, un autre ; il y a une plaine entre les deux ; mais le second empêchera qu'on nous voie sortir du premier.

» – Mène-nous à l'endroit en question, et prends garde qu'ils ne nous aperçoivent ; car, au premier mouvement qu'ils font, je t'assomme.

» Nous revînmes sur nos pas, car je désirais prendre toutes les précautions possibles pour que nous ne fussions pas vus, attendu que j'étais convaincu que le maudit capitaine ferait la chose comme il le disait. Au bout d'un quart d'heure, nous arrivâmes à la lisière ; il y avait un demi-quart de lieue à peu près d'un bois à l'autre. Tout paraissait tranquille autour de nous. Nous nous engageâmes dans l'espace vide ; ça allait bien jusque-là ; mais voilà qu'en arrivant à vingt pas de l'autre bois, il en sortit une fusillade enragée.

» – Oh ! mais, tiens, dis-je au capitaine, il paraît que les Russes ont eu la même idée que vous.

» Je n'eus pas le temps d'en dire davantage : il me sembla que la montagne me descendait sur la tête ; c'était la crosse du fusil du capitaine ; je vis du feu et du sang, puis je ne vis plus rien du tout, et je tombai.

» Lorsque je revins à moi, il faisait nuit. Je ne savais où j'étais, j'ignorais ce qui m'était arrivé, je ne me souvenais de rien. Seulement, j'avais la tête affreusement lourde ; j'y portai la main, je sentis mes cheveux collés à mon front ; je vis ma chemise pleine de sang ; autour de moi, il y avait des corps morts. Alors je me rappelai tout.

» Je voulus me lever, mais il me sembla que la terre tremblait, et je fus forcé de m'accouder d'abord jusqu'à ce que mes esprits fussent un peu revenus. Je me souvins qu'une source coulait à quelques pas de l'endroit où j'étais. Je m'y traînai sur mes genoux, je lavai ma blessure, j'avalai quelques gorgées d'eau ; elles me firent du bien. Alors je pensai à ma pauvre

femme, à l’inquiétude où elle devait être. Cela me rendit mon courage ; je m’orientai, et, quoique chancelant encore, je me mis en route.

» Il paraît que la troupe à laquelle j’avais servi de guide avait battu en retraite par le même chemin où je l’avais conduite ; car, tout le long de la route, je trouvai des cadavres, mais en moindre quantité cependant, à mesure que j’avançais. Enfin, il vint un moment où je n’en trouvai plus du tout, soit que la petite colonne eût changé de direction, soit que je fusse arrivé à l’endroit où l’ennemi avait cessé de la poursuivre. Je marchai encore un quart d’heure. Enfin, j’aperçus la maison. Entre le bois et elle, il y avait un espace vide où nous faisions pâturer nos bêtes, et, aux deux tiers de cet espace, j’apercevais, à la lueur de la lune, quelque chose comme un homme couché ; je marchai vers l’objet en question. Au bout de quelques pas, il n’y avait pas de doute : c’était un militaire, je voyais briller ses épaulettes ; je me penchai vers lui : c’était mon capitaine.

» J’appelai alors, comme j’avais l’habitude de le faire quand je rentrais, pour annoncer de loin mon retour. Ma femme reconnut ma voix et sortit. Je courus à elle ; elle tomba presque morte dans mes bras : elle avait passé une journée affreuse et pleine d’inquiétude. On s’était battu aux environs de la maison ; elle avait entendu toute la journée la fusillade et, dominant la mousqueterie, le canon qui grondait dans la vallée.

» Je l’interrompis pour lui montrer le corps du capitaine.

» – Est-il mort ? s’écria-t-elle.

» – Mort ou non, répondis-je, il faut le porter dans la maison : s’il est vivant encore, peut-être parviendrons-nous à le sauver ; s’il est mort, nous renverrons à son régiment ses papiers, qui peuvent être importants, et ses épaulettes, qui ont une valeur. Va préparer notre lit.

» Rose courut à la maison. Je pris le capitaine dans mes bras, et je l'emportai en me reposant plus d'une fois, car je n'étais pas bien fort moi-même. Enfin j'arrivai tant bien que mal. Nous déshabillâmes le capitaine ; il avait trois coups de baïonnette dans la poitrine, mais cependant il n'était pas mort.

» Dame, j'étais assez embarrassé, moi : je ne suis pas médecin ; mais je pensai que le vin, qui fait du bien à l'intérieur, ne peut pas faire de mal à l'extérieur ; je versai une bouteille du meilleur dans une soupière, je trempai dedans des compresses, et je les lui appliquai sur ses blessures. Pendant ce temps, ma femme qui, comme toutes les paysannes de nos Alpes, connaissait certaines herbes bienfaisantes, sortit pour tâcher d'en cueillir au clair de la lune, heure à laquelle elles ont encore plus de vertu.

» Il paraît que mes compresses faisaient du bien au capitaine, car, au bout de dix minutes, il poussa un soupir, et, au bout d'un quart d'heure, il ouvrit les yeux, mais sans rien voir encore. On m'aurait donné plein la chambre d'or que je n'aurais pas été plus content. Enfin ses regards reprirent de la vie, et, après avoir erré autour de la chambre, ils s'arrêtèrent sur moi : je vis qu'il me reconnaissait.

» – Eh bien, capitaine, lui dis-je tout joyeux… si vous m'aviez tué, cependant ! »

Je fis un bond en entendant cela : le mot était magnifique d'évangélisme !…

– Quinze jours après, continua le vieillard, le capitaine rejoignit son régiment. Le surlendemain, un aide de camp m'apporta cinq cents francs de la part du général Masséna. Alors j'achetai la maison que je tenais en location, ainsi que la prairie qui est alentour.

– Et comment s'appelait le capitaine ?

– Je ne le lui ai pas demandé.

Ainsi ce vieillard avait été assassiné par un homme, il avait sauvé la vie à son assassin, et il n'avait eu dans le cœur, ni assez de ressentiment du mal qu'il avait reçu ni assez d'orgueil du bien qu'il avait fait pour désirer savoir le nom de celui qui lui devait la vie et à qui il avait failli devoir la mort.

– Je serai plus curieux que vous ne l'avez été, répondis-je, car je veux savoir comment vous vous appelez, vous.

– Jacques Elsener pour vous servir, dit le vieillard en ôtant son chapeau pour me saluer et en découvrant du même coup, et sans y penser, la cicatrice que lui avait faite la crosse du fusil du capitaine.

En ce moment, Pierrot se mit à braire. Cinq minutes après, Fidèle accourut, et, au premier détour du chemin, nous aperçûmes Marianne, qui nous attendait sur le seuil de la maison.

– Ma fille, dit Jacques, je te ramène un brave monsieur qui vient nous demander à coucher et à souper.

– Qu'il soit le bienvenu, dit Marianne ; la maison est petite et la table étroite ; mais cependant, il y a place pour le voyageur.

Et elle prit mon sac et mon bâton pour les emporter dans ma chambre.

– Hein ! comme elle parle, dit Jacques en la voyant s'éloigner avec un sourire : c'est qu'elle a reçu une éducation de demoiselle, cette pauvre Marianne ; c'est la fille du maître d'école de Goldau.

– Mais, dis-je, me rappelant la catastrophe arrivée en 1806 au village que Jacques venait de nommer, sa famille n'habitait pas ce pays lors de la chute de la montagne qui l'a écrasé ?

– Si fait, me répondit Jacques ; mais Dieu a préservé le père et les enfants : la mère seule a péri.

– Est-ce que votre belle-fille consentira à me donner des détails sur cet événement ?

– Tout ce que vous voudrez, quoiqu'elle fût bien jeune lorsqu'il est arrivé ; mais son père le lui a raconté si souvent qu'elle se le rappelle comme si la chose était d'hier… À bas, Fidèle !… Excusez, monsieur, c'est sa manière de vous faire, de son côté, les honneurs de la maison.

En effet, Fidèle sautait après moi comme si nous eussions été de vieilles connaissances : peut-être flairait-il le chasseur.

– Maintenant, me dit Jacques, si vous n'êtes pas trop fatigué et que vous vouliez monter sur la petite montagne qui est derrière ma maison, vous embrasserez d'un seul coup d'œil le champ de bataille de Muotathal ; pendant ce temps, Marianne préparera ses petites affaires.

Je suivis mon guide en appelant Fidèle, qui marcha derrière nous pendant vingt pas à peu près ; mais, arrivé là, il s'arrêta en remuant la queue, nous regarda quelque temps, puis, voyant que nous continuions notre route, il retourna en arrière, s'arrêtant pour nous regarder de dix pas en dix pas ; puis enfin, il alla s'asseoir sur le seuil de la porte, aux derniers rayons du soleil couchant.

– Il paraît que Fidèle n'est pas des nôtres ? dis-je à Jacques.

Car tout, dans cette famille, me semblait tellement uni que je cherchais la raison des plus simples choses, sûr d'y trouver toujours un mystère d'intimité.

– Oui, oui, me répondit le vieillard ; du temps de mon pauvre François, Fidèle aimait également tout le monde ici, car tout le monde était heureux ; mais, depuis que nous l'avons perdu, il s'est attaché à sa veuve. Il paraît que c'est elle qui a le plus souffert ; cependant, j'étais le père, moi. Enfin, Dieu nous l'avait donné, Dieu nous l'a ôté, sa volonté soit faite !

Je suivis avec respect ce vieillard si simple et si résigné dans sa douleur, et nous arrivâmes au sommet de la petite colline, d'où l'on découvrait une partie de la vallée, depuis Muota jusqu'à Schönenbuch : à droite, nous apercevions la cime de la montagne qu'on appelle, depuis 99, le *pas des Russes* ; deux lieues au-delà de Muota, le mont Pragel fermait la vallée et la séparait de celle de Klon, qui commence à l'autre versant de la montagne, et qui descend jusqu'à Näfels. Nous dominions la place même où était venue se briser sur nos baïonnettes la sauvage réputation de Souvorov, et où le géant du nord, venu au pas de course de Moscou, fut obligé de battre en retraite lui-même, après avoir écrit à Korsakoff et à Jallachieh, qui avaient été battus par Lecourbe et par Molitor : « Je viens réparer vos fautes, tenez ferme comme des murailles. Vous me répondez sur votre tête de chaque pas que vous ferez en arrière. » Quinze jours après, celui qui avait écrit cette lettre, battu et fuyant lui-même, après avoir laissé dans les montagnes huit mille hommes et dix pièces de canon, traversait la Reuss sur un pont formé à la hâte par deux sapins que ses officiers avaient joints avec leurs écharpes.

Je restai là une heure à peu près à examiner toute cette vallée, si tourmentée alors, et aujourd'hui si tranquille. Au premier plan, j'avais la maison, s'élevant au milieu de sa pelouse verte, ombragée par un immense noyer, avec sa cheminée dont la fumée s'élevait perpendiculairement, tant l'atmosphère était calme ; au second plan, le village de Muota, assez rapproché de moi pour que je visse ses maisons, mais trop éloigné pour que je distinguasse ses habitants ; enfin, à l'horizon, le mont Pragel, dont la cime neigeuse empruntait une teinte de rose aux derniers rayons du soleil.

Il y a, entre le marin et le montagnard, une grande ressemblance, c'est qu'ils sont religieux l'un et l'autre ; cela tient à la puissance du spectacle qu'ils ont incessamment sous les yeux, aux dangers éternels qui les entourent, et à ces grands cris de la nature qui se font entendre sur la mer et dans la montagne ! À

nous autres, habitants des villes, rien n'arrive de grand ; la voix du monde couvre celle de Dieu ; il nous faut, pour retrouver un peu la poésie, aller la chercher au milieu des vagues, ces montagnes de l'Océan, ou au milieu des montagnes, ces vagues de la terre. Alors, pour peu que nous soyons nés poètes ou religieux, ce qui est souvent la même chose, nous sentons se réveiller dans notre cœur une fibre qui frémit, nous sentons vibrer dans notre âme une voix qui chante, et nous comprenons bien que cette fibre et cette voix n'étaient pas absentes, mais endormies ; que c'était le monde qui pesait sur elles, et qu'aux ailes de la poésie et de la religion, comme à celles des aigles, il faut la solitude et l'immensité. Alors on comprend parfaitement la résignation du montagnard et du matelot, tant qu'il erre dans ses glaciers, ou tant qu'il vogue sur l'Océan. Là, l'espace est trop grand pour qu'il sente dans toute sa profondeur la perte d'une personne aimée ; ce n'est que lorsqu'il rentre dans sa cabane ou dans son chalet, qu'il s'aperçoit qu'il y a une mère de moins au foyer, entre lui et son fils, ou qu'il manque un enfant à table, entre lui et sa femme ; ce n'est qu'alors que ses yeux, qu'il avait portés hauts et résignés, tant qu'il avait pu voir le ciel où est allée l'âme, une fois qu'ils ont perdu le ciel de vue, s'inclinent en pleurant vers la terre qui renferme le corps.

Le vieillard me frappa sur l'épaule ; Fidèle venait annoncer que le souper était prêt.

XXXVII

Histoire d'un chien

– Mettez-vous là, me dit le vieillard en approchant une chaise du couvert qui m'était destiné. C'était la place de mon pauvre François.

– Écoutez, père, lui dis-je, si vous n'étiez pas une âme puissante, un cœur plein de religion, un homme selon Dieu, je ne vous demanderais ni ce qu'était votre fils, ni comment il est mort ; mais vous croyez, et, par conséquent, vous espérez. Comment François vous a-t-il donc quitté ici-bas pour aller vous attendre au ciel ?

– Vous avez raison, répondit le vieillard, et vous me faites du bien en me parlant de mon fils ; quand nous ne sommes que nous trois, Fidèle, ma fille et moi, peut-être l'oublions-nous parfois, ou avons-nous l'air de l'oublier, pour ne pas nous affliger les uns les autres ; mais, dès qu'un étranger entre, qui nous rappelle son âge, dès qu'il dépose son bâton où François déposait sa carabine, dès qu'il prend au foyer ou à table la place que prenait habituellement celui qui nous a quittés, alors nous nous regardons tous les trois, et nous voyons bien que la blessure n'est pas cicatrisée encore et demande à saigner des larmes. N'est-ce pas, Marianne, n'est-ce pas, mon pauvre Fidèle ?

La veuve et le chien s'approchèrent en même temps du vieillard : l'une lui tendit la main, l'autre lui posa sa tête sur le genou. Quelques larmes silencieuses coulèrent sur les joues du père et de la femme ; le chien poussa un gémissement plaintif.

– Oui, continua le vieillard, un jour il rentra, venant de Spiringen, qui est à cinq lieues d'ici, du côté d'Altdorf ; il tenait sur son bras celui-ci – le vieillard étendit la main et la posa sur la tête de Fidèle –, qui n'était pas plus gros que le poing ; il l'avait trouvé sur un fumier où on l'avait jeté avec deux autres de ses frères ; mais les autres étaient tombés sur un pavé et s'étaient tués. On lui fit chauffer du lait, et on commença de le nourrir comme un enfant, avec une cuiller : ce n'était pas commode ; mais enfin, la pauvre petite bête était là, on ne pouvait pas la laisser mourir de faim.

« Le lendemain, Marianne, en ouvrant la porte, trouva une belle chienne sur le seuil de la maison ; elle entra comme si elle était chez elle, alla droit à la corbeille où était Fidèle, et lui donna à téter ; c'était sa mère ; elle avait fait, par la montagne, et conduite par son instinct, la même route que François ; la chose finie, et lorsque le petit eut bu, elle sortit et reprit la route de Spiringen. À cinq heures, elle revint pour remplir le même office, repartit ensuite de la même manière qu'elle avait déjà fait, et le lendemain, en ouvrant la porte, on la retrouva de nouveau sur le seuil.

» Elle fit de cette manière pendant six semaines et deux fois par jour le chemin de Spiringen en aller et retour, c'est-à-dire vingt lieues ; car son maître lui avait laissé un chien à Sisikon, et François avait apporté l'autre ici ; de sorte qu'elle se partageait entre ses deux petits : dans tous les animaux de la création, depuis le chien jusqu'à la femme, le cœur d'une mère est toujours une chose sublime. Au bout de ce temps, on ne la vit plus que tous les deux jours. Car Fidèle commençait à pouvoir manger. Puis elle ne vint plus que toutes les semaines, puis en-

fin on ne l’aperçut plus qu’à des espaces éloignés et à la manière d’une voisine de campagne qui fait sa visite.

» François était un hardi chasseur de montagnes ; il était rare que la carabine que vous voyez là suspendue au-dessus de la cheminée envoyât une balle qui se perdît ; presque tous les deux jours, nous le voyions descendre de la montagne avec un chamois sur les épaules ; sur quatre, nous en gardions un et nous en vendions trois : c’était un revenu de plus de cent louis par an. Nous eussions mieux aimé que François ne gagnât que la moitié de cette somme à un autre métier ; mais François était encore plus chasseur par goût que par état, et vous savez ce que c’est que cette passion dans nos montagnes.

» Un jour, un Anglais passa chez nous. François venait de tuer un superbe lammergeyer[4] ; l’oiseau avait seize pieds d’envergure ; l’Anglais demanda si l’on ne pourrait pas en avoir un pareil vivant ; François répondit qu’il fallait le prendre dans l’aire, et que cela se pouvait seulement au mois de mai, époque de la pondaison des aigles. L’Anglais offrit douze louis de deux aiglons, tira l’adresse d’un négociant de Genève qui était en correspondance avec lui, et qui se chargerait de les lui faire passer, donna à François deux louis d’arrhes, et lui dit que son correspondant lui remettrait le reste de la somme contre les deux aiglons.

» Nous avions oublié, Marianne et moi, la visite de l’Anglais, lorsqu’au printemps d’ensuite, François nous dit un soir en rentrant :

» – À propos, j’ai trouvé un nid d’aigle.

4 Vautour des Alpes.

» Nous tressaillîmes tous deux, Marianne et moi, et cependant, c'était une chose bien simple qu'il nous disait, et il nous l'avait déjà dite bien souvent.

» – Où cela ? lui demandai-je.

» – Dans le Fronalp. »

Le vieillard étendit le bras vers la fenêtre.

– C'est, dit-il, cette grande montagne à la tête neigeuse que vous apercevez d'ici.

Je fis de la tête signe que je la voyais.

– Trois jours après, François sortit comme d'habitude avec sa carabine. Je l'accompagnai pendant une centaine de pas ; car j'allais moi-même à Zug, et je ne devais revenir que le lendemain. Marianne nous regardait aller tous les deux ; François l'aperçut sur le pas de la porte, lui fit de la main un signe d'adieu, lui cria : « À ce soir, » et s'enfonça dans le bois de sapins jusqu'à la lisière duquel nous avons été aujourd'hui. Le soir vint sans que François reparût ; mais cela n'inquiéta pas trop Marianne, parce qu'il arrivait souvent que François couchât dans la montagne.

– Pardon mon père, pardon, vous vous trompez, interrompit la veuve, chaque fois que François tardait, j'étais fort tourmentée, et ce soir-là, comme si j'avais eu des pressentiments, j'étais plus tourmentée encore que d'habitude. D'ailleurs, j'étais seule, vous n'étiez pas là pour me rassurer. Fidèle, que François n'avait point emmené, était parti dans la journée pour rejoindre son maître ; il était tombé de la neige vers la brune, le vent était froid et triste ; je regardais dans le foyer des flammes bleuâtres pareilles à ces feux-follets qui courent dans les cimetières. Je frissonnais à chaque instant, j'avais peur, et je ne savais de quoi. Les bœufs étaient tourmentés dans l'étable et mugissaient tristement comme lorsqu'il y a un loup qui rôde dans la montagne. Tout à coup, j'entendis quelque chose éclater derrière moi ;

c'était cette petite glace que vous nous aviez donnée le jour de notre mariage, et qui se brisait toute seule comme vous la voyez encore aujourd'hui. Je me levai et j'allai me mettre à genoux devant le crucifix ; j'avais commencé de prier à peine que je crus entendre dans la montagne le hurlement d'un chien qui se lamentait. Je me levai toute droite ; je sentis courir un frisson par tout mon corps. En ce moment, le Christ, mal attaché, tomba et brisa un de ses bras d'ivoire ; je me baissai pour le ramasser, mais j'entendis un second hurlement plus rapproché ; je laissai le Christ à terre, et ce fut un sacrilège sans doute, mais j'avais cru reconnaître la voix de Fidèle. Je courus à la porte, la main sur la clef, n'osant pas ouvrir, les yeux fixés sur cette croix de bois noir où il ne restait plus que la tête de mort et les deux os ; ce n'était plus un signe d'espérance, c'était un symbole de mort. J'étais ainsi, tremblante et glacée, lorsqu'un violent coup de vent ouvrit la fenêtre et éteignit la lampe ; je fis un pas pour aller fermer cette fenêtre et rallumer cette lampe ; mais, au même instant, un troisième hurlement retentit à la porte même. Je m'élançai, je l'ouvris ; c'était Fidèle, tout seul. Il sauta après moi comme d'habitude ; mais, au lieu de me caresser, il me prit par ma robe et me tira. Je devinai qu'il y avait pour François danger de mort, toute ma force me revint ; je ne fermai ni porte ni fenêtre, je m'élançai dehors ; Fidèle marcha devant moi, je suivis.

» Au bout d'une heure, je n'avais plus de souliers, mes vêtements étaient en lambeaux, le sang coulait de ma figure et de mes mains, je marchais pieds nus sur la neige, sur les épines, sur les cailloux ; je ne sentais rien. De temps en temps, j'avais envie de crier à François que j'arrivais à son secours, mais je ne pouvais pas, ou plutôt je n'osais pas.

» Partout où Fidèle passa, je passai ; vous dire où et comment, je n'en sais rien. Une avalanche tomba de la montagne, j'entendis un bruit pareil à celui du tonnerre, je sentis tout vaciller comme dans un tremblement de terre ; je me cramponnai à un arbre, l'avalanche passa. Je fus entraînée par un torrent, je me sentis rouler quelque temps, puis j'allai me heurter contre

un roc auquel je me retins, et, sans savoir comment, je me retrouvai sur mes pieds et hors de l'eau. Je vis briller les yeux d'un loup dans un buisson qui se trouvait sur ma route ; je marchai droit au buisson, sentant que j'étranglerais l'animal s'il osait m'attaquer ; le loup eut peur et prit la fuite. Enfin, au point du jour, toujours guidée par Fidèle, j'arrivai au bord d'un précipice au-dessus duquel planait un aigle ; je vis quelque chose au fond, comme un homme couché ; je me laissai couler sur un rocher en pente, et je tombai près du cadavre de François.

» Le premier moment fut tout à la douleur : je ne cherchai pas comment il s'était tué ; je me couchai sur lui, je tâtai son cœur, ses mains, sa figure, tout était froid, tout était mort ; je crus que j'allais mourir aussi, mais je pus pleurer.

» Je ne sais combien de temps je restai ainsi ; enfin, je levai la tête et je regardai autour de moi.

» Près de François était une femelle d'aigle étranglée ; sur la pointe d'un roc, un petit aiglon vivant, triste et immobile comme un oiseau sculpté, et dans l'air le mâle décrivant des cercles éternels et faisant entendre de temps en temps un cri aigu et plaintif ; quant à Fidèle, haletant et mourant lui-même, il était couché près de son maître et léchait son visage couvert de sang.

» François avait été surpris par le père et la mère : attaqué par eux au moment, sans doute, où il venait de s'emparer de leur petit, et forcé de détacher ses mains du roc à pic contre lequel il gravissait, il était tombé, étranglant celui des deux aigles qui s'était abattu sur lui, et dont les serres étaient encore marquées sur son épaule.

– Voilà pourquoi nous aimons tant Fidèle, voyez-vous, continua le vieillard ; sans lui, le corps de François aurait été dévoré par les loups et par les vautours, tandis que, grâce à lui, il est tranquillement couché dans une tombe chrétienne sur laquelle,

de temps en temps, lorsque la résignation nous manque, nous pouvons aller prier…

Je compris que Jacques et Marianne avaient besoin de rester seuls, et, au lieu de me mettre à table, je sortis.

XXXVIII

Histoire de la femme

À dix heures, le vieillard me conduisit à la chambre qu'on avait préparée pour moi ; sur une table, près de mon lit, étaient un manuscrit, de l'encre et des plumes.

– Tenez, me dit Jacques, vous m'avez demandé des renseignements sur l'éboulement de Goldau, je n'ai point voulu parler à ma fille de cet accident qui lui aurait rappelé la mort de sa mère, surtout dans un moment où elle avait déjà le cœur brisé ; mais voilà un récit très exact de cette catastrophe, écrit par son père, mon vieil ami Joseph Vigeld. Vous pouvez le copier, et vous verrez que c'est le bon Dieu qui a préservé ma pauvre Marianne afin qu'elle pût être un jour la consolation d'un vieillard qui n'a plus de fils.

Je remerciai mon hôte ; mais j'avais suffisamment de souvenirs pour ma soirée, et je remis au lendemain matin ce nouveau travail.

Je fus réveillé par un rayon de soleil qui vint danser si joyeusement sur mes yeux fermés que, bon gré mal gré, il me les fallut ouvrir. Je crus d'abord que j'avais fait des rêves incohérents et étranges : Pierrot, Masséna, François, Fidèle, Jacques, Marianne et les aigles s'étaient tellement embrouillés dans mon sommeil que j'eus toutes les peines du monde à trier dans ma

mémoire tous ces souvenirs, et à faire luire la lumière dans ce chaos. Cette besogne faite, je me rappelai qu'il me restait une dernière catastrophe de famille, non moins terrible, à enregistrer, c'était celle de l'éboulement du Ruffiberg[5]. Je donne à mes lecteurs le récit dans toute sa simplicité ; car je l'ai copié, ou plutôt traduit littéralement du manuscrit de mon hôte. Il ne sera peut-être pas sans intérêt au moment où, grâce au beau talent de M. Daguerre, on peut voir au Diorama une peinture si exacte et si dramatique de cet événement.

« L'été de 1806 avait été très orageux, des pluies continuelles avaient détrempé la montagne ; mais cependant nous étions arrivés au 2 septembre sans que rien pût faire présager le danger qui nous menaçait. Vers les deux heures de l'après-midi, je dis à Louisa, l'aînée de mes filles, d'aller puiser de l'eau à la source ; elle prit la cruche et partit ; mais, au bout d'un instant, elle revint, me disant que la source avait cessé de couler. Comme je n'avais que le jardin à traverser pour m'assurer de ce phénomène, j'y allai moi-même, et je vis qu'effectivement la source était tarie ; je voulus donner trois ou quatre coups de bêche dans la terre pour me rendre compte de cette disparition, lorsqu'il me sembla sentir le sol trembler sous mes pieds ; je lâchai ma bêche au moment où je venais de l'enfoncer dans la terre. Mais quel fut mon étonnement lorsque je la vis se mouvoir toute seule. Au même instant, une nuée d'oiseaux prit son vol en poussant des cris aigus ; je levai les yeux, et je vis des rochers se détacher et rouler le long de la montagne ; je crus que j'étais en proie à un vertige. Je me retournai pour revenir vers la maison. Derrière moi, un fossé s'était formé dont je ne pouvais mesurer la profondeur. Je sautai par-dessus comme j'aurais fait dans un rêve, et je courus vers la maison ; il me semblait que la montagne glissait sur sa base et me poursuivait. Arrivé devant ma porte, je vis mon père qui venait de bourrer sa pipe ; il avait

5 Ou Rossberg

souvent prédit ce désastre. Je lui dis que la montagne chancelait comme un homme ivre, et allait tomber sur nous ; il regarda de son côté.

» – Bah ! dit-il, elle me donnera bien le temps d'allumer ma pipe.

» Et il rentra dans la maison.

» Dans ce moment, quelque chose passa en l'air, qui fit une ombre ; je levai les yeux : c'était un rocher qui, lancé comme un boulet de canon, alla briser une maison située à quatre cents pas du village. Ma femme parut alors, tournant le coin de la rue, avec nos trois enfants ; je courus à elle ; j'en pris deux dans mes bras, et je lui criai de me suivre.

» – Et Marianne, s'écria-t-elle en s'élançant vers la maison, Marianne, qui est restée chez nous avec Francisque !

» Je la retins par le bras, car, au moment même, la maison tournait sur elle-même comme un dévidoir. Mon père, qui mettait le pied sur le seuil, fut poussé de l'autre côté de la rue. Je tirai ma femme à moi, et je la forçai de me suivre. Tout à coup, un bruit affreux se fait entendre, un nuage de poussière couvre la vallée. Ma femme m'est arrachée violemment ; je me retourne, elle était disparue avec son enfant ; c'était quelque chose d'incompréhensible, d'infernal. La terre s'était ouverte et refermée sous ses pieds ; je n'aurais pas su où elle était passée si une de ses mains n'était restée hors du sol. Je me jetai sur cette main que la terre serrait comme un étau ; je ne voulais pas quitter la place ; cependant, mes enfants criaient et m'appelaient à leur secours ; je me relevai comme un fou, j'en pris un sous chaque bras, et je me mis à courir. Trois fois, je sentis la terre se mouvoir sous mes pieds et je tombai avec mes enfants, trois fois je me relevai ; enfin, il ne me fut plus possible de demeurer debout. Je voulais me retenir aux arbres, et les arbres tombaient ; je voulais m'appuyer à un rocher, et le rocher fuyait comme s'il eût été animé. Je posai mes enfants contre la terre, je me cou-

chai sur eux ; un instant après, le dernier jour de la création sembla venu, la montagne tout entière tombait.

» Je restai ainsi avec mes pauvres enfants tout le jour et une partie de la nuit ; nous croyions être les derniers êtres vivants du monde, lorsque nous entendîmes des cris à quelques pas de nous ; c'était un jeune homme de Busingen qui s'était marié le jour même ; il revenait d'Arth avec la noce. Au moment d'entrer à Goldau, il était resté en arrière pour cueillir dans un jardin un bouquet de roses à sa fiancée. Village, noce, fiancée, tout avait disparu tout à coup, et il courait comme une ombre parmi les débris, son bouquet de roses à la main en criant : « Catherine ! » Je l'appelai, il vint à nous, nous regarda, et, voyant que celle qu'il cherchait n'était point avec nous, il repartit comme un insensé.

» Nous nous relevâmes, mes enfants et moi. En regardant autour de nous, nous aperçûmes, à la lueur de la lune, un grand crucifix qui était resté debout ; nous allâmes vers lui ; un vieillard était couché auprès de la croix ; je reconnus mon père, je le crus mort et me précipitai sur lui. Il se réveilla ; la vieillesse est insoucieuse.

» Alors je lui demandai s'il savait quelque chose de ce qui s'était passé dans la maison, où il était rentré au moment de la catastrophe ; mais il n'avait rien vu, si ce n'est que Francisque, notre cuisinière, avait pris la main de la petite Marianne en criant :

» – C'est le jour du jugement, sauvons-nous, sauvons-nous !

» Mais, en ce moment, tout avait été bouleversé, et lui-même repoussé dans la rue. Il ne savait plus rien, sa tête ayant frappé contre une pierre et la violence du coup l'ayant étourdi. Quand il avait repris connaissance, il avait pensé à la croix, était venu à elle, avait fait sa prière, et s'était endormi. Alors je lui

confiai mes deux enfants, et je me mis à errer parmi tous ces décombres, essayant de deviner où était la place de notre chalet.

» Enfin, en m'orientant d'après la croix et la cime du Rossberg, je crus me reconnaître. Je montai sur une petite colline formée par la terre qui couvrait les débris d'une maison, je m'inclinai comme lorsqu'on parle à des ouvriers qui sont dans une mine, et j'appelai de toutes mes forces. Aussitôt, j'entendis une voix d'enfant qui répondait par des plaintes ; je reconnus celle de Marianne. Je n'avais ni pioche ni bêche ; je me mis à creuser avec mes mains. Comme la terre était mouvante, j'eus bientôt fait un trou de quatre ou cinq pieds de profondeur ; je sentis le toit brisé ; j'arrachai les tuiles qui le couvraient. Lorsqu'il y eut un passage pour mon corps, je me laissai glisser le long d'une poutre, et, comme le plafond était défoncé, je me trouvai dans l'intérieur de la maison, pleine de pierres et de débris de charpente. J'appelai une seconde fois, et j'entendis des plaintes du côté du lit : c'était l'enfant qui avait été jetée sous la couchette ; je sentis sa tête et une partie de son corps ; je voulus la tirer à moi, mais elle était serrée entre le bois de lit et la terre : le toit, en s'affaissant, avait brisé la couchette ; la couchette lui avait cassé la jambe.

» Je soulevai le bois du lit par un effort presque surnaturel ; l'enfant rampa en s'aidant de ses mains. Je la pris dans mes bras, mais elle me dit qu'elle n'était pas seule, que Francisque devait être quelque part. J'appelai Francisque ; la pauvre fille ne put me répondre que par des gémissements. Je posai l'enfant à terre, et je me mis à chercher. Séparée violemment de Marianne, qu'elle avait saisie par la main au moment de l'accident, elle était restée suspendue entre les débris, la tête en bas, le corps pressé de toutes parts, le visage meurtri. Après bien des efforts, elle était parvenue à dégager une de ses mains et à essuyer ses yeux pleins de sang. C'est dans cette affreuse position qu'elle avait entendu les gémissements de la petite Marianne. Elle appela, l'enfant répondit ; elle lui demanda où elle était, et Marianne dit qu'elle se trouvait couchée sur le dos, prise sous la

couchette, mais qu'elle avait les mains libres et qu'à travers une crevasse, elle apercevait le jour et même des arbres. Alors l'enfant demanda à Francisque s'ils resteraient longtemps ainsi, et si l'on ne viendrait pas les secourir ; mais Francisque en était revenue à son idée première, que le jour du jugement était arrivé, qu'elles survivaient seules à la création, et que bientôt elles allaient mourir et être heureuses dans le ciel ; alors l'enfant et la jeune fille se mirent à prier ensemble. Pendant qu'elles priaient, une cloche sonna l'*Angelus*, et une horloge sept heures ; Francisque reconnut la cloche et l'horloge pour être celles de Steinerberg. Il existait donc encore des vivants et des maisons debout : elles pouvaient attendre des secours. Elle essaya, en conséquence, de consoler l'enfant ; mais Marianne commençait à avoir faim, et demandait sa soupe en pleurant ; bientôt ses gémissements s'affaiblirent, et Francisque ne l'entendit plus. Elle crut que la pauvre enfant était morte, et elle pria l'ange qui venait de quitter la terre de se souvenir d'elle au ciel. Bien des heures se passèrent ainsi. Francisque éprouvait un froid insupportable ; son sang, qui ne pouvait circuler à cause de la pression de ses membres, se portait à sa poitrine et l'étouffait : elle se sentait mourir à son tour.

» Ce fut alors que Marianne, qui n'était qu'endormie, se réveilla et recommença ses plaintes ; cette voix humaine, toute faible et toute impuissante qu'elle était, ranima la pauvre Francisque ; elle fit des efforts inouïs, dégagea une de ses jambes, et se trouva soulagée. Alors l'assoupissement la prit à son tour, et elle venait d'y céder lorsque ma petite Marianne entendit ma voix et me répondit. Je trouvai enfin Francisque, et, avec une peine incroyable, je parvins à la dégager. Elle croyait avoir les bras et les jambes cassés ; elle demandait de l'eau, car ce qui la faisait le plus souffrir, disait-elle, c'était la soif. Je la portai près de Marianne, au-dessous du trou que j'avais pratiqué et à travers lequel on voyait le ciel. Je lui demandai si elle apercevait les étoiles, mais elle me répondit qu'elle croyait être aveugle. Alors je lui dis de rester à l'endroit où elle était, et que j'allais revenir à son secours. Mais elle me saisit par le bras et me supplia de ne

pas la quitter. Je lui répondis qu'elle n'avait rien à craindre, que tout était tranquille maintenant, que j'allais commencer par faire sortir Marianne, et qu'aussitôt je retournerais à elle et lui rapporterais de l'eau ; elle y consentit.

» Je dénouai alors le tablier qu'elle avait autour du corps, je me l'attachai au cou ; je mis Marianne dans le tablier, j'en pris les deux extrémités opposées entre mes dents, et, grâce à cet expédient qui me laissait les mains libres, je parvins à remonter le long de la poutre à l'aide de laquelle j'étais descendu. Je courus au pied de la croix ; sur la route, je vis passer près de moi, comme une ombre, le malheureux jeune homme qui cherchait sa fiancée : il tenait toujours son bouquet de roses à la main.

» – Avez-vous vu Catherine ? me dit-il.

» – Venez avec moi du côté de la croix, lui répondis-je.

» – Non, continua-t-il, il faut que je la retrouve.

» Et il disparut au milieu des décombres, appelant toujours sa fiancée.

» Je retrouvai au pied du crucifix, non seulement mon père et les deux enfants, mais encore trois ou quatre personnes qui avaient échappé au désastre et qui, instinctivement, étaient venues chercher un refuge au pied de la croix. Je déposai Marianne près d'elles, la recommandant à son frère et à sa sœur, plus âgés qu'elle ; je racontai à ceux qui étaient là que Francisque était restée dans les décombres, et que je ne savais comment l'en tirer. Ils me dirent alors qu'une seule maison, placée à l'écart, était restée debout, et que j'y pourrais trouver une échelle ou des cordages. J'y courus ; elle était ouverte et abandonnée, les propriétaires en avaient fui. Cependant, j'entendis du bruit au-dessus de ma tête, j'appelai :

» – Est-ce toi, Catherine ? dit une voix que je reconnus pour celle du fiancé.

» Il me brisait le cœur ; j'entrai dans la cour pour ne pas revoir ce malheureux jeune homme ; j'y trouvai une échelle que je mis sur mon épaule, une gourde que je remplis d'eau, et je retournai au secours de Francisque.

» La fraîcheur de l'air lui avait rendu un peu de forces ; elle était debout et m'attendait. J'introduisis l'échelle ; elle était assez longue pour toucher la terre. Je descendis près de Francisque et lui donnai la gourde, qu'elle vida avec avidité, puis je l'aidai à monter à l'échelle, la guidant, car elle n'y voyait pas, et je parvins à la conduire hors de l'espèce de tombeau où elle était restée quatorze heures. Pendant cinq jours, elle fut aveugle, et tout le reste de sa vie elle resta sujette à des mouvements convulsifs et à des accès de terreur.

» Le jour parut. Rien ne peut donner une idée du spectacle qu'il éclaira. Trois villages avaient disparu ; deux églises et cent maisons étaient enterrées ; quatre cents personnes ensevelies vivantes ; un fragment de la montagne avait roulé dans le lac de Lauerz, et, le comblant en partie, avait soulevé une vague de cent pieds de hauteur et d'une lieue d'étendue qui avait passé sur l'île de Schwanau et avait enlevé les maisons et les habitants.

» La chapelle d'Olten, bâtie en bois, fut trouvée flottant sur le lac comme par miracle ; la cloche de Goldau, emportée à travers les airs, alla tomber à un quart de lieue de l'église.

» Dix-sept personnes seulement survécurent à cette catastrophe.

» Écrit à Arth, en l'honneur de la très sainte Trinité, le 10 janvier 1807, et donné à ma fille Marianne pour qu'elle n'oublie jamais, quand je ne serai plus là pour le lui rappeler, que, si le Seigneur nous a châtiés d'une main, il nous a soutenus de l'autre.

» Joseph Vigeld. »

Mon hôte entra dans ma chambre comme je copiais les dernières lignes du manuscrit de son beau-père ; il venait m'annoncer que le déjeuner était prêt.

C'était le souper de la veille, auquel personne de nous n'avait pensé à toucher.

XXXIX

Une connaissance d'auberge

La journée était magnifique. Quelque envie que j'eusse de rester plus longtemps avec cette excellente famille, mes heures étaient comptées. J'allai dire adieu à Pierrot, à qui je portai un morceau de pain ; je pris congé de Fidèle en lui promettant un collier ; je serrai la main du vieillard, qui voulait à toute force me reconduire jusqu'à Schönenbuch, et je recommandai à Marianne de ne point m'oublier dans ses prières.

Au moment de tourner l'angle où, la veille, nous avions rencontré Fidèle, je me retournai pour regarder une fois encore cette petite maison blanchissante sur sa pelouse verte. Le vieillard était assis sur son banc de bois ; Marianne, debout sur la porte, me regardait m'éloigner ; Fidèle était couché aux premiers rayons du soleil matinal. Tout cela se détachait dans une atmosphère pure, avec un aspect calme et tranquille, à croire que le malheur avait dû oublier ce petit coin de terre. Et certes c'est ce que j'aurais cru si je n'avais fait que passer devant cette maison ; mais j'y étais entré, et toute la vie réelle de ses habitants, avec sa joie et ses larmes, s'était déroulée devant moi. La chaumière a son drame comme le palais ; seulement, la douleur du village est silencieuse et celle de la ville, bruyante ; le villageois pleure dans l'église, et le citadin dans la rue ; le pauvre se plaint des hommes à Dieu, et le riche, de Dieu aux hommes.

Nous nous arrêtâmes à Schwyz, le temps de déjeuner seulement, attendu que la ville, à part l'honneur d'avoir donné son nom à la Confédération et la forme étrange des deux montagnes auxquelles elle est adossée, n'offre rien de remarquable. Puis nous nous remîmes en route pour Seewen, où nous prîmes un bateau. Nous laissâmes à gauche le château de Schwanau, brûlé par Stauffacher en 1308, et nous allâmes aborder, au bout d'une heure à peu près de navigation, à l'endroit même où une partie de la montagne s'était précipitée dans le lac. Du moment où nous avions aperçu les débris du Ruffiberg, l'envie m'avait pris de les traverser, et, de loin, la chose me paraissait des plus faciles car, dans les Alpes, on ne peut juger ni de la distance ni du volume des objets. Mes bateliers m'avaient bien dit que je me repentirais de cette entreprise, mais je n'avais pas voulu les croire, de sorte qu'arrivé au bord, une fausse honte m'empêcha de retourner en arrière, et je m'engageai au milieu de ces ruines gigantesques de la nature.

Il faut avoir vu cet effroyable chaos pour s'en faire une idée ; ce ne sont que rochers arrachés de leurs bases, arbres déracinés, collines sans forme et sans verdure. Toutes les fois que nous suivions ces vallées capricieuses et sans continuité, c'était à croire que, comme le Caïn de Byron, nous visitions le cadavre d'un monde. Au milieu de ce bouleversement de la création, il nous était impossible d'adopter un chemin, de nous proposer un but, d'orienter notre course. Il fallait à tout moment détourner des rochers à pic qu'on ne pouvait franchir, s'accrocher de ses mains aux branches et aux racines des arbres, se tourner sans savoir où menait ce détour, ni si le chemin adopté avait son issue. De temps en temps, étouffés par la vue de ces masses au fond desquelles nous semblions ramper, nous nous attachions à l'une d'elles, nous gravissions jusqu'à son sommet, et nous retrouvions, au-delà du désert dans lequel nous étions engagés, la nature vivante et joyeuse des prairies, des lacs et des montagnes. Alors nous respirions comme des nageurs qui remontent à la surface de l'eau, nous faisions notre provision d'air, et nous nous replongions au fond de ces vagues de terre qui avaient en-

glouti trois villages que nous foulions sous nos pieds avec leurs habitants ensevelis. Francesco ne comprenait rien au caprice que j'avais eu de passer au milieu de ces décombres, tandis que je pouvais prendre le chemin d'Arth, et j'avoue que moi-même, comme cela m'était déjà arrivé en pareille circonstance, je commençais à trouver assez stupide, à part moi, cette curiosité qui me pousse toujours là où il y a la plus grande fatigue à essuyer.

Enfin, après quatre heures de marche au milieu de cette terre convulsionnée, nous en atteignîmes l'extrémité, et nous aperçûmes, à un quart de lieu de nous, le joli clocher d'Arth qui se détachait sur le lac de Zug, et qui n'était séparé de nous que par une charmante prairie du vert le plus appétissant.

On devine avec quelle volupté nous foulâmes ce tapis moelleux, après avoir trébuché, comme nous l'avions fait pendant cinq ou six heures de tours et de détours, de montées et de descentes, au milieu de rochers, d'arbres et de terres éboulés. Aussi, en arrivant à Arth, au lieu de demander le dîner, je demandai un lit et je recommandai qu'on ne me réveillât sous aucun prétexte.

Lorsque je rouvris les yeux, les rayons de la lune éclairaient ma chambre d'une si douce lumière que je ne pus résister au désir de me lever et d'aller à la fenêtre. Elle donnait sur le lac de Zug, qui brillait comme un miroir d'argent. À gauche, le mont Rigi, presque taillé à pic, s'élevait majestueusement jusqu'aux étoiles qui semblaient des fleurs tremblantes à sa cime ; à droite, les maisons de Saint-Adrian et de Walchwil dormaient tout le long de la rive, abritées par la montagne de Zug. Pas un nuage ne tachait le ciel, pas un souffle ne passait dans l'air, pas un bruit ne s'éveillait dans l'espace : le monde endormi flottait dans l'éther comme un vaisseau qui vogue, et l'on sentait à sa confiance que Dieu le regardait marcher.

Alors il me vint une idée fatale pour Francesco, c'était de profiter de cette belle nuit et de cette fraîche lueur pour me

mettre en route afin d'arriver de bon matin à Lucerne. Il n'y avait, à tout cela, qu'un inconvénient, c'était la faim qui commençait à se faire sentir. Je voulus me remettre au lit pour essayer de me rendormir, mais la somme de repos dont j'avais besoin était prise, je ne pus refermer l'œil. D'ailleurs, ce magique clair de lune qui teignait tout le paysage d'une teinte bleuâtre m'attirait irrésistiblement. Je sautai une seconde fois à bas de mon lit et je m'engageai, avec mon costume plus que léger, dans les escaliers de l'auberge, cherchant la chambre de mon hôte et frappant à toutes les portes afin d'être sûr, dans le nombre, de trouver la sienne. Ma recherche fut longtemps inutile, soit que les appartements fussent inhabités, soit que leurs locataires eussent le sommeil dur. Enfin, je commençais à désespérer du succès de mon excursion lorsque, de la dernière chambre où je frappai, on me répondit en allemand :

– Warten sie da bin ich[6].

Je n'avais garde de ne pas attendre : la langue qu'on me parlait, et que je reconnaissais pour celle de mon hôte, résonnait trop doucement à mon oreille ; je restai donc sur le palier, attendant que la porte s'ouvrît. Mon attente ne fut pas longue, et un grand jeune homme blond parut en se frottant les yeux et en demandant s'il était déjà temps de partir.

– Pour moi, oui, répondis-je en souriant, mais peut-être pas pour vous, Monsieur. Car je crois que nous nous sommes trompés tous deux, moi en vous prenant pour mon hôte, vous en me prenant pour votre guide. Veuillez donc, je vous prie, agréer mes excuses.

Je voulus me retirer.

---

[6] Attendez, me voilà.

– Pardon, me dit-il, mais puis-je au moins savoir qui j'ai eu l'honneur de recevoir ?

– M. Alexandre Dumas.

– Croyez, Monsieur, que je suis enchanté.

– Me permettez-vous de vous faire la même question ?

– M. Édouard Viclers, avocat à Bruxelles.

– Trop heureux, Monsieur, d'avoir l'honneur…

Et nous nous inclinâmes comme si nous nous rencontrions dans un salon. Cependant, la connaissance avait quelque chose de plus original, vu le costume où nous nous trouvions et qui avait l'air d'un uniforme, tant il était pareil.

– Maintenant, Monsieur, continuai-je, sans indiscrétion, oserais-je vous demander une chose ?

– Faites, Monsieur.

– Auriez-vous faim, par hasard ?

– Hum ! fit le Bruxellois en se consultant, il me semble que oui.

– C'est que je me suis couché hier sans souper, attendu que je tombais de sommeil en arrivant.

– Et moi, Monsieur, attendu que je suis arrivé trop tard, et qu'il n'y avait que des œufs dans l'auberge.

– Vous n'aimez pas les œufs, à ce qu'il paraît ?

– Je ne puis pas les sentir.

– De sorte que vous êtes à jeun ?

– Comme vous.

– Eh bien ! il faut manger.

– Mangeons.

– Puis, si vous le voulez, nous profiterons de cette belle nuit pour nous mettre en route.

– Volontiers. Mais que mangerons-nous ?

– Dieu y pourvoira. Allons d'abord mettre nos pantalons.

La proposition était opportune, aussi fut-elle adoptée sans discussion. Cinq minutes après, nous étions à moitié présentables, c'était tout autant qu'il en fallait pour le moment.

– Maintenant, dis-je, mon cher avocat, vous qui parlez allemand comme Luther, chargez-vous de réveiller notre hôte et demandez-lui s'il n'y aurait pas moyen de mettre la main sur les poules qui ont pondu ces œufs ; ça nous ferait toujours une fricassée. Quant à moi, je vais secouer mon guide et voir s'il peut nous être bon à quelque chose.

J'allai à la chambre des domestiques ; je reconnus Francesco à la manière triomphante dont il ronflait. Je le tirai par les jambes. Il se réveilla et me reconnut.

– Ah ! Excellence, dit-il en étendant les bras, ah ! je faisais un beau rêve.

– Lequel, mon garçon ?

– Je rêvais que vous me laissiez dormir.

Le reproche m'alla au cœur et si Francesco, en me l'adressant, ne s'était pas laissé glisser le long du lit, je crois que la pitié l'aurait emporté sur l'égoïsme. Mais le pauvre garçon s'était trop pressé de m'obéir, et il porta la peine de sa promptitude.

Je trouvai, en revenant, ma nouvelle connaissance en grande conversation avec notre hôte. Les nouvelles étaient dé-

sastreuses : il n’y avait, décidément, que des œufs dans toute la maison.

– Voyons, dis-je à mon avocat, avez-vous une antipathie invincible pour l’omelette ?

– C’est-à-dire que je l’exècre.

– Et pour le poisson ?

– Le poisson, c’est autre chose, je l’adore.

– Mais c’est qu’il n’y a pas de poisson dans l’auberge, interrompit l’hôte.

– Comment, il n’y en a pas ? Voyez ce que dit mon Itinéraire : « Arth, grand et beau village du canton de Schwyz, au bord du lac de Zug, entre le Rigi et le Ruffiberg, auberge de l’*Aigle-Noir*. On y est très bien, bon poisson ! » Voyez, *bon poisson*, c’est imprimé.

– Oh ! oui, dans le lac, il a voulu dire. Oh ! il y a des rœtels, des truites et des ferras superbes.

– Eh bien ! Nous allons en pêcher.

– Mais je n’ai pas de filets.

– Sans filets.

– Je n’ai pas de ligne.

– Sans ligne.

– À quoi ?

– À la carabine.

– C’est pour me conter de ces histoires-là que vous m’avez réveillé ? me dit l’aubergiste.

– Oui, mon ami, et j'ajouterai encore quelque chose : préparez tout ce qu'il vous faut pour faire une bonne matelote, chargez-vous des oignons, du vin et du beurre, je me charge du poisson.

– Allons, il faut voir, dit le bonhomme en préparant sa casserole.

– À la bonne heure ! Maintenant, est-ce à vous, la petite barque qui est sur le lac ?

– Oui.

– M'autorisez-vous à la prendre ?

– Oui.

– Voulez-vous me prêter le réchaud de terre sur lequel est assis mon guide ?

– Oui.

– Eh bien ! c'est tout ce qu'il faut, merci. Maintenant, Francesco, mets du feu dans le réchaud. Ramasse des branches de sapin, prends une corde et en route !

– Bonne pêche ! dit l'aubergiste d'un ton goguenard.

Je pris ma carabine, je fis signe à l'avocat de me suivre, et nous sortîmes. En cinq minutes, nous fûmes au bord du lac. J'assurai le fourneau avec la corde à la proue de la barque et le chargeai de nouvelles branches de sapin. Francesco s'assit sur le banc du milieu, un aviron de chaque main ; M. Viclers détacha la chaîne qui retenait la barque au rivage et vint me rejoindre. Je fis signe à notre rameur de se mettre à la besogne et nous commençâmes à glisser sur le lac.

Comme je l'ai dit, il était uni comme un miroir, et si limpide que nous voyions parfaitement à la profondeur de vingt pieds à peu près. L'eau réfléchissait la flamme tremblante de

notre réchaud, qui semblait brûler au milieu de l'élément destiné à l'éteindre. De temps en temps, nous apercevions comme un éclair argenté qui passait sous notre barque, et je montrais du doigt à mon camarade de pêche ce présage de succès : car c'était l'écaille scintillante d'un habitant du lac qui, réveillé par cette lueur inaccoutumée, passait rapidement dans le cercle de lumière que nous poussions en avant. Peu à peu, les poissons semblèrent non seulement se familiariser avec nous, mais encore, attirés par la curiosité, nous les vîmes monter du fond de l'eau, puis s'arrêter à quelques pieds au-dessous de sa surface, immobiles et comme endormis ; nous pouvions reconnaître leur forme et leur espèce, mais aucun ne montait encore assez près de nous pour que je voulusse risquer de perdre une balle. Je fis signe à Francesco de cesser de ramer, et je jetai de nouvelles branches sur le foyer. La flamme redoubla ; les poissons, attirés comme par un charme, s'élevaient avec un mouvement de nageoires si imperceptible que nous ne nous apercevions qu'ils montaient à la surface que par l'accroissement de leur dimension. Enfin ils entrèrent dans le foyer de lumière réfléchi par l'eau et nous les vîmes étinceler comme si chacune de leurs écailles était un diamant ; nous pouvions choisir selon notre goût et notre caprice. Mon compagnon me montrait une truite superbe, mais j'avais jeté mon dévolu sur un lavaret magnifique. Je connaissais son espèce pour avoir eu, avec elle, au bord du lac de Genève, des relations dont je n'avais eu qu'à me louer. Ce fut donc vers lui que je dirigeai le canon de ma carabine ; l'avocat me regardait faire en retenant son souffle. Francesco s'était traîné à quatre pattes jusqu'auprès de nous et paraissait prendre le plus grand intérêt à ce qui allait se passer. Le lavaret seul semblait ignorer qu'il fût l'objet de l'attention générale. Il montait insensiblement, comme si, après avoir traversé le premier foyer réfléchi par l'eau, il eût voulu arriver jusqu'à la véritable flamme qui brûlait dans l'air. Enfin je jugeai qu'il était à une bonne hauteur, j'appuyai le doigt sur la gâchette, le coup partit.

Nous ne pûmes nous empêcher de tressaillir nous-mêmes à cette détonation, comme si elle était inattendue : toute la montagne s'était éveillée jusqu'en ses profondeurs ; on eût dit que le tonnerre bondissait sur les flancs du Rigi et du Ruffiberg ; nous l'entendîmes s'éloigner d'écho en écho du côté de Zug, puis s'adoucir. Nous reportâmes alors nos yeux sur le lac, tous nos curieux avaient disparu ; seulement, à une grande profondeur, nous apercevions un point argenté. Je le montrai à mes compagnons : c'était notre lavaret qui remontait le ventre en l'air. Au bout de quelques secondes, il flottait complaisamment à la surface de l'eau, de sorte que nous n'eûmes qu'à étendre la main pour le prendre. La balle lui avait emporté la moitié de la tête.

Nous rentrâmes en triomphateurs à l'hôtel. Notre hôte nous attendait devant ses fourneaux. Cependant, il n'avait pas cru devoir s'avancer jusqu'à commencer sa matelote.

– Eh bien ! lui dis-je en lui montrant notre pêche, qu'est-ce que vous dites de celui-là, mon brave homme ?

– Je dis qu'on apprend à tout âge, répondit notre hôte avec un air de profonde humilité et en regardant la magnifique bête que nous lui rapportions.

– Ah ! Eh bien ! maintenant, pendant que nous allons achever notre toilette, faites votre fricassée, et tâchez de ne pas mettre de rancune dans l'assaisonnement.

J'ignore si la recommandation était nécessaire, mais ce que je sais, c'est que la matelote était excellente et que le lavaret était de si belle taille qu'il y en eut pour tout le monde, même pour le guide de mon nouvel ami, qui était arrivé pendant le repas.

Le souper fini, nous réglâmes nos comptes avec l'hôte, puis, comme une légère teinte orangée commençait à paraître au sommet du Ruffiberg, nous pensâmes qu'il était temps de

nous mettre en route. À la porte de l'auberge, mon compagnon tourna à gauche et moi à droite.

– Où diable allez-vous donc ? me dit-il.

– Eh bien ! mais à Lucerne.

– À Lucerne ! J'en viens.

– Tiens, tiens, tiens ! Alors il paraît que nous ne faisons pas même route ?

– Nous avons même tout à fait l'air de nous tourner le dos.

– Alors, bon voyage !

– Dieu vous garde !

– Si vous passez à Bruxelles…

– Si vous venez à Paris…

– C'est chose dite. Adieu !

– Adieu !

Et nous nous quittâmes pour ne nous revoir probablement que dans la vallée de Josaphat.

– Eh bien ! dis-je à Francesco, qu'est-ce que tu penses de tout cela, mon garçon ?

– Ma foi, Monsieur, me répondit-il, je pense que vous avez de singulières habitudes. Vous quittez les beaux chemins pour en prendre de mauvais, vous dormez le jour pour marcher la nuit, et vous pêchez des poissons avec une carabine !

XL

Les poules de M. Chateaubriand

En sortant de l'hôtel de l'Aigle et en prenant le chemin qui s'étend à la gauche du lac de Zug, nous nous retrouvions sur un terrain qui appartient exclusivement à l'histoire. La route que nous suivions fut suivie par Gessler, et va aboutir à sa tombe. Nous ne nous arrêtâmes à Immensee, où nous arrivâmes à sept heures du matin, que le temps de faire une halte, et nous prîmes aussitôt la route de Küssnacht, dont le nom amoureusement poétique[7] est si peu en harmonie avec le souvenir de mort qu'il rappelle. À un quart de lieue d'Immensee à peu près, nous nous engageâmes dans le chemin creux au bout duquel veillait Guillaume Tell ; il est large à peine pour passer une voiture et encaissé des deux côtés par un talus de douze pieds de hauteur, au sommet duquel s'élèvent des arbres dont les branches, se joignant et s'entrelaçant, forment un berceau au-dessus de la tête du voyageur ; à son extrémité s'élève une chapelle ; c'est celle qui fut élevée à l'endroit même où expira Gessler. En face de la chapelle, un chemin latéral quitte la route, monte vingt pas à peu près, et s'arrête au pied d'un arbre. S'il faut en croire la tradition, c'est là, derrière et contre cet arbre même, dont on aper-

---

[7] Baiser du soir.

çoit à gauche, en venant d'Immensee, le tronc couvert de mousse, que Tell, caché, appuya son arbalète pour être plus sûr de son coup. En admettant cette distance entre le tireur et le but, Guillaume aurait tiré à vingt-sept pas.

Cette chapelle n'a rien qui la distingue des autres. Les effigies de saint Nicolas de Flue et de saint Charles Borromée la décorent, et, dans celle-ci comme dans les autres, on me présenta un livre où les pèlerins inscrivent leurs noms ; à l'avant-dernière page, je trouvai celui de M. de Chateaubriand.

Depuis Martigny, j'avais vu de temps en temps reparaître sur les livres des auberges ce grand et beau nom, confondu parmi les noms obscurs des touristes. À Andermatt, un voyageur avait dessiné au-dessous de ce nom une lyre couronnée de lauriers. L'aubergiste me l'avait montré comme un nom de prince, et je l'avais détrompé en lui disant que c'était un nom de roi. Je griffonnai ma signature bien loin et bien au-dessous de la sienne, comme devait le faire un courtisan respectueux, et je me remis en route.

En sortant du petit bois dans lequel est située la chapelle de Tell, nous aperçûmes à notre gauche les ruines de la forteresse à laquelle se rendait Gessler lorsqu'il fut tué. Un petit chemin y conduit ; nous le prîmes, et, en moins de dix minutes, nous arrivâmes à ce château, détruit par Stauffacher au mois de janvier de l'année 1308, et qui n'offre rien de remarquable que le souvenir qu'il rappelle. Le sentier qui y mène entre d'un côté, le traverse entièrement, et, sortant de l'autre, conduit droit à Küssnacht. Nous nous y embarquâmes pour Lucerne.

Le lac des Quatre-Cantons passe généralement pour le plus beau lac de la Suisse : en effet, le caprice de sa forme donne à ses perspectives différentes beaucoup d'inattendu. Cependant, jusqu'alors je lui avais préféré le lac de Brienz, avec sa ceinture de glaciers ; mais, en arrivant en face de Lucerne, je fus forcé d'avouer que nulle part encore une vue aussi complète dans son ensemble et dans ses détails ne s'était offerte à mes yeux.

En effet, en face de moi, au fond de son petit golfe, s'élevait Lucerne, entourée de fortifications qui remontent au XVI[e] siècle, et qui donnent un aspect étrange à cette ville, dans un pays où les véritables remparts sont bâtis de la main de Dieu et s'élèvent à quatorze mille pieds de hauteur ; à sa droite et à sa gauche, comme deux sentinelles, comme deux géants, comme le génie du bien et du mal, s'élèvent le Rigi, cette reine des montagnes[8], revêtu de son manteau de verdure brodé de villages et de chalets, et le Pilate[9], squelette osseux et décharné, couronné de nuages, où dorment les tempêtes. Jamais contraste plus complet que celui qu'offrent ces deux montagnes n'a été embrassé d'un coup d'œil. L'une, couverte de végétation de sa base à son sommet, abrite cent cinquante chalets, et nourrit trois mille vaches, l'autre, comme un mendiant, vêtue à peine de quelques lambeaux de verdure sombre qui laissent apercevoir ses flancs nus et déchirés, n'est habitée que par les orages et les aigles, les nuages et les vautours ; la première n'a que des traditions riantes, la seconde ne rappelle que des légendes infernales ; aussi le chemin qui côtoie sa base est-il celui que Walter Scott a choisi pour en faire le théâtre de la scène terrible qui ouvre son roman de *Charles le Téméraire*.

Le vent qui soufflait de Brunnen et qui enflait notre petite voile nous faisait glisser si doucement, au milieu de ce ravissant paysage, que, couché comme je l'étais sur la proue, je ne me sentais pas marcher, et que j'étais prêt à croire que c'était la ville qui venait au-devant de moi ; cette illusion dura jusqu'au dernier moment ; les maisons grandissantes semblaient sortir de l'eau. Nous doublâmes une tour qui, servant autrefois de phare[10], a donné son nom à la ville, et nous abordâmes sur le

---

[8] Regina montium.

[9] Mons Pileatus.

[10] Lucerna.

quai. Une auberge que nous trouvâmes sur notre route était celle du *Cheval-Blanc* ; nous nous y arrêtâmes.

La première nouvelle que j'appris, et en effet c'était la plus importante, était que M. de Chateaubriand habitait Lucerne. On se rappelle qu'après la révolution de juillet, notre grand poète, qui avait voué sa plume à la défense de la dynastie déchue, s'exila volontairement, et ne revint à Paris que lorsqu'il y fut rappelé par l'arrestation de la duchesse de Berry. Il demeurait à l'hôtel de *l'Aigle*.

Je m'habillai aussitôt dans l'intention d'aller lui faire une visite ; je ne le connaissais pas personnellement. À Paris, je n'eusse point osé me présenter à lui ; mais hors de la France, à Lucerne, isolé comme il l'était, je pensai qu'il y aurait peut-être quelque plaisir pour lui à voir un compatriote. J'allai donc hardiment me présenter à l'hôtel de *l'Aigle* ; je demandai M. de Chateaubriand au garçon de l'hôtel ; il me répondit qu'il venait de sortir pour donner à manger à ses poules. Je le fis répéter, croyant avoir mal entendu ; mais il me fit une seconde fois la même réponse. Je laissai mon nom, en réclamant en même temps la faveur d'être reçu le lendemain, car il commençait à se faire tard, et les courses continues que j'avais faites depuis Brig, le peu de repos que j'avais pris pendant les trois ou quatre dernières étapes, me faisaient sentir que je n'aurais pas trop du reste du jour et de la nuit pour me remettre tout à fait ; quant à Francesco, toute ville était pour lui Capoue.

Le lendemain, je reçus une lettre de M. de Chateaubriand, envoyée dès la veille, mais qu'on ne m'avait pas remise de peur de m'éveiller ; c'était une invitation à déjeuner pour dix heures ; il en était neuf, il n'y avait pas de temps à perdre ; je sautai à bas de mon lit, et je m'habillai.

Il y avait bien longtemps que je désirais voir M. de Chateaubriand. Mon admiration pour lui était une religion d'enfance ; c'était l'homme dont le génie s'était le premier écarté du chemin battu pour frayer à notre jeune littérature la

route qu'elle a suivie depuis ; il avait suscité à lui seul plus de haines que tout le cénacle ensemble ; c'était le roc que les vagues de l'envie, encore émues contre nous, avaient vainement battu pendant cinquante ans, c'était la lime sur laquelle s'étaient usées les dents dont les racines avaient essayé de nous mordre.

Aussi, lorsque je mis le pied sur la première marche de l'escalier, le cœur faillit me manquer. Tout à fait inconnu, il me semblait que j'eusse été moins écrasé de cette immense supériorité, car alors le point de comparaison eût manqué pour mesurer nos deux hauteurs, et je n'avais pas la ressource de dire comme le Stromboli au monte Rosa : « Je ne suis qu'une colline, mais je renferme un volcan. »

Arrivé sur le palier, je m'arrêtai, le cœur me battait avec violence ; j'eusse moins hésité, je crois, à frapper à la porte d'un conclave. Peut-être en ce moment, M. de Chateaubriand croyait-il que je le faisais attendre par impolitesse, tandis que je n'osais entrer par vénération. Enfin, j'entendis le garçon qui montait : je ne pouvais rester plus longtemps à cette porte, je frappai ; ce fut M. de Chateaubriand lui-même qui me vint ouvrir.

Certes il dut se former une singulière opinion de mes manières, s'il n'attribua pas mon embarras à sa véritable cause : je balbutiai comme un provincial ; je ne savais si je devais passer devant ou derrière lui ; je crois que, comme M. Parseval devant Napoléon, s'il m'eût demandé mon nom, je n'aurais su que lui répondre.

Il fit mieux, il me tendit la main.

Pendant tout le déjeuner, nous parlâmes de la France ; il envisagea, les unes après les autres, toutes les questions politiques qui se débattaient à cette époque, depuis la tribune jusqu'au club, et cela avec cette lucidité de l'homme de génie qui pénètre au fond des choses et des hommes, qui estime à leur valeur les convictions et les intérêts, et qui ne s'illusionne sur rien.

Je demeurai convaincu que M. de Chateaubriand regardait dès lors le parti auquel il appartenait comme perdu, croyait tout l'avenir dans le républicanisme social, et demeurait attaché à sa cause plus encore parce qu'il la voyait malheureuse que parce qu'il la croyait bonne : il en est ainsi de toutes les grandes âmes, il faut qu'elles se dévouent à quelque chose ; quand ce n'est pas aux femmes, c'est aux rois ; quand ce n'est pas aux rois, c'est à Dieu.

Je ne pus m'empêcher de faire observer à M. de Chateaubriand que ses théories, royalistes par la forme, étaient républicaines par le fond.

– Cela vous étonne ? me dit-il en souriant.

Je le lui avouai.

– Je le crois. Cela m'étonne bien davantage encore, continua-t-il ; j'ai marché sans le vouloir comme un rocher que le torrent roule, et maintenant voilà que je me trouve plus près de vous que vous de moi !… Avez-vous vu le lion de Lucerne ?

– Pas encore.

– Eh bien, allons lui faire une visite ; c'est le monument le plus important de la ville ; vous savez à quelle occasion il a été érigé ?

– En mémoire du 10 août.

– C'est cela.

– Est-ce une belle chose ?

– C'est mieux que cela, c'est un beau souvenir.

– Il n'y a qu'un malheur, c'est que le sang répandu pour la monarchie était acheté à une république, et que la mort de la garde suisse n'a été que le paiement exact d'une lettre de change.

– Cela n'en est pas moins remarquable, dans une époque où il y avait tant de gens qui laissaient protester leurs billets.

Comme on voit, ici nous différions dans nos idées : c'est le malheur des opinions qui partent de deux principes opposés ; toutes les fois que le besoin les rapproche, elles s'entendent sur les théories, mais elles se séparent sur les faits.

Nous arrivâmes en face du monument, situé à quelque distance de la ville, dans le jardin du général Pfyffer. C'est un rocher taillé à pic, dont le pied est baigné par un bassin circulaire. Une grotte de quarante-quatre pieds de longueur sur quarante-huit pieds d'élévation a été creusée dans ce rocher, et, dans cette grotte, un jeune sculpteur de Constance nommé Ahorn a, sur un modèle en plâtre de Thorvaldsen, taillé un lion colossal percé d'une lance dont le tronçon est resté dans la plaie, et qui expire en couvrant de son corps le bouclier fleurdelisé qu'il ne peut plus défendre ; au-dessus de la grotte, on lit ces mots :

HELVETORIUM FIDEI AC VIRTUTI.

Et, au-dessous de cette inscription, les noms des officiers et des soldats qui périrent le 10 août ; les officiers sont au nombre de vingt-six, et les soldats de sept cent soixante.

Ce monument prenait, au reste, un intérêt plus grand de la nouvelle révolution qui venait de s'accomplir et de la nouvelle fidélité qu'avaient déployée les Suisses. Cependant, chose bizarre, l'invalide qui garde le lion nous parla beaucoup du 10 août, mais ne nous dit pas un mot du 29 juillet. La plus nouvelle des deux catastrophes était celle qu'on avait déjà oubliée, et c'est tout simple : 1830 n'avait chassé que le roi, 1790 avait chassé la royauté.

Je montrai à M. de Chateaubriand les noms de ces hommes qui avaient si bien fait honneur à leur signature, et je lui demandai, si l'on élevait un pareil monument en France, quels seraient les noms de nobles qu'on pourrait inscrire sur la pierre

funéraire de la royauté pour faire pendant à ces noms populaires.

– Pas un, me répondit-il.

– Comprenez-vous cela ?

– Parfaitement : les morts ne se font pas tuer.

L'histoire de la révolution de juillet était tout entière dans ces mots : la noblesse est le véritable bouclier de la royauté ; tant qu'elle l'a porté au bras, elle a repoussé la guerre étrangère et étouffé la guerre civile ; mais, du jour où, dans sa colère, elle l'a imprudemment brisé, elle s'est trouvée sans défense. Louis XI avait tué les grands vassaux, Louis XIII les grands seigneurs, et Louis XVI les aristocrates ; de sorte que, lorsque Charles X a appelé à son secours les d'Armagnac, les Montmorency et les Lauzun, sa voix n'a évoqué que des ombres et des fantômes.

– Maintenant, me dit M. de Chateaubriand, si vous avez vu tout ce que vous vouliez voir, allons donner à manger à mes poules.

– Au fait, vous me rappelez une chose : c'est que, lorsque je me suis présenté hier à votre hôtel, le garçon m'a dit que vous étiez sorti pour vous livrer à cette champêtre occupation ; votre projet de retraite irait-il jusqu'à vous faire fermier ?

– Pourquoi pas ? Un homme dont la vie aurait été comme la mienne poussée par le caprice, la poésie, les révolutions et l'exil sur les quatre parties du monde, serait bien heureux, ce me semble, non pas de posséder un chalet dans ces montagnes, je n'aime pas les Alpes, mais un herbage en Normandie, ou une métairie en Bretagne. Je crois décidément que c'est la vocation de mes vieux jours.

– Permettez-moi d'en douter. Vous vous souviendrez de Charles-Quint à Saint-Just : vous n'êtes pas de ces empereurs qui abdiquent, ou de ces rois qu'on détrône ; vous êtes de ces

princes qui meurent sous un dais et qu'on enterre comme Charlemagne, les pieds sur leur bouclier, l'épée au flanc, la couronne en tête et le sceptre à la main.

– Prenez garde, il y a longtemps qu'on ne m'a flatté, et je serais capable de m'y laisser reprendre. Allons donner à manger à mes poules.

Sur mon honneur, j'aurais voulu tomber à genoux devant cet homme, tant je le trouvais à la fois simple et grand !...

Nous nous engageâmes sur le pont de la Cour, qui conduit à la partie de la ville qui est séparée par un bras du lac : c'est le pont couvert le plus long de la Suisse après celui de Rapperswil ; il a treize cent quatre-vingts pieds et est orné de deux cent trente-huit sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Nous nous arrêtâmes aux deux tiers à peu près de son étendue, à quelque distance d'un endroit couvert de roseaux. M. de Chateaubriand tira de sa poche un morceau de pain qu'il y avait mis après le déjeuner, et commença de l'émietter dans le lac ; aussitôt, une douzaine de poules d'eau sortirent de l'espèce d'île que formaient les roseaux, et vinrent en hâte se disputer le repas que leur préparait, à cette heure, la main qui avait écrit *le Génie du christianisme, les Martyrs* et *le Dernier des Abencerages*. Je regardai longtemps, sans rien dire, le singulier spectacle de cet homme penché sur le pont, les lèvres contractées par un sourire, mais les yeux tristes et graves : peu à peu son occupation devint tout à fait machinale, sa figure prit une expression de mélancolie profonde, ses pensées passèrent sur son large front comme des nuages au ciel ; il y avait parmi elles des souvenirs de patrie, de famille, d'amitiés tendres, plus sombres que les autres. Je devinai que ce moment était celui qu'il s'était réservé pour penser à la France.

Je respectai cette méditation tout le temps qu'elle dura. À la fin, il fit un mouvement et poussa un soupir. Je m'approchai de lui ; il se souvint que j'étais là et me tendit la main.

– Mais si vous regrettez tant Paris, lui dis-je, pourquoi n'y pas revenir ? Rien ne vous en exile, et tout vous y rappelle.

– Que voulez-vous que j'y fasse ? me dit-il. J'étais à Cauterets lorsqu'arriva la révolution de juillet. Je revins à Paris. Je vis un trône dans le sang et l'autre dans la boue, des avocats faisant une charte, un roi donnant des poignées de main à des chiffonniers. C'était triste à en mourir, surtout quand on est plein, comme moi, des grandes traditions de la monarchie. Je m'en allai.

– D'après quelques mots qui vous sont échappés ce matin, j'avais cru que vous reconnaissiez la souveraineté populaire.

– Oui, sans doute, il est bon que, de temps en temps, la royauté se retrempe à sa source, qui est l'élection ; mais, cette fois, on a sauté une branche de l'arbre, un anneau de la chaîne ; c'était Henri V qu'il fallait élire, et non Louis-Philippe.

– Vous faites peut-être un triste souhait pour ce pauvre enfant, répondis-je ; les rois du nom de Henri sont malheureux en France : Henri Ier a été empoisonné, Henri II tué dans un tournoi, Henri III et Henri IV ont été assassinés.

– Eh bien, mieux vaut, à tout prendre, mourir du poignard que de l'exil ; c'est plus tôt fait, et on souffre moins.

– Mais vous, ne reviendrez-vous pas en France ? Voyons.

– Si la duchesse de Berri, après avoir fait la folie de venir dans la Vendée, fait la sottise de s'y laisser prendre, je reviendrai à Paris pour la défendre devant ses juges, puisque mes conseils n'auront pu l'empêcher d'y paraître.

– Sinon ?...

– Sinon, continua de M. de Chateaubriand en émiettant un second morceau de pain, je continuerai à donner à manger à mes poules.

Deux heures après cette conversation, je m'éloignai de Lucerne dans un bateau conduit par deux rameurs ; j'avais vu de la ville ce que voulais en voir, et, de plus, j'en emportais un souvenir que je ne comptais pas y trouver, celui d'une entrevue avec M. de Chateaubriand ; j'étais resté tout un jour avec le géant littéraire de notre époque, avec l'homme dont le nom retentit aussi haut que ceux de Gœthe et de Walter Scott. Je l'avais mesuré comme ces montagnes des Alpes qui s'élevaient blanchissantes sous mes yeux ; j'étais monté sur son sommet, j'étais descendu au fond de ses abîmes ; j'avais fait le tour de sa base de granit, et je l'avais trouvé plus grand encore de près que de loin, dans la réalité que dans l'imagination, dans la parole que dans les œuvres. Depuis ce temps, l'impression que j'avais reçue n'a fait que s'accroître, et jamais je n'ai essayé de revoir M. de Chateaubriand, de peur de ne pas le retrouver tel que je l'avais vu, et que ce changement ne portât atteinte à la religion que je lui ai vouée. Quant à lui, il est probable qu'il a oublié, non seulement les détails de ma visite, mais encore la visite elle-même ; et c'est tout simple : j'étais le pèlerin, et il était le Dieu.

XLI

Rigi

Nous arrivâmes vers les quatre heures à Weggis, point qui, après une mûre délibération, avait été choisi par mes bateliers comme celui d'où je devais commencer mon ascension sur la montagne la plus renommée de la Suisse pour le magnifique panorama qu'on découvre de sa cime.

La journée était déjà avancée ; aussi ne nous arrêtâmes-nous à l'auberge que le temps d'aller chercher un conducteur. Malheureusement, ainsi que je l'ai dit, nous nous y prenions un peu tard. Comme le temps promettait d'être magnifique pour le lendemain, il y avait eu abondance de voyageurs, ce qui avait amené pénurie de guides ; si bien que le dernier était parti, il y avait une heure, avec un Anglais. Notre hôte nous conseilla de nous mettre à la poursuite du gentleman, nous promettant que, si nous étions bons marcheurs, nous le rattraperions à moitié chemin de la montée, ce qui nous permettrait de profiter, pour la dernière partie de la montagne, qui est la plus difficile, de la compagnie de son cicérone.

Nous profitâmes de l'avis, et nous nous mîmes immédiatement en route. Le chemin, qui part de la porte même de l'auberge, était assez visiblement tracé pour que nous n'eussions pas à craindre de nous égarer ; il s'engageait, à deux cents pas à peine de la maison, dans un charmant bois de noyers et de

chênes qui nous accompagnèrent ainsi pendant l'espace d'une demi-lieue, après laquelle nous entrâmes dans un espace aride et couleur de rouille, dévasté ainsi par l'éruption de 1795.

Cette éruption bizarre, dont on a cherché longtemps la cause, expliquée de nos jours, menaça un instant les habitants de Weggis du même sort que ceux d'Herculanum ; seulement, au lieu d'être engloutis par la lave, ils faillirent l'être par la boue. Le 16 juillet 1795, au point du jour, les habitants, qui toute la nuit avaient été tenus sur pied par des bruits dont ils ignoraient la cause, virent se former des crevasses transversales au tiers de la hauteur de la montagne, à l'endroit où les couches de brèche du Rossberg, échancrées par la vallée de Goldau, viennent s'appuyer aux couches calcaires du Rigi ; de ces crevasses sortit un courant de vase d'une teinte ferrugineuse qui descendit comme une large nappe de fange d'un quart de lieue de largeur et de dix à vingt pieds de hauteur, suivant les inégalités du terrain et s'avançant avec assez de lenteur pour donner aux habitants le loisir d'enlever ce qu'ils avaient de plus précieux ; pareille en tout point à la lave, excepté que sa fusion n'étant point produite par la chaleur, cette boue s'amoncelait à la partie des objets qui lui faisaient obstacle et passait par-dessus quand elle ne les poussait pas devant elle. L'éruption dura ainsi sept jours, et, partout où elle passa, la fraîche verdure du Rigi disparut sous une teinte ferrugineuse qui, vue du lac, forme encore une dartre immense aux flancs de la montagne.

Au reste, l'industrie des habitants a déjà reconquis à la végétation une partie de ce désert, et finira par le recouvrer entièrement ; alors, comme les pêcheurs de Torre del Greco et de Resina, ils dormiront de nouveau couchés à la base d'un volcan tout aussi dangereux que celui de Naples ; car le phénomène dont ils ont manqué d'être victimes vers la fin du siècle dernier est causé par l'infiltration des eaux qui pénètrent du sommet du Rigi dans l'intérieur de la montagne, trouvent une couche de terre située entre deux couches de rochers, et lui ôtent sa consistance, de sorte que, cédant à la pression de la masse supérieure,

cette terre délayée s'échappe à l'état de boue. Ces symptômes sont d'autant plus alarmants que ce sont ceux qui annoncèrent la chute de Rossberg, et que, cette fois, ce ne serait plus une couche de la montagne qui se précipiterait dans la vallée, mais la montagne tout entière qui glisserait sur sa base comme un vaisseau sur le chantier en pente où on l'a construit, et qui, comblant le lac de Lucerne, inonderait tout le pays environnant.

Nous venions de dépasser cette plaine désolée, et nous approchions du petit ermitage de Sainte-Croix, qui forme la moitié du chemin, lorsque nous vîmes revenir à nous, roide et formant des enjambées aussi exactement régulières qu'en pourrait faire un compas qui marcherait, un jeune homme que nous reconnûmes facilement pour notre Anglais. Son guide le suivait en lui faisant, moitié en allemand, moitié en français, toutes les observations qu'il croyait propres à lui faire rebrousser chemin pour continuer son ascension interrompue ; mais lui, sourd et impassible, continuait de descendre, augmentant de rapidité à mesure qu'il descendait, de manière à craindre qu'avant cinq cents pas il ne se mît à courir.

Nous vîmes du premier coup que les officieuses et instantes prières du guide lui étaient inspirées par la crainte de perdre sa journée, et je lui demandai s'il voulait abandonner la fortune de l'Anglais et s'attacher à la nôtre. La proposition fut acceptée à l'instant même ; il s'arrêta et laissa son voyageur achever sa route. Celui-ci, sans s'inquiéter de l'abandon de son guide, continua de descendre la montagne dans la même progression, ce qui nous donna l'espérance que, du train dont il allait, il serait à Weggis avant une demi-heure.

Nous demandâmes au guide s'il savait quel genre d'affaire rappelait si instamment son Juif errant vers le lac ; mais il nous dit qu'il fallait qu'il fût sujet à cette maladie ; que ça lui avait pris tout à coup. D'abord, il avait eu grand'peine à le décider à monter sur le Rigi, et, pour le décider, il avait eu besoin de lui promettre qu'il s'y trouverait probablement seul ; alors, et sur

cette promesse, il avait pris son parti et s'était mis en route, demandant de cinq cents pas en cinq cents pas s'il était arrivé, et, sur la réponse négative, se remettant en route avec une résignation de quaker ; enfin, à moitié chemin à peu près, il avait appris qu'une société considérable le précédait ; cette nouvelle avait paru le frapper de stupeur ; il était resté un instant immobile et rougissant ; puis, tout à coup, il avait fait volte-face et s'était mis en route pour Weggis. Le guide avait eu beau lui dire que, puisqu'il était à moitié chemin, il avait aussi court de continuer à monter ; l'Anglais avait pensé sans doute, à part lui, que, le lendemain, il lui faudrait descendre, et cette conviction fâcheuse lui avait inspiré la résolution désespérée dont, sans nous, son guide était victime.

L'épisode le plus curieux de la montée du Rigi est une route formée par quatre blocs de rochers qui, l'on ne peut deviner comment, se sont dressés les uns contre les autres de manière à former une arche. Il est évident que la main des hommes n'est pour rien dans ce capricieux incident de la nature. Mon guide, selon l'habitude des paysans suisses, ne manqua pas de l'attribuer à l'ennemi éternel du genre humain ; mais j'eus beau l'interroger, il ne savait pas dans quel but le diable s'était passé cette fantaisie.

À compter de ce moment, nous marchâmes en plaine, voyant les montagnes voisines s'abaisser et le panorama s'étendre à mesure que nous nous élevions ; cependant, la nuit commençait à s'amasser dans les profondeurs, tandis que tous les pics étaient encore éclairés d'une vive lumière ; au reste, le soleil semblait descendre visiblement, et l'ombre montait comme une marée. Bientôt, il n'y eut plus que les sommités des montagnes qui semblèrent former des îles sur cette mer de ténèbres, puis elles furent submergées à leur tour les unes après les autres. Le déluge nous atteignit nous-mêmes bientôt. Pendant quelque temps encore, nous vîmes flamboyer la tête du Pilate, plus élevé que le Rigi de quatorze ou quinze cents pieds. Enfin, la lueur de ce dernier phare s'éteignit, et, comme nous

arrivions au Staffel, les Alpes tout entières étaient plongées dans l'obscurité. Nous avions mis deux heures un quart à faire l'ascension.

En mettant le pied dans l'auberge, nous crûmes entrer dans la tour de Babel ; vingt-sept voyageurs de onze nations différentes s'étaient donné rendez-vous sur le Rigi pour voir lever le soleil ; en attendant, ils mouraient de faim ou à peu près ; l'hôte, n'attendant pas si nombreuse compagnie, ne s'était pas muni de provisions suffisantes ; aussi n'obtins-je de la société qu'une réception fort médiocre : j'étais une nouvelle bouche tombant au milieu d'une garnison affamée. Chacun jurait dans sa langue, ce qui faisait le plus abominable concert que j'aie jamais entendu.

Dès que je sus ce dont il était question, je pensai qu'il serait brave et magnanime à moi de me venger de l'accueil que m'avait fait la société en lui donnant une preuve de philanthropie ; en conséquence, je tirai de mon carnier une superbe poule d'eau que j'avais tuée en tournant la pointe de Niederdof avant d'arriver à Weggis ; ce n'était pas grand'chose, mais enfin, en temps de disette, tout devient précieux. Je pensai alors que l'Anglais avait eu quelque révélation de la famine qui régnait dans les hauts lieux, et que c'était pour cela qu'il avait regagné si rapidement la vallée.

En ce moment, nous entendîmes, à cinquante pas de l'auberge, le son d'une trompe des Alpes ; c'était une galanterie de notre hôte qui, à défaut d'autre chose, nous donnait une sérénade.

Nous sortîmes pour écouter ce fameux ranz des vaches qui, dit-on, donne au Suisse le mal de la patrie ; pour nous autres, étrangers, ce n'était qu'une espèce de mélodie assez monotone qui, en mon particulier, éveillait une idée tout à fait formidable, c'est que, s'il y avait quelque voyageur égaré dans la montagne, les sons de la trompe lui indiqueraient son chemin. Je communiquai cette réflexion à mon voisin ; c'était un gros Anglais qui, dans les temps ordinaires, devait avoir l'air assez joyeux, mais

auquel les circonstances dans lesquelles nous nous trouvions donnaient une apparence de mélancolie profonde. Il réfléchit un instant, puis il lui parut sans doute que mes craintes étaient fondées, car il se détacha de la société, alla arracher la trompe des mains du berger, et la rapporta à l'aubergiste en lui disant :

– Mon ami, rangez cette petite instrument, afin que votre garçon ne fasse plus de tapage avec.

– Mais, milord, c'est l'habitude, reprit l'hôte, et, généralement la musique est agréable aux voyageurs.

– Dans les temps d'abondance, cela être possible, mais jamais dans les temps de disette.

Il revint à moi.

– Soyez tranquille, me dit-il, je lui ai fait ranger son cor de chasse.

– Ma foi, milord, lui dis-je, j'ai bien peur que ce ne soit trop tard ; si je ne me trompe, j'aperçois là-bas une espèce d'ombre qui m'a tout l'air d'appartenir à un nouvel arrivant.

– Oh ! oh ! fit milord, croyez-vous ?

– Dame, regardez.

En effet, aux premiers rayons de la lune, nous voyions s'avancer un grand jeune homme qui venait à nous d'un air délibéré, faisant tourner son bâton de montagne autour de son index, à la manière des artistes qui enlèvent des pièces de six liards sur le bout du nez des militaires. À mesure qu'il avançait, je reconnaissais mon homme pour un véritable type de commis voyageur parisien ; il avait un chapeau gris légèrement incliné, des favoris en collier, une cravate à la Colin, un habit de velours et un pantalon à la cosaque. C'était, comme on le voit, la tenue de rigueur.

En arrivant à nous, il changea de manœuvre, et, pour nous prouver sans doute sa science acquise dans le service de la garde nationale et sa vocation naturelle pour les premiers rôles d'opéra-comique, il s'arrêta à dix pas de nous, joignit la voix au geste, et commença, avec son bâton, l'exercice en douze temps : Portez arme ! présentez arme ! *Voilà, voilà, voilà, voilà le voyageur français*. *Salutem omnibus,* bonjour tout le monde. Eh bien ! qu'y a-t-il ?

– Il y a, mon cher compatriote, répondis-je, que, si vous n'arrivez pas avec le secret de la multiplication des pains et des poissons, vous auriez bien fait de rester à Weggis.

– Bah ! bah ! bah ! quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre.

– Oui ; mais quand il y en a pour quatre, il n'y en a pas pour vingt-huit.

– Ma foi, tant pis ! à la guerre comme à la guerre ; une fois à Lucerne, je n'ai pas voulu m'en aller sans avoir vu le Ghi-Ghi. Seulement, comme il n'y avait plus de guides dans le village, je suis venu tout seul ; ça me connaît, la montagne, je suis de Montmartre, moi. Cependant, comme la nuit était venue, je commençais à vaguer tant soit peu, quand votre trompette m'a remis dans le chemin du salut. Est-ce vous, mon petit père, qui avez soufflé dans la machine ? continua-t-il en s'adressant à l'Anglais.

– Non, monsieur, ce n'être pas moi.

– Pardon, milord, c'est que vous avez l'air d'avoir une bonne respiration.

– Cela être possible ; mais je n'aime pas le musique.

– Vous avez tort, la musique adoucit les mœurs de l'homme. Ohé ! la maison, qu'est-ce que nous avons pour souper ?

Et il entra dans l'auberge.

– Il être tout à fait trôle, fotre ami, me dit un Allemand qui n'avait pas encore parlé.

– Je vous demande pardon, répondis-je ; mais ce monsieur n'est pas du tout mon ami, et je ne le connais pas ; c'est un compatriote, et voilà tout.

– Dites donc, dites donc ! voilà comme vous me soutenez, farceur, dit le nouvel arrivant en paraissant sur la porte, la bouche pleine et mordant à même d'une tartine. Ne faites pas attention, milord ; ce que je mange, ça ne fait de tort à personne ; c'est une rôtie que j'ai trouvée dans la lèchefrite, et que notre voleur d'aubergiste mitonnait pour son épouse. Heureusement que j'ai été jeter mon coup d'œil dans la cuisine.

– Eh bien, quelle nouvelle ? dis-je.

– Il y a juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim.

L'Anglais poussa un soupir.

– Milord me paraît avoir un bon appétit.

– Je avoir un faim de le diable.

– Alors, reprit le commis voyageur, je demanderai à la société la permission de découper : en pareille circonstance, j'ai partagé un œuf à la coque entre quatre personnes.

– Ces messieurs et ces dames sont servis, dit l'aubergiste.

Notre hôte avait fait flèche de tout bois ; le potage n'était parvenu à acquérir un volume proportionné aux convives qu'aux dépens de sa consistance, et le bœuf était perdu dans une forêt de persil. Néanmoins, le commis voyageur, qui, en sa qualité d'écuyer tranchant, s'était placé au milieu de la table, mesura si bien l'un à la cuillère, l'autre à la fourchette, que chacun en

eut suffisamment pour se convaincre que ni l'un ni l'autre ne valaient le diable.

On servit le rôti flanqué de quatre plats, le premier contenant une omelette, le second des œufs frits, le troisième des œufs sur le plat, et le quatrième des œufs brouillés ; quant au rôti, il se composait de vingt mauviettes et de la poule d'eau ; le commis voyageur détailla cette dernière en huit portions à peu près égales équivalant chacune à une mauviette ; puis, passant le plat à l'Anglais :

– Messieurs et dames, dit-il, chaque personne aura un morceau de poule d'eau ou une mauviette, au choix, du pain à discrétion.

L'Anglais prit deux mauviettes.

– Dites donc, dites donc, milord, dit le commis voyageur, si tout le monde fait comme vous, il n'y en aura que pour la moitié de la table.

L'Anglais fit semblant de ne pas comprendre.

– Ah ! dit le commis voyageur, confectionnant avec le plus grand soin une boulette de pain de la grosseur d'une noisette et la plaçant entre le pouce et l'index comme un gamin fait d'une bille ; ah ! tu n'entends pas le français ! attends, je vais te parler ta langue : *goddem !* vous êtes un goinfre !

Et il envoya la boulette de pain droit sur le nez de milord.

L'Anglais étendit le bras, prit une bouteille comme pour se servir à boire, et l'envoya à la tête du commis voyageur, qui, se doutant de la réponse, la saisit à la volée comme un escamoteur fait d'une muscade.

– Merci, milord, dit-il ; pour le moment, j'ai plus faim que soif, et j'aimerais mieux que vous m'envoyassiez votre mauviette que votre bouteille ; cependant, je ne veux pas vous refuser le toast que vous m'offrez.

Il versa quelques gouttes de vin dans son verre déjà plein.

– Au plaisir de vous rencontrer dans un autre endroit que celui-ci, où nous soyons quatre au lieu de vingt-huit, et où, en place de bouteilles de vin, nous nous envoyions des balles de plomb à la tête.

– Cela être avec la plus grande satisfaction pour moi, répondit l'Anglais levant son verre à son tour et en le vidant jusqu'à la dernière goutte.

– Allons, allons, messieurs, dit un des convives, assez comme cela ; nous avons des dames.

– Tiens ! dit le commis voyageur, encore un compatriote ?

– Vous vous trompez, monsieur, je n'ai pas cet honneur ; je suis Polonais.

– Eh bien, « Être Polonais, c'est encore être Français. » Qui est-ce qui veut de l'omelette ?

Et le commis voyageur se mit à partager l'omelette en vingt-huit portions avec la même facilité que si rien ne s'était passé.

Il y a une chose remarquable : tous les peuples se battent en duel ; mais nul ne propose et n'accepte un défi aussi légèrement que le Français, et, le défi proposé ou accepté, nul ne va sur le terrain avec plus d'insouciance. Pour tous, mettre le pistolet ou l'épée à la main est une affaire sérieuse ; pour le Parisien surtout, c'est un motif d'exagération de gaieté. Vous voyez deux hommes qui se promènent au bois de Vincennes, à cinquante pas l'un de l'autre ; l'un fredonne un air de *la Cenerentola*, l'autre prend des notes sur ses tablettes. Vous croyez que le premier est un amant en bonne fortune, et le second un poète qui cherche des rimes ; point, ce sont deux messieurs qui attendent que leurs amis décident s'ils se couperont la gorge ou s'ils se brûleront la cervelle ; quant à eux, le mode d'exécution ne les

regarde pas, c'est l'affaire de leurs témoins. Il n'y a peut-être pas là un plus grand courage, mais il y a certes un plus grand mépris de la vie.

C'est qu'aussi, depuis cinquante ans, chacun a vu la mort de si près et si souvent qu'il s'est habitué à elle ; nos grands-pères l'ont affrontée sur l'échafaud, nos pères sur les champs de bataille, nous dans les rues ; et, on peut le dire, les trois générations ont marché au-devant d'elle en chantant. Cela tient à ce que, depuis un siècle, nous avons touché le fond de toutes les questions sociales et religieuses. Nous sommes devenus si sceptiques en politique qu'il n'y a plus moyen de croire à la conscience ; nous sommes si savants en anatomie qu'il n'y a plus moyen de désespérer dans l'âme. Il en résulte que, la vie étant sans croyance et la mort sans terreur, la mort, loin d'être une punition, devient parfois une délivrance.

Mais ici ce n'était pas le cas, et nous nous sommes laissés emporter par des généralités hors d'une situation tout individuelle. M. Alcide Jollivet (c'est le nom de notre commis voyageur) n'avait probablement jamais examiné la vie sous le côté désenchanteur. Loin de là, la Providence semblait lui avoir auné des jours de coton et de soie, et, comme si, dans la crainte de les voir finir d'une manière inattendue, il voulait mettre à profit les instants qui lui restaient, sa gaieté et son entrain s'étaient augmentés d'une manière sensible depuis la querelle qui venait d'avoir lieu. Quant à l'Anglais, au contraire, il était devenu plus sombre, et sa mauvaise humeur s'était portée spécialement sur le plat d'œufs brouillés qui était en face de lui, et qu'il avait presque complètement dévoré. Au reste, lorsqu'on apporta le dessert, qui se composait majestueusement de huit assiettes de noix et de trois assiettes de fromage, et qu'il se fût bien convaincu qu'il n'y avait pas autre chose à attendre, il se leva de table et disparut.

Dix minutes après, l'hôte entra lui-même pour nous prévenir qu'il n'y avait de lits que pour les voyageuses, encore

l'Anglais, sans rien dire, s'était-il traîtreusement glissé dans l'un d'eux, de sorte que force était que deux dames couchassent ensemble. M. Alcide Jollivet offrit d'aller vider une cuvette d'eau glacée dans les draps de l'Anglais ; mais la femme et la fille de l'Allemand l'arrêtèrent en lui disant qu'elles avaient l'habitude de partager le même lit.

Dès que les dames se furent retirées, le commis voyageur vint à moi :

– Ah ça ! je compte sur vous, me dit-il ; car vous présumez bien que ça n'est pas fini comme cela.

– Bah ! répondis-je, il faut espérer que la chose n'aura pas de suite.

– Pas de suite ? Allons donc ! quand ce ne serait que par amour national. C'est que vous n'avez pas idée comme je déteste les *goddem,* moi ; ils ont fait mourir mon empereur. Aussi je n'ai jamais voulu voyager en Angleterre pour le compte d'aucune maison.

– Pourquoi cela ?

– Parce qu'il y a trop d'Anglais.

C'était une raison à laquelle il n'y avait rien à répondre.

– À la bonne heure les Polonais, continua-t-il ; c'est une nation de braves. Où est donc le nôtre ?

– Il vient de sortir.

– Il n'y a qu'un malheur, nous pouvons le dire puisqu'il n'est pas là, c'est qu'ils ont des noms, ma parole d'honneur, il faut être quatre pour les prononcer, et ça devient gênant dans le tête-à-tête.

– Fous êtes tans l'erreur, dit l'Allemand, rien n'est plus facile ; fous éternuez, et fous ajoutez ki, voilà tout.

Dans ce moment, le Polonais rentra avec son manteau.

– Monsieur, lui dit-il, serais-je indiscret en vous priant, en cas de duel, d'être mon témoin ?

– Pardon, monsieur, répondit le Polonais avec hauteur ; mais j'ai pour habitude de ne jamais me mêler de querelles de cabaret.

Et il alla étendre son manteau au pied du mur et se coucha dessus.

– Eh bien, mais il est poli, l'enfant de la Vistule, dit Jollivet ; et moi qui avais déjà fait quinze lieues pour voler au secours de la Pologne quand j'ai appris que Varsovie était prise !... Ceci est une leçon.

– Chètre folontiers fotre témoin, cheune homme, dit l'Allemand ; milord il afait tort ; il être la cause que je n'ai pas eu de maufiettes.

– Ah ! maintetartèfle ! à la bonne heure, s'écria Jollivet, vous êtes un brave homme ; voulez-vous que nous passions la nuit à boire du punch ? Je le fais un peu crânement, allez.

– Che feux pien, répondit l'Allemand.

– Et vous ? me dit Jollivet.

– Merci, j'aime mieux dormir, répondis-je.

– Liberté, *libertas* ; je vais à la cuisine.

– Et moi, je me couche.

– Bonne nuit !

J'étendis à mon tour mon manteau à terre, et je me jetai dessus ; mais, quelque besoin que j'eusse de sommeil, je ne m'endormis pas si vite, cependant, que je ne visse rentrer notre

commis voyageur portant à deux mains une casserole pleine de punch dont la flamme bleuâtre éclairait sa joyeuse figure.

Le lendemain, nous fûmes réveillés par la trompe des Alpes. Nous nous levâmes aussitôt, et, comme notre toilette n'était pas longue à faire, nous nous trouvâmes prêts à partir pour le Rigi-Kulm un quart d'heure avant le jour.

Lorsque nous arrivâmes sur la cime la plus élevée, toutes les Alpes étaient encore plongées dans la nuit ; mais cette nuit, d'une pureté merveilleuse, nous promettait un lever du soleil splendide. En effet, après quelques minutes d'attente, une ligne pourprée s'étendit à l'orient, et, en même temps, au midi, on commença de distinguer la grande chaîne des Alpes comme une découpure d'argent sur le ciel bleu et étoilé, tandis qu'au couchant et au nord, l'œil se perdait dans le brouillard qui s'élevait de la Suisse des prairies. Cependant, quoique le soleil ne parût point encore, les ténèbres se dissipaient peu à peu, la ligne pourprée de l'orient devenait couleur de feu, les neiges de la grande chaîne des Alpes étincelaient, et le brouillard, s'évaporant partout où il n'y avait pas d'eau, stationnait seulement au-dessus des lacs, et accompagnait le cours de la Reuss, qui se tordait au milieu des prairies comme un immense serpent. Enfin, après dix minutes de crépuscule pendant lesquelles le jour et la nuit luttèrent ensemble, l'orient sembla rouler des flots d'or, les grandes Alpes se couvrirent d'une teinte orange, et, tandis qu'à leurs pieds, une seconde chaîne plus basse que les rayons du jour n'avaient point encore pu atteindre détachait sur la première sa silhouette d'un bleu foncé, le brouillard se déchira par larges flocons que le vent emporta vers le nord, laissant apparaître les lacs comme d'immenses flaques de lait. Ce fut alors seulement que le soleil se leva derrière le glacier du Glarner, assez pâle d'abord pour qu'on pût fixer les yeux sur lui ; mais, presque aussitôt, comme un roi qui reconquiert son empire, il reprit son manteau de flammes et le secoua sur le monde, qui s'anima de sa vie et s'illumina de sa splendeur.

Il y a des descriptions que la plume ne peut pas transmettre, il y a des tableaux que le pinceau ne peut pas rendre ; il faut en appeler à ceux qui les ont vus, et se contenter de dire qu'il n'y a pas au monde de spectacle plus magnifique que le lever du soleil sur ce panorama dont on est le centre, et du milieu duquel, en tournant sur son talon, on embrasse d'un seul coup d'œil trois chaînes de montagnes, quatorze lacs, dix-sept villes, quarante villages, et soixante-et-dix glaciers, parsemés sur cent lieues de circonférence.

– C'est égal, me dit Jollivet en me frappant sur l'épaule, j'aurais été diablement vexé d'être tué, surtout par un Anglais, avant d'avoir vu ce que nous venons de voir !

Vers les sept heures, nous nous remîmes en route pour Lucerne.

XLII

Alcide Jollivet

Il était quatre heures du soir à peu près lorsque mon nouvel ami, Alcide Jollivet, entra dans ma chambre au moment où je donnais l'ordre qu'on m'amenât, le lendemain matin, une barque et des bateliers pour me rendre à Stansstad.

– Un instant, un instant, dit Jollivet, vous ne vous en irez pas comme cela ; vous savez que j'ai un compte à régler avec mon *goddem*.

– Bah ! lui dis-je, je croyais que vous aviez oublié cette ridicule querelle.

– Merci ! on vous jettera des bouteilles à la tête sans dire gare, et vous croyez que ça se passera comme ça ? Oh ! vous ne connaissez pas Alcide Jollivet.

– Voyons, asseyez-vous là et causons.

– Avec plaisir. Si je faisais monter un petit verre de kirsch, hein ?

– J'en ai là d'excellent. Attendez.

– Non, non, ne vous dérangez pas, je le vois… Et des verres ?… En voilà. Maintenant, prêchez, j'écoute.

– Eh bien, mon cher compatriote, croyez-vous que l'insulte que vous avez faite ou reçue soit assez sérieuse pour que vous tuiez un homme ou qu'un homme vous tue. Voyons ?

– Écoutez, dit Jollivet en dégustant son petit verre, je suis bon garçon, moi. Il est fameux votre kirsch ! Je ne ferais pas de la peine à un enfant ; je ne suis pas querelleur, attendu que je ne sais pas me battre. Où l'avez-vous acheté, hein ?

– Ici-même.

– Au Cheval-Blanc ?

– Oui.

– Ah ! le père Frantz, il ne m'en a pas donné de ce coin-là ; je m'en plaindrai à Catherine. Je conviens donc que, si c'était à un Français que la chose fût arrivée, je dirais : « C'est bon, c'est bien, l'affaire ne regarde que nous ; entre compatriotes, ça s'arrange, personne n'a le droit d'y mettre le nez ; » mais avec un Anglais, voyez-vous… D'abord, je ne peux pas les sentir, ces Anglais, ils ont fait mourir mon empereur… avec un Anglais c'est autre chose ; d'autant plus qu'il y avait là des Allemands, des Russes, des Polonais, l'Afrique et l'Amérique, est-ce que je sais, moi ? et qu'on dirait dans les quatre parties du monde que les Français ont eu le dessous. Eh bien ! ça ne doit pas être. En France, c'est bien ; un Français recule devant un Français, il n'y a rien à dire ; mais à l'étranger, chacun de nous représente la France : ce qui m'est arrivé à moi vous serait arrivé à vous que vous vous battriez, et si vous ne vous battiez pas, je me battrais à votre place, moi. Voyez-vous, à Milan, l'année passée, il y avait un commis voyageur de Paris, de la rue Saint-Martin, qui avait manqué d'argent ; un Italien lui en avait prêté, il lui avait fait son billet. Au jour dit, il ne l'a pas payé : le surlendemain, je suis arrivé dans la ville ; on parlait de ça dans le commerce, on commençait à jaser sur les Français. « Oh ! j'ai dit, halte-là ! c'est un de mes amis ; il m'a chargé de payer ; je suis de deux jours en retard, c'est ma faute, ce n'est pas la sienne ; je me suis

amusé à Turin, j'ai eu tort. C'est cinq cents francs, les voilà : mettez votre pour-acquit derrière, et donnez-moi le billet. »

– Et votre ami, vous a-t-il remboursé ?

– Mon ami, je ne le connaissais pas ; seulement, il était de la rue Saint-Martin, et moi de la rue Saint-Denis ; il voyageait pour les vins, et moi pour les soieries ; ça été cinq cents francs de moins dans ma poche ; mais le nom de Français est sans tache.

– Vous êtes un brave garçon, lui dis-je en lui tendant la main.

– Oui, oui, oui, je m'en vante : je n'ai pas d'esprit, moi, je n'ai pas grande éducation, je ne fais pas de drames comme vous, enfin, car je vous ai reconnu ; et puis, d'ailleurs, votre nom est connu au boulevard Saint-Martin ; mais il n'y en pas un pour m'en revendre en arithmétique : je sais que deux et deux font quatre, qu'une bouteille jetée à la tête vaut un coup de pistolet.

– Eh bien, c'est vrai, vous avez raison, lui dis-je.

– Ah ! c'est heureux ; on a du mal à vous tirer la vérité du ventre.

– Écoutez, lui dis-je en le regardant dans les yeux, je ne vous connaissais pas ; au premier abord, pardon de ce que je vais vous dire, vous ne m'avez inspiré ni l'intérêt ni la confiance qu'en ce moment j'éprouve pour vous.

– Ah ! c'est vrai, n'est-ce pas ? parce que je suis sans façon ; j'ai des manières de commis voyageur. Que voulez-vous ! c'est mon état ; mais le cœur est solide, néanmoins, et pour l'honneur national je me ferais hacher en morceaux.

– Or, continuai-je, ce que vous avez dit de l'importance de notre conduite à l'étranger, je le pense comme vous. Dans un duel hors de France, un témoin, c'est un second, c'est un parrain, c'est un frère ; si l'homme dont il est la caution ne se bat

pas, il faut qu'il se batte, lui. Ainsi, réfléchissez : quand vous m'aurez fait entamer l'affaire, si ce n'est pas vous qui la terminez, ce sera moi ; maintenant, je suis prêt.

– Eh bien, soyez tranquille, allez trouver l'Anglais de confiance, arrangez les choses avec lui comme cela vous conviendra, et puis vous me direz ce qu'il faut que je fasse, et je le ferai.

– Avez-vous de la préférence pour une arme quelconque ?

– Moi, je n'en sais pas plus à l'épée qu'au pistolet ; la seule arme que je manie un peu proprement, c'est l'aune : à celle-là, je ne crains pas de rencontrer un maître. Il est un peu joli, le calembour, hein ?…

– Oui ; mais ne nous ne sommes pas ici pour faire de l'esprit.

– Vous avez raison ; parlons peu et parlons bien.

– Aurez-vous du calme sur le terrain ?

– Je ne peux vous répondre de cela, moi : si le sang me monte à la tête, il faudra que ça éclate ; seulement, ça éclatera en avant, je vous en réponds.

– Sacredieu, quelle stupide affaire ! m'écriai-je en frappant du pied.

– Allons, allons, allons, en route, et tout ce qu'il voudra, entendez-vous ? depuis l'aiguille à tricoter jusqu'à la couleuvrine.

– Où demeure-t-il ?

– À la *Balance*.

– Et comment l'appelle-t-on ?

– Sir Robert Lesly, baronnet ; passez par *l'Aigle,* et prenez l'Allemand avec vous ; c'est un brave homme, et puis je ne suis pas fâché qu'il soit là.

– C’est bien, attendez-moi ici.

– Écoutez : si cela vous est égal, je monterai chez moi ; j’ai deux mots à dire à ma petite femme.

– Vous êtes marié ?

– Marié !… allons donc !

– Très bien.

– Voyez-vous, en rentrant ici, vous prendrez votre bâton de voyage, vous frapperez trois fois au plafond, et je descendrai.

– C’est dit. Laissez-moi seulement le temps de faire un peu de toilette.

– Bah ! vous êtes bien comme cela.

– Mon cher ami, il y a certaines propositions qu’on ne peut faire qu’avec une chemise à jabot et des gants blancs.

– Vous avez raison. Bonne chance ! et ne rompez pas d’une semelle, ne cédez pas d’un pouce. Des excuses ou du plomb !

– Soyez tranquille.

Je m’habillai tout en pensant à ce singulier mélange d’expressions vulgaires et de sentiments élevés. Ce type, qu’on chercherait vainement, je crois, dans tout autre pays et qui est si commun en France, m’était déjà connu ; mais jamais je n’avais été à même de l’étudier de si près. De ce moment, outre l’intérêt réel que m’inspirait ce brave jeune homme, il y avait encore une curiosité d’anatomiste. Il en est de l’auteur dramatique comme du médecin : dans toute chose, il voit malgré lui le côté de l’art, et, en même temps que son âme se prend, malgré lui, son esprit étudie. Cela est triste à dire, mais, chez l’un comme chez l’autre, il y a une partie du cœur qui est desséchée : chez le médecin, c’est celle qui touche à la science ; chez le poète, c’est celle qui touche à l’imagination.

Je trouvai l'Allemand à l'hôtel de *l'Aigle* ; il avait donné sa parole, et, en général, les gens de sa nation ne la retirent point. Il me suivit chez l'Anglais.

Arrivés à l'hôtel de *la Balance,* nous demandâmes sir Robert ; on nous dit qu'il était dans le jardin ; nous y entrâmes. À peine eûmes-nous fait vingt pas que nous l'aperçûmes au bout d'une allée transversale. Il s'exerçait au pistolet ; derrière lui, son domestique chargeait les armes.

Nous nous approchâmes lentement et sans bruit, et, arrivés à dix pas de lui, nous nous arrêtâmes. Sir Robert était de première force : il tirait à vingt-cinq pas sur des pains à cacheter collés contre le mur, et faisait mouche presque à tout coup.

– Sacrement !... murmura l'Allemand.

– Diable ! diable ! fis-je.

– Pardon ! dit sir Robert ; je n'avais pas vu vous, messieurs, et je faisais la main à moi.

– Mais elle ne me paraît pas trop dérangée, d'après les trois derniers coups que vous venez de tirer.

– No ! no ! je être assez content pour moi.

– Nous sommes enchantés de vous trouver dans ces heureuses dispositions, monsieur ; l'affaire que nous avons à traiter n'en sera que plus facile à mener à terme.

– Oui ; vous venez pour la bouteille, n'est-ce pas ? Très bien ! très bien ! je attendais vous.

– Alors, monsieur, je vois que la négociation ne sera pas longue.

– No, elle sera très courte. Votre camarade, il have le envie de se battre, et moi aussi.

– Alors, monsieur, envoyez-nous vos témoins ; car il me paraît que le point principal est convenu et qu'il n'y a plus à régler que les armes, le lieu et l'heure.

– Oui, oui, cela être tout ; ils seront à le vôtre hôtel demain à sept heures.

– C'est bien ; à l'honneur de vous revoir !

– Adieu, adieu !

– John, rechargez les pistolets.

Et, avant que nous fussions sortis du jardin, nous avions la preuve que milord continuait son exercice.

– Savez-vous, dis-je à mon compagnon, que notre adversaire tire le pistolet d'une manière assez distinguée ?

– Ja, répondit l'Allemand.

– Je voudrais bien avoir des pistolets de tir, pour voir au moins ce que sait faire notre homme ; allons chez un armurier, peut-être que nous en trouverons.

– Moi en afoir.

– Vous ! et sont-ils bons ?

– Des Kuchenreiter.

– Parfait. Allons les chercher.

– Allons.

Nous rentrâmes à l'hôtel *de l'Aigle*. L'Allemand tira les instruments de leur boîte : c'était bien cela ; d'ailleurs, le nom de l'auteur était écrit en lettres d'argent, incrustées sur leur canon bleu d'azur.

– Oh ! mes vieux amis, dis-je en essayant leurs ressorts, je vous reconnais : vous n'êtes pas si brillants que nos joujoux de

Paris, ni si moelleux que vos confrères de Londres, mais vous êtes bons et sûrs, et, pourvu que la main qui vous dirige ne tremble pas, vous portez une balle aussi loin et aussi juste que si vous sortiez des ateliers de Versailles ou des fabriques de Manchester. Permettez-vous que je les emporte, monsieur ? demandai-je à l'Allemand.

– Faites.

– À demain, sept heures.

– À demain.

Je rentrai à l'hôtel assez inquiet. L'affaire prenait une tournure sérieuse. L'Anglais avait été calme, digne et poli. Il était évident que c'était non seulement un homme qui se battait, mais encore un homme qui savait se battre. L'offense était réciproque ; par conséquent, il n'y avait pas à refuser ou à choisir les armes ; le sort devait en décider ; et, si le sort décidait que le combat aurait lieu au pistolet, je ne voyais pas grande chance pour mon pauvre compatriote. Aussi étais-je là, debout devant la table, tournant et retournant mes Kuchenreiter sans pouvoir me décider à le faire descendre. Enfin je voulus voir s'ils étaient aussi bons que ceux avec lesquels j'avais commencé mon éducation ; je les chargeai tous deux, et, comme ma fenêtre donnait sur le jardin, je visai un petit arbre qui était à une vingtaine de pas de moi, et je tirai… La balle enleva un morceau d'écorce.

– Bravo ! dit une voix qui partait de la fenêtre au-dessus de la mienne et que je reconnus pour celle de notre commis voyageur ; bravo, bravissimo !

Et il se mit à descendre par son balcon pour gagner le mien.

– Eh bien, mais que diable faites-vous ?

– Je prends le chemin le plus court.

– Vous allez vous casser le cou, mon cher ami.

– Moi ? Oh ! pas si jeune, on connaît sa gymnastique et on s'en sert.

Il lâcha la dernière barre de fer, qu'il ne tenait plus que d'une main, et tomba sur mon balcon.

– Voilà, sans balancier.

– Ma parole, vous me faites peur.

– Et pourquoi cela ?

– Parce que vous êtes un grand enfant, et pas autre chose.

– Bah ! dans l'occasion, on sera un homme, soyez tranquille. Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau ?

– J'ai vu notre Anglais.

– Ah !

– Il se battra.

– Tant mieux.

– Nous l'avons trouvé dans le jardin.

– Que faisait-il donc ? Le temps des fraises est passé, ce me semble.

– Il s'exerçait au pistolet.

– C'est un amusement comme un autre.

– Vous ne demandez pas comment il tire ?

– Je le saurai demain.

– Mais vous-même, voyons, prenez ce pistolet, il est tout chargé.

– Pourquoi faire ?

– Pour que je voie ce que vous savez faire.

– Ne vous inquiétez pas de cela ; si nous nous battons, je tirerai d'assez près pour ne pas le manquer.

– Vous êtes toujours décidé ?

– Ah ça ! vous devenez monotone à la fin.

– C'est bon, n'en parlons plus.

– Et pour quelle heure ?

– Mais pour huit heures, à peu près.

– Bien ; quand vous aurez besoin de moi, vous me frapperez ; en attendant, je retourne à mes amours, toujours.

À ces mots, il se mit à grimper comme un écureuil à l'angle de ma fenêtre, regagna son balcon, et rentra chez lui.

J'employai le reste de la soirée à me procurer des épées et à prévenir un chirurgien. Francesco se chargea, de son côté, de tenir une barque prête : je la louai pour toute la journée.

Le lendemain, à sept heures, l'Allemand était chez moi ; derrière lui venaient les témoins de sir Robert. Comme je l'avais prévu, le sort devait décider de toutes les conditions ; quant au lieu du combat, ils proposèrent une petite île inhabitée du golfe de Küssnacht ; nous acceptâmes. Ces préliminaires arrêtés, ces messieurs se retirèrent.

Je frappai comme il était convenu le plafond avec mon bâton de voyage. Alcide me répondit avec le talon de sa botte, et, cinq minutes après, il descendit.

Lui aussi avait fait toilette, car il avait entendu ce que j'avais dit la veille, et il avait voulu me prouver qu'il ne l'avait pas oublié. Malheureusement, sa toilette était des plus mal choisies pour l'occasion à laquelle elle devait servir : il avait un

habit à boutons de métal ciselé, un pantalon à raies et une cravate de satin noir surmontée d'un col blanc.

– Vous allez remonter chez vous et changer entièrement de costume, lui dis-je.

– Et pourquoi cela ? je suis tout flambant neuf.

– Oui, vous êtes magnifique, c'est vrai ; mais les raies de votre pantalon, les boutons de votre habit et le col de votre chemise sont autant de points de mire qu'il est inutile de présenter à votre adversaire. N'avez-vous pas un pantalon de couleur sombre et une redingote noire ? quant à votre col, vous l'ôterez, voilà tout.

– Si fait, j'ai tout cela ; mais cela nous retardera.

– Soyez tranquille, nous avons le temps.

– Et où l'affaire a-t-elle lieu ?

– Dans la petite île de Küssnacht.

– Dans un instant je suis à vous.

En effet, cinq minutes après, il rentra dans le costume indiqué.

– Voilà, dit-il : costume complet d'entrepreneur des pompes funèbres ; il ne me manque qu'un crêpe à mon chapeau ; mais ce n'est pas la peine de retarder le départ pour cela. En route, messieurs, en route ; je ne voudrais pour rien au monde arriver le dernier.

La barque était à cinquante pas de l'auberge, les bateliers n'attendaient que nous ; le chirurgien, prévenu, était à bord. Nous partîmes. À peine fûmes-nous sur le lac que nous vîmes, à cinq cents pas devant nous, le bateau de sir Robert.

– Un louis de *trinkgeld*[11], dit Jollivet aux bateliers, si nous sommes arrivés à l'île de Küssnacht avant la barque que vous voyez.

Les bateliers se courbèrent sur leurs rames, et la petite embarcation glissa sur l'eau comme une hirondelle. La promesse fit merveille : nous arrivâmes les premiers.

C'était une petite île de soixante-et-dix pas de longueur à peu près, au milieu de laquelle l'abbé Raynal, dans un de ses accès de liberté philosophique, avait fait élever un obélisque en granit pour consacrer la mémoire des patriotes de 1308. Il avait d'abord demandé aux magistrats d'Unterwald de faire ériger ce monument au Grütli ; mais ceux-ci l'avaient remercié en répondant que la chose était inutile, et que le souvenir de leurs ancêtres n'était pas en danger de s'éteindre chez leurs descendants. Il s'était donc contenté de l'île de Küssnacht, et il y avait fait dresser son obélisque, traversé, pour plus grande solidité, d'une barre de fer dans toute sa longueur. Malheureusement, cette précaution, qui devait éterniser le monument, fut la cause même de sa perte. La foudre, attirée par le fer, tomba, quelques années après, sur l'obélisque et le mit en pièces.

Le lieu était on ne peut mieux choisi pour la scène qui allait s'y passer. C'était une langue de terre plus longue que large au milieu de laquelle se trouvent encore les débris du monument de l'abbé Raynal ; parfaitement solitaire, du reste, attendu que, dans les crues du lac occasionnées par la fonte des neiges, l'eau doit la recouvrir entièrement. Je venais de l'examiner dans toutes ses parties, lorsque la barque de sir Robert aborda à l'extrémité opposée à celle où nous nous trouvions. Sir Robert resta au bord de l'eau, ses témoins s'avancèrent vers nous ; je fis un pas pour aller au-devant d'eux. Jollivet m'arrêta par le bras.

---

[11] Mot à mot, *argent pour boire*.

Je fis signe à l'Allemand que j'allais le rejoindre ; il s'avança en conséquence à la rencontre de ces messieurs.

– Une seule chose, dit Jollivet.

– Laquelle ?

– Promettez-moi que si le sort nous accorde la faculté de régler les conditions du combat, vous accepterez les miennes. Ce seront celles d'un homme qui n'a pas peur, soyez tranquille.

– Je vous le promets.

– Allez maintenant.

Je m'avançai vers nos adversaires. Sir Robert leur avait expressément défendu de faire aucune concession, de sorte que nous n'eûmes à nous occuper que des préparatifs du combat. Nous jetâmes en l'air une pièce de cinq francs. Ces messieurs retinrent tête pour le pistolet, et nous pile pour l'épée : la pièce retomba tête, le pistolet fut adopté.

On jeta la pièce une seconde fois en l'air pour savoir si l'on se servirait des pistolets de l'Anglais, qui lui étaient familiers, ou de ceux de l'Allemand, qui étaient étrangers à l'un comme à l'autre. Cette fois encore, le sort favorisa nos adversaires.

Enfin, on fit un troisième appel au hasard pour savoir à qui appartiendrait de régler le mode du combat : cette fois, le sort fut pour nous. J'allai trouver Jollivet.

– Eh bien, dis-je, vous vous battez au pistolet.

– Très bien.

– Sir Robert a le droit de choisir ses armes.

– Ça m'est égal.

– Maintenant, c'est à vous de régler le combat.

– Ah ! dit Jollivet en se levant, eh bien, dans ce cas-là, nous allons rire ; je veux… entendez-vous bien ? je puis dire : je veux, car j'ai votre parole… je veux que nous marchions l'un sur l'autre, un pistolet de chaque main, et que nous tirions à volonté.

– Mais, mon cher ami…

– Voilà mes conditions, je n'en accepterai pas d'autres.

Je n'avais rien à dire ; j'étais lié par ma promesse. Je transmis ma mission aux témoins de sir Robert. Ils allèrent le trouver. Après quelques mots échangés, l'un d'eux se retourna.

– Sir Robert accepte, dit-il.

Nous nous saluâmes réciproquement.

J'allai chercher les pistolets dans la barque, et je les apportai. Je commençais à les charger, lorsque Jollivet me prit par le bras.

– Laissez faire la besogne à notre ami l'Allemand, me dit-il ; j'ai deux mots à vous communiquer.

Nous nous écartâmes.

– Je n'ai personne au monde, et, si je suis tué, par conséquent personne ne me pleurera, si ce n'est pourtant une pauvre fille qui m'aime de tout son cœur.

– Lui avez-vous écrit ?

– Oui, voilà une lettre. Si je suis tué, dis-je, faites-la-lui parvenir ; si je suis blessé et qu'on ne puisse me transporter jusqu'à Lucerne, allez la trouver vous-même, et envoyez-la-moi où je serai.

– Elle demeure donc dans cette ville ?

– C'est la fille de notre hôte, Catherine. Je lui ai promis de l'épouser, pauvre fille ! et en attendant… vous comprenez !

– C'est bien, la chose sera faite.

– Merci. Allons, sommes-nous prêts, mes petits amours ?

Je me retournai vers nos adversaires, ils attendaient.

– Je crois que oui, répondis-je.

– Une poignée de main.

– Du sang-froid !…

– Soyez tranquille.

En ce moment, l'Allemand se rapprocha de nous avec les pistolets tout chargés ; nous conduisîmes Alcide Jollivet à l'extrémité de l'île ; puis, voyant que les témoins de sir Robert s'étaient déjà écartés de lui, nous revînmes nous placer en face d'eux, laissant les deux combattants à cinquante-cinq pas de distance à peu près l'un de l'autre ; alors, nous étant regardés pour savoir si l'on pouvait donner le signal, et voyant que rien ne s'y opposait, nous frappâmes trois fois dans nos mains, et, au troisième coup, les adversaires se mirent en marche.

Certes, une des sensations les plus poignantes qu'on puisse éprouver, c'est de voir deux hommes pleins de vie et de santé, qui devraient avoir encore tous deux de longues années à vivre, et qui s'avancent l'un au-devant de l'autre tenant la mort de chaque main. En pareille circonstance, le rôle d'acteur est, je crois, moins pénible que celui du spectateur, et je suis sûr que le cœur de ces hommes, qui d'un moment à l'autre pouvait cesser de battre, était moins violemment serré que le nôtre. Pour moi, mes yeux étaient fixés comme par enchantement sur ce jeune homme dans lequel, la veille au soir, je ne voyais encore qu'un farceur d'assez mauvais goût et auquel, à cette heure, je m'intéressais comme à un ami. Il avait rejeté ses cheveux en arrière, sa figure avait perdu cette expression de plaisanterie tri-

viale qui lui était habituelle ; ses yeux noirs, dont seulement alors je remarquais la beauté, étaient hardiment fixés sur son adversaire, et ses lèvres entr'ouvertes faisaient voir ses dents violemment serrées les unes contre les autres. Sa démarche avait perdu son allure vulgaire : il marchait droit, la tête haute, et le danger lui donnait une poésie que je n'avais pas même soupçonnée en lui. Cependant, la distance disparaissait devant eux ; tous deux marchaient d'un pas mesuré et égal, ils n'étaient plus qu'à vingt pas l'un de l'autre. L'Anglais tira son premier coup. Quelque chose comme un nuage passa sur le front de son adversaire, mais il continua d'avancer. À quinze, pas, l'Anglais tira son second coup et attendit. Alcide fit un mouvement comme s'il chancelait, mais il avança toujours. À mesure qu'il s'approchait, sa figure pâlissante prenait une expression terrible. Enfin, il s'arrêta à une toise à peu près ; mais, ne se croyant pas assez près, il fit encore un pas, et puis un pas encore. Ce spectacle était impossible à supporter.

– Alcide ! lui criai-je, est-ce que vous allez assassiner un homme ? Tirez en l'air, sacredieu ! tirez en l'air !

– Cela vous est bien aisé à conseiller, dit le commis voyageur en ouvrant sa redingote et en montrant sa poitrine ensanglantée ; vous n'avez pas deux balles dans le ventre, vous.

À ces mots, il étendit le bras et brûla à bout portant la cervelle de l'Anglais.

– C'est égal, dit-il alors en s'asseyant sur un débris de l'obélisque, je crois que mon compte est bon ; mais au moins j'ai tué un de ces brigands d'Anglais qui ont fait mourir mon empereur !…

XLIII

Ponce Pilate

Sir Robert était mort sur le coup. On avait transporté Alcide Jollivet à Küssnacht. J'étais revenu à Lucerne pour prévenir Catherine, et, certain que des soins meilleurs et plus efficaces que les miens allaient entourer le blessé, je m'éloignai dans ma barque, que le vent poussait vers l'extrémité du lac opposée à celle où avait eu lieu le combat. Rien ne pouvait écarter de mon souvenir la scène terrible dont j'avais été témoin le matin ; partout où mes yeux se fixaient, je voyais des cercles sanglants. Francesco et moi gardions le silence, quand tout à coup un des bateliers dit à l'autre :

– Ne t'avais-je pas dit qu'il lui arriverait malheur !...

– À qui cela ? dis-je en tressaillant.

– À l'Anglais, donc.

– Qui pouvait vous donner cette pensée ?

– Ah ! voyez-vous, ça ne manque jamais, cela.

– Quoi ?

– Quand on a vu Ponce Pilate, voyez-vous...

Je le regardai.

– Oui, oui, l'Anglais a voulu monter le vendredi sur la montagne, malgré tout ce qu'on a pu lui dire ; car les Anglais, ce sont des messieurs qui ne croient à rien.

– Après ?

– Et il a rencontré le maudit en habit de juge, car le vendredi est le jour qu'il s'est réservé.

– Vous êtes fou, mon ami.

– Non, il n'est pas fou, dit sérieusement Francesco ; c'est vrai, ce qu'il a dit, mais vous n'êtes pas forcé de le croire.

– Peut-être croirais-je si je comprenais ; mais je ne comprends pas.

– Savez-vous comment on appelle cette grande montagne rouge et décharnée qui a trois sommets, en souvenir des trois croix du Calvaire ?

– On l'appelle le Pilate.

– Et d'où l'appelle-t-on comme cela ?

– Du mot latin *pilateus,* qui veut dire coiffé, parce que, ayant toujours des nuages à sa cime, il a l'air d'avoir la tête couverte ; d'ailleurs, c'est bien prouvé par le proverbe que je vous ai entendu dire à vous ce matin, lorsque je vous ai demandé quel temps nous aurions.

Quand Pilate aura mis son chapeau
Le temps sera serein et beau.

– Vous n'y êtes pas, dit le batelier.

– Et d'où lui vient ce nom alors ?

– De ce qu'il sert de tombe à celui qui condamna le Christ.

– À Ponce Pilate ?

– Oui, oui.

– Allons donc ; le père Brottier dit qu'il est enterré à Vienne, et Flavien, qu'il a été jeté dans le Tibre.

– Tout cela est vrai.

– Il y a donc trois Ponce Pilate, alors ?

– Non, non, il n'y en a qu'un seul, toujours le même ; seulement, il voyage.

– Diable ! cela me semble assez curieux ; et peut-on savoir cette histoire ?

– Oh ! pardieu ! ce n'est pas un mystère, et le dernier paysan vous la racontera.

– La savez-vous ?

– On m'a bercé avec ; mais ces histoires-là, voyez-vous, c'est bon pour nous qui sommes des imbéciles ; mais vous autres, vous n'y croyez pas.

– La preuve que j'y crois, c'est qu'il y aura cinq francs de *trinkgeld* si vous me la racontez.

– Vrai ?

– Les voilà.

– Qu'est-ce que vous en faites donc, des histoires, que vous les payez ce prix-là ?

– Que vous importe ?

– Ah ! au fait, ça ne me regarde pas. Pour lors, comme vous le savez, le bourreau de Notre-Seigneur ayant été appelé de Jérusalem à Rome par l'empereur Tibère…

– Non, je ne savais pas cela.

– Eh bien, je vous l'apprends. Donc, voyant qu'il allait être condamné à mort pour son crime, il se pendit aux barreaux de sa prison. De sorte que, lorsqu'on vint pour l'exécuter, on le trouva mort. Mécontent de voir sa besogne faite, le bourreau lui mit une pierre au cou et jeta le cadavre dans le Tibre. Mais à peine y fut-il que le Tibre cessa de couler vers la mer, et que, refluant à sa source, il couvrit les campagnes et inonda Rome. En même temps, des tempêtes affreuses vinrent éclater sur la ville, la pluie et la grêle battirent les maisons, la foudre tomba et tua un esclave qui portait la litière de l'empereur Auguste[12], lequel eut une telle peur, qu'il fit vœu de bâtir un temple à Jupiter Tonnant. Si vous allez à Rome, vous le verrez, il y est encore. Mais, comme ce vœu n'arrêtait pas le carillon, on consulta l'oracle : l'oracle répondit que tant qu'on n'aurait pas repêché le corps de Ponce Pilate, la désolation de l'abomination continuerait. Il n'y avait rien à dire. On convoqua les bateliers, et on les mit en réquisition ; mais pas un ne se souciait de plonger pour aller chercher le farceur qui faisait un pareil sabbat au fond de l'eau. Enfin, on fut obligé d'offrir la vie à un condamné à mort s'il réussissait dans l'entreprise. Le condamné accepta. On lui mit une corde autour du corps ; il plongea deux fois dans le Tibre, mais inutilement ; à la troisième, voyant qu'il ne remontait pas, on tira la corde ; alors il remonta à la surface de l'eau, tenant Ponce Pilate par la barbe. Le plongeur était mort ; mais, dans son agonie, ses doigts crispés n'avaient point lâché le maudit. On sépara les deux cadavres l'un de l'autre. On enterra magnifiquement le condamné, et l'on décida qu'on emporterait l'ex-proconsul de Judée à Naples, et qu'on le jetterait dans le Vésuve. Ce qui fut dit fut fait. Mais à peine le corps fut-il jeté dans le cratère que toute la montagne mugit, que la terre trembla ; les cendres jaillirent, des laves coulèrent ; Naples fut ren-

---

[12] J'espère qu'on nous croit assez instruit en histoire pour que ce ne soit pas nous qu'on accuse d'avoir fait tuer, sous Tibère, un esclave qui portait la litière d'Octave.

versée, Herculanum ensevelie et Pompéia détruite. Enfin, comme on se douta que tous ces bouleversements venaient encore du fait de Ponce Pilate, on proposa une grande récompense à celui qui le tirerait de sa nouvelle tombe. Un citoyen dévoué se présenta, et, un jour que la montagne était un peu plus calme, il prit congé de ses amis et partit pour tenter l'entreprise, défendant que personne ne le suivît, afin de n'exposer que lui seul. La nuit qui suivit son départ, tout le monde veilla ; mais nul bruit ne se fit entendre : le ciel resta pur, et le soleil se leva magnifique. Et, comme on ne l'avait pas vu depuis longtemps, alors on alla en procession sur la montagne, et l'on trouva le corps de Pilate au bord du cratère ; mais de celui qui l'en avait tiré, jamais, au grand jamais, on n'en entendit reparler.

» Alors, comme on n'osait plus jeter Pilate dans le Tibre, à cause des inondations, comme on ne pouvait le pousser dans le Vésuve, à cause des tremblements de terre, on le mit dans une barque, que l'on conduisit hors du port de Naples, et qu'on abandonna au milieu de la mer, afin qu'il s'en allât, puisqu'il était si difficile, choisir lui-même la sépulture qui lui conviendrait. Le vent venait de l'orient, la barque marcha donc vers l'occident. Mais, après huit ou dix jours, il changea, et, comme il tourna au midi, la barque navigua vers le nord. Enfin, elle entra dans le golfe de Lyon, trouva une des bouches du Rhône, remonta le fleuve jusqu'à ce que, rencontrant près de Vienne, en Dauphiné, l'arche d'un ancien pont cachée par l'eau, l'embarcation chavira.

» Alors les mêmes prodiges recommencèrent : le Rhône s'émut, le fleuve se gonfla, et l'eau couvrit les terres basses, la grêle coupa les moissons et les vignes des terres hautes, et le tonnerre tomba sur les habitations des hommes. Les Viennois, qui ne savaient à quoi attribuer ce changement dans l'atmosphère, bâtirent des temples, firent des pèlerinages, s'adressèrent aux plus savants devins de France et d'Italie ; mais nul ne put dire la cause de tous les malheurs qui affligèrent la contrée. Enfin, la désolation dura ainsi près de deux cents ans.

Au bout de ce temps, on entendit dire que le Juif errant allait passer par la ville, et, comme c'était un homme fort savant, attendu que, ne pouvant mourir, il avait toute la science des temps passés, les bourgeois résolurent de guetter son passage et de le consulter sur les désastres dont ils ignoraient la cause. Or, il est connu que le Juif errant est passé à Vienne… »

– Ah ! pardieu ! dis-je, interrompant mon batelier, vous me tirez là une fameuse épine du pied ; certainement que le Juif errant est passé à Vienne…

– Ah ! voyez-vous ! dit mon homme tout radieux.

– Et la preuve, continuai-je, c'est qu'on a fait une complainte avec une gravure représentant son vrai portrait, dans laquelle il y a ce couplet :

En passant par la ville
De Vienne en Dauphiné,
Des bourgeois fort dociles
Voulurent lui parler.

– Oui, dit le batelier, on les voit dans le fond, le chapeau à la main…

– Eh bien, nous avons passé une nuit et un jour à chercher, Méry et moi, ce que les bourgeois de Vienne pouvaient alors avoir à dire au Juif errant ; c'est tout simple, ils avaient à lui demander ce que signifiaient le tonnerre, la pluie et la grêle…

– Justement.

– Ah bien, mon ami, je vous suis bien reconnaissant ; voilà un fameux point historique éclairci ; allez, allez, allez.

– Donc ils prièrent le Juif errant de les débarrasser de cette peste. Le Juif errant y consentit, les bourgeois le remercièrent et voulurent lui donner à dîner ; mais, comme vous savez, il ne pouvait pas s'arrêter plus de cinq minutes au même endroit, et, comme il y en avait déjà quatre qu'il causait avec les bourgeois

de Vienne, il descendit vers le Rhône, s'y jeta tout habillé, et reparut au bout d'un instant portant Ponce Pilate sur ses épaules. Les bourgeois le suivirent quelque temps en le comblant de bénédictions. Mais, comme il marchait trop vite, ils l'abandonnèrent à deux lieues de la ville en lui disant que, si jamais ses cinq sous venaient à lui manquer, ils lui en feraient la rente viagère. Le Juif errant les remercia et continua son chemin, assez embarrassé de ce qu'il allait faire de son ancienne connaissance Ponce Pilate.

» Il fit ainsi le tour du monde, tout en pensant où il pourrait le mettre, et cela, sans jamais trouver une place convenable, car partout il pouvait renouveler les malheurs qu'il avait déjà causés. Enfin, en traversant la montagne que vous voyez, qui, à cette époque s'appelait Fracmont[13], il crut avoir trouvé son affaire : en effet, presque à sa cime, au milieu d'un désert horrible, et sur un lit de rochers, s'étend un petit lac qui ne nourrit aucune créature vivante, ses bords sont sans roseaux et ses rivages sans arbres. Le Juif errant monta sur le sommet de l'Esel, que vous voyez d'ici, le plus pointu des trois pics, et d'où l'on découvre, par le beau temps, la cathédrale de Strasbourg, et de là, jeta Ponce Pilate dans le lac.

» À peine y fut-il qu'on entendit à Lucerne un carillon auquel on n'était pas habitué. On eût dit que tous les lions d'Afrique, tous les ours de la Sibérie et tous les loups de la Forêt-Noire rugissaient dans la montagne. À compter de ce jour-là, les nuages, qui ordinairement passaient au-dessus de sa tête, s'y arrêtèrent ; ils arrivaient de tous les côtés du ciel comme s'ils s'y étaient donné rendez-vous ; cela faisait, au reste, que toutes les tempêtes éclataient sur le Fracmont et laissaient assez tranquille le reste du pays. De là vient le proverbe que vous disiez :

---

[13] Mons fractus.

Quand Pilate a mis son chapeau,
etc., etc. »

– Oui ! oui ! c'est clair ; d'ailleurs, ça ne le serait pas que j'aime beaucoup mieux cette histoire-ci que l'autre.

– Oh ! mais c'est qu'elle est vraie, l'histoire !

– Mais je vous dis que je la crois !

– C'est que vous avez l'air…

– Non, je n'ai pas l'air…

– À la bonne heure, parce qu'alors ce serait inutile de continuer.

– Un instant, un instant ; je vous dis que j'y crois, parole d'honneur ; allez, je vous écoute.

– Ça dura comme ça mille ans à peu près ; Ponce Pilate faisait toujours les cent dix-neuf coups. Mais, comme la montagne est à trois ou quatre lieues de la ville, il n'y avait pas grand inconvénient, et on le laissait faire. Seulement, toutes les fois qu'un paysan ou qu'une paysanne se hasardaient dans la montagne sans être en état de grâce, c'était autant de flambé : Ponce Pilate leur mettait la main dessus, et bonsoir.

» Enfin, un jour, c'était au commencement de la réforme, en 1525 ou 1530, je ne sais plus bien l'année, un frère rose-croix, Espagnol de nation, qui venait de visiter la terre sainte, et qui cherchait des aventures, entendit parler de Ponce Pilate, et vint à Lucerne dans l'intention de mettre le païen à la raison. Il demanda à l'avoyer de lui laisser tenter l'entreprise, et, comme la proposition était agréable à tout le monde, on l'accepta avec reconnaissance. La veille du jour fixé pour l'expédition, le frère rose-croix communia, passa la nuit en prières, et, le premier vendredi du mois de mai 1531, je me le rappelle maintenant, il se mit en route pour la montagne, accompagné jusqu'à Steinibach, ce petit village à notre droite, que nous venons de passer,

par toute la ville ; quelques-uns, plus hardis, s'avancèrent même jusqu'à Hergiswil ; mais là, le chevalier fut abandonné de tout le monde, et continua sa route, seul, ayant son épée pour toute arme.

» À peine fut-il dans la montagne qu'il trouva un torrent furieux qui lui barrait le chemin ; il le sonda avec une branche d'arbre ; mais il vit qu'il était trop profond pour être traversé à gué ; il chercha de tout côté un passage et n'en put trouver. Enfin, se confiant à Dieu, il fit sa prière, résolu de le franchir, quelle que chose qui pût arriver, et, lorsque sa prière fut finie, il releva la tête et reporta les yeux sur l'obstacle qui l'avait arrêté. Un pont magnifique était jeté d'un bord à l'autre ; le chevalier vit bien que c'était la main du Seigneur qui l'avait bâti, et s'y engagea hardiment. À peine avait-il fait quelques pas sur l'autre rive qu'il se retourna pour voir encore une fois l'ouvrage miraculeux ; mais le pont avait disparu.

» Une lieue plus avant, et comme il venait de s'engager dans une gorge étroite et rapide qui conduisait au plateau de la montagne où se trouve le lac, il entendit un bruit effroyable audessus de sa tête ; au même moment, la masse de granit sembla chanceler sur sa base, et il vit venir à lui une avalanche qui, se précipitant pareille à la foudre, remplissait toute la gorge et roulait bondissante comme un fleuve de neige ; le rose-croix n'eut que le temps de mettre un genou en terre et de dire : « Mon Dieu ! Seigneur ! ayez pitié de moi ! » Mais à peine avait-il prononcé ces paroles que le flot immense se partagea devant lui, passant à ses côtés avec un fracas affreux, et, le laissant isolé comme sur une île, alla s'engloutir dans les abîmes de la montagne.

» Enfin, comme il mettait le pied sur la plate-forme, un dernier obstacle, et le plus terrible de tous, vint s'opposer à sa marche. C'était Pilate lui-même, en tenue de guerre, et tenant pour arme à la main un pin dégarni de ses branches, dont il s'était fait une massue.

» La rencontre fut terrible ; et, si vous montiez sur la montagne, vous pourriez voir encore l'endroit où les deux adversaires se joignirent. Tout un jour et toute une nuit, ils combattirent et luttèrent ; et le rocher a conservé l'empreinte de leurs pieds. Enfin, le champion de Dieu fut vainqueur, et, généreux dans sa victoire, il offrit à Pilate une capitulation qui fut acceptée : le vaincu s'engagea à rester six jours tranquille dans son lac, à la condition que le septième, qui serait un vendredi, il lui serait permis d'en faire trois fois le tour en robe de juge ; et, comme ce traité fut juré sur un morceau de la vraie croix, Pilate fut forcé de l'exécuter de point en point. Quant au vainqueur, il redescendit de la montagne et ne retrouva plus ni l'avalanche ni le torrent, qui étaient des œuvres du démon et qui avaient disparu avec sa puissance.

» Alors le conseil de Lucerne prit une décision, ce fut d'interdire l'ascension du Pilate le vendredi ; car, ce jour, la montagne appartenait au maudit, et le rose-croix avait prévu que ceux qui le rencontreraient mourraient dans l'année. Pendant trois cents ans, cette coutume fut observée : aucun étranger ne pouvait gravir le Pilate sans permission ; ces permissions étaient accordées par l'avoyer pour tous les jours de la semaine excepté le vendredi ; et, chaque semaine, les pâtres prêtaient serment de n'y conduire personne pendant l'interdiction. Cette coutume dura jusqu'à la guerre des Français, en 99. Depuis ce temps, va qui veut et quand il veut au Pilate. Mais il y a eu plusieurs exemples que le bourreau du Christ n'a pas renoncé à ses droits. Aussi, quand, jeudi dernier, l'Anglais envoya chercher un guide pour lui dire de se tenir prêt pour le lendemain, celui-ci lui dit toute l'histoire que je viens de vous raconter, mais sir Robert n'en fit que rire, et, le lendemain matin, malgré le conseil de tous, il entreprit son ascension, quoique son guide l'eût prévenu qu'il n'irait pas jusqu'au lac.

» En effet, à un quart de lieue du plateau, Niklaus, qui est un homme prudent et religieux, s'arrêta et se mit en prières. L'Anglais continua sa route, et, deux heures après, revint très

pâle et très défait. Il eut beau dire que c'était parce qu'il avait laissé à Niklaus le pain, le vin et le poulet, et qu'alors il avait faim ; il eut beau boire et manger comme si de rien n'était, Niklaus ne revint pas moins convaincu que son abattement venait de la frayeur et non de la faim ; qu'il avait rencontré Pilate en robe de juge, et que par conséquent il était condamné à mourir dans l'année. Il crut de son devoir de prévenir sir Robert de la position critique dans laquelle il se trouvait, afin qu'il mît ordre à ses affaires temporelles et spirituelles ; mais sir Robert n'en fit que rire. Vous voyez bien cependant que Niklaus avait raison. »

En achevant cette dernière phrase, mon batelier donna son dernier coup de rame, et nous débarquâmes à Stansstad. Je me mis aussitôt en route pour Stans, où j'arrivai après une heure de marche.

La première chose que je fis, en entrant à l'auberge de *la Couronne,* fut d'écrire à Méry que je savais ce que les bourgeois de Vienne avaient à dire au Juif errant, et qu'à mon retour à Paris, je lui en ferais part.

XLIV

Un mot pour un autre

La première chose que nous aperçûmes, en sortant de l'auberge de la Couronne pour faire notre tournée dans la ville, fut la statue d'Arnold de Winkelried tenant contre sa poitrine le faisceau de lances qui le traversa.

C'est encore un des beaux et grands souvenirs de la Suisse, et que je ne sache pas avoir encore été contesté, que le dévouement de ce martyr. Léopold d'Autriche, fils de celui qui avait été battu à Morgarten, avait juré de venger la défaite paternelle. Il avait appelé à lui, pour la croisade du despotisme, toute la grande noblesse, et s'était mis à sa tête. Son avant-garde était commandée par le baron de Reinach, qui la conduisait monté sur un chariot chargé de cordes, criant aux habitants qu'avant le soleil couché, ils en auraient chacun une au cou. Parmi cette armée, il y avait un corps de faucheurs qui ne venaient pas pour combattre, mais pour détruire les moissons, et qui, s'arrêtant dans les villages à l'heure où les ouvriers des champs prennent leur repas, se faisaient apporter la soupe des moissonneurs. Cependant, en arrivant à Sempach, on mit du retard à leur apporter le déjeuner ; alors ils le demandèrent avec des menaces. « Patience ! leur répondit celui à qui ils s'adressaient : voici messieurs de Lucerne qui vous l'apportent. » En effet, en ce moment, on voyait descendre les Lucernois par le chemin

d'Adelwil ; ils venaient joindre leurs frères de Schwyz, d'Uri, d'Unterwald, de Zug et de Glaris, qui les attendaient dans un champ entouré de fossés et adossé à une montagne, et les reçurent avec de grands cris de joie.

Alors Léopold vit que le moment était venu de donner la bataille, et, voulant savoir à quels hommes il avait affaire, il envoya pour les examiner un vieux et brave capitaine nommé le comte d'Hasenbourg. Celui-ci s'avança jusqu'aux fossés du camp, et, comme si les Suisses eussent été sûrs du résultat de cette démarche, ils laissèrent le vieux guerrier étudier à son aise leur force numérique et leurs moyens d'attaque et de défense. Cette tranquillité confiante parut plus formidable au comte que ne l'eût été une démonstration de guerre furieuse et bruyante. Il revint donc lentement vers le duc Léopold qui l'attendait à cheval, couvert de son harnais de guerre, à l'exception de sa tête, qui n'était point encore casquée. Il avait près de lui, à cheval aussi et sous les habits ecclésiastiques, le doyen du chapitre de Strasbourg. Interrogé par son seigneur, le comte d'Hasenbourg répondit qu'il croyait qu'il serait bon d'attendre un renfort et que ces gens que l'on croyait si méprisables lui paraissaient, à lui, terribles et résolus.

– Cœur de lièvre ! dit avec mépris le prélat.

Puis, se retournant vers le duc Léopold :

– Monseigneur, lui dit-il, comment voulez-vous que je vous fasse servir tous ces manants, bouillis ou rôtis ? Choisissez.

En ce moment, le duc vit venir à lui un nouveau conseiller ; c'était son bouffon. Il était d'Uri et avait obtenu de son maître un congé pour aller voir ses compatriotes. Il avait été témoin du départ des Suisses de leur canton, de l'enthousiasme avec lequel ils s'étaient armés et du serment qu'ils avaient fait de mourir tous jusqu'au dernier, s'il le fallait, pour défendre l'héritage sacré de leurs pères. Il fut donc de l'avis du comte d'Hasenbourg, et supplia le prince de ne point livrer bataille. Mais une nouvelle

plaisanterie du prélat fut plus forte que toutes les considérations de la prudence. Léopold demanda son casque, le posa sur sa tête, et dit :

– Marchons !

À peine les Suisses eurent-ils vu les Autrichiens se mettre en route qu'ils sortirent de leur camp et s'avancèrent au-devant d'eux. Les deux troupes, l'une forte de quatre mille gentilshommes parfaitement armés, et l'autre de treize cents paysans sans cuirasse, s'arrêtèrent à un trait d'arbalète l'une de l'autre. Quant aux faucheurs, on les avait répandus sur le versant de la montagne et ils avaient commencé en chantant leur œuvre de destruction.

Le terrain sur lequel le combat paraissait devoir se livrer était inégal et raboteux, serré entre le lac et le talus de la montagne, tout à fait impropre enfin aux manœuvres de la cavalerie. Le duc ordonna à sa noblesse de mettre pied à terre ; sa gendarmerie en fit autant. Le duc alors descendit de cheval et vint se placer aux premiers rangs. Plusieurs alors, et de ce nombre était le vieux comte d'Hasenbourg, voulurent l'engager à remonter à cheval et à reprendre un poste moins dangereux, mais le duc leur imposa silence en disant :

– Je combats pour mes droits et mon héritage, à Dieu ne plaise que vous périssiez et que je vive heureux ! À nous tous le bien et le mal ! À nous tous la même mort ou la même victoire !

Les deux armées alors firent un nouveau et même mouvement pour se rapprocher, mais d'une manœuvre différente : les chevaliers autrichiens marchèrent de front, appuyant leurs longues lances au crampon d'arrêt et poussant devant eux cette muraille de fer. Les Suisses, au contraire, selon leur habitude, prirent la forme d'un triangle et poussèrent avec acharnement ce coin vivant sur le bataillon qu'ils voulaient entamer. Mais, mal protégés qu'ils étaient par leurs armes défensives et n'ayant pour armes offensives que de courtes hallebardes, dont la lon-

gueur n'atteignait pas aux deux tiers des lances autrichiennes, ils ne purent entamer le rempart que leur opposaient leurs ennemis. En vain revinrent-ils deux fois à la charge, en vain, la seconde fois, Pierre de Gundoldingen se mit à leur tête avec la bannière du canton. Pierre de Gundoldingen tomba, serrant dans ses bras l'étendard, qu'on ne put lui arracher, et qu'on peut encore voir teint de son sang à l'hôtel de ville de Lucerne. Ce fut alors qu'Arnold de Winkelried, qui était cuirassé comme étant un des chefs, ôta son armure, monta sur un cheval, et se mit à la tête du triangle obstiné qui revint pour la troisième fois à la charge, et qui, pour la troisième fois, trouva au front ennemi l'inébranlable ligne de fer contre laquelle déjà cinquante Confédérés avaient trouvé la mort. Aussitôt, ayant jeté son épée, il étendit les bras, ramassa tout un faisceau de lances, et, les réunissant sur sa poitrine, il se laissa tomber de tout son poids sur leurs pointes. Cette chute fit une brèche dans les rangs des chevaliers et le coin entra dans le chêne.

Dès ce moment, les Autrichiens furent empêchés de combattre par la longueur même de leurs lances. Les Suisses, au contraire, avec leurs courtes épées et leur hallebardes à peine plus longues que des haches, avaient tout l'avantage d'une lutte corps à corps : de ce moment, le vieux comte d'Hasenbourg vit bien que tout était perdu, mais il voulut tenter un dernier effort, et, courant à la montagne où étaient les faucheurs, il les appela à lui afin de les conduire à une autre moisson, et, se mettant à leur tête, une faux à la main, il leur donna l'exemple en entrant le premier dans le champ d'hommes aussi pressés que les épis.

Cette attaque imprévue, l'arme étrange avec laquelle elle était faite, le courage du vieux guerrier qui la dirigeait, tout jeta un moment de terreur dans les rangs des Suisses. Le duc profita de ce moment, et, voyant, par une éclaircie qui venait de se faire, la grande bannière d'Autriche près de tomber entre les mains des Confédérés, il se précipita vers elle, arriva au moment où le porte-enseigne tombait, et la prit de ses bras mourants. Au même instant, tous les efforts se réunirent contre lui, et, avant

que les seigneurs de sa suite fussent arrivés à son secours, il était tombé, couvert de blessures, gardant entre ses dents et entre ses mains des lambeaux de son étendard, qu'il n'avait lâché qu'avec la vie.

Six cent soixante-seize gentilshommes, parmi lesquels trois cent cinquante aux casques couronnés, tombèrent autour de leur duc. Son cadavre fut transporté à l'abbaye de Kœnigsfelden, sur le même char que montait le baron de Reinach, et encore plein des cordes qui devaient garrotter ces mêmes paysans qui l'avaient vaincu.

Près de la statue de Winkelried, qui consacre ce grand souvenir, s'élève l'église de Stans, qui rappelle un combat plus moderne et non moins acharné. En 1798, les soldats français attaquèrent l'Unterwald. Stans résista avec acharnement. Les Suisses furent vaincus ; ils laissèrent le champ de bataille, au milieu duquel s'élevait la chapelle de Winkelried, couvert de morts, parmi lesquels on retrouva dix-sept jeunes filles qui avaient combattu avec leurs frères et leurs amants et se réfugièrent dans l'église déjà pleine de femmes et de vieillards. Mais cette faible forteresse fut bientôt emportée : les Français y pénétrèrent malgré une vive fusillade, et, à la première décharge qu'ils firent à leur tour, le prêtre, qui élevait au ciel l'hostie sainte, tomba, la poitrine traversée d'une balle qui alla faire à l'autel un trou qui existe encore. Le martyr moderne s'appelle Wisler Lusen.

Derrière l'église, une petite chapelle bâtie sur le lieu même où l'on enterra les morts, au nombre de quatre cent quatorze, parmi lesquels cent deux femmes et vingt-cinq enfants, porte cette inscription :

DEN ERSCHLAPEMEN FROMMEN UNTERWALDEN
VON 173 VON IHREN EDELDENKENDEN
FREUDEN UND VERVADEN GEVIDMET[14]

Nous allâmes faire une dernière visite à la chapelle de Winkelried et nous nous mîmes en route pour Sarnen, où nous arrivâmes à deux heures de l'après-midi.

En venant, nous avions laissé à gauche la route de Wil, qui conduit à Wolfenschiessen, patrie de Conrad de Baumgarten et où eut lieu l'aventure tragique du bain. Comme rien ne restait de ce souvenir que le souvenir lui-même, nous ne crûmes pas nécessaire de nous déranger pour aller chercher dans la tradition des détails que l'histoire a conservés. Sarnen, d'ailleurs, en présentait d'aussi importants car c'est sur la montagne qui le domine que s'élevait le château de Landenberg, qui fut pris par les gens de campagne qui faisaient semblant d'apporter des provisions, le 1er janvier 1308. Et c'est au milieu de la ville qu'est bâtie, sur l'emplacement même où le vieux Melchtal eut les yeux crevés, la maison de M. Landweibel.

En visitant cette dernière, nous entendîmes des coups de feu tirés régulièrement. Cela me rappela que le jour où nous nous trouvions était un dimanche, et qu'en Suisse, un des plus grands plaisirs de ce jour est l'exercice de la cible. J'avais beaucoup entendu vanter les tireurs de l'Entlebuch et de Melchtal ; j'étais bien aise de me convaincre par mes yeux de cette adresse si célèbre. Je dis donc à Francesco de courir me chercher ma carabine et de venir me rejoindre au tir.

Il ne me fut pas difficile de trouver mon chemin : j'étais guidé par les coups de fusil, et, après dix minutes de marche, j'arrivai à la baraque des tireurs. En face d'eux, à trois cents pas

---

14 Dédiée aux victimes pieuses du massacre d'Unterwald, par cent soixante-treize de leurs amis et parents.

de distance, au pied de la montagne, était dressée la cible, et, près de la cible, une petite cabane où se cachait l'homme chargé d'indiquer le point du cercle où le coup avait porté et de reboucher le trou avec une fiche de bois qu'il enfonçait à l'aide d'un maillet.

En me voyant paraître, les tireurs me saluèrent avec la politesse habituelle aux Suisses, et j'eus besoin de leur faire signe de ne pas se déranger pour qu'ils continuassent leur exercice. Je m'approchai d'eux, et, comme je suivais avec intérêt les coups tirés, l'un d'eux, qui venait de charger son fusil, me l'offrit. Ce que j'avais vu de leur adresse me laissait l'espoir de lutter facilement avec eux. Sur trois coups, celui qui s'était le plus rapproché du centre était resté à six pouces de la mouche, et, pour peu que le fusil valût quelque chose, j'étais sûr de faire au moins aussi bien.

Avant de me servir de l'arme qu'on venait de me remettre, je voulus l'examiner ; mais, au moment où j'allais en faire jouer le ressort, le tireur auquel elle appartenait me mit la main sur le bras pour m'en empêcher. Comme je ne comprenais pas son intention, je demandai en français s'il y avait quelqu'un dans l'honorable société qui parlât anglais ou italien. Alors un homme du Linthal, qui se trouvait là par hasard et qui, dans les Grisons, avait attrapé quelques mots du patois milanais, essaya de me faire comprendre que la détente était si douce qu'au moment où je mettrais le doigt dessus, elle partirait. Comme la conversation traînait en longueur et que je voyais que tout le monde avait les yeux sur moi, j'abrégeai en portant le fusil à mon épaule. Ce fut alors seulement que je m'aperçus que la batterie sur laquelle venait frapper la pierre était recouverte d'un petit sac de peau ; comme je n'en comprenais pas l'utilité, je voulus l'ôter, mais le tireur me mit de nouveau la main sur le bras, m'expliquant dans son mauvais allemand, dont je ne comprenais pas un mot, l'utilité de ce petit ustensile. Lorsqu'il eut fini, mon homme du Linthal reprit à son tour, traduisant la recommandation en mauvais italien. Comme je ne comprenais

pas plus l'un que l'autre, et que je commençais à m'apercevoir que j'avais l'air de M. de Pourceaugnac entre ses deux médecins, je répondis à l'un, en allemand : *Sehr gut*, et à l'autre, en italien : *Va bene*. Je mis le petit sac de cuir dans la poche de mon gilet, je reboutonnai ma blouse par-dessus, et j'épaulai.

Je n'avais pas porté la main à la gâchette que le coup était parti ; la balle dut passer à trois cents pieds à peu près au-dessus du but. Cependant, l'homme de la cabane, qui ne pouvait deviner l'accident qui m'était arrivé, ni même que c'était moi qui avais tiré, sortit de son retranchement, chercha sur la cible le coup, qui n'avait garde d'y être, et, ne le trouvant pas, il tourna le dos aux tireurs et fit, à l'intention du maladroit qui venait de perdre une balle, un geste qui me fit sérieusement regretter de n'avoir pas en ce moment dans mon fusil une charge de ce petit plomb que méprisait tant Sancho Pança. Cette démonstration fut accueillie par les rires et les applaudissements de la multitude.

Une mystification, de quelque part qu'elle sorte, est toujours une chose fort désobligeante ; mais elle porte encore avec elle un nouveau degré d'humiliation pour celui qui en est l'objet si elle tombe sur lui au milieu d'hommes d'une condition inférieure et dans un pays dont il n'entend pas la langue, ce qui le met dans l'impossibilité de rendre plaisanterie pour plaisanterie. Je me reculai pour faire place à un autre tireur, tout en me mordant les lèvres et en examinant le fusil qui venait de me faire la mauvais tour dont j'étais victime, lorsque mon homme du Linthal, qui avait suivi tous mes mouvements et paraissait m'avoir pris sous sa protection, me tira dans un coin, et, voyant qu'il fallait substituer le geste à la parole, arma la carabine que je venais de décharger si malheureusement contre mon honneur, et, soufflant sur la détente, fit partir le chien par la seule force de son souffle.

Je compris alors que la finesse de nos pistolets à double détente n'était rien, comparée à celle des fusils de tir suisses, et

que, pour rendre toutes les facilités d'adresse plus grandes, il n'y avait qu'à approcher le doigt de la gâchette pour que le coup partît. Lorsque mon patron me vit bien au fait de cette particularité, il me conduisit près de celui qui allait tirer ; la batterie de son fusil était recouverte d'un petit sac pareil à celui que j'avais mis dans ma poche. Sur un signe qu'il fit, son voisin l'enleva ; presque aussitôt, le coup partit et alla frapper à un pied de la mouche. L'homme aux gestes sortit de sa cabane, montra le trou de la balle avec le bout de son maillet, fit un salut fort agréable à celui qui venait de donner cette preuve d'habileté, et rentra dans sa baraque.

– *Avete capito ?* me dit mon protecteur.

– Pardieu, si j'ai compris ! À merveille ! Le petit sac de cuir est pour empêcher le chien de faire feu dans le cas où il s'abattrait avant le moment voulu. Si j'avais laissé le mien, au lieu de le mettre dans ma poche comme un imbécile que je suis, mon coup de fusil ne serait pas parti avant le temps, et je n'aurais pas eu l'humiliation de voir un Suisse me montrer…

– Va bene, va bene, répondit mon homme, voi avete capito.

– Parfaitement. Recommençons ! Voilà votre petit sac, remettez-le à sa place et vous ne l'ôterez que quand je vous ferai signe.

– Siete sicuro.

– Très bien, alors, rechargeons.

Je voulus l'aider dans cette opération, mais il me fit sentir qu'elle était d'une trop grande importance pour en abandonner le moindre détail à une main profane. En effet, il commença par boucher la lumière avec une allumette, puis mesura la poudre avec le plus grand soin, comptant littéralement les grains qui devaient composer la charge, appuya sur elle une bourre de cuir, passa dans le canon un linge graissé, et enfin fit entrer la

balle à coups de maillet. Puis il ôta l'allumette, amorça le fusil, plaça le petit sac de peau sur la batterie, et me remit l'arme.

C'est une chose assez bizarre, et sur laquelle on ne peut pas prendre le dessus, que la question d'amour-propre. J'étais là, au milieu d'une assemblée de paysans dont l'opinion devait m'être d'autant plus indifférente qu'aucun d'eux ne savait mon nom, ni peut-être mon pays ; je passais à Sarnen pour ne jamais y repasser sans doute. Que devait par conséquent m'importer le souvenir d'adresse ou de maladresse que j'y laisserais ? Et cependant, quand je m'approchai pour prendre ma place derrière la barrière, le cœur me battait comme, lorsqu'au moment de mes débuts dans la carrière théâtrale, j'entendais les trois coups qui annonçaient le lever du rideau d'une première représentation.

Il s'était fait un grand silence, et chacun avait cessé de s'occuper de sa propre affaire pour penser la mienne. On avait vu un des plus habiles tireurs des environs me prêter son arme après avoir échangé avec moi quelques mots dans une langue étrangère, on avait remarqué l'attention qu'il avait donnée à la charge du fusil, ce qui était une preuve qu'il ne pensait pas que cette charge dût être perdue ; enfin, à la manière seule dont j'avais pris l'arme, on avait jugé qu'elle m'était familière. Il était dès lors évident que, chacun ayant compris que le premier coup était parti avant que je le voulusse, on regardait la première épreuve comme mon avenue et l'on attendait la seconde pour me juger.

Aussi pris-je les précautions nécessaires : j'écartai de mon épaule tout ce qui pouvait empêcher la crosse de s'y emboîter parfaitement ; je choisis ma ligne de bas en haut, et, arrivé en face du but, je fis signe d'enlever le petit sac, ce qui fut fait avec une minutieuse légèreté. Puis, me donnant tout le temps de viser, je ne rapprochai mon doigt de la détente que lorsque je fus sûr de ma direction, et bien m'en prit, car à peine eus-je effleuré la gâchette que le coup partit ; mais, cette fois, j'étais tranquille. Je posai la crosse de mon fusil à terre, et j'attendis.

L'homme à la baraque sortit de sa niche, regarda la cible, prit un drapeau qui était caché derrière elle, et, se retournant de notre côté, il l'agita en signe d'hommage et de salut. Au même instant, tout le monde battit des mains et mon répondant me frappa sur l'épaule.

– Qu'y a-t-il ? lui dis-je.

– Vous avez touché la mouche, me répondit-il.

– Vrai ?

– Parole d'honneur !

Je regardai autour de moi, et je vis dans tous les yeux que la chose était vraie. En ce moment, Francesco arriva avec ma carabine.

– Tiens, lui dis-je, prends ce thaler et porte-le au marqueur en échange de la mouche, que tu me rapporteras.

Francesco obéit pendant que les tireurs m'entouraient pour examiner ma carabine. C'était une belle arme de Lefaucheux, réglée par Devisme, et se chargeant par la culasse. Cette invention nouvelle était tout à fait inconnue à mes arquebusiers, de sorte qu'ils ne pouvaient en comprendre le mécanisme, qu'ils examinaient avec toute l'attention de véritables amateurs. Le peu de longueur du canon, surtout, les intriguait singulièrement et leur faisait douter de sa portée. Alors je mis une cartouche dans le canon, et, leur montrant un sapin isolé qui s'élevait à une distance double à peu près de la cible, j'ajustai avec la rapidité que donne l'habitude d'une arme, et je fis feu.

Pas un tireur ne resta dans la baraque ; tous coururent à qui mieux mieux pour voir le résultat de ce coup dont ils croyaient la portée impossible avec un canon de vingt pouces. Le premier arrivé jeta un cri qui fut répété par tous les autres : la balle était enfoncée si profondément dans le tronc qu'une baguette de fer entra d'un pouce et demi dans le trou qu'elle avait

fait. Pendant ce temps, Francesco revint de l'autre côté, me rapportant la mouche écornée par la balle.

Cet incident interrompit l'exercice. Ma carabine faisait l'admiration de la société, et, si je n'avais pas commencé à tirer avec le fusil de l'un d'eux, ils auraient probablement cru que je possédais une arme enchantée. Quant à mon patron, il rayonnait : on eût dit qu'il lui revenait une part de la gloire que je venais d'acquérir. Il s'approcha de moi, et, me mettant la main sur l'épaule :

– Vous êtes chasseur ? me dit-il.

– Je suis né au milieu d'une forêt.

– Avez-vous chassé le chamois ?

– Jamais.

– Eh bien ! Si vous venez à Glaris, souvenez-vous de Prosper Lehmann et venez lui demander de vous en faire tuer un.

– Un instant, dis-je, entendons-nous bien : c'est que, si vous me promettez cela, je compte y aller.

– Vous serez le bienvenu.

– Ainsi, c'est dit ?

– C'est dit. Maintenant, voulez-vous me laisser tirer une balle ou deux avec votre carabine ?

– Comment ! Mais dix si vous voulez. Voilà des cartouches en masse. Vous savez la manière de vous en servir. Vous me la rapporterez à l'hôtel du *Cor de chasse*, où je suis logé, voilà tout. Moi, je vais dîner.

À ces mots, je pris congé de la société, pétrifiée d'étonnement qu'on pût inventer quelque chose de supérieur à l'armurerie de Lausanne ou de Berne.

Deux heures après, Lehmann me rapporta ma carabine. Il avait usé jusqu'à ma dernière cartouche et touché deux ou trois fois la mouche, de sorte qu'il était en admiration devant l'arme qu'il me rendait. Je lui montrai mon fusil à deux coups, qui était dans le même système, et, m'approchant de la fenêtre, je tirai deux hirondelles, que je tuai.

Cette dernière expérience bouleversa entièrement l'esprit du pauvre chasseur, et cela est concevable, lorsqu'on saura que les Suisses ne connaissent pas notre chasse de plaine et ne tirent jamais qu'à coup posé ; dans certaines parties même, comme l'Appenzell et la Thurgovie, ils appuient leur fusil sur une fourche pour tirer au blanc. Quant à la chasse au vol ou à la course, elle leur est tout à fait inconnue, et un habitué de la plaine Saint-Denis exciterait sous ce rapport leur admiration.

Je passai la soirée avec mon nouvel ami, dont je commençais à entendre parfaitement le patois. Il me raconta ses chasses dans les montagnes, dont il était le roi, et me renouvela l'invitation de me faire assister activement à l'une d'elles ; c'était déjà parole donnée, et je lui promis que, quand cela me dérangerait de ma route, je n'en passerais pas moins à Glaris. Il partait le lendemain pour retourner dans le Linthal, et moi à Lucerne. Mais il fut convenu que nous ne nous quitterions pas comme cela, et qu'il m'éveillerait à quatre heures du matin afin de ne pas nous séparer sans avoir consacré notre amitié par un verre d'eau de cerises.

Le lendemain, Lehmann me réveilla, comme la chose était convenue. Je descendis dans la salle à manger et je trouvai tous nos tireurs de la veille réunis : ils venaient prendre congé de moi comme d'un frère. La chasse est une véritable franc-maçonnerie.

Je quittai enfin ces braves gens, que je ne reverrai sans doute de ma vie, mais qui, quoiqu'ils ignorent mon nom, ont gardé, je suis sûr, mon souvenir, et je me remis en route. Le chemin ne m'offrit rien de remarquable jusqu'à Alpnach, où je

m'arrêtai un instant chez le plus jovial aubergiste que j'aie jamais vu. Enfin je me remis en route pour Lucerne, comptant prendre un bateau à Hergiswil ou à Steinibach.

En sortant de Stad, la route cesse d'être carrossable, et ne le redevient qu'à Winkel. Je ne fus donc pas peu surpris, à l'un des détours du chemin, de me trouver à vingt pas d'un monsieur et de son domestique qui, s'étant engagés dans un chemin abominable, avaient versé et essayaient de relever leur calèche. J'allai à eux, tout en me demandant, à part moi, quelle diable d'idée avait pu porter un homme raisonnable à essayer de passer par de telles routes, et j'avoue que j'arrivai auprès des voyageurs sans m'être fait une réponse satisfaisante. En revanche, je reconnus celui des deux qui me paraissait être le maître pour l'Anglais que j'avais vu, quatre ou cinq jours auparavant, descendre si rapidement du Rigi en laissant son guide à ma disposition. Voyant que je pouvais lui être de quelque utilité, j'allai à lui, et lui demandai en mauvais anglais par quel hasard j'avais l'honneur de le rencontrer avec une voiture dans un sentier à mulets. L'Anglais, qui était un grand jeune homme mince et pâle, rougit beaucoup, balbutia quelques mots qui me firent croire d'abord qu'il bégayait ; puis, se remettant peu à peu, je parvins à comprendre, au milieu des hésitations de la langue, qu'on lui avait dit qu'il pouvait passer avec son équipage.

– Et qui vous a dit cela ?

– Les Suisses.

– Cela m'étonne, répondis-je ; les habitants de ces pays sont peu portés à ce genre de plaisanterie. Que leur avez-vous demandé ?

– Si une voiture pouvait passer par-dessus ces montagnes ; et je leur ai montré du doigt la plus haute, qui est là-bas, au fond.

– Le Brünig ?

– Je ne sais pas comment elle s’appelle.

– Et qu’ont-ils répondu ?

– Ils se sont mis à rire, et m’ont dit oui.

– En quelle langue leur avez-vous demandé cela ?

– En allemand.

– Vous parlez donc allemand ?

– Un peu.

– Et comment avez-vous dit… *Ascolta, Francesco, il signore inglese va parlare tedesco.*

– J’ai dit : *Kann etnen Vogel über dieser Berg fahren ?*

– Qu’est-ce que signifie le mot *Vogel* ? dis-je à Francesco.

– Cela signifie un oiseau.

– Comment ! dit l’Anglais.

– Eh bien, répondis-je, je m’en étais douté. Vous avez pris un mot pour un autre : *Vogel* pour *Wagen,* et vous avez demandé si un oiseau pouvait passer par-dessus ces montagnes.

– Ah ! ah ! fit l’Anglais.

– De sorte que les paysans, qui ont cru que vous vous moquiez d’eux, se sont mis à rire, et vous ont répondu que oui.

– Eh bien, alors, qu’y a-t-il à faire ?

– À remettre votre calèche sur ses roues et à reprendre la route de Lucerne.

XLV

Histoire de l'Anglais qui avait pris un mot pour un autre

Lorsque la voiture fut relevée, le cocher prit les chevaux par la bride et les conduisit en main. L'Anglais, Francesco et moi marchâmes en avant, et, comme le chemin était plus commode pour deux jambes que pour quatre roues, nous arrivâmes à Steinibach un quart d'heure avant l'équipage. Nous employâmes ce quart d'heure à chercher un charron pour réparer le dommage arrivé à la calèche de notre gentleman ; mais le charron était un personnage inconnu, un mythe fantastique, un être de raison, à Steinibach, où, de mémoire d'homme, aucune voiture ne s'était avisée de paraître, et où celle dont nous précédions le retour avait occasionné, à son passage, un étonnement général. L'Anglais, qui paraissait fort timide, était tout abattu de sa déconvenue ; son visage devenait alternativement pâle et cramoisi, sa langue embarrassée continuait de balbutier ; enfin, tous les signes d'une gêne extrême étaient chez lui si visibles que je commençais à craindre que ce ne fût ma présence qui la lui causât. Aussi m'empressai-je de lui dire que, s'il n'avait pas autrement besoin de nous, nous étions prêts à prendre congé. Il fit alors, pour nous retenir, quelques efforts si maladroits que je fus d'autant plus confirmé dans mon opinion, et que, le saluant, je continuai ma route.

Je m'arrêtai à Winkel. J'avais fait à peu près sept ou huit lieues de France, et je n'étais pas fâché de me reposer un instant. J'envoyai Francesco à la recherche d'une carriole quelconque pour me brouetter jusqu'à Lucerne, qui était encore éloignée de deux ou trois milles d'Allemagne, qui équivalent à quatre ou cinq lieues de France. Pendant qu'il courait le village, je commençai mes perquisitions dans l'hôtel, et je découvris à grand'peine une gélinotte, que l'aubergiste comptait probablement garder pour une meilleure occasion, et qu'il ne me céda que parce que, pour couper court à la contestation, je me mis à la plumer moi-même. Ce rôti, joint à des œufs accommodés de deux manières différentes pour varier l'entremets, m'offrait encore la perspective d'un dîner assez confortable.

Au moment où on le dressait dans la salle à manger, mon Anglais arriva avec sa voiture à moitié démantibulée, et, entrant dans la première pièce, il demanda si on pouvait lui donner à dîner ; ce à quoi l'hôtelier répondit qu'il venait d'arriver un Français qui avait tout pris. Cette nouvelle parut porter à notre gentleman un coup si douloureux que j'oubliai à l'instant la manière peu gracieuse dont il m'avait remercié de la peine que j'avais prise en remettant sur pied sa voiture, et que, allant à lui, je lui offris de partager mon festin. Après être devenu tour à tour cinq ou six fois pâle et cramoisi, après s'être essuyé la sueur qui, malgré un air assez frais, coulait de ses cheveux sur son front, mon original accepta, et se mit à table avec une gaucherie si grande que je commençai à croire qu'il n'avait pas l'habitude de prendre ses repas de cette manière ; pendant que je cherchais dans mon esprit à deviner celle qu'il pouvait avoir adoptée, Francesco rentra, et me dit en italien qu'il n'avait point trouvé la moindre charrette.

– Ainsi, m'écriai-je, nous allons être obligés de continuer notre route à pied, hein ?

– Oh ! mon Dieu, oui, fit Francesco.

– Que le diable emporte ce pays ! on n'y trouve rien que ce qu'on y apporte ; et encore, continuai-je en montrant la voiture de l'Anglais, qu'on était en train de raccommoder, ce qu'on y apporte s'y casse !

– Mais, dit mon convive, si j'osais…

– Quoi, monsieur ?

– Vous offrir une place dans ma calèche.

– Osez, pardieu !

– Vous accepteriez ?

– Comment, si j'accepterais ? mais avec reconnaissance.

– Je voulais vous en parler ce matin, continua l'Anglais, lorsque je vous ai rencontré ; mais j'étais si embarrassé…

– De quoi ?

– De ma position.

– Comment ! parce que vous aviez versé ? Eh bien, mais c'est un malheur qui peut arriver au plus honnête homme du monde, quand il est dans de mauvais chemins ; il n'y a pas de quoi être embarrassé pour cela.

– Ah ! je vous remercie de me mettre à mon aise ; cela me fait du bien.

– Comment ! je vous intimide ? Vous êtes bien bon, par exemple ! Voulez-vous ôter votre habit ?

– Je vous remercie, je n'ai pas trop chaud.

– Vous suez à grosses gouttes.

– C'est que mon potage était bouillant.

– Il fallait souffler dessus ou attendre.

– Vous aviez déjà mangé le vôtre, et je voulais vous rattraper.

– Oh ! nous avons le temps ! Que ne me disiez-vous que vous vouliez marcher d'ensemble ? je vous aurais attendu. Mais vous comprenez donc l'italien ?

– Parfaitement.

– S'il vous était égal de le parler avec moi, au lieu de votre anglais dont je comprends un mot sur quatre, hein ?

– Je n'oserais pas.

– Voyons, essayez : *volete ancora un pezzo di questa pernice ?* Eh bien, qu'avez-vous donc ?

– Rien, rien, dit l'Anglais devenant cramoisi et frappant du pied, rien.

– Mais si, vous vous étranglez. Attendez, attendez, je vais vous frapper dans le dos : là… là… buvez par là-dessus, buvez… bien ; ça va mieux, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien, qu'est-ce que vous avez eu ? Voyons.

– Votre question m'a surpris.

– Elle n'avait rien d'inconvenant cependant ; je vous demandais si vous vouliez encore de la gélinotte.

– Oui ; mais vous demandiez cela en italien ; j'ai voulu vous répondre dans la même langue, et ça m'a fait avaler de travers.

– Dites donc, je vous conseille de vous défaire de cette timidité-là ; ça doit être gênant à la longue.

– Je vous en réponds, monsieur, me dit l'Anglais d'un air profondément triste.

– Eh bien, mais il faut vous guérir.

– C'est impossible ; depuis que je me connais, je suis comme cela ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vaincre cette malheureuse organisation, et j'ai fini par renoncer même à l'espoir. C'est pour cela que je voyage ; j'ai fait tant de bévues en Angleterre que j'ai été obligé de quitter Londres ; mais, comme vous voyez, ma malheureuse timidité me suit partout ; elle est cause que, ce matin, je vous ai fait une impolitesse ; qu'en commençant de dîner, j'ai avalé mon potage trop chaud, et que, tout à l'heure, j'ai manqué m'étrangler en voulant vous répondre en italien, ce qui était cependant bien facile. Ah ! je suis bien malheureux, allez !

– Vous êtes riche, ce me semble ?

– J'ai cent mille livres de rente.

– Pauvre garçon !

– Oui ; eh bien, j'en donnerais soixante-quinze mille, voyez-vous, quatre-vingt mille ; je donnerais tout pour être un homme comme un autre. Eh bien, avec ce que je sais, je me créerais une existence honorable, je me ferais une réputation peut-être ; tandis que, avec mes cent mille livres de rente et ma bêtise, je mourrai du spleen.

– Oh ! bah !...

– C'est comme je vous le dis. Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que d'être convaincu qu'on a une valeur égale au moins à celle des autres hommes, et de voir des gens sur lesquels on a la conscience de sa supériorité l'emporter sur vous en toutes choses, passer pour instruits, et vous pour ignorant ; pour spirituels, et vous pour imbécile ; vous écarter des maisons dans lesquelles ils s'impatronisent, et où quelquefois vous auriez eu grande envie de rester. Plus tard, allez, si j'ose vous conter mes chagrins, vous comprendrez ce que j'ai souffert, avec mes cent mille livres de rente, que le diable em-

porte ! puisqu'elles ne m'ont jamais rien apporté que des déboires et des humiliations.

– Contez-moi la chose tout de suite, cela vous soulagera.

– Je n'ose pas encore.

– Allons donc ! vous vous maniérez.

– Regardez-moi, et voyez comme je deviens pourpre rien que d'y songer.

– Effectivement, vous avez l'air d'un coquelicot.

– Eh bien, voyez-vous, quand je sens que je deviens comme cela, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me sauver.

– Ne vous sauvez pas, je courrais après vous.

– Pour quoi faire ?

– Pour savoir votre histoire : j'en fais collection.

En ce moment, l'hôte entra. Le dîner était fini, la calèche raccommodée ; je demandai la carte. L'Anglais tira une bourse pleine d'or de sa poche, et la tourna et la retourna entre ses mains.

– Qu'est-ce que vous faites là ? lui dis-je.

– Eh bien, mais il me semble…

– Il me semble que je vous ai invité à vous mettre à ma table, et que, puisque je suis l'amphitryon, c'est à moi de payer ; d'ailleurs, je vais pouvoir me vanter d'avoir donné à dîner à un homme ayant cent mille livres de rente.

– Très bien ; mais à la condition que vous souperez avec moi.

– Comment ! mais avec le plus grand plaisir ; seulement, vous me permettrez de me charger du punch.

– Et pourquoi cela ?

– Parce que je veux le faire de manière à ce qu'il vous délie la langue. Vous êtes-vous jamais grisé ?

– Jamais.

– Eh bien, essayez-en ; c'est un remède excellent contre le spleen.

– Vous croyez ?

– En vérité.

– Je n'oserai jamais.

– Vous êtes plus beau que nature, parole d'honneur ! Allons, allons, en calèche !

– Allons, en calèche, dit l'Anglais d'un air dégagé, et au grand galop jusqu'à Lucerne !

– Non, non ! au pas, si cela vous est égal ; je n'ai pas l'habitude de verser, moi, ça troublerait ma digestion.

– Eh bien, au pas, soit ; j'aime beaucoup aller au pas.

Nous nous établîmes le plus confortablement possible au fond de la calèche ; Francesco monta avec le cocher sur le siège, et nous nous mîmes en route.

En arrivant à Lucerne, nous étions liés, l'Anglais et moi, d'une amitié touchante ; il ne rougissait presque plus en me regardant, et il s'était même hasardé à me faire une ou deux questions.

Nous descendîmes au *Cheval-Blanc* ; la première chose que je fis fut pour m'informer, près du père Franz, de l'état de Jollivet. Il allait on ne peut mieux, le médecin répondait de lui. Aucune des deux balles n'avait pénétré dans la poitrine : l'une avait glissé sur une côte et était sortie près de la colonne verté-

brale ; l'autre avait seulement effleuré les pectoraux. Je regardai autour de moi, et je ne vis pas Catherine ; je n'eus pas l'indiscrétion de demander où elle était, et je remontai à ma chambre, qui était restée libre. Quant à mon compagnon de voyage, il resta derrière moi pour commander le souper.

Il y a, dans toutes les auberges suisses, une chose excellente qu'on chercherait inutilement dans celles de la France : ce sont les bains, ce grand et délicieux remède à la fatigue ; et cela est d'autant plus hospitalier que je ne me suis jamais aperçu que les indigènes eussent la moindre velléité de prendre leur part de cette jouissance, qu'ils réservent exclusivement pour les étrangers ; quant à moi, ma baignoire était habituellement mon cabinet de travail : j'écrivais mes notes quotidiennes pendant l'heure que j'y passais, et je ne répondrais pas que l'état de bien-être dans lequel je me trouvais, en me livrant à cette occupation, n'ait pas influé sur la teinte de bienveillance pour les hommes, d'admiration pour les choses, que je retrouve aujourd'hui encore depuis la première jusqu'à la dernière page de mon album.

J'étais passé de mon bain à mon lit, et j'y dormais le plus profondément du monde, lorsqu'on vint me réveiller pour me dire que le souper était prêt. Je fus quelque temps à me remettre ; j'avais complètement oublié l'Anglais, sa voiture et son souper, et j'avoue que, pour le moment, j'aurais tout autant aimé qu'on ne m'en fît pas souvenir.

Cependant, je me levai et je descendis. En traversant la cuisine, je vis tous les marmitons en l'air, toutes les broches en route et toutes les casseroles en révolution. Je demandai s'il y avait une noce dans l'hôtel et si, dans ce cas-là, on pourrait y aller valser ; mais on me répondit que tous ces préparatifs étaient à notre intention. J'eus un instant l'idée que mon nouvel ami, pour me faire honneur, avait invité le conseil municipal de Lucerne ; mais je fus détrompé en entrant dans la salle à manger : il n'y avait que deux couverts.

On nous servit un dîner de quinze personnes ; et comme, malgré notre bonne volonté, nous ne pûmes guère en manger que le tiers, notre desserte dut, pendant deux ou trois jours, défrayer l'hôtel du *Cheval-Blanc*.

L'Anglais supporta assez courageusement l'assaut ; il était évident qu'il commençait à se faire à moi : il avait bien rougi encore en me revoyant, mais peu à peu cette rougeur, qui ne lui était pas naturelle, avait disparu de ses joues. À la fin du dîner, lorsqu'on apporta le punch, il était donc tout à fait revenu à son état naturel, et, grâce à quelques verres de vin de Champagne que je l'avais décidé à boire, il commençait à parler à peu près comme tout le monde parle. Je vis que le moment était venu d'aborder les affaires sérieuses.

– Eh bien, lui dis-je en lui versant un verre de punch, et ce spleen, qu'en avons-nous fait ? Il me semble qu'il est resté au fond de notre seconde bouteille de vin de Champagne ?…

– Oui, me répondit mon hôte avec l'accent profondément mélancolique d'un homme qui commence à se griser ; oui, si vous étiez toujours là, je crois qu'il finirait par battre en retraite et que je pourrais peut-être en être débarrassé à l'avenir ; mais le passé, le passé existerait toujours.

– Il est donc bien terrible, le passé ?

– Ah ! fit l'Anglais en poussant un soupir.

– Allons, allons, confessons-nous !

– Versez-moi encore un verre de punch.

– Voilà ! et parlez doucement, s'il vous plaît, que je ne perde pas un mot de la chose.

– Si j'osais… dit l'Anglais hésitant.

– Quoi encore ?

– J’essayerais de vous raconter cela en français.

– Comment, en français ! vous savez donc le français ?

– Je l’ai appris, du moins, me répondit-il, changeant d’idiome et me donnant la preuve en même temps que l’assurance.

– Ah çà ! mon cher ami, vous êtes polyglotte au premier degré, et vous me laissez éreinter à vous bredouiller l’italien que je parle à peine, et l’anglais que je ne parle pas du tout, quand vous savez le français comme un Tourangeau ! Dites donc, il me semble que vous me faites aller, avec toutes vos histoires de timidité, de misanthropie et de spleen ! Je vous préviens que, de ce moment, je rentre dans ma langue maternelle, et que je n’en sors plus ; d’ailleurs, c’est à vous de parler, et je vous écoute. Tout ce que je peux faire pour vous, c’est de vous verser un verre de punch. Là ! maintenant, vous n’en aurez plus qu’à la fin de vos chapitres. À votre santé ! et que Dieu vous délie la langue comme au jeune Cyrus ! Savez-vous le persan ?

– J’allais l’apprendre, me répondit sérieusement mon Anglais, lorsque j’ai eu le malheur d’hériter de mon oncle ces malheureuses cent mille livres de rente qui sont cause de tous mes chagrins…

– Commençons par le commencement… Il y avait une fois… Maintenant, à votre tour.

– D’abord, il faut que vous sachiez mon nom.

– Cela me fera plaisir.

– Je m’appelle Williams Blundel. Mon père était un petit fermier des environs de Londres qui, n’ayant pas reçu grande éducation, avait regretté toute sa vie d’être resté dans son ignorance native. Aussi, au lieu de faire de son fils un bon garçon de charrue, comme cela était raisonnable et naturel, il lui vint la fatale idée d’en faire un savant ; en conséquence, il m’envoya à

l'université avec l'intention de me faire entrer dans les ordres. Mon arrivée fit sensation ; j'ai toujours été long et mince, j'ai toujours eu les cheveux couleur de filasse ; enfin, quoique habituellement pâle, à la moindre émotion, ma figure s'est toujours épanouie comme une pivoine : je fus accueilli par les rires et les chuchotements de mes camarades, et de ce jour commencèrent mes infortunes. La certitude que j'étais un objet de dérision pour mes condisciples, la conscience de ma gaucherie et de ma timidité, enfin ce besoin de solitude, qui en était la conséquence, furent cause que, sur dix années que je restai à l'université, je ne partageai aucun des jeux qui sont la récompense du travail des enfants : loin de là, je passais mes récréations en études, de sorte que mes camarades, qui ne pouvaient pas comprendre la cause qui me retenait dans la classe tandis qu'ils jouaient dans le préau, croyant que je n'agissais ainsi que pour capter la bienveillance de mes maîtres, m'accusaient d'hypocrisie, tandis que, bien souvent, je pleurais toutes les larmes de mon corps en écoutant avidement leurs cris de plaisir, et me faisaient payer en plaisanteries cruelles les triomphes que j'obtenais sur eux.

« Je supportai d'abord toutes ces tribulations avec constance et résignation. Mais enfin, au bout de dix-huit mois ou deux ans, cette existence devint intolérable, et je serais mort, je crois, si le hasard ne m'avait envoyé une consolation.

» Les fenêtres de notre classe, élevées de six pieds au-dessus du sol, afin qu'aucun objet extérieur n'apportât de distractions aux études des écoliers, donnaient sur un jardin consacré, comme le nôtre, aux récréations d'une institution, mais celle-là était une institution de demoiselles. Pendant que j'entendais des cris bruyants d'un côté, j'entendais parfois de doux chants de l'autre. Cependant, comme je l'ai dit, dix-huit mois s'écoulèrent sans que j'eusse l'idée de regarder par cette fenêtre et de distraire mes pénitences volontaires par le spectacle de la récréation de mes jeunes voisines ; et, quand cette idée me fut venue, quelque temps encore son exécution n'amena pour moi d'autre plaisir qu'une distraction machinale qui en-

gourdissait momentanément le souvenir de mes douleurs. Cependant, peu à peu cette distraction me devint nécessaire ; à peine le professeur, prenant lui-même son congé d'une heure, avait-il fermé la porte de la classe, où je demeurais alors toujours seul, que je posais les bancs sur la table, les chaises sur les bancs, et que, grimpant au sommet de cet échafaudage, je plongeais mes regards distraits sur cet essaim de jeunes filles qui sortait de sa ruche et venait bourdonner jusque sous les murs de ma prison. Alors je sentais que la nature s'était trompée en faisant de moi un homme ; que, si j'eusse été d'un sexe différent, tous mes défauts étaient des vertus : ma faiblesse physique devenait de la grâce, ma gaucherie de la pudeur ; il n'y avait que mes cheveux jaunes et ma figure tantôt pâle et tantôt cramoisie, qui n'allaient à rien ; mais, au moins encore, ces jeunes filles avaient-elles des voiles sous lesquels elles cachaient la leur.

» Leur récréation commençait et finissait un quart d'heure avant la nôtre, et c'était pour moi une règle : aussitôt qu'elles rentraient les unes après les autres, que j'avais vu la robe bleu de ciel de la dernière disparaître derrière la porte, je descendais de mon piédestal, je remettais chaque chose à sa place, et, lorsque mes camarades et les maîtres rentraient, ils me retrouvaient courbé sur mes livres, et ne faisaient aucun doute que je n'eusse point interrompu mon travail.

» Il y avait déjà deux ou trois mois que je me procurais chaque jour cette distraction ; je connaissais de vue toutes ces jeunes filles, j'étais au fait de leurs habitudes, et je dirais presque de leurs caractères : c'était pour moi comme des fleurs vivantes sur un riche tapis. Mais, cependant, toutes encore m'étaient aussi indifférentes les unes que les autres, et mon affection se répandait sur elles comme sur des sœurs.

» Un jour, je vis, parmi tous ces jeunes visages que je connaissais, un visage nouveau et inconnu : c'était celui d'une jolie enfant blonde et rose à la tête de chérubin. Ce charmant petit visage était tout baigné de larmes ; la pauvre enfant venait de

quitter sa famille et croyait ne jamais pouvoir s'en consoler. Le premier jour, ses jeunes compagnes voulurent vainement la distraire : la blessure était encore trop fraîche, elle saigna tout ce sang du cœur qu'on appelle des larmes. Je fus profondément ému de cet épisode dans mon roman ; je voyais un point de ressemblance entre cette pauvre petite et moi ; je pensais que, comme moi, elle allait mener une vie triste et isolée, et, sachant ce que j'avais souffert, je la plaignais de ce qu'elle allait souffrir.

» Le lendemain, je grimpai au haut de ma pyramide avec plus d'empressement que je n'avais l'habitude de le faire. Mon regard embrassa dans un seul instant tout le jardin : les jeunes filles jouaient comme d'habitude, et la nouvelle arrivée était assise au pied d'un arbre entre deux autres petites filles qui, pour la consoler, avaient apporté devant elle leurs plus jolis ménages et leurs plus riches poupées. La pauvre recluse ne jouait pas encore, mais elle ne pleurait déjà plus. Toute sa récréation se passa à écouter les consolations de ses deux amies, auxquelles elle donna la main pour s'en aller.

» Le lendemain, son joli visage ne conservait plus que de faibles traces de tristesse, et elle commença de partager les jeux de ses compagnes ; enfin, huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'elle avait oublié, avec la légèreté de l'enfance, ce nid maternel hors duquel, faible oiseau, elle avait cru qu'elle ne pourrait pas vivre.

» Il n'y avait donc que moi dont la malheureuse organisation ne savait trouver que des chagrins où les autres découvraient des plaisirs. Ma tristesse et ma timidité s'augmentèrent encore de cette certitude, et je continuai de mener l'existence douloureuse que j'avais commencée, et dont je n'avais pas la force de sortir.

» Cependant, un rayon doré et joyeux venait d'éclairer un coin de cette existence. Dans mes vingt-quatre heures sombres, j'avais une heure de soleil : c'était l'heure pendant laquelle les jeunes filles venaient jouer sous mes fenêtres. La dernière arri-

vée, que j'entendais appeler Jenny, était maintenant aussi folle et aussi rieuse que ses compagnes, et, quoique je lui eusse su mauvais gré d'abord de ne pas conserver cette tristesse qui l'unissait plus intimement à moi, j'avais fini par lui pardonner son bonheur. Chaque jour, j'attendais cette heure de la récréation avec impatience. À peine était-elle arrivée que je reprenais mon poste accoutumé. J'aurais pu dire que je ne vivais que pendant cette heure, et que tout le reste du temps, j'attendais la vie.

» Le mois des vacances arriva : je le vis venir presque avec effroi : c'étaient six semaines pendant lesquelles je ne verrais pas Jenny. L'idée de rentrer dans ma famille qui m'aimait tant, de revoir mon père qui, depuis la mort de ma pauvre mère, avait concentré toutes ses affections sur moi, n'était qu'un faible soulagement à ce chagrin. Seul au milieu de la joie qu'amenait parmi les écoliers cette importante époque, je restai triste et pensif. Cependant, j'étais loin de me douter du surcroît de chagrin qui m'attendait. J'avais toujours présumé que l'époque des vacances des deux pensionnats était la même, et je calculais le nombre de jours que j'avais encore à voir Jenny, lorsqu'un matin, en montant sur mon échafaudage accoutumé, je trouvai le jardin vide.

» Je n'y compris rien d'abord : je crus que l'heure avait été avancée pour moi et reculée pour elles ; j'attendis, croyant à chaque instant que cette porte, qui donnait ordinairement passage à toute cette volée de colombes, allait s'ouvrir comme d'habitude. Elle resta fermée, le jardin demeura désert. Je compris la vérité, mon cœur se serra, des larmes silencieuses coulèrent de mes yeux. Ne pouvant plus calculer l'heure par la rentrée des pensionnaires, je restai là à pleurer. De sorte que, quand la porte s'ouvrit pour la seconde classe, je fus surpris, baigné dans mes larmes, au haut de mon échafaudage. En voulant descendre rapidement, le pied me manqua, je tombai la tête sur l'angle d'un banc. On me releva évanoui, et l'on me transporta à l'infirmerie, la tête ouverte par cette blessure dont vous me voyez encore la cicatrice.

» Mes maîtres m'aimaient en raison inverse de la haine que me portaient mes camarades ; j'étais pour eux un enfant doux, patient et travailleur ; jamais je n'avais encouru une punition pour paresse, espièglerie ou désobéissance. La facilité que j'avais à apprendre et à retenir leur faisait espérer que je serais un jour une des lumières de l'Église. Quant à cette malheureuse timidité qui menaçait mon avenir de sa funeste influence, n'allant pas eux-mêmes dans le monde, ils ne pouvaient prévoir combien elle me serait fatale lorsque je serais forcé d'y aller, de sorte qu'ils ne faisaient rien pour m'en corriger. Mon accident causa donc une douleur générale dans le professorat, les soins les plus empressés me furent prodigués, et, grâce à ce concours de bienveillance générale, je pus prendre mes vacances en même temps que les autres écoliers.

» J'arrivai chez mon père. Le pauvre homme, qui n'avait que moi au monde, voyait en moi l'idéalité de la perfection ; d'ailleurs, les notes de mes professeurs étaient si bienveillantes, qu'il lui était permis de se laisser entraîner à une pareille erreur ; il me trouva grandi et embelli, pauvre père ! Ma réputation de savant m'avait précédé dans la ferme. Tous les garçons, les valets et les domestiques ne m'appelaient que le docteur, et mon père, pour me rendre digne de ce titre par l'apparence comme je l'étais déjà par le fait, me fit confectionner un habit noir, un gilet noir et une culotte courte noire, couleur qui semblait faite exprès pour exagérer encore la longueur de ma taille et l'exiguïté de ma personne.

» Cependant, je continuais d'être triste et pensif au milieu des paysans et des domestiques. Je cessais bien d'éprouver, au même degré qu'avec mes égaux ou mes supérieurs, cet embarras et cette honte qui était le caractère distinctif de mon organisation ; mais je ne pouvais oublier la petite tête blonde de Jenny, qui, tous les jours, à la même heure, venait m'apparaître. Cette heure, je la passais ordinairement seul, soit dans ma chambre, soit au pied de quelque arbre, soit au bord de quelque ruisseau. On devine qu'elle était tout entière consacrée au souvenir du

jardin. Je le revoyais avec ses gazons, ses arbres, ses fleurs et toute cette joyeuse enfance qui le peuplait.

» Enfin, mon père, me voyant toujours préoccupé, résolut de me conduire à Londres pour me distraire. Notre ferme n'était distante de la capitale que de dix-huit lieues. On mit le cheval à la carriole, et en un jour et demi le voyage fut accompli.

» Là recommencèrent mes tribulations. Mon père n'avait pas manqué, pour me faire honneur, de m'affubler du costume qu'il m'avait fait faire, et qui, depuis longtemps, n'était plus de mode à Londres, même pour les personnes âgées. Tous les enfants que je rencontrais portaient un habit analogue à leur âge, moi seul semblais une caricature grotesque d'une autre époque. Je sentis que j'étais profondément ridicule, et cela redoubla encore ma gaucherie ; je ne savais que faire de mes jambes si minces et de mes bras si longs ; ma figure passait, dix fois en un quart d'heure, de la pâleur la plus blême au cramoisi le plus foncé. Quant à mon père, il ne voyait rien de ce qui se passait en moi, et il se tenait à quatre pour ne pas arrêter les passants et leur dire :

» – Vous voyez bien ce grand et beau garçon-là, il n'a que quinze ans, n'est-ce pas ? eh bien, c'est déjà un puits de science.

» Le second jour de notre arrivée, nous traversions Regent Street pour nous rendre à Saint-James ; je produisais mon effet accoutumé sur tout ce qui m'entourait ; la sueur me coulait du front, selon mon habitude, lorsqu'à travers le nuage dont la honte couvrait ma vue, je crus, dans une voiture qui venait à nous, reconnaître Jenny : c'était bien la même petite tête blonde et rosée, le même teint blanc, le même regard limpide. La vision approchait ; il n'y avait plus de doute, c'était elle, c'était Jenny… Je m'arrêtai, ne pouvant plus continuer ; il me sembla que tout mon sang s'élançait à mon visage… Je tendis les bras vers la voiture en criant d'une voix étouffée :

» – Jenny !… Jenny !…

» Sans m'entendre, elle m'aperçut, et, me montrant aussitôt à son père qui était près d'elle :

» – Ah ! papa, s'écria-t-elle en riant, regarde donc ce petit garçon tout noir comme il est drôle…

» Et la voiture passa, entraînée par le galop de deux chevaux magnifiques, emportant ma vision et me laissant le cœur profondément percé de l'effet que j'avais produit sur la jeune fille qui, sans s'en douter, avait acquis une si grande influence sur ma vie.

» Cette rencontre fut le seul événement remarquable qui arriva pendant mes vacances. Le temps fixé pour leur durée s'écoula, et le jour vint de repartir pour l'université. Mon père ne manqua pas d'ajouter à mon trousseau le maudit costume qui m'avait été si fatal, et je repartis pour continuer cette éducation dont l'auteur de mes jours avait été privé, et sur laquelle il comptait tant pour donner à son fils une considération de laquelle, grâce à son ignorance, il n'avait jamais joui.

» Je fus accueilli par mes maîtres avec le même empressement et par mes camarades avec la même antipathie. Nous rentrâmes en classe, et, comme d'habitude, à l'heure de la récréation, chacun se précipita dans la cour ; moi seul je restai courbé sur mon pupitre. À peine la porte fut-elle fermée que je commençai à rétablir mon échafaudage ; cependant, mon cœur battait horriblement. Les vacances de la pension contiguë à la nôtre étaient-elles finies ? et, si elles l'étaient, Jenny était-elle revenue ? Je restai quelque temps debout sur ma table et n'osant monter ; enfin je me décidai, j'arrivai au faîte de ma pyramide, je jetai les yeux vers le jardin ; je respirai, des larmes coulèrent de mes joues : Jenny était au milieu de ses compagnes, elle était revenue ; j'avais devant moi dix mois de bonheur.

» Cinq ans s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels mon éducation s'acheva. Je savais le grec comme Homère et le latin comme Cicéron ; je parlais parfaitement le français, l'italien et

un peu l'allemand ; j'étais de première force en mathématiques et en algèbre. Toutes ces choses réunies, et plus encore mon malheureux caractère, m'avaient déterminé à suivre la carrière du professorat. Le directeur de la pension où j'avais été sept ans m'offrit de m'associer à son entreprise, et, sauf l'agrément de mon père, j'acceptai, ne me rendant pas compte, au fond du cœur, que la véritable cause qui influait sur cette détermination était le désir de continuer de voir Jenny, qui ne m'avait jamais vu, elle, que le jour malencontreux où mon aspect grotesque avait excité son hilarité.

» Tous ces projets faits et arrêtés dans ma tête, je partis pour prendre mes dernières vacances d'écolier, ne devant reparaître dans l'institution qu'avec le titre de maître.

» Mais, comme vous dites, vous autres Français, l'homme propose et Dieu dispose. »

– Sommes-nous à la fin du premier chapitre ? interrompis-je.

– Justement, me répondit sir Williams.

– Eh bien, alors, un verre de punch ; cela vous donnera la force d'aborder les situations terribles que je prévois dans l'avenir.

Sir Williams poussa un soupir et avala un verre de punch.

– J'arrive à la ferme de mon père avec la résolution bien arrêtée de mettre à exécution le projet que je viens de vous raconter, lorsque deux événements inattendus changèrent complètement l'état de mes affaires : mon pauvre père mourut, et il m'arriva un oncle des Indes.

« J'avais très rarement entendu parler de cet oncle, que tout le monde croyait mort depuis longtemps, et qui arriva justement pour fermer les yeux de son frère. Comme il y avait trente ans que mon père et lui s'étaient quittés, sa douleur ne

fut pas grande ; quant à moi, j'étais inconsolable. Bien des fois, cependant, j'avais souffert de l'ignorance de mon père, de la position inférieure qu'il occupait dans la société, et de la mise et des habitudes patriarcales qu'il avait conservées ; mais ce digne vieillard mort, le côté matériel disparut, et, en face de cette ombre si dévouée et si aimante, tout autre souvenir s'effaça. Je me rappelai alors avec une douleur poignante les moindres sujets de peine que je lui avais donnés, et, chaque fois qu'un nouveau souvenir de ce genre se représentait à ma mémoire, je fondais en larmes. Mon oncle ne comprenait rien à cette douleur exagérée ; mais comme, selon lui, elle était l'indice d'un bon cœur, et qu'il n'avait aucun parent au monde, il porta sur moi le peu d'affection qu'il était capable de distraire de la somme d'amour qu'il se réservait pour lui-même. Un jour que j'étais plus triste encore que d'habitude, il m'offrit de faire avec lui une promenade. Je le suivis machinalement ; mais, si préoccupé que je fusse, je le vis cependant prendre la route d'un château distant d'une lieue et demie de notre ferme, et qui était resté, parmi mes souvenirs d'enfance, une espèce de palais de fée que je voyais toujours resplendissant à travers le voile mouvant des grands arbres qui s'élevaient autour de lui. Arrivé à une petite porte du parc, je vis mon oncle tirer une clef de sa poche et ouvrir cette porte. Je l'arrêtai en lui demandant ce qu'il faisait.

» – J'entre, me dit-il.

» – Comment ! vous entrez ? Mais ce château…

» – Est à un de mes amis.

» – Mais, mon oncle, m'écriai-je en devenant cramoisi, mais je ne le connais pas, votre ami, moi ! Je ne suis pas préparé à voir un grand seigneur… Je vous laisse, je m'en vais, je me sauve.

» – Allons donc ! allons donc ! dit mon oncle en m'attrapant par le bras ; tu es fou, je crois. Le propriétaire de ce

château est un brave homme sans façon, comme moi, qui te recevra à merveille, et dont tu seras content, je l'espère.

» – Impossible, mon oncle, impossible. Je vous supplie… Mais que faites-vous ?

» Mon oncle fermait la porte derrière nous.

» – Je suis dans un négligé…

» Mon oncle mettait la clef dans sa poche.

» – Et s'il y avait des dames… mais j'en mourrais de honte !

» Mon oncle marchait devant en sifflant le *God save the king*. Force me fut donc de le suivre ; mais je sentis mes genoux se dérober sous moi, le sang me monta à la figure, et je ne vis plus les objets qui m'environnaient qu'à travers un nuage. En arrivant sur le perron, j'aperçus un grand monsieur en habit vert, resplendissant de broderies, avec d'énormes épaulettes au cou et un sabre au côté. Je le pris pour un général, et je le saluai jusqu'à terre. Mon oncle passa devant lui sans se découvrir, me laissant confondu de son impolitesse. Cependant, ce monsieur en habit vert ne parut pas blessé de cet oubli ; il se mit à notre suite et entra dans le château avec nous. Dans le vestibule, nous trouvâmes un autre monsieur dont le visage était noir, mais dont le costume oriental était si riche qu'il me rappela un des rois mages qui apportèrent des présents à l'enfant Jésus. Je cherchais déjà dans ma mémoire de quelle manière on abordait les rajahs de l'Inde, et j'allais mettre les genoux en terre et m'incliner en joignant mes deux mains au-dessus de ma tête, lorsque mon oncle ôta sa redingote, et la jeta sans façon sur les bras du sectateur de Vichnou. Cette dernière action troubla toutes mes idées : je ne savais pas où j'étais : je vivais mécaniquement, je croyais faire un rêve. Mon oncle marchait toujours et je le suivais. Enfin nous arrivâmes à un charmant pavillon se composant d'un appartement complet de la plus grande élégance.

» – Que penses-tu de ce logement ? me dit mon oncle.

» – Mais, répondis-je tout ébloui, je pense que c'est une demeure royale.

» – Ainsi, il te convient.

» – Comment, mon oncle ?

» – Tu l'habiterais volontiers ? je veux dire.

» Je restai sans répondre, la bouche ouverte et la tête complètement perdue. Mon oncle prit naturellement mon silence admiratif pour un consentement.

» – Eh bien, continua-t-il en me frappant sur l'épaule, cet appartement est le tien.

» – Mais, mon oncle, fis-je, rappelant toutes mes forces, mais à qui est donc ce château ?

» – À moi, pardieu !

» – Vous êtes donc riche, mon oncle ?

» – J'ai cent mille livres de rente.

» Pour le coup, je sentais que mon cerveau était près de sauter ; j'appuyai mon front sur le marbre de la cheminée. Quant à mon oncle, enchanté de l'effet inattendu qu'il avait produit sur moi, il se retira en me disant que, si j'avais besoin de quelque chose, je n'avais qu'à sonner, et que son chasseur et son nègre étaient à mes ordres.

» Si je vous ai donné une idée de la timidité de mon caractère, vous pouvez vous représenter ma situation : je restai une demi-heure accablé sous le poids d'un événement aussi imprévu, puis enfin je me levai. Au premier pas que je fis dans la chambre, je vis mon individu reproduit par trois ou quatre glaces immenses ; et, je l'avouerai en toute humilité, plus je le vis, plus je le trouvai indigne d'habiter le lieu où il se trouvait.

Non seulement ma mise était celle d'un paysan, mais encore, comme malgré mes vingt et un ans je grandissais toujours, mes vêtements, qui avaient été faits au commencement de l'année précédente, étaient devenus trop courts, mes manches avaient cessé d'être en proportion avec mes bras, et mon pantalon avec mes jambes. Quant à mon gilet, il laissait, comme un pourpoint d'Albert Durer ou d'Holbein, voir non seulement ma chemise, mais encore les pattes de mes bretelles ; tout cela était bien, tout cela était bon, tout cela était naturel dans la pauvre petite ferme de mon père ; mais, dans ce palais magique, tout cela présentait avec les objets dont j'étais entouré une anomalie tellement révoltante que je cherchais un endroit où me fuir moi-même, et qu'à peine l'eus-je trouvé, je m'y blottis comme un lièvre dans son gîte, et, qu'une fois blotti, je restai là à songer.

» Je ne sais combien de temps je demeurai ainsi. Enfin le chasseur que j'avais pris pour un rajah vint m'annoncer que le dîner était servi, et que mon oncle m'attendait. Je descendis ; heureusement, il était seul ; je respirai.

» À la fin du repas, lorsqu'on lui eut apporté son punch, et que son nègre lui eut allumé sa pipe, il congédia les domestiques, et nous restâmes seuls. Pendant quelque temps, mon oncle, qui paraissait préoccupé, aspira et poussa sa fumée sans rien dire ; mais, tout à coup, rompant le silence :

» – Eh bien, Williams ? me dit-il.

» Je n'étais pas préparé ; je bondis sur ma chaise.

» – Eh bien, mon oncle ? balbutiai-je.

» – Il faut enfin que nous parlions un peu de toi, mon enfant. Quand je suis venu, ton pauvre père avait assez à s'occuper de lui.

» Je me mis à pleurer.

» – De sorte que je ne pus pas lui demander ce qu'il comptait faire de toi. Eh bien, voilà que tu sanglotes ? Allons donc, toi qui sors du collège, tu devrais être ferré sur la philosophie. Hier, c'était mon pauvre frère ; demain, ça sera moi ; dans huit jours, toi peut-être ; il faut prendre la vie pour ce qu'elle vaut et pour ce qu'elle dure, vois-tu ; toutes tes larmes ne feront pas revenir le pauvre Jack Blundel ; ainsi, crois-moi, essuie tes yeux, bois un verre de punch, prends une pipe, et causons comme deux hommes.

» Je remerciai mon oncle quant au punch et à la pipe ; mais j'essuyai mes yeux et je m'efforçai de ne pas pleurer.

» – Maintenant, me dit mon oncle en jetant sur moi un regard de côté, voyons, quels sont tes plans d'avenir ?

» – Mais, dis-je, je voulais me consacrer à l'éducation, et je crois que les études que j'ai faites me rendent capable de cette sainte mission.

» – Ta, ta, ta, dit mon oncle, ce langage-là était bon quand tu étais le fils d'un pauvre fermier. Mais maintenant, tu es le neveu d'un riche nabab, cela change bien la thèse. Je n'ai pas d'enfants, et Dieu merci ! comme je ne compte pas me marier, je n'en aurai probablement jamais ; tout ce que je possède te reviendra donc. Ce serait une chose curieuse que de voir un maître d'école ayant cent mille livres de rente ; tu comprends que cela ne se peut pas. Voyons, cherchons au-dessus de cela, monsieur le gentleman.

» – Que voulez-vous, mon oncle ! Je ne puis vous dire, moi ; je ne suis qu'un pauvre savant qui ne connais pas le monde, qui ne suis bon à rien qu'à mener une vie de travail et d'études, et, avec votre permission, je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'en revenir à mes premières idées.

» – À tes premières idées ! Mais tu es fou, mon ami : avec ta fortune ou avec la mienne, ce qui est la même chose, tu peux,

selon que tu seras avare ou vaniteux, aspirer aux plus riches partis de Londres ou bien t'allier à quelque famille noble ou ruinée qui t'apportera de la considération.

» – Moi, mon oncle, moi me marier ! m'écriai-je.

» – Et pourquoi pas ? As-tu fait des vœux ?

» – Moi, me marier !… Je pourrais me marier… Je pourrais épouser…

» Je m'arrêtai… Le nom de Jenny était sur mes lèvres… C'était la première fois que je concevais l'idée d'un pareil bonheur… Posséder cette blonde et charmante jeune fille qui depuis six ans était tout pour moi ! Épouser Jenny ! Jenny être ma femme ! Cela était possible ! Mon oncle me disait qu'avec sa fortune je pouvais aspirer à tout. Rien que l'espoir, c'était déjà plus de bonheur que je n'en pouvais supporter. Je sentis que j'étouffais, que j'allais me trouver mal. Je me précipitai hors de l'appartement, et je m'élançai dans le jardin, cherchant de la fraîcheur et de l'air. Mon oncle crut que j'étais fou ; mais, pensant que, lorsque ma folie serait passée, je reviendrais, il demanda d'autre tabac et d'autre punch, bourra pour la deuxième fois sa pipe, remplit pour la sixième fois son verre, et continua de boire et de fumer.

» C'était un homme de grand sens que mon oncle. Quand j'eus fait deux ou trois fois le tour du parc en courant et en me livrant à mes rêves, je rentrai un peu plus calme, et le retrouvai assis à la même place, achevant sa troisième pipe et son deuxième bol, et aspirant et expirant sa fumée avec le même calme et la même volupté.

» – Eh bien, me dit-il, veux-tu toujours être instituteur ?

» – Mon oncle, lui répondis-je, quoique ce soit ma vocation réelle, je crois que Dieu a décidé qu'il en serait autrement ; mais, continuai-je, j'ai vu quelquefois passer devant moi de ces jeunes gens qu'on appelle du monde et qui sont faits pour aller

dans la société et plaire aux femmes ; et je vous avouerai, mon oncle, que, plus je me les rappelle, plus je les crois d'une autre espèce que moi et susceptibles d'un perfectionnement que je ne puis atteindre…

» Mon oncle se mit à rire.

» – Vois-tu, Williams, me dit-il lorsque l'accès fut passé, toute la différence qu'il y a entre eux et toi, c'est qu'ils ont la tête pleine de termes de chasse, de course et de paris, et toi de mots hébreux, grecs et latins. Quand tu auras oublié ce que tu sais pour apprendre ce qu'ils savent, tu feras un cavalier tout aussi inutile, tout aussi impertinent, et par conséquent tout aussi présentable que pas un d'entre eux. Laisse-moi faire seulement, je me charge de diriger ton éducation.

» Je remerciai mon oncle de ses bontés pour moi, et, comme huit heures venaient de sonner à la pendule, je lui demandai la permission de remonter à ma chambre, n'ayant pas l'habitude de veiller plus tard. Mon oncle me fit signe de la main que je pouvais me retirer, ralluma sa pipe, qui s'était éteinte pendant son accès d'hilarité, et sonna le rajah pour avoir un troisième bol de punch.

» On devine facilement que, si je me retirai dans mon appartement, ce n'était pas pour dormir. Je passai une partie de la nuit à rêver les yeux ouverts, et, quand le sommeil vint, il continua les rêves de la veille. Le lendemain, je fus réveillé sur les neuf heures du matin par un monsieur fort élégant qui, conduit par le valet de chambre de mon oncle, entra dans ma chambre, suivi de son groom qui portait un paquet.

» – Le tailleur de monsieur, dit le valet de chambre.

» Je regardai la personne qu'on m'annonçait sous ce titre, et j'avoue que, si je n'avais pas été prévenu, je n'aurais jamais cru qu'un homme d'un extérieur aussi distingué professât une condition si humble. Je doutais même encore de ce qu'avait dit

le valet de chambre, lorsque l'homme au groom, voyant que je le regardais sans bouger et sans dire un mot, crut qu'il était de son devoir de m'adresser la parole.

» – J'attends le bon plaisir de milord, me dit-il.

» – Pour quoi faire ? répondis-je.

» – Pour lui essayer différents habits que je lui apporte tout faits, et pour prendre la mesure de ceux qu'il me fera l'honneur de me commander !

» – Eh bien, dis-je, ayez la bonté de les poser là, je les essayerai.

» – Milord n'y pense pas, me dit le tailleur ; il faut que ce soit moi-même qui juge de la manière dont ils iront. Si le pantalon était d'un pouce trop étroit ou trop large, si le gilet ne descendait pas juste à son point, et si l'habit faisait un seul pli, je serais un homme déshonoré.

» – Mais, continuai-je avec hésitation… je vais donc être forcé de me lever ?…

» – Milord n'est forcé à rien, mon devoir est d'attendre qu'il soit prêt ; j'attendrai.

» Et, en effet, il resta debout et attendait.

» Comme je vis qu'effectivement il était décidé à attendre et que je n'osais lui dire de passer dans une chambre à côté, je me décidai, quoi qu'il m'en coûtât, à descendre du lit devant lui ; il ne jeta qu'un coup d'œil rapide sur moi, et, se tournant vers son groom :

» – Le n° 1, dit-il ; milord est de première taille.

» Le groom tira un costume noir complet. Le tailleur me l'essaya ; on eût dit qu'il était fait pour moi, tant il allait miraculeusement à ma longue personne. Puis, m'ayant pris immédia-

tement les mesures nécessaires pour m'exécuter toute une garde-robe, il se retira. Je le reconduisis jusqu'à la porte en le remerciant de la peine qu'il avait prise.

» Je rentrai dans ma chambre, fort empressé de voir quel changement mon nouveau costume avait apporté dans mon individu.

» Je n'étais pas reconnaissable, et je commençai à croire que mon oncle avait raison, et que, si jamais je parvenais à dompter cette malheureuse timidité qui était la source de toutes mes peines, j'arriverais à être un homme comme un autre.

» J'étais, je dois l'avouer, assez content de mon examen, lorsque le valet de chambre rentra, suivi d'un gentleman en tenue complète de bal. Comme je n'étais pas préparé à cette visite de cérémonie, elle commença par me troubler prodigieusement, et je ne savais si je devais avancer vers l'étranger, lorsque le valet de chambre annonça :

» – Le maître de danse de monsieur !

» Le nouveau venu vint à moi avec une grâce parfaite, jeta un coup d'œil complaisant sur l'écolier qu'il allait avoir à former, et, arrêtant un regard appréciateur sur la partie inférieure de ma personne :

» – Je suis enchanté, milord, me dit-il, d'avoir été choisi pour faire l'éducation d'une aussi belle paire de jambes.

» Je n'étais pas habitué à m'entendre faire des compliments sur mon physique ; aussi celui-ci me démonta-t-il complètement. Je voulus répondre, je balbutiai. J'essayai de faire un pas, et j'emmêlai si bien l'une dans l'autre ces belles jambes qui faisaient l'admiration de mon maître que je pensai tomber de tout mon long. Il me retint.

» – Bien ! dit-il, bien ! Je vois que nous n'avons reçu aucun principe. Cela vaut mieux, nous n'aurons pas de mauvaises habitudes à rompre.

» – Le fait est, répondis-je, qu'à l'exception de ce que j'ai les genoux et la pointe des pieds un peu en dedans, je crois que, quant au reste du corps, je ne manque pas… je possède… je…

» – Bon ! bon ! s'écria mon optimiste, je vois que milord n'a pas la parole facile ; tant mieux ! cela prouve que l'intelligence s'est portée aux extrémités. Soyez tranquille, milord, nous la développerons si elle y est, et, si elle n'y est pas, nous l'y ferons descendre. Allons, milord, commençons.

» Je serais bien en peine de dire ce qui se passa dans cette première leçon. Tout ce dont je me souviens, c'est que ma science approfondie des mathématiques me fut d'un prodigieux secours pour conserver mon équilibre et garder le centre de gravité dans les cinq positions. Quand mes pieds sortirent de l'instrument de torture dans lequel ils firent leur apprentissage, ils se refusaient littéralement à porter mon corps, si mince qu'il fût, et je boitais des deux jambes lorsque je descendis dans la salle à manger, où mon oncle m'avait fait prévenir qu'il m'attendait pour déjeuner.

» – Ah ! ah ! me dit-il en me regardant des pieds à la tête, te voilà, Williams ? Sur mon honneur, tu as l'air d'un véritable dandy ; on voit déjà à tes pieds que tu as pris une leçon de danse ; il n'y a plus que tes bras qui sont toujours bêtes ; mais sois tranquille, avec quelques leçons d'armes, cela se passera.

» – Comment ! mon oncle, vous voulez que j'apprenne à tirer l'épée ? et pour quoi faire ?

» – Pour te battre si on se moque de toi, pardieu !

» Il me passa un frisson par tout le corps.

» – Est-ce que tu ne serais pas brave, par hasard ?

» – Je ne sais pas, mon oncle, répondis-je, je n'ai jamais pensé à cela.

» – Enfin, si on insultait une femme que tu aimasses, que ferais-tu ?

» – Si on insultait…

» J'allais nommer Jenny ; je me retins.

» – Oui, oui, mon oncle, je me battrais ! soyez tranquille, répondis-je vivement.

» – À la bonne heure ! Mais tu as fait de l'exercice ce matin, tu dois avoir faim, déjeunons.

» Nous nous mîmes à table. Nous venions de prendre le thé, lorsque le maître d'armes arriva. C'était un des plus renommés de Londres. Il ne parut pas d'abord aussi content de mes bras que le maître de danse l'avait été de mes jambes ; mais je fis tant d'efforts à la seule pensée que peut-être un jour Jenny serait insultée devant moi, et que j'aurais le bonheur de la défendre, qu'il me quitta moins mécontent que je n'avais osé l'espérer.

» J'étais, comme vous le voyez, en bon chemin d'amélioration, lorsqu'un matin que mon oncle ne descendait pas à son heure habituelle, je montai dans sa chambre et le trouvai mort dans son lit.

» Il avait été frappé pendant la nuit d'une apoplexie foudroyante. »

Sir Williams s'arrêta à ces mots, et, cette fois, je ne lui versai pas un verre de punch ; je lui tendis la main.

– Cette mort fut un coup terrible pour moi, continua sir Williams après un instant de silence. Je ne pensai pas un instant à l'immense fortune dont elle me rendait maître ; je ne vis que l'isolement auquel elle me condamnait. Mon oncle, sans me

faire oublier mon père, l’avait remplacé près de moi ; c’était peut-être le seul homme qui, par son originalité, pouvait me guérir de la terrible maladie morale dont j’étais attaqué ; lui mort, le mal était incurable, et, pour être tout entier à ma douleur, je donnai congé au maître d’armes et au maître de danse.

» Il faudrait avoir ma fatale organisation pour comprendre à quel point je me trouvai seul et isolé ; je n’avais jamais de ma vie su donner un ordre, et ce furent le général et le rajah, comme mon pauvre oncle les appelait depuis ma méprise, qui continuèrent à mener la maison. Cependant, comme c’étaient deux bons domestiques parfaitement dressés, tout marcha comme d’habitude, et je n’eus malheureusement à m’occuper de rien que de vivre ; de sorte qu’au bout de deux ou trois mois, à l’exception de ma mise, j’étais redevenu le même homme qu’auparavant.

» Le château que mon oncle avait acheté tout meublé était muni d’une fort belle bibliothèque ; c’était là que je passais une partie de ma journée ; parfois aussi, je prenais un Homère ou un Xénophon, j’allais me coucher et lire sur la lisière d’un petit bois qui formait la limite de mes propriétés. Et souvent je m’oubliais tellement dans le siège de Troie ou dans la retraite des Dix Mille que le rajah ou le général était obligé de venir m’y annoncer que le dîner était prêt.

» Un jour que j’étais assis comme d’habitude au pied de mon arbre, lisant un de mes auteurs favoris, je fus tiré de ma préoccupation guerrière par un bruit de cor qui résonna à quelque distance de moi. Je levai la tête, et, au même instant, un renard passa à quelques pas, se glissant dans les herbes. Au même instant, j’entendis les aboiements des chiens, qui venaient de retrouver sa piste, et je vis paraître le limier, puis toute la meute. Ils passèrent à l’endroit même où le renard avait passé ; et, comme j’augurais qu’ils ne tarderaient pas à être suivis à leur tour par les chasseurs, je me retirais pour ne pas me trouver sur leur route, lorsque j’entendis le cor à cinquante pas

à peine de moi, et que, de la lisière d'un bois voisin de celui où j'étais, je vis déboucher toute la chasse, emportée par le galop des chevaux.

» Parmi cette troupe, il y avait une femme qui se maintenait à la tête des chasseurs, menant son cheval avec l'habileté d'une parfaite amazone ; elle était vêtue d'une longue robe collante partout, et avait la tête couverte d'un petit chapeau d'homme autour duquel flottait un voile vert. Je regardais avec étonnement cette hardiesse dont, tout homme que j'étais, je me sentais si loin, lorsqu'en s'approchant du côté où j'étais, une branche accrocha son voile et son chapeau tomba ; je vis alors cette tête rosée et ces cheveux blonds qui m'étaient si connus. Je sentis mes jambes s'affaiblir, je m'appuyai contre un arbre… C'était Jenny. Elle passa comme une vision sans s'arrêter, et laissant à un piqueur le soin de ramasser son chapeau, tant elle était ardente à cette course. En une seconde, tout avait disparu, et, n'étaient les aboiements des chiens, le bruit du cor et les cris des chasseurs, j'aurais cru que je venais de faire un rêve. Tout à coup, en reportant les yeux de l'endroit où j'avais cessé de la voir à celui où elle m'avait apparu, j'aperçus, au bout d'une branche, un lambeau de voile vert ; je m'élançai vers lui, et, grâce à ma longue taille, je parvins à l'atteindre ; je le pris, je le baisai, je le mis sur mon cœur ; j'étais heureux comme jamais je ne l'avais été.

» En ce moment, j'aperçus le rajah qui venait me chercher. Je m'étais oublié, selon mon habitude ; mais, cette fois, tout le monde en eût fait autant. Nous retournions ensemble au château, lorsqu'en passant près d'une haie, nous aperçûmes de l'autre côté de cette haie un homme étendu, et, près de lui, un cheval traînant sa selle ; je reconnus à l'instant l'uniforme des chasseurs que je venais de voir passer. Celui-ci s'était écarté de sa route, et, comme il franchissait tout, ainsi que dans une course au clocher, il n'avait pas vu un saut-de-loup qui était de l'autre côté de la haie, avait voulu le franchir, son cheval s'était abattu, et il était resté évanoui sur place. Nous le relevâmes aus-

sitôt, et, comme nous n'étions qu'à quelques pas du parc, nous le transportâmes au château. Aussitôt arrivé, je renvoyai le rajah chercher le cheval, et j'ordonnai au général de se mettre en quête d'un médecin.

» Heureusement, les soins du docteur étaient peu nécessaires ; aux premières gouttes d'eau que je lui avais jetées au visage, et aux premiers sels que je lui avais fait respirer, le jeune chasseur était revenu à lui ; de sorte que, lorsque le médecin arriva, il trouva son malade sur pied. Soit qu'il jugeât précautionnellement la chose nécessaire, soit qu'il voulût utiliser son voyage, le docteur n'en fit pas moins une saignée, en recommandant au chasseur deux ou trois heures de repos. J'offris aussitôt à mon hôte d'envoyer un courrier chez lui pour calmer l'inquiétude que pourraient concevoir ses parents. Comme il demeurait à deux heures de chemin à peine, il accepta, écrivit à sa sœur qu'ayant perdu la chasse, il était resté à dîner dans un château voisin, et la pria de rassurer son père, si toutefois il avait conçu quelque crainte. La lettre terminée, il la plia, écrivit l'adresse, et me la remit. En la donnant au général, qui devait la porter, je lus machinalement la suscription ; elle portait le nom de Jenny Burdett ; ce jeune homme, c'était son frère !… La lettre s'échappa de mes mains… je balbutiai une excuse… et je sortis sous prétexte d'ordres à donner.

» Lorsque je rentrai, je trouvai sir Henry tout à fait bien ; mais, par compensation, c'était moi qui étais fort mal. La manière dont je l'avais rencontré, la crainte que j'avais éprouvée que l'accident ne fût sérieux, le plaisir que j'avais ressenti en voyant que je m'étais trompé : tout cela m'avait fait oublier un instant ma timidité ; mais elle était revenue plus forte que jamais en apprenant quel lien étroit de parenté unissait sir Henry à celle qui, depuis si longtemps, absorbait toutes mes pensées. Cependant, soit politesse, soit préoccupation, sir Henry ne parut s'apercevoir de rien, et, tout le temps du dîner, il fit les frais de la conversation avec cette facilité élégante que j'aurais donné la moitié de ma fortune et de ma vie pour posséder. Puis, vers les

neuf heures du soir, il se retira, s’excusant de l’embarras qu’il m’avait causé, en me demandant la permission de revenir me remercier de mon hospitalité.

» Lorsqu’il fut parti, je respirai ; toute notre conversation de deux heures, confuse dans ma tête, commença à se classer. D’après ce qu’il m’avait dit de sa famille, je vis que sir Thomas Burdett possédait à peu près deux cent mille livres de rente ; ce qui, en supposant, selon toutes les probabilités, qu’il en gardât la moitié pour lui, faisait trente à trente-cinq mille francs de dot à chacun de ses trois enfants. Du côté de la fortune, je pouvais donc aspirer à la main de miss Jenny, c’est-à-dire être aussi heureux qu’un homme, à mon avis, pouvait l’être sur la terre ; d’un autre côté, sir Henry m’avait laissé entrevoir que son père, retenu habituellement trois mois de l’année dans son fauteuil par la goutte, et habitué, pendant ce temps d’épreuve, à être distrait par la société de ses enfants, tenait à les marier autant que possible dans son voisinage. Comme on l’a vu, nos deux châteaux n’étaient qu’à cinq ou six milles de distance, et, sous ce rapport comme sous l’autre, il m’était donc permis de conserver quelque espoir.

» Malheureusement, seul comme je l’étais, il me fallait faire toutes les démarches moi-même, et je sentais qu’à la seule idée de me trouver en face de Jenny, de lui parler, de lui donner le bras, soit pour la conduire à table, soit pour la mener à la promenade, j’étais tout près de défaillir ; d’un autre côté, si je ne me présentais pas, Jenny étant l’aînée des filles de sir Thomas, un prétendant plus hardi que moi pouvait être plus heureux. Alors Jenny m’échappait, Jenny devenait la femme d’un autre ; cette seule idée était capable de me rendre fou. Je passai une partie de la nuit entre des velléités de courage et des accès d’abattement. Enfin, sur les deux heures du matin, écrasé de plus de fatigue que si, comme Jacob, j’avais passé mon temps à lutter avec un ange, je parvins à m’endormir.

» Je fus réveillé par le rajah, qui entra dans ma chambre pour me remettre une lettre. Je l'ouvris avec un tremblement pressentimental ; elle était de sir Thomas ; il avait appris l'accident de son fils, les soins que je lui avais donnés. S'il n'avait pas beaucoup souffert encore de son dernier accès de goutte, il serait venu lui-même me remercier ; mais, désirant le plus tôt possible s'acquitter de ce qu'il regardait comme un devoir pour toute sa famille, il m'invitait à dîner pour le lendemain.

» J'aurais lu mon arrêt de mort que je ne serais pas devenu plus pâle. La lettre s'échappa de mes mains, et je retombai sur mon oreiller si accablé que le rajah crut que je me trouvais mal. Je lui demandai d'une voix éteinte si le courrier attendait sa réponse ; il me répondit qu'il était parti. Cela me rendit quelque courage ; je n'étais plus obligé de prendre une résolution instantanée.

» La journée se passa dans des alternatives de force et de faiblesse : je me disais bien que cette invitation allait au-devant de tous mes désirs, et qu'elle comblerait de joie tout autre homme se trouvant à ma place et avec les mêmes sentiments ; qu'elle m'introduisait naturellement dans la maison, et cela sous un excellent aspect, celui d'un service rendu ; mais aussi je savais que, chez les femmes surtout, le sentiment qu'elles conservent d'un homme dépend presque toujours de la manière dont il se présente à la première entrevue. Or, je ne me dissimulais pas que, si j'avais quelques qualités essentielles, ce n'était malheureusement pas de celles qui sautent aux yeux : loin de là, pour être estimé ce que je valais véritablement, j'avais besoin d'une investigation profonde et d'une longue intimité. Je me rappelai combien peu m'avait été favorable le coup d'œil que Jenny jeta sur moi lorsqu'elle m'avait rencontré, il y avait six ans, avec mon costume de docteur ; il n'y avait, certes, aucune crainte qu'elle me reconnût, elle avait probablement oublié cette circonstance ; mais moi, je me souvenais de tout, et ce souvenir, c'était pis qu'un remords.

» Enfin l'heure du dîner vint. Je me mis machinalement à table, mais je ne pus manger. Je pensai que le lendemain, à la même heure, je serais chez sir Thomas, en face de Jenny, et qu'alors mon sort se déciderait pour un malheur ou pour une félicité éternelle, et cela sur une gaucherie ou une maladresse que je me verrais faire, et que cependant je ne pourrais pas m'empêcher de faire. Un pareil état n'était pas supportable. Je demandai une plume et de l'encre. J'écrivis à sir Thomas qu'une indisposition subite me privait de l'honneur d'accepter son invitation ; j'appelai le général, et je lui ordonnai de porter cette lettre. Mais, à peine fut-il sorti avec elle que je sentis ma poitrine se serrer. Je montai dans ma chambre, je me jetai sur mon tapis, et je me mis à pleurer.

» Oui, à pleurer, à verser des larmes amères, des larmes d'adieu au bonheur dont je n'étais pas digne, puisque je ne me sentais pas la force de le cueillir sur l'arbre de la vie ; des larmes de douleur, car cette occasion perdue de voir Jenny, je ne la retrouverais peut-être jamais ; des larmes de honte enfin, car je sentais qu'il était honteux à un homme d'être ainsi l'esclave de sa sotte timidité et de sa misérable faiblesse.

» Je passai une nuit affreuse ; je formai vingt projets, tous plus ridicules les uns que les autres. Je voulais écrire à Jenny directement, lui avouer mon amour, lui raconter ma faiblesse, lui dire qu'il n'y avait que deux chances pour moi au monde : vivre près d'elle et vivre éternellement heureux, ou vivre loin d'elle et mourir dans le désespoir. Oh ! je sentais qu'une lettre pareille, je la ferais douloureuse, éloquente, passionnée ; je sentais que je l'écrirais avec mes larmes. Mais comment lui faire remettre une pareille missive ? Puis, une fois remise, si Jenny la prenait du côté ridicule, j'étais un homme perdu ; je ne pouvais plus me présenter devant ses parents, devant elle ; mieux était encore d'attendre les événements, qui semblaient m'avoir pris sous leur protection et pouvaient me conduire à bien : le hasard est souvent notre meilleur ami, et je résolus de m'en rapporter au hasard.

» La journée se passa ainsi, ramenant avec elle un peu de courage. Plus l'heure à laquelle j'aurais dû me rendre chez sir Thomas approchait, plus je trouvais ma terreur de la veille ridicule et exagérée. Il me semblait que, si je n'avais pas refusé son invitation, j'aurais eu le courage de m'y rendre. Puis, quand sonnèrent dix heures du soir, je me dis qu'à cette heure, tout serait fini ; que j'aurais vu Jenny et ses parents ; que je serais un ami de la maison, pouvant y retourner à ma fantaisie ; que, sans doute, Jenny m'aurait dit un mot encourageant ; enfin, que peut-être à cette heure je serais au comble de la joie au lieu d'être un des hommes les plus malheureux de la terre. Le résultat de ce raisonnement fut une résolution formelle d'accepter la première invitation qu'on me ferait. Sur ce, je baisai le lambeau de son voile, et je me couchai.

» Cette victoire sur moi-même me donna une nuit tranquille. Je m'éveillai calme et presque heureux. La journée était magnifique. Aussi, à peine eus-je déjeuné que je pris mon Xénophon, et que, par mon sentier habituel, je gagnai mon arbre. J'étais plongé au plus profond de ma lecture, lorsque je me sentis toucher l'épaule. C'était sir Henry !

» – Eh bien, mon cher philosophe, me dit-il, toujours sauvage et retiré ? Je vous préviens qu'il y a conspiration contre votre misanthropie ; car ne pensez pas que personne de nous ait cru à votre indisposition.

» Je voulus balbutier quelques excuses.

» – Non, continua sir Henry, vous nous avez pris pour des gens à grande cérémonie ; vous vous êtes trompé, et la preuve, c'est que je suis venu aujourd'hui moi-même vous dire exprès qu'on vous attendait sans façon à dîner.

» – Comment ! m'écriai-je, moi ? Aujourd'hui ?

» – Oui, vous, aujourd'hui ; et je vous préviens qu'on ne recevra aucune excuse, qu'on vous attendra jusqu'à ce que vous

veniez, et que, si vous ne venez pas, on ne dînera pas. Voyez si vous voulez prendre sur vous de faire jeûner toute une famille.

» – Non, certainement, répondis-je.

» Je fis un effort.

» – Et j'irai… ajoutai-je en soupirant.

» – À la bonne heure, dit sir Henry, voilà qui est parlé. Que lisiez-vous donc là ? un roman de Walter Scott, des poésies de Thomas Moore, un poème de Byron ?

» – Non, répondis-je, je lisais…

» Je ne sais quelle mauvaise honte me retint au moment où j'allais prononcer le nom du grand capitaine pour lequel cependant j'avais une vénération presque divine. De sorte que je tendis le livre. Sir Henry y laissa tomber un regard.

» – Du grec ! s'écria-t-il. Eh ! mon cher voisin, comment voulez-vous que je lise cela ? Depuis que je suis sorti du collège, Dieu merci ! je n'ai pas jeté les yeux sur un seul de ces grands hommes dont la collection a pensé me faire mourir d'ennui, à commencer par le divin Homère et à finir par le sublime Platon ; de sorte que je puis dire sans fatuité que je me crois maintenant incapable de distinguer l'alpha de l'oméga.

» Je voulus me lever.

» – Non, non, ne vous dérangez, pas, continua sir Henry, je ne fais que passer.

» – Comment ! m'écriai-je, ne m'attendez-vous pas ? ne retournons-nous pas ensemble chez vous ? ne me présentez-vous point à votre famille ?

» – Ne m'en parlez pas, répondit sir Henry ; je suis au désespoir que vous ne soyez pas venu hier ; mais j'ai aujourd'hui un combat de coqs dans lequel je suis engagé pour une somme

considérable. On m'attend, et je n'y puis manquer ; mais soyez tranquille, je ferai diligence, et j'arriverai pour le dessert.

» Si je n'avais pas été assis, je serais tombé. Tout mon courage m'était venu de l'idée que j'entrerais dans le salon de ces dames avec sir Henry. J'avais compté sur un introducteur, et voilà que j'étais obligé de me présenter moi-même, ne connaissant de toute la maison que Jenny… Je laissai tomber mon Xénophon avec un sentiment profond de découragement. Sir Henry ne s'en aperçut pas, et, avec la même aisance et la même facilité qu'il m'avait abordé, il prit congé de moi, me laissant consterné de la promesse que j'avais faite et qu'il n'y avait plus moyen de rétracter.

» Je restai ainsi une heure, accablé, anéanti ; puis je songeai tout à coup que j'avais le temps à peine de m'habiller si je voulais arriver chez sir Thomas à l'heure du dîner. Je me levai vivement, et je revins en courant vers le château.

» Je trouvai sur le perron le général et le rajah, qui, m'ayant aperçu de loin, étaient venus au-devant de moi, fort inquiets de l'allure que j'avais prise, et qui ne m'était pas habituelle. Ils m'avaient cru poursuivi par quelque chien enragé, et accouraient à mon aide.

» Je montai à ma chambre, et retournai toute ma garderobe ; enfin je jetai mon dévolu sur un pantalon café au lait, sur un gilet de soie broché et sur un habit vert-bouteille ; c'était un choix de couleur qui me semblait des plus harmonieux ; et, lorsqu'elles furent assemblées sur ma personne, je fus assez content de leur ensemble. J'ordonnai alors au rajah d'aller faire seller mon cheval, enchanté d'avoir un moment de solitude pour répéter devant ma glace le salut que m'avait appris mon maître de danse. Je vis avec satisfaction que je le possédais encore assez agréablement pour m'en servir avec honneur si je ne perdais pas la tête au moment de le faire. Cependant, je ne fus que médiocrement rassuré par cette répétition, car je ne me dissimulai pas quelle distance infinie il y a entre la théorie et la pratique. J'en

étais à mon septième ou huitième essai lorsque le rajah rentra et me dit que le cheval était sellé. Je jetai les yeux sur la pendule : il n'y avait plus moyen de reculer, l'aiguille marquait quatre heures ; j'avais cinq milles à faire, et ma science de l'équitation n'était pas assez grande pour me permettre, si pressé que je fusse, une autre allure que celle du pas allongé ou du petit trot. Je rappelai en conséquence tout mon courage, et je descendis d'un pas assez délibéré, en essayant de siffler un air de chasse et en me fouettant les mollets avec ma cravache. »

– Je prévois, dis-je, interrompant le narrateur, qu'il va se passer de telles choses qu'un verre de punch n'est pas de trop pour vous donner la force de les raconter.

– Hélas ! dit sir Williams en tendant son verre, quelle que chose que vous prévoyiez, vous n'approcherez jamais de la vérité !...

« J'enfourchai donc assez courageusement mon poney, continua sir Williams, et je me mis en route. Pendant la première heure, la préoccupation que me causait naturellement la nécessité de conserver mon équilibre ne permit pas trop à mon esprit de s'occuper de soins étrangers ; mais, à mesure que je pris mon aplomb, mon inquiétude me revint, plus cruelle que jamais ; de temps en temps, cependant, j'étais rappelé au soin de ma sûreté personnelle par un mouvement plus vif de ma monture. Cela tenait à ce que mes études de danse, ayant radicalement vaincu la disposition naturelle que j'avais à tenir mes pieds en dedans et m'ayant jeté dans l'excès contraire, mes talons faisaient, avec le ventre de ma monture, un angle aigu dont mes éperons formaient l'extrême pointe ; il en résultait que, si peu caracoleur que fût mon cheval, il se fatiguait cependant à la longue de ce chatouillement continuel, et prenait parfois un temps de trot, mouvement qui avait pour résultat de chasser toute pensée étrangère à la situation précaire dans laquelle il me mettait. Mais à peine avions-nous repris une allure un peu plus douce que la réaction s'opérait, et que le danger à venir, bien au-

trement terrible que le danger passé, se dressait devant moi plus menaçant à mesure que j'approchais du terme de mon voyage.

» Tout à coup, au détour de la route, j'aperçus, à un quart de lieue devant moi, à moitié caché par un massif d'arbres verts, le château de sir Thomas. En même temps, une cloche sonna ; je crus que c'était celle du dîner. L'idée d'avoir à m'excuser d'un retard produisit sur moi un tel surcroît d'anxiété qu'oubliant que je ne tenais à mon cheval qu'en vertu d'une espèce de transaction par laquelle je m'étais engagé à ne pas le frapper et lui à ne pas courir, je lui appliquai en même temps mes éperons au ventre et ma cravache sur le cou. L'effet produit par cette crânerie fut aussi prompt que la pensée : sans ménagement et sans transition, mon poney, dont l'ardeur était depuis longtemps contenue, prit immédiatement le galop ; au bout de cent pas, je perdis un étrier, au bout de deux cents pas, je perdis l'autre. Je lâchai aussitôt la bride, et, m'accrochant des deux mains à la selle, je parvins, grâce à cette manœuvre, à conserver mon équilibre ; mais, tout entier à cette préoccupation, je ne distinguais plus rien autour de moi. Les arbres couraient comme des insensés, les maisons tournaient comme des folles. Je voyais cependant, au milieu de tout cela, le château de sir Thomas, qui semblait venir au-devant de moi avec une rapidité incroyable. Enfin le tourbillon qui m'emportait s'arrêta tout court, de sorte que, continuant le mouvement d'impulsion que j'avais reçu, je sautai naturellement par-dessus mes mains comme un enfant qui joue au cheval fondu. Je me crus perdu ; mais, en ce moment, je sentis que je glissais doucement sur un plan incliné, et je me trouvai sur mes deux jambes, aux grandes acclamations de lady Burdett et de sa fille, qui, m'ayant aperçu de loin, et charmées de l'empressement que je paraissais mettre à me rendre à leur invitation, étaient accourues à la fenêtre à temps pour me voir exécuter mon dernier tour de voltige.

» En me sentant sur un terrain solide, je repris quelque courage ; si peu que je comptasse sur mes jambes, j'avais toujours la conscience qu'elles étaient plus disposées à m'obéir que

celles de mon quadrupède. Je rappelai donc mes esprits, et, levant les yeux, j'aperçus devant moi sir Thomas Burdett ; cette vue me donna la force fiévreuse que doit donner à un condamné l'aspect de l'exécuteur. Je marchai assez courageusement à lui, et, les premières paroles de politesse échangées, il me fit passer devant et nous entrâmes. Il n'y avait plus à dire, il fallait payer d'audace. J'enfilai d'un pas rapide une suite d'appartements dont les portes étaient ouvertes et qui conduisaient à la bibliothèque, où m'attendait lady Burdett ; je l'aperçus debout, Jenny était près d'elle. J'entrai dans la chambre. Puis, arrivé à la distance que je crus convenable, j'assemblai mes jambes à la troisième position, et, reportant le pied droit en arrière, je le posai de toute la lourdeur de ma personne et avec toute la force de mon aplomb géométrique sur le gros orteil gauche du baron, qui jeta un grand cri : c'était justement celui où il avait la goutte. Je me retournai rapidement pour lui faire mes excuses ; mais sir Thomas me rassura aussitôt par son air calme et digne, et j'admirai la force stoïque que lui donna sa bonne éducation pour supporter ce pénible accident. Nous nous assîmes.

» L'air gracieux de lady Burdett, la figure angélique de miss Jenny, la conversation facile de sir Thomas me remirent un peu, et je commençai à hasarder quelques paroles. La bibliothèque où nous étions était nombreuse et richement reliée ; je compris que le baronnet était un homme instruit ; j'avançai quelques opinions littéraires qu'il partagea complètement, et je m'étendis alors sur la magnifique collection de classiques grecs que publiait en ce moment le libraire Longmann. Au milieu de l'éloge que j'en faisais, j'aperçus sur un rayon une édition de Xénophon en seize volumes : comme la plus complète que je connaissais n'en formait que deux, cette nouveauté bibliographique excita si vivement ma curiosité qu'oubliant ma honte habituelle, je me levai pour examiner avec quelles matières inconnues on avait pu remplir les quatorze volumes de supplément. Sir Burdett, comprenant mon intention, se leva de son côté pour me prévenir que ce que je voyais n'était qu'une planche rapportée sur laquelle on avait cloué des dos de reliure pour ne pas interrompre

la symétrie de la bibliothèque. Je crus qu'il voulait au contraire m'offrir un de ces volumes, et, désirant lui en épargner la peine, je me précipitai sur le tome huit, et, quelle que chose que pût me dire le baronnet, je tirai si bien, que j'entraînai la planche, laquelle, en tombant sur une table, fit choir à son tour un encrier de porcelaine dont le contenu se répandit aussitôt sur un magnifique tapis turc. À cette vue, je poussai un cri de détresse. En vain sir Thomas Burdett et ces dames m'assurèrent-ils qu'il n'y avait pas de mal, je ne voulus entendre à rien ; je me jetai à plat ventre sur le plancher, et, tirant un mouchoir de batiste, je m'obstinai à étancher l'encre jusqu'à la dernière goutte.

» Cette opération terminée, je mis mon mouchoir dans ma poche, et, ne me sentant point la force de regagner mon fauteuil, je me laissai tomber sur celui qui était le plus proche de moi.

» Une plainte étouffée qui sortit de dessous le coussin au moment où je pesais dessus de toute ma lourdeur me causa une nouvelle alarme. Sans doute, je venais de m'asseoir sur un être animé, et il était évident que cet être, quel qu'il fût, était trop soigneux de sa conservation pour me laisser ajouter impunément le poids de ma personne à celui du coussin sous lequel il était allé chercher un asile. En effet, mon siège fut bientôt agité de mouvements convulsifs pareils à ceux qui secouent le mont Etna lorsqu'Encelade se retourne. Certes, le mieux eût été de me lever aussitôt et de laisser la retraite libre à l'animal que je comprimais d'une façon si abusive ; mais, en ce moment, la fille cadette de sir Thomas entra inquiète et préoccupée en demandant à sa sœur si elle n'avait pas vu *Misouf*. Je compris à l'instant même que j'étais assis sur l'animal égaré, et que moi seul pouvais donner de ses nouvelles ; mais j'avais tardé trop longtemps à me lever pour me lever à cette heure. Un baronnet boiteux, un tapis taché, un chat ou un chien, car je ne connaissais encore l'animal que par son nom et non par son espèce, un chat ou un chien, dis-je, estropié pour le reste de ses jours, c'était pour une personne seule trop de méfaits en dix minutes ; je me décidai à

dérober au moins à tous les yeux mon dernier crime. La position extrême où je me trouvais me rendit féroce. Je me cramponnai sur les bras de mon fauteuil, et à mon poids naturel j'ajoutai toute la pression musculaire dont le désespoir me rendait capable. Mais j'avais affaire à un ennemi résolu de me disputer chèrement son existence ; aussi la résistance devint-elle digne de l'attaque : je sentais l'animal, quel qu'il fût, se replier, se rouler et se tordre comme un serpent. Au fond du cœur, je ne pouvais m'empêcher de rendre justice à sa belle défense ; mais, s'il combattait pour sa vie, je combattais pour mon honneur, je combattais sous les yeux de Jenny. Je sentais que les forces commençaient à manquer à mon adversaire, et cela redoublait les miennes. Malheureusement, la dignité qu'était obligée de conserver la partie supérieure de ma personne m'ôtait une partie de mes avantages ; je fis une fausse manœuvre. Mon ennemi parvint à dégager une patte, et je sentis quatre griffes, quatre épingles, quatre aiguillons m'entrer dans les chairs. J'étais fixé : c'était un chat.

» Soit satisfaction de savoir à quel ennemi j'avais affaire, soit puissance sur moi-même, il fut impossible aux assistants de deviner sur mon visage ce qui se passait vers la partie opposée de ma personne ; la douleur que m'avait causée la griffe de Misouf déchargeait même ma poitrine d'un grand poids. Ce n'était plus un être faible et sans défense que j'égorgeais injustement, c'était un ennemi qui m'avait blessé et dont je me vengeais en toute justice ; ce n'était plus un lâche assassinat que je commettais, c'est un duel franc et loyal dans lequel chacun employait les armes qu'il avait reçues de la nature, et où le vaincu ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même de sa défaite. J'éprouvai alors tout ce que peut donner de force, dans une situation critique, la conscience de son droit ; je me sentis, comme Hercule, la puissance d'étouffer le lion de Némée ; je fis un dernier effort de pression, et je m'aperçus avec joie qu'il était couronné d'un plein succès ; les mouvements cessèrent, le calme se rétablit : mon ennemi était mort ou dompté. En ce moment, un domes-

tique annonça qu'on était servi ; cinq minutes plus tôt, j'étais perdu.

» Le sentiment de ma victoire me donna une espèce d'exaltation grâce à laquelle j'eus le courage d'offrir le bras à lady Burdett. Nous traversâmes les appartements dans lesquels j'avais déjà passé, et nous arrivâmes sans encombre à la salle à manger. Lady Burdett me fit asseoir entre elle et miss Jenny, à qui je n'avais pas encore eu le courage d'adresser la parole, et sir Thomas et miss Dinah, son autre fille, s'assirent en face de nous. Quoique depuis l'aventure du Xénophon mon visage fût resté rouge comme un tison ardent, je commençai cependant à me remettre et à sentir que je rentrais dans une température confortable, lorsqu'un nouvel accident vint de nouveau me faire monter la rougeur au front. J'avais respectueusement placé le plus près possible du bord de la table l'assiette pleine de potage que lady Burdett venait de m'offrir, lorsqu'en m'inclinant pour répondre à un compliment que miss Dinah me faisait sur le bon goût de mon gilet, je pesai sur l'assiette, qui, faisant immédiatement la bascule, renversa sur moi tout ce qu'elle contenait d'un bouillon si brûlant que personne encore n'avait osé en porter une cuillerée à sa bouche. La douleur m'arracha un cri ; le potage avait inondé mon pantalon et coulait jusque dans mes bottes. Malgré le secours de ma serviette et de celles de lady Burdett et de miss Jenny, qui s'empressèrent de venir à mon aide, l'effet du liquide bouillant fut prodigieux ; j'avais la partie inférieure du corps comme dans une fournaise ; mais, me rappelant la puissance que sir Thomas avait eue sur lui-même lorsque je marchai sur son pied goutteux, je renfonçai mes plaintes, et je supportai ma torture en silence, au milieu des éclats de rire étouffés des dames et des domestiques.

» Je ne vous parlerai pas de mes gaucheries pendant le premier service : la saucière renversée, le sel répandu sur la table, un poulet que l'on me passa à découper par déférence ou par trahison, et dont je ne pus jamais trouver les joints, continuèrent à donner à sir Burdett et à sa famille une idée avanta-

geuse du convive qu'ils avaient admis à leur table. Enfin le second service arriva ; c'était là que m'attendait la troisième série des malheurs à laquelle je devais définitivement succomber.

» Parmi les plats du second service, on avait apporté un pudding au rhum tout allumé. Lady Burdett avait eu l'adresse de m'en servir une portion sans qu'il s'éteignît, et j'étais en train d'alimenter, à l'aide d'un morceau piqué au bout de ma fourchette et bien imbibé d'alcool, la flamme qui brûlait sur l'autel placé devant moi. En ce moment, miss Dinah, qui semblait avoir juré ma perte, me pria de lui passer un plat de pigeons qui était près de moi. Dans mon empressement à lui obéir, je me hâtai de fourrer le morceau de pudding tout enflammé dans ma bouche ; autant aurait valu y mettre les charbons ardents de Porcie : il n'y a pas de paroles pour vous faire comprendre une pareille agonie ; mes yeux sortaient de leur orbite. Je poussai une espèce de rugissement nasal qui devait être déchirant à entendre. Enfin, en dépit de ma résolution, de mon courage et de ma honte, je fus forcé de rejeter sur mon assiette la cause première de mon tourment. Sir Thomas, sa femme et ses filles éprouvaient, je le voyais bien, une compassion réelle pour mon infortune et y cherchaient quelque remède, car j'avais l'intérieur de la bouche complètement brûlé ; l'un proposait de l'huile d'olive ; l'autre, de l'eau ; une troisième, et c'était encore miss Dinah, affirma que le vin blanc était ce qu'il y avait de mieux en pareille circonstance. La majorité se réunit à cette opinion. Aussitôt, un domestique m'apporta un verre plein de la liqueur demandée ; par obéissance plutôt que par conviction, je portai le verre à ma bouche, et je la remplis machinalement. Je crus avoir mis du vitriol sur mes brûlures ; soit mauvaise plaisanterie, soit erreur, le sommelier m'avait envoyé un verre de la plus forte eau-de-vie. Sans aucune habitude des liqueurs fortes, je ne pouvais avaler le gargarisme infernal, qui cependant brûlait mon palais et ma langue. Je sentis que, malgré moi, j'allais rejeter l'eau-de-vie comme j'avais rejeté le pudding. Je portai mes deux mains à ma bouche, et je les croisai convulsivement sur mes lèvres ; mais le liquide, repoussé par les convulsions de la nature, s'élança vio-

lemment à travers mes doigts comme à travers le crible d'un arrosoir, et aspergea les dames et tous les plats de la table. Des éclats de rire partirent à l'instant de tous côtés ; vainement Sir Thomas réprimanda ses valets et lady Burdett et ses filles. Je comprenais moi-même qu'il était impossible de ne pas éclater, et cette conviction ajoutait encore à mon martyre ; la sueur de la honte me monta au front ; je sentais une goutte d'eau couler de chacun de mes cheveux. Je perdis alors complètement l'esprit. Pour mettre fin à cette intolérable transpiration, je tirai mon mouchoir de ma poche, et, sans me souvenir ni sans voir qu'il était tout trempé de l'encre du Xénophon, je m'essuyai le visage, qui fut à l'instant barbouillé de noir dans toutes les directions. Pour cette fois, personne n'y tint plus : lady Burdett se renversa en pâmoison sur sa chaise ; sir Thomas tomba en convulsions sur la table ; les jeunes demoiselles étaient près de suffoquer. En ce moment, je jetai les yeux sur une glace qui se trouvait en face de moi, et je me vis !… Je sentis que tout était perdu ; je m'élançai, désespéré, hors de la salle à manger ; je me précipitai dans le jardin. En ce moment, sir Henry rentrait. Voyant un homme fuir à toutes jambes, il me prit pour un voleur, et se mit à ma poursuite en me criant d'arrêter ; mais la honte me donnait des ailes : je franchis le fossé comme un daim effarouché, et, à travers champs, en droite ligne, sans suivre aucune route tracée, je me dirigeai vers Williams-House, et vins tomber haletant et sans force à la porte du château.

» Je fis une maladie de trois mois, pendant laquelle la famille de sir Burdett eut le bon goût de ne pas même envoyer demander de mes nouvelles. À peine pus-je me lever que je fis venir une voiture avec des chevaux de poste, et que je quittai l'Angleterre sans dire adieu à personne, emportant pour toute consolation ce lambeau de voile que je conserverai toute ma vie, et que je veux qu'on mette dans ma tombe après ma mort.

» Maintenant, vous devinez pourquoi vous m'avez vu, l'autre jour, descendre si rapidement le Rigi ; c'est que j'appris à moitié route que, parmi les voyageurs qui me précédaient, il y

avait un compatriote, à qui mon nom et mes aventures pouvaient être connus ; car voilà la vie que je mène, fuyant toute société, dévoré de l'idée que je dois tous mes malheurs à moi-même, et écrasé de la conviction qu'il n'y a pas de félicité possible pour moi dans ce monde ! »

Malheureusement, il n'y avait pas la plus petite chose à répondre à cela ; c'était clair comme le jour et vrai comme l'Évangile. En conséquence, au lieu de me perdre en banalités philosophiques, je fis venir un second bol de punch, et, au bout d'une demi-heure, j'eus la satisfaction de voir sir Williams, sinon consolé, du moins hors d'état de sentir momentanément toute l'étendue de son malheur.

XLVI

Zurich

Le lendemain, j'entrai d'assez bonne heure dans la chambre de sir Williams et le trouvai profondément atterré. Le remède de la veille avait produit un effet tout contraire à celui que j'en attendais. Sir Williams avait le punch triste ; il n'y avait plus rien à faire qu'à le laisser tranquillement mourir du spleen.

– Ah ! me dit-il en m'apercevant et en me tendant les bras, c'est vous, mon cher ami ; vous ne m'avez donc pas abandonné ?

– Comment, abandonné ? mais il me semble que, tout au contraire, je vous ai ramassé sous la table quand l'excès de vos malheurs vous a fait rouler de votre chaise ; je vous ai tendrement mis au lit, et vous ai souhaité tous les songes qui sortiraient cette nuit par la porte dorée. Je ne pouvais faire plus.

– Si, vous pouviez faire plus, et vous venez de le faire : vous pouviez revenir ce matin me voir, et vous êtes revenu. Est-ce que vous consentez à continuer le voyage avec moi ?

– Comment, si j'y consens ! mais sans aucun doute. D'abord, vous avez une excellente voiture ; ensuite, quand vous n'êtes pas honteux, vous ne manquez pas d'esprit ; enfin, sous tous les autres rapports, vous me paraissez un excellent compagnon de voyage. Nous irons tant que la terre pourra nous porter,

et, quand elle ne le pourra plus, eh bien, nous prendrons un bateau.

– Merci ! car si un homme peut me sauver la vie, c'est vous !…

– Je ne demande pas mieux.

– Ainsi, nous partons de Lucerne aujourd'hui ?

– C'est-à-dire, entendons-nous, il faut que nous nous séparions momentanément.

– Comment cela ?

– J'ai une visite à faire.

– Je la ferai avec vous.

– Impossible, mon ami ; je vais voir un brave garçon qui vient de se battre avec un de vos compatriotes qui lui avait logé deux balles dans la poitrine, et qu'il a tué ; de sorte que, dans la position où il est, s'il apercevait un Anglais, voyez-vous, avec cela que vous avez fait mourir son empereur, ce serait capable de lui faire une révolution.

– Je comprends.

– Ainsi, partez pour Zug ; demain je vous y rejoins, et je suis à vous pour tout le reste du voyage, pourvu que vous alliez où je voudrai.

– J'irai partout, je ne vais nulle part.

– Eh bien, c'est chose dite ; à demain, à Zug.

– Ne prenez-vous pas le thé avec moi ?

– Oui, à condition que je vous l'offrirai.

– Écoutez, me dit sir Williams, je comprends que vous teniez à ce que nous alternions.

– Oui, beaucoup.

– Mais j'ai d'excellent thé de caravane, comme vous n'en trouveriez pas dans toute la Suisse.

– À ceci, je n'ai aucune objection à faire ; prenons le thé !

Le thé pris, sir Williams me conduisit jusqu'au port ; nous nous donnâmes pour la dernière fois rendez-vous à Zug ; puis nous sautâmes, Francesco et moi, dans la barque qui nous attendait. Deux heures après, nous étions à Küssnacht.

Je m'informai au maître d'hôtel de la santé du blessé ; il était en excellente voie de convalescence. On m'indiqua sa chambre ; je montai, et, poussant doucement la porte, j'entrai sans bruit ; il était couché, et dormait sur le bras de Catherine, assise auprès de lui, et dont la pâleur attestait le chagrin et les veilles. Je lui fis signe de ne pas réveiller le malade, et je m'assis à une table pour écrire mon nom. Pendant ce temps, il ouvrit les yeux et me reconnut.

– Comment, vingt dieux ! me dit-il, c'est vous, et on ne me réveille pas ! À quoi penses-tu donc, Catherine ? Après mon père, après mon frère, c'est mon meilleur ami, vois-tu. Va l'embrasser pour moi, mon enfant ; amène-le auprès de mon lit, et laisse-nous causer une minute ; et puis, en remontant, n'oublie pas une tasse de bouillon de poulet. L'appétit commence à revenir.

Catherine, religieuse observatrice des ordres de Jollivet, vint m'offrir sa joue, me conduisit près de son amant, et sortit.

– Eh bien, vous avez donc repensé à moi ? C'est bien, je vous en remercie, me dit Jollivet. Vous voyez, ça va mieux. Ah çà ! restez-vous ici jusqu'à la noce ?

– Comment ! jusqu'à la noce ? Et qui est-ce qui se marie donc ?

– Moi.

– Et avec qui ?

– Avec Catherine.

– Eh bien, je vous en fais mon compliment ; vous êtes un brave homme.

– C'est bien le moins que je lui doive après le soin qu'elle a pris de moi. Croyez-vous qu'elle n'a pas encore voulu se coucher une seule nuit ? Elle dort là, assise dans le fauteuil où vous êtes, la tête sur mon traversin. Quand je dis qu'elle dort, elle ne dort même pas, car, toutes les fois que je me réveille, je la retrouve les yeux ouverts.

– Et est-elle heureuse de votre projet ?

– Je ne lui en ai encore rien dit : c'est à part moi que j'ai résolu cela. Ainsi, voyez : dans quinze jours, je serai sur pied, à ce que dit le médecin ; dans trois semaines, la chose peut se faire. Restez jusque-là ou revenez. S'il faut vous attendre, on vous attendra.

– Impossible, mon cher ami. Dans trois semaines, sais-je où je serai ? Je n'ai moi-même plus guère qu'un mois et demi à passer en Suisse ; je suis vivement rappelé en France. Je ne suis pas comme vous, moi, je ne place pas d'échantillons de mes drames à l'étranger : je suis obligé de faire mon débit à domicile.

– Bah ! bah ! qu'est-ce que c'est que quinze jours de plus ou de moins ! Comment ! vous avez consenti à être témoin de mon duel, et vous refusez d'être témoin de mon mariage ? Avec ça, voyez-vous, que si vous attendiez seulement cinq ou six mois, vous pourriez encore être parrain. Voyons, Catherine, continua Jollivet s'adressant à sa maîtresse qui rentrait, une tasse à la main, donne-moi un coup d'épaule.

– Pour quoi faire ? dit Catherine.

– Pour qu'il reste jusqu'à la noce.

– Jusqu'à quelle noce ?

– Jusqu'à la noce de Catherine Franz et d'Alcide Jollivet, qui, s'il n'y a pas d'empêchement du côté de la future, se fera avant un mois, foi d'homme d'honneur.

Catherine jeta un cri, laissa tomber la tasse, et alla se jeter, à moitié évanouie, sur le lit de Jollivet.

– Eh bien, eh bien, qu'y a-t-il ? sommes-nous folle ?

– Oh ! s'écria Catherine, oh ! mon enfant aura donc un père !…

Elle se laissa glisser sur ses genoux.

– Le ciel te bénisse, Alcide, pour le bien que tu me fais ! Dieu m'est témoin que je ne t'eusse jamais rien demandé de pareil ; mais Dieu m'est témoin aussi que, quand tu serais parti, je serais morte ! Oh ! Seigneur, que vous êtes grand, que vous êtes bon, que vous êtes miséricordieux !

Catherine dit ces derniers mots avec une reconnaissance si large, avec une ferveur si profonde et avec une voix si émue que les larmes me vinrent aux yeux. Quant à Jollivet, il voulait faire l'homme fort ; mais la nature l'emporta, et il jeta en pleurant ses deux bras autour du cou de Catherine.

– Adieu, mes enfants, repris-je en m'approchant d'eux ; vous devez avoir mille choses à vous dire, je vous laisse ; soyez heureux !

– Sacredieu ! s'écria Jollivet, je déclare qu'il me manquera quelque chose si vous n'êtes pas à la noce.

– Oh ! revenez, me dit Catherine ; vous m'avez déjà porté bonheur, puisque c'est devant vous qu'il m'a dit ce qu'il vient de me dire ; revenez, et vous me porterez bonheur encore.

– Impossible, mes amis ; tout ce que je puis faire, c'est de passer le reste de la journée avec vous.

– Allons, dit Jollivet prenant son parti, d'une mauvaise paye, il faut tirer ce qu'on peut. Commande le dîner, Catherine, et veille à ce qu'il soit bon.

– Mais nous avons le temps ; je vais faire un tour ; restez ensemble ; dans une heure, je reviendrai.

– Eh bien, allez donc, car vous avez raison, nous avons besoin d'être un instant seuls.

Je revins à l'heure dite. Je passai le reste de la journée avec ces braves jeunes gens, et je ne sais pas si le ciel ne vit jamais deux cœurs plus heureux que ceux que je laissai battant l'un contre l'autre dans cette misérable auberge de village.

En partant de Küssnacht, je fus obligé de reprendre une route déjà connue et de repasser par le même chemin creux de Guillaume Tell ; à Immensee, je fis mes adieux au berceau de la liberté suisse, et je pris une barque pour Zug, où j'arrivai, au bout d'une heure de traversée. Je descendis à l'hôtel du *Cerf,* où j'avais rendez-vous avec mon Anglais ; mais, comme il avait été forcé de faire le tour du lac par Cham, il n'était pas encore arrivé.

Je montai, en l'attendant, sur le belvédère de l'auberge, d'où l'on découvre une vue magnifique qui plonge d'abord sur le lac tout entier, resplendissant à midi comme une mer de feu, s'étend à droite sur la Suisse des prairies, qui se plonge à perte de vue derrière Cham et Buonas, va heurter à gauche les masses colossales du Rigi et du Pilate, qui semblent deux géants gardant un défilé ; puis, glissant entre leur base, s'enfonce dans la vallée de Sarnen, que ferme le Brünig, au-dessus duquel s'élancent, en aiguilles blanches et dentelées, les cimes aiguës et neigeuses de la chaîne de la Jungfrau.

En ramenant humblement mes yeux de ce magnifique spectacle sur la grande route, j'aperçus la voiture de sir Williams qui cheminait honnêtement, conduite par ses deux chevaux de maître et son cocher en livrée. Je mis aussitôt mon mouchoir au bout de mon bâton de voyage, et je l'agitai en signal ; il ne tarda pas à être aperçu, et sir Williams y répondit en faisant mettre ses chevaux au grand trot. Cinq minutes après, il était à côté de moi ; l'hôte montait derrière lui, sous prétexte de nous demander à quelle heure nous désirions dîner, mais en effet pour nous raconter, si nous paraissions disposés à l'écouter, la catastrophe qui engloutit dans le lac une partie de la ville. Comme nous avions aussi grande envie d'entendre le récit que lui de nous le faire, la chose ne fut pas longue à s'arranger.

L'hiver de 1435 avait été si froid qu'à l'exception de la chute de Schaffausen, le Rhin était pris depuis Coire jusqu'à l'Océan. Tous les lacs qui contenaient une eau presque dormante offraient une surface aussi solide que celle du sol. Le lac de Constance lui-même, le plus grand de tous les lacs de la Suisse, fut traversé à cheval et en char ; à plus forte raison ceux de Zug et de Zurich, dont l'un a à peine le huitième et l'autre le quart de son étendue. Alors les animaux des montagnes descendirent jusqu'aux villes, et les magistrats défendirent de tuer le gibier, à l'exception des loups et des ours. Les choses étaient ainsi depuis trois mois à peu près, lorsque, la glace commençant à fondre, on s'aperçut que la terre se gerçait profondément dans plusieurs endroits, et surtout vers la partie de la ville la plus voisine du rivage. Vers le soir, deux rues entières et une partie des murs de la ville se détachèrent du reste, glissèrent rapidement dans le lac et disparurent ; soixante personnes, qui n'avaient pas cru le danger aussi pressant, étaient restées dans leurs maisons menacées, et disparurent avec elles. De ce nombre était le premier magistrat et toute sa famille, à l'exception d'un enfant qu'on retrouva le lendemain, flottant comme Moïse dans son berceau. Cet enfant devint landamman du canton et conserva cette dignité jusqu'à l'âge de quatre-vingt-un ans. Notre hôte nous assura qu'il y avait une heure du jour où, quand le soleil cessait

d'enflammer le lac, on apercevait encore, à quarante pieds environ sous l'eau bleue et limpide, des restes de murs dont un débris avait conservé la forme d'une tour. Quant à ce fait, nous fûmes forcés de nous en rapporter à sa parole, notre regard n'ayant point été assez perçant, à ce qu'il paraît, pour plonger jusqu'à cette profondeur.

Comme, au dire de notre hôte lui-même, il nous restait encore deux bonnes heures avant le dîner, nous les employâmes à parcourir la ville. Notre première visite fut pour l'arsenal.

Comme presque tous les arsenaux de Suisse, il renferme une foule d'armes et d'armures curieuses, dont quelques-unes sont historiques : ce sont des reliques sur lesquelles veille secrètement l'amour national, et que ne sont point encore parvenues à disperser dans les cabinets d'amateurs les offres des brocanteurs, désappointés d'échouer devant les souvenirs qui les rattachent aux villes où elles se trouvent. L'une de ces reliques est la bannière de Zug, teinte encore du sang de Pierre Colin et de son fils, qui se firent tuer en la défendant, en 1422, à la bataille de Bellinzone.

En sortant de l'arsenal, nous entrâmes dans l'église de Saint-Oswald ; elle n'offre rien de remarquable qu'un groupe ou plutôt que trois statues assez naïves : sainte Christine martyre, sainte Appoline et sainte Agathe. Sainte Appoline tient à la main une tenaille où est encore une dent, et sainte Agathe un livre sur la couverture duquel elle présente à la piété des fidèles les deux seins coupés de la Vierge.

À quelques pas de cette église s'élève celle de Saint-Michel, qu'avoisine le cimetière. Depuis Altdorf, on me parlait du cimetière de Zug. En effet, je n'ai jamais vu un tel luxe de croix dorées ; on dirait la musique d'un régiment. Mais ce qui accompagne toute cette cuivrerie d'une manière charmante, ce sont les fleurs qui s'y entrelacent. Jamais cimetière n'a, j'en suis certain, inspiré moins d'idées tristes ; on croirait bien plutôt que toutes les fosses sont des corbeilles prêtes pour des baptêmes ou pour

des noces, que des couches funéraires où dorment les hôtes de la mort. J'ai vu des enfants qui couraient comme des abeilles d'une tombe à l'autre, et qui sortaient le front joyeusement paré de roses et d'œillets qui avaient poussé sur la tombe de leur mère.

À vingt pas de là, cependant, sous un hangar qu'on décore du nom de chapelle, un spectacle tout opposé attend le voyageur ; c'est un ossuaire dans les cases duquel sont rangées quinze cents têtes à peu près, superposées les unes aux autres. Chacune de ces têtes repose sur deux os croisés, et sur leurs crânes dépouillés, qui ont pris la teinte jaunâtre de l'ivoire, une petite étiquette collée avec grand soin conserve le nom et indique l'état de la personne à laquelle appartenaient ces débris.

Quelle mine de joyeuses plaisanteries eussent trouvé là les fossoyeurs d'Hamlet !

Comme, ces merveilles une fois visitées, Zug ne nous offrait rien d'autrement curieux à voir, nous revînmes à l'hôtel, où, au grand désappointement de l'aubergiste, sir Williams donna l'ordre à son cocher de tenir ses chevaux, qui n'avaient fait que quatre lieues dans la matinée, prêts à nous conduire à Horgen aussitôt après le dîner ; de cette manière, nous économisions une demi-journée, et nous pouvions être le lendemain à onze heures à Zurich. L'exécution suivit immédiatement le projet, et, trois heures après avoir quitté le lac de Zug, tout resplendissant des rayons du soleil couchant, nous aperçûmes, à travers le feuillage des arbres, celui de Zurich, tout frémissant de la brise du soir, et tout argenté de la lueur des étoiles.

Rien ne nous arrêtait à Horgen, espèce de petit port qui sert d'entrepôt aux marchandises de Zurich qui passent en Italie par le Saint-Gothard. En conséquence, nous partîmes au point du jour, ainsi que la chose avait été convenue, et, après avoir longé la délicieuse route qui côtoie à droite la rive du lac, et à gauche la base de l'Albis, nous arrivâmes vers midi à Zurich, qui s'intitule modestement l'Athènes de la Suisse.

Cela tient à ce que c'est dans cette ville que sont nés les cent quarante poètes dont Rüdiger Manesse, le Mécène du XIVe siècle, laisse une liste très complète et très ignorée : il est vrai que, dans le XVIIIe, elle a joint à ces noms ceux plus connus de Gessner, de Lavater et de Zimmermann.

Les Zurichois se font remarquer en général par une curiosité naïve qui surprend d'abord, parce qu'on la prend pour de l'indiscrétion ; puis bientôt vous vous apercevez qu'elle prend sa source dans cette bonhomie qui, n'ayant rien à cacher aux autres, n'admet pas que les autres puissent avoir des secrets pour nous.

Pendant que nous déjeunions, tout en causant en italien, nous en eûmes un exemple. Un honnête bourgeois de Zurich, vêtu d'un habit marron, d'une culotte courte et de bas chinés, portant un chapeau à grands bords, des boucles à ses souliers et une grande chaîne de montre à son gousset, se leva du coin du feu où il était assis, fit quelques pas vers nous, s'arrêta pour nous regarder tout à son aise, puis se mit à arpenter la chambre en long et en large, jetant, chaque fois qu'il passait près de notre table, un regard naïvement curieux sur sir Williams et sur moi ; il est vrai de dire que, quoique nous mangeassions au même râtelier, nous formions un singulier attelage.

Enfin il n'y put plus tenir ; il s'arrêta juste en face de nous, appuya ses deux mains sur le pommeau de sa canne, et, sans préparation aucune :

– Qui êtes-vous ? nous dit-il en français.

La question nous surprit, dans un pays où l'on voyage sans passe-port ; nous fûmes donc un instant sans répondre, doutant qu'elle nous fût adressée : aussi le bourgeois s'impatientait-il de notre silence, et, indiquant d'un mouvement de tête que c'était à nous qu'il adressait la parole :

– Je vous demande qui vous êtes ? continua-t-il.

– Qui nous sommes, nous ? répondis-je.

– Oui, vous.

– Nous sommes des voyageurs, parbleu ! *Will you have a wing of this fowl,* continuai-je en anglais pour dérouter notre homme, et offrant à mon vis-à-vis une aile de poulet.

– *Yes, very well, I thank you,* me répondit sir Williams en me tendant son assiette.

Le Zurichois s'arrêta tout court en entendant ce nouveau langage qu'il ne comprenait pas ; il demeura un instant à réfléchir, tenant son menton dans une de ses mains ; puis il se remit à parcourir à pas mesurés la ligne qu'il avait adoptée. Enfin, s'arrêtant une seconde fois :

– Et pourquoi voyagez-vous ? nous dit-il.

– Pour notre plaisir, répondis-je.

– Ah ! ah ! fit le Zurichois.

Alors il se remit à marcher un instant ; puis, s'arrêtant de nouveau :

– Vous êtes donc riches ?

– Moi ?... dis-je, ne pouvant revenir de l'étonnement que me causait ce laisser-aller.

– Oui, vous.

– Vous me demandez si je suis riche ?

– Oui.

– Non, je ne suis pas riche.

– Alors si vous n'êtes pas riche, comment faites-vous pour voyager ? On dépense beaucoup d'argent en voyage.

– C’est vrai, répondis-je, surtout en Suisse, où les aubergistes sont tant soit peu voleurs.

– Hum ! fit le Zurichois en reprenant sa course. Mais enfin, comment faites-vous ? continua-t-il en s’arrêtant de nouveau.

– Mais je gagne quelque argent.

– À quoi ?

– À quoi ?

– Oui.

– Eh bien, le matin, quand je suis bien disposé, je prends une plume et un cahier de papier ; puis, tant que j’ai des idées dans la tête, j’écris, et quand ça forme un volume ou un drame, je porte le paquet à un libraire ou à un théâtre.

Le Zurichois laissa retomber sa lèvre inférieure en signe de mépris, et se remit à arpenter la chambre en paraissant réfléchir profondément à ce que je lui avais dit ; puis, répétant le même jeu de scène :

– Et combien cela peut-il vous rapporter par an ? continua-t-il.

– Mais, l’un dans l’autre, vingt-cinq à trente mille francs.

Le Zurichois me regarda un instant fixement et sournoisement pour s’assurer que je ne me moquais pas de lui ; puis il reprit, comme le malade imaginaire, sa promenade en murmurant :

– Vingt-cinq à trente mille francs ! hum !… vingt-cinq à trente mille francs ! hum ! hum ! hum !… c’est joli, fort joli, très joli !

Il s’arrêta.

– Et votre camarade ?

– Il a cent mille livres de rente.

Le Zurichois reprit sa course, qu'il interrompit à son troisième retour, en ayant l'air d'attendre qu'à notre tour nous lui fissions quelques questions ; mais, voyant que nous nous étions remis à manger du poulet et à parler italien :

– Moi, dit-il, je m'appelle Fritz Haguemann ; j'ai cinq mille trois cents francs de rente, une femme que j'ai épousée par inclination, quatre enfants, deux garçons et deux filles ; je suis bourgeois à Zurich et abonné à la bibliothèque, ce qui me donne le droit d'y prendre des livres.

– Et cela vous donne-t-il le droit d'y conduire des étrangers ?

– Sans doute, dit le bourgeois en se rengorgeant, et, conduits par moi, ils peuvent se vanter qu'ils seront bien reçus par M. Orell, le bibliothécaire, ou par M. Horner, qui est son second.

– Eh bien, lui dis-je, mon cher monsieur Haguemann, puisque nous nous connaissons maintenant comme si nous étions amis depuis dix ans, est-ce que ne pourriez pas, en faveur de cette amitié, me conduire à la bibliothèque ? Vous devez y avoir trois lettres autographes de Jane Gray à Bullinguer, et une lettre de Frédéric à Müller, que je serais fort aise de lire.

– Et comment savez-vous cela ?

– Ah ! comment je sais cela ? Un de mes amis, un savant, ce qui ne l'empêche pas d'être un homme d'infiniment d'esprit, exception qui lui fait quelque tort parmi ses confrères, Buchon, le connaissez-vous ? Je vous le nomme parce que vous aimez à ce qu'on mette les points sur les *i*.

– Je ne le connais pas.

– Ça ne fait rien. Eh bien, Buchon est venu l'année dernière à Zurich, il a lu vos lettres, et il m'en a parlé.

– Ah ! ah ! Eh bien, dites donc, vous me les ferez voir, n'est-ce pas ?

– Avec le plus grand plaisir, et je serai enchanté d'être venu de Paris pour cela : *Let us go, sir, are you coming ?* dis-je en me levant.

– *Yes,* répondit sir Williams.

Et nous nous acheminâmes vers la bibliothèque, conduits par notre respectable introducteur.

Il ne nous avait menti ni sur son influence, ni sur l'amabilité de M. Horner. On nous déroula ce que la bibliothèque de Zurich avait de plus curieux, c'est-à-dire une partie de la correspondance de Zwingli, des manuscrits de Lavater, trois lettres de Jane Gray, trop longues pour que nous les reproduisions ici, et une lettre de Frédéric, assez originale et assez courte pour que nous la mettions sous les yeux de nos lecteurs. Voici à quelle occasion elle fut écrite.

En 1784, le professeur H. Müller publia, avec le soin et la religion d'un véritable Allemand, une collection d'anciennes chansons suisses naïves et vigoureuses comme le peuple qui les chantait. L'éditeur, qu'il ne faut pas confondre avec l'historien, J. de Müller, obtint de Frédéric le Grand la permission de lui dédier ces chants nationaux et les lui envoya, croyant lui faire grand plaisir. Mais c'était un genre de littérature que le roi philosophe appréciait médiocrement ; aussi répondit-il à M. Müller la lettre suivante :

Cher et fidèle savant, vous jugez trop favorablement ces poésies des XIIe, XIIIe et XIVe siècles qui ont vu le jour par vos soins, et que vous croyez si dignes d'enrichir la langue allemande ; à mon avis, elles ne valent pas une charge de poudre, et ne méritent pas d'être tirées de l'oubli où elles étaient ensevelies. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, dans ma bibliothèque particulière, je ne souffrirais pas de pareilles niaiseries, et je les jette-

rais plutôt par la fenêtre. Aussi, l'exemplaire que vous m'envoyez attendra-t-il tranquillement son sort dans la grande bibliothèque publique ; quant à vous garantir beaucoup de lecteurs, c'est ce que ne saurait, malgré toute sa bienveillance pour vous, vous garantir votre roi.

FRÉDÉRIC.

XLVII

Les muets qui parlent et les aveugles qui lisent

En sortant de la bibliothèque, nous allâmes visiter l'hospice des Sourds-Muets, fondé par M. Scherr. Quelques conversations par signes que j'avais eues avant de partir avec un jeune homme de grand talent, sourd-muet lui-même et professeur à l'Institut royal de Paris, m'avaient familiarisé avec les tentatives faites jusqu'à ce jour pour améliorer l'état de ces malheureux et les appeler à prendre leur part des biens que promet la société et des devoirs qu'elle impose. Il avait même eu, avant mon départ de Paris, la complaisance de me donner quelques notes à ce sujet, tout en me priant d'examiner avec soin l'institut de Zurich où, m'avait-il assuré, on était parvenu à faire parler les élèves. Je me sers aujourd'hui de ces notes pour donner à mes lecteurs quelques détails assez curieux et assez ignorés, je crois, sur cette singulière et exceptionnelle éducation[15].

À Sparte, les sourds-muets étaient rangés dans la classe des êtres incomplets ou difformes, qu'il était inutile de laisser vivre puisqu'ils ne pouvaient être d'aucune utilité pour la République. En conséquence, aussitôt qu'on venait de s'apercevoir de leur infirmité, ils étaient mis à mort. À Rome, les lois les déshéritaient d'une partie des droits civils ; elles les déclaraient inha-

---

[15] Ce jeune homme est M. F. Berthier, qui a dû à ses connaissances spéciales sur la matière l'honneur d'être choisi par l'Institut historique pour faire un mémoire sur l'éducation des sourds-muets de toutes les époques et de tous les pays.

biles à gérer leurs biens, leur donnaient des tuteurs et les retranchaient de la société. La religion chrétienne, toute d'amour et de charité, reconnut des hommes dans ces malheureux à qui la nature avare n'avait donné que trois sens ; elle leur ouvrit ses cloîtres, où de premiers germes d'éducation commencèrent à leur être donnés. Cependant, c'était une éducation bien grossière et bien imparfaite puisqu'un auteur du XVe siècle cite comme une merveille un sourd-muet qui gagnait sa vie en tressant des filets pour la pêche.

Ce fut Pedro de Ponce, bénédictin espagnol du couvent de Sahagun, au royaume de Léon, mort en 1584, qui eut le premier l'idée que les sourds-muets, tout privés qu'ils étaient des organes de la parole et de l'ouïe, pouvaient recevoir des idées et les transmettre. Le hasard lui avait donné quatre illustres élèves : c'étaient les deux frères et la sœur du cardinal de Velasco, et le fils du gouverneur d'Aragon. La méthode qu'il avait employée, et que malheureusement on ignore, puisqu'il ne laissa aucun traité sur cette matière, eut un tel succès, que les écoliers d'une classe inférieure lui arrivèrent de tous côtés. Et, parmi ces derniers, quelques-uns firent de si grande progrès qu'ils soutenaient en public des discussions sur l'astronomie, la physique et la logique ; si bien, disent les auteurs contemporains, qu'ils eussent passé pour gens habiles et savants aux yeux mêmes d'Aristote. Dans le même siècle et vers la même époque, c'est-à-dire de 1550 à 1576, un philosophe italien nommé Jérôme Cardan s'occupa, mais secondairement, de cette tâche, et ses écrits sont les premiers dans lesquels on trouve consignée la possibilité d'apprendre à lire et écrire aux sourds-muets.

En 1620, trente-six ans après la mort de Pedro de Ponce et quarante-quatre ans après celle de Jérôme Cardan, un livre parut en Espagne sous le titre de *Arte para enseñar á hablar á los mudos*. C'était un Français, secrétaire du connétable de Castille, qui, dans le but d'adoucir la position du frère de ce connétable, devenu muet à l'âge de quatre ans, avait dirigé ses travaux vers ce nouveau genre de professorat. Dans le livre qui reste de lui et

qui, nous l'avons dit, est le premier, Pierre Bonet se donna comme l'inventeur de sa méthode. Au reste, ce qu'il est impossible de nier, c'est qu'il ne soit pas le premier qui ait introduit dans son ouvrage l'alphabet manuel qu'adopta depuis, à certaines modifications près, le savant et bon abbé de l'Épée.

Vers 1660, J. Wallis, professeur de mathématiques à l'Université d'Oxford, tenta de faire pour l'Angleterre ce que Pierre Bonet avait fait pour l'Espagne, c'est-à-dire de mettre les sourds-muets à même de comprendre les pensées d'autrui et d'exprimer les leurs par gestes ou par écrit. Lui-même se félicite de ses succès dans la carrière à laquelle il s'était dévoué, dans une lettre adressée au docteur Beverley : « En peu de temps, dit-il, mes élèves avaient acquis beaucoup plus de savoir qu'on n'en pourrait supposer d'hommes dans leur position, et ils étaient en état, si on les eût cultivés, d'acquérir toutes connaissances qui se transmettent par la lecture[16]. »

Quelque temps après, un médecin suisse nommé Conrad Amman publia un traité intitulé *Surdus loquens*, et plus tard une dissertation sur la parole, traité qui fut traduit en français par Beauvais de Préau. Au commencement du XVIIIe siècle, la question pénétra en Allemagne. Kerger adressa une lettre, en date de 1704, à Etmuller sur la manière d'instruire les sourds-muets. Soixante-quatorze ans après, l'électeur de Saxe fondait une école à Leipzig et en nommait Heinicke directeur.

Cependant, la France était en retard. Le Portugais Rodrigue Pereire, qui s'était présenté à Paris comme inventeur d'une nouvelle méthode dactylogique et qui avait reçu du roi une pension et le titre de secrétaire-interprète, offrit de vendre le secret de cette méthode. Mais le prix qu'il en demandait ayant été jugé exorbitant, le gouvernement en refusa la communica-

---

[16] *Transactions philosophiques* de Londres, octobre 1698. *Histoire de l'éducation des sourds-muets*, par Ferdinand Berthier, 1830.

tion. Rodrigue Pereire n'entreprit plus alors l'éducation qu'après avoir fait jurer à ses élèves de ne pas révéler son secret qui, gardé religieusement, mourut avec lui. Ce fut vers cette époque qu'une circonstance fortuite révéla à l'abbé de l'Épée sa sainte vocation.

Ses devoirs ecclésiastiques l'ayant appelé un jour chez une dame qui demeurait rue des Fossés Saint-Victor, il trouva ses deux filles occupées à des travaux d'aiguille et remarqua qu'elles étaient si profondément attentionnées à leur ouvrage que le bruit de son entrée ne leur fit pas lever les yeux. Alors le bon abbé s'approcha d'elles et leur adressa la parole ; mais ce fut inutilement : les deux jeunes filles parurent ne pas entendre. Le visiteur, ne pouvant croire à une mystification, s'assit près des travailleuses et attendit. Dix minutes après, leur mère entra, tout fut expliqué en deux mots : les deux jeunes filles étaient sourdes-muettes.

Cette rencontre parut à l'abbé de l'Épée un enseignement du ciel sur la voie chrétienne qu'il avait à suivre. Il demanda la permission de se charger de l'éducation des deux demoiselles, commencée par le père Vanin ; et, sans autre secours que celui des estampes, car il ne connaissait aucune des méthodes adoptées, il entreprit son œuvre de patience et de charité. Mais, ne voulant pas s'en tenir à deux élèves particulières, il commença des cours publics, appelant toutes les intelligences à son secours et demandant aide aux savants de l'Europe dans la tâche qu'il avait entreprise.

Ce fut pendant un de ces exercices publics qu'un inconnu vint lui offrir un livre espagnol qui traitait de la matière. L'abbé de l'Épée, qui ignorait la langue dans laquelle il était écrit, allait refuser de faire cette acquisition, lorsqu'en l'ouvrant au hasard, il tomba sur l'alphabet manuel de Pierre Bonet, gravé en taille-douce. Ce livre était l'*Art d'enseigner à parler aux muets*.

Dès lors, l'abbé de l'Épée partit d'un but et marcha vers un résultat. Sur quatorze mille livres de rente qu'il avait, il n'en ré-

serva que deux pour ses besoins personnels, et consacra le reste à ceux de ses élèves. Enfin, après dix ans de sollicitations auprès du roi, Louis XVI finit par lui accorder, sur sa cassette, une somme annuelle et la jouissance d'une maison voisine du couvent des Célestins. Deux ans après la mort de l'abbé de l'Épée, par ordonnance des 21 et 29 juillet 1791, cette maison devint institution royale. C'était quelques années auparavant que M. Scherr avait fondé l'école de Zurich que nous allions visiter, et qui est attenante à celle des aveugles fondée par M. Funk, vers la même époque à peu près.

Il y avait en ce moment à l'institution dix-huit ou vingt sourds-muets, dont quelques-uns, outre l'alphabet manuel, possédaient encore la reproduction labiale. Comme ce genre d'instruction est peu adopté en France, étant jugé inutile, nous donnerons sur lui quelques détails à nos lecteurs.

La reproduction labiale est la faculté qu'acquièrent les élèves de lire sur les lèvres de ceux qui leur parlent et de répéter mot pour mot les paroles qu'ils ont prononcées. On nous fit venir un beau jeune garçon de quinze ans, au regard intelligent et à la figure mélancolique, qui, en entrant, jeta les yeux sur son professeur et qui, en les reportant sur nous, nous dit en français, sans aucun accent :

– Bonjour, Messieurs.

Nous lui adressâmes alors la parole, et, à toutes les questions que nous lui fîmes, reportant les yeux immédiatement sur son maître, il nous répondit avec ce même ton doux et monotone, sans aucun changement d'intonation, quelle que fût la différence dans la pensée dont les paroles étaient l'expression. Ceci nous paraissait tenir du miracle : c'était tout simplement de la mécanique. Il lisait la réponse qu'il devait nous faire tout haut sur les lèvres de son maître qui la faisait tout bas, et il la reproduisait avec la plus grande exactitude.

Au reste, malgré cette explication, la chose conservait bien encore son côté étonnant. Par quel mécanisme est-on parvenu à faire répéter à un automate des sons que son oreille n'entend pas, et par conséquent ne peut juger ? Mais à l'évidence, cependant, il fallut se rendre : notre jeune muet reproduisit textuellement toutes les phrases que nous lui adressâmes en français, en anglais et en italien, mais toujours avec le même ton monotone et mélancolique, semblable à un écho vivant et rapproché. Et non seulement il nous répéta celle que nous adressâmes à lui, soit à haute voix, soit mentalement, en accompagnant cependant toujours la pensée du mouvement des lèvres, mais encore il répéta celles que, le dos tourné de son côté, nous dîmes devant une glace dans laquelle il allait chercher, sur l'image de nos lèvres, l'ombre de notre parole.

Lorsque nous eûmes fini avec notre muet, on fit appeler un aveugle. Il entra avec cette physionomie ouverte et cette expression heureuse qu'on lit sur la figure de presque tous les malheureux privés de la vue. C'était, comme l'autre, un enfant de quatorze ou quinze ans. Il tenait à la main un gros livre qu'il alla poser sur une table avec la même hardiesse d'allure que s'il y voyait parfaitement ; puis, arrivé là, il se tourna comme par instinct vers son maître.

– Que faut-il que je fasse ? dit-il en souriant.

– Mon cher enfant, lui dit le maître, ce sont deux étrangers, l'un Français, l'autre Anglais, qui ont entendu parler de notre institution et qui viennent pour la voir. Voulez-vous bien leur lire quelque chose ?

– Volontiers, dit l'enfant.

– Quel est le livre que vous apportez ?

– Je n'en sais rien, je l'ai pris au hasard dans la bibliothèque.

– Voyez le titre.

L'aveugle ouvrit le livre, passa son doigt sur les lignes écrites sur la première page, et répondit :

– Ce sont *les Confessions* de saint Augustin.

– En latin ?

– Oui.

– Eh bien lisez-en quelque chose à ces messieurs : au hasard, où vous voudrez, peu importe.

L'enfant sauta une quarantaine de pages. Puis, cherchant avec son doigt un alinéa, il lut cinq ou six minutes en suivant du doigt les caractères, et cela aussi vite qu'aurait pu le faire un autre avec ses yeux.

Je ne sais quel est le mécanisme dont on se sert pour les aveugles de Paris, je n'ai jamais vu d'institution de ce genre ; mais ceux de Zurich apprennent par une méthode aussi simple que facile. Les lettres sont piquées d'un côté du papier avec une épingle, de sorte qu'elles ressortent en relief sur l'autre face. C'est en passant le doigt sur ce relief que l'aveugle lit par le toucher, et remplace un sens par un autre. Nous écrivîmes nous-mêmes, à l'aide d'un alphabet préparé pour ces sortes d'expériences, plusieurs phrases en différentes langues, que l'aveugle lut immédiatement sans hésitation, mais en conservant à chaque langue l'accentuation allemande.

Cette expérience finie, on lui apporta un solfège noté de la même manière, et il chanta plusieurs chants d'église et quelques airs nationaux. Enfin nous recommençâmes pour un air la même expérience que nous avions faite pour une phrase, et il déchiffra à la première vue, solfiant à l'aide de ses doigts, toujours aussi juste qu'aurait pu le faire un musicien de seconde force, d'après la musique qu'il avait vue pour la première fois. Le temps avait passé vite au milieu de ces études si nouvelles pour nous, et notre estomac seul avait compté les heures ; il

sonna celle du dîner, et nous prîmes congé de nos muets et de nos aveugles.

En rentrant à l'hôtel, nous trouvâmes la table prête ; après le repas, nous demandâmes à notre hôte s'il n'y avait pas un café dans la ville. Il nous répondit qu'il y en avait plusieurs, mais que, si nous désirions qu'on nous servît sans quitter l'hôtel, il allait nous faire venir ce que nous désirions du moins éloigné, et en même temps les journaux anglais et français que l'on y recevait. Nous acceptâmes. Dix minutes après, on nous apporta *le National* et le *Times*. Chacun de nous mit la main sur son journal, et, nous enfonçant le plus carrément possible dans nos fauteuils, le coude appuyé sur la table où fumait notre moka, et les pieds étendus vers le feu, nous commençâmes à dévorer notre pâture politique avec l'avidité de voyageurs qui, depuis deux ou trois mois, sont privés de toute nouvelle.

Tout à coup, au milieu de notre lecture, sir Williams poussa un cri étouffé. Je me retournai de son côté, je le vis très pâle.

– Qu'y a-t-il ? lui dis-je, et qu'avez-vous ?

– Lisez, me dit-il en me tendant le journal anglais.

Je jetai les yeux sur l'endroit qu'il m'indiquait et je lus :

« Hier, 3 août, le roi a signé le contrat de mariage de miss Jenny Burdett avec sir Arthur Lesly, membre de la Chambre. »

Je voulus essayer de donner à sir Williams quelque consolation ; mais, m'interrompant en me donnant la main :

– J'ai besoin d'être seul, me dit-il ; devant vous, je n'oserais pas pleurer.

Je serrai la main de ce brave et malheureux jeune homme, et je me retirai dans ma chambre.

XLVIII

Prosper Lehmann

Le lendemain, à sept heures du matin, le garçon de l'hôtel entra dans ma chambre, et me remit une lettre de sir Williams. Il s'excusait de me quitter sans prendre congé de moi, qui, disait-il, avais été si compatissant à ses vieilles douleurs ; mais il craignait de lasser ma patience par ses douleurs nouvelles, et partait pour en supporter seul tout le poids. Cette lettre était accompagnée d'un petit cachet d'or qu'il me priait de conserver en souvenir de lui. Je fis quelques questions au domestique ; mais il ne savait rien de plus, si ce n'est que sir Williams avait passé une partie de la nuit à écrire, et, à trois heures du matin, avait fait mettre ses chevaux à la voiture et avait quitté Zurich.

J'employai le reste de la journée à visiter la cathédrale, qu'on dit fondée par Charlemagne, le cabinet d'histoire naturelle et la tombe de Lavater, tué, comme on le sait, en voulant tirer un de ses amis des mains de soldats français qui le maltraitaient. Masséna, qui a laissé à Zurich une mémoire sans tache, fit ce qu'il put, mais inutilement, pour découvrir le meurtrier.

À six heures, je m'embarquai sur le lac. Je me rappelais la promesse que j'avais faite à Prosper Lehmann au tir de Sarnen, et, comme je me trouvais assez près de Glaris, je pensai que le moment était venu de la tenir.

Je ne sais rien de plus ravissant que de voyager sur les lacs de la Suisse par une belle matinée de printemps ou d'automne, surtout lorsqu'un peu de brise dispense les mariniers de ce servir de leurs rames. La barque glisse alors comme par magie et sans plus d'effort qu'un cygne qui ouvre son aile. Souvent, il semble que c'est le rivage qui fuit, et que c'est le bateau qui reste immobile. Pour moi, j'étais couché au fond du mien, les yeux fixés sur les nuages du soir qui se roulaient et se déroulaient en aspects fantastiques et au fond desquels naissaient, les unes après les autres, toutes les étoiles du ciel ; en même temps, la terre s'illuminait. Ces milliers de maisons qui s'éparpillent aux deux côtés du lac, entourées de leurs clos de vignes, allumaient leurs fanaux nocturnes, et, comme le lac réfléchissait à la fois les lumières de la terre et les lumières du ciel, la barque semblait flotter dans l'éther. Peu à peu, tous les différents objets de ce grand spectacle se confondirent à mes yeux ; ma pensée cessa de les maintenir à la place que leur avait fixée la nature. Je vis des palais se bâtir au ciel, des nuages descendre sur la terre, des étoiles filer au fond du lac, et je m'endormis, espérant aborder pendant mon sommeil dans le port de quelque monde inconnu.

Je me réveillai glacé. J'ouvris les yeux ; il n'y avait plus ni ciel, ni étoiles, ni maisons. Il ne restait de tout cela que le lac qui était fort agité, les nuages qui se fondaient en eau et une brise du nord qui, heureusement, nous poussait vers Rapperswil, où nous arrivâmes en très piteux état, sur les dix heures du soir.

Heureusement, l'auberge du *Paon,* où nous descendîmes, est une des bonnes auberges de la Suisse. Nous y trouvâmes bon visage, bon feu et bon souper ; c'était plus qu'il n'en fallait pour nous remettre. Je demandai à mon hôte s'il pourrait, le lendemain, me procurer un cabriolet et un cheval pour me rendre à Glaris. Il se consulta un instant avec une espèce de garçon d'écurie qui mettait du feu dans ses sabots pour se réchauffer les pieds, et le résultat de la délibération fut que j'aurais ce que je désirais.

Comme ce que j'avais à voir à Rapperswil, c'est-à-dire les tours et le pont, ne pouvait être vu qu'à la lumière du soleil, et que, vu l'orage qui durait toujours, il ne faisait pas même clair de lune, je pris congé d'une société de braves fermiers qui causaient grains et bestiaux, et j'allai me coucher.

Le lendemain, le temps était encore assez incertain ; cependant, le vent était tombé, et l'averse de la veille s'était convertie en une petite pluie fine qui, à la rigueur, n'empêchait pas de voir les objets ; je m'acheminai vers le pont jeté sur le lac, et qui est la première merveille de la ville.

Il fut bâti en 1358 par Léopold d'Autriche, qui, ayant acheté le vieux Rapperswil et la March, voulut établir une communication entre la ville et la rive gauche du lac. Il résulta de ce vouloir ducal un pont de bois reposant sur cent quatre-vingts piles et long de dix-sept cent quatre pas, que je mis, montre à la main, vingt-deux minutes à parcourir.

C'est arrivé au bout de ce pont qu'on voit, en se retournant, Rapperswil sous son aspect le plus pittoresque ; ses tours gothiques lui donnent un petit air formidable qui ne laisse pas que d'être imposant, et que complète la poterne basse et voûtée qui forme une des portes du canton de Saint-Gall.

En rentrant à l'hôtel, je trouvai mon déjeuner et mon cabriolet prêts ; j'avalai lestement l'un, et sautai immédiatement dans l'autre. Notre conducteur s'assit de côté sur le brancard, et nous partîmes au grand galop de notre coursier, qui, quoique paraissant peu habitué encore à la profession de cheval d'attelage, ne nous conduisit pas moins sains et saufs à Weesen, où nous nous arrêtâmes pour passer la soirée et la nuit.

Le lendemain, nous partîmes d'assez bonne heure, et, laissant le lac de Walenstadt à notre gauche, nous suivîmes la route qui longe la Linth. Au bout d'une demi-heure de marche, à peu près, je m'étais vertueusement endormi en lisant l'histoire du Valais du père Schiner, et je ne sais pas depuis combien de

temps durait mon sommeil, lorsque je fus réveillé en sursaut par un mouvement désordonné de mon équipage et par les cris de Francesco. Je rouvris les yeux : notre conducteur n'était plus sur son brancard, notre cabriolet allait comme le vent entre un précipice de quinze cents pieds de profondeur et une montagne presque à pic ; notre cheval s'était tout simplement emporté, fatigué qu'il était de traîner une brouette derrière lui ; au moins, c'est ce que je crus comprendre par ses hennissements et ses ruades.

La situation était assez précaire ; notre conducteur, en abandonnant son poste, avait lâché les rênes ; elles traînaient à terre, s'accrochant à chaque caillou et occasionnant à chaque accroc des écarts peu rassurants sur une route de douze pieds de large au plus. Ressaisir les rênes avec la main était chose impossible, les pieds de notre cheval venant à chaque instant faire luire leurs fers à huit ou dix pouces de notre visage ; sauter à bas du cabriolet était chose impraticable, car, à gauche, emportés par l'élan, nous roulions inévitablement dans le précipice, et, à droite, nous étions écrasés entre la roue et le talus. Francesco priait tous les saints du paradis en allemand et en italien, et avait tellement perdu la tête qu'il n'entendait pas un mot de ce que je lui disais. Je résolus alors de m'en tirer tout seul, puisqu'il n'y avait pas d'aide à attendre de lui. Je parvins à abaisser la capote du cabriolet et à m'emparer d'un de nos bâtons de voyage ; avec son extrémité, je soulevai la bride, que je ressaisis heureusement ; c'était déjà beaucoup, car j'espérais, grâce à elle, maintenir notre cheval dans le milieu de la route jusqu'à Näfels, que j'apercevais à un quart de lieue devant nous ; et je n'avais plus à craindre qu'une chose, c'est que, inaccoutumée depuis sa vieillesse à un exercice aussi violent, la voiture se disloquât. Heureusement, il n'en fut pas ainsi. Nous approchions de la ville avec la vitesse d'un tourbillon ; j'espérais trouver un obstacle contre lequel la course enragée de notre Bucéphale irait se briser ; mais il entra dans la rue sans coup férir, et continua sa route sans tenir compte du changement de localité.

Cependant, la chose ne pouvait durer ainsi, à moins de risquer d'écraser les chiens et les enfants qui se rencontreraient sur notre route. J'avisai donc une maison qui avançait sur la rue, et je décidai que c'était là que finirait notre voyage. En effet, lorsque je me trouvai bien à portée, je tirai violemment les guides de la main droite ; le cheval suivit l'impulsion donnée, et, sans rien voir, il alla comme un bélier donner du front contre la muraille. Le coup fut si violent, qu'il plia sur les jarrets de derrière, reculant presque avec la même promptitude qu'il avait avancé ; mais, dans ce mouvement, il passa sous une enseigne ; je profitai de l'occasion ; je lâchai bride et bâton, et, criant à Francesco d'en faire autant, je saisis de mes deux mains la branche de fer, et, me laissant tirer du cabriolet comme une lame de son fourreau, je restai pendu ainsi qu'Absalon ; seulement, comme ce n'était point par les cheveux, je n'eus qu'à lâcher prise pour me retrouver immédiatement sur la terre, dont, grâce à la dimension de mes jambes, je n'étais distant que de deux ou trois pieds. Quant au cabriolet, au cheval et à Francesco, ils avaient continué leur route triomphale au milieu des cris de *Halt ab ! halt ab !* dont le seul résultat était de donner à leur course une nouvelle vitesse.

Je me mis aussitôt à leur poursuite en criant de mon côté :

– Arrête ! arrête !

Et, fort inquiet au surplus, non pas de la voiture, non pas du cheval, mais du pauvre Francesco qui, dans l'état où il était, ne pouvait guère s'aider lui-même. Je courais ainsi depuis cinq minutes, lorsqu'au détour d'une rue, je trouvai machine, bête et homme étendus mollement sur une couche de fagots qu'ils avaient heureusement rencontrée à la porte d'un boulanger. De tout cela, c'était le cabriolet le plus malade : un des brancards était brisé et le chasse-crotte en lambeaux. Pendant que nous examinions le dommage, notre conducteur arriva, qui en réclama le prix. Cette prétention suscita une grave difficulté, vu que, de mon côté, je prétendis que si quelqu'un avait à se plaindre,

c'était sans contredit moi, qui avais, grâce à la maladresse et à la trahison du cocher, manqué de me casser le cou.

La discussion ayant pris une certaine consistance, nous en appelâmes au juge.

Les plaintes exposées de part et d'autre, le juge ordonna qu'on examinât le cheval, qui fut incontinent reconnu par les gens de l'art pour un poulain de deux ans qui n'avait jamais été mis à la voiture. Il résulta de cet examen un jugement digne du roi Salomon : je fus condamné à payer quinze francs de louage ; mon cocher fut condamné à passer un mois en prison, et le maître d'hôtel du Paon fut condamné au raccommodage de sa carriole. Au reste, une demi-heure suffit au bailli de Näfels pour prendre connaissance de l'affaire, entendre les plaidoyers et prononcer son verdict. Avant de le quitter, je demandai à ce brave homme de juge son nom et son adresse, en lui promettant d'en faire part à mes amis et connaissances. Puis, la chose religieusement inscrite sur mon album, nous reprîmes nos sacs et nos bâtons, et nous continuâmes notre route à pied. Heureusement, nous n'étions plus qu'à deux lieues de Glaris.

En entrant dans la ville, je m'approchai du premier groupe que je rencontrai, et je demandai si l'on connaissait Lehmann le chasseur. Tout le monde me répondit affirmativement ; mais, comme il ne demeurait pas à Glaris même, mais dans un chalet sur le chemin de Mitlödi, un paysan qui faisait route de ce côté m'offrit de me conduire chez lui. Je ne m'arrêtai donc à Glaris que le temps de regarder les peintures à fresque qui ornent une maison en face de l'auberge, et qui représentent un combat entre un croisé et un Sarrasin, une femme jetant un bouquet par une fenêtre et un lion debout derrière des barreaux. Puis nous sortîmes de la ville, et, après dix minutes de marche, mon guide me montra une charmante maisonnette près de laquelle pâturaient deux vaches, et, sous une treille de vigne, Lehmann lui-même se chauffant aux derniers beaux rayons du soleil d'été avec sa femme et sa fille. En effet, je reconnus aussitôt mon ours

des Alpes, et, sautant par-dessus le fossé qui borde la route, je m'avançai vers le chalet. Du plus loin qu'il m'aperçut, il vint à moi.

– À la bonne heure ! me dit-il, voilà un homme de parole. Je commençais à ne pas compter sur vous.

– Et vous aviez grand tort, répondis-je. Avec la promesse d'une chasse au chamois, vous m'auriez fait aller jusqu'au fond du Tyrol. Mais j'ai été tourmenté toute la journée de l'idée que le temps ne serait pas favorable.

– Si fait, dit Lehmann. Voyez les montagnes du fond, elles sont toutes blanches de la neige qui est tombée ce matin. C'est signe de beau temps pour quatre ou cinq jours.

– Et nous en profiterons ?

– Dès demain, si vous voulez.

– Eh bien ! maintenant, il ne me reste plus qu'un aveu à vous faire.

– Lequel ?

– C'est que Francesco et moi, nous avons une faim de loup.

– Tant mieux, vous trouverez notre pauvre cuisine meilleure. Allons, allons, dit-il en allemand à sa femme et à sa fille, alerte ! Un cuissot de chamois à la broche, et des œufs dans la poêle ! Avec cela, on ne dîne pas somptueusement, continua-t-il en se retournant de mon côté, mais au moins on ne meurt pas de faim. Maintenant, voulez-vous venir voir votre chambre ?

– Comment, ma chambre ?

– Oui, oui. Depuis que ma femme sait que vous devez venir, elle vous a préparé votre appartement. Vous avez notre lit de noce, la courtepointe brodée et les deux seuls tableaux qu'il y

ait dans la maison ; ils représentent une dame et un monsieur qui seront, je crois, de connaissance.

Je suivis Lehmann. Il me conduisit dans une charmante petite chambre, devant les croisées de laquelle s'étendait un magnifique balcon chargé de pots de fleurs et sculpté dans le goût de la Renaissance. De ce belvédère, la vue se portait à l'occident sur la chaîne de Glärnisch, suivait la vallée, embrassait la villa de Glaris tout entière, et, remontant la Linth jusqu'à sa source, allait s'arrêter sur la cime blanche et neigeuse du Tödi, qui s'élevait à l'horizon comme un rempart infranchissable et glacé.

– Et maintenant que vous voilà installé, me dit Lehmann, je vais vous laisser faire votre toilette de voyageur. Voici dans cette armoire du kirsch et du sucre, dans ces jarres de l'eau, dans ces tiroirs des serviettes. Si vous avez besoin de quelque chose, vous frapperez du pied, et on montera.

Je restai un instant sur le balcon, puis je me rappelai les deux tableaux dont m'avait parlé mon hôte et qui représentaient un monsieur et une dame de ma connaissance. Je rentrai aussitôt, et, dans des cadres de bois noir, je reconnus, quoique les noms ne fussent pas au bas, les portraits enluminés de Talma et de Mlle Mars, l'un dans le costume de *Sylla*, l'autre dans celui de *l'École des vieillards*. Décidément, mon ours était un homme des plus civilisés.

Mlle Mars et Talma dans une chaumière de la Suisse, dans une vallée perdue de la Linth ! Les deux grands génies dramatiques de notre époque réunis dans une chambre préparée pour moi ! C'était me faire croire à un raffinement d'hospitalité bien étonnant dans un chasseur des Grisons. Mais, quelle que fût la cause de leur présence, elle ne ramena pas moins mon esprit à un tout autre ordre de pensées : la grande décoration des montagnes disparut, la perspective de la vallée s'effaça, le théâtre changea à vue, et je me trouvai en esprit dans la salle de la rue

de Richelieu, assis à l'orchestre et regardant jouer la première représentation de *l'École des vieillards*.

Ce fut un grand triomphe, je me le rappelle. D'abord, c'était une belle œuvre, puis splendidement jouée : jamais Talma et M[lle] Mars ne m'avaient paru plus beaux. On les rappela, on rappela l'auteur. Son frère le traîna de force dans une loge ; ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, le parterre éclata en applaudissements. C'était une fête.

À cette époque, je connaissais déjà un peu Casimir, et j'étais content et heureux pour lui ; je n'ai jamais eu d'envie, et surtout alors où, étant parfaitement inconnu, ce mauvais sentiment ne pouvait m'atteindre. Cependant, j'étais triste, mais d'une idée accablante pour moi. Depuis trois ou quatre ans, j'étais tourmenté du besoin de travailler pour le théâtre ; j'avais consciencieusement étudié nos grands maîtres, j'avais à leur égard une admiration profonde, mais je sentais en moi une impossibilité complète de faire quelque chose dans les règles qu'ils avaient prescrites et suivies. Aussi manquais-je bien rarement une représentation nouvelle, espérant toujours trouver chez les modernes un point de départ pour un monde nouveau, une boussole pour cette étoile encore voilée que je cherchais au ciel, un vent qui me poussât au milieu de cet océan de passions humaines qu'on appelle un drame.

Il y avait quelque chose de ce que je cherchais dans l'œuvre qui venait de se dérouler sous mes yeux. La force, la vérité et la nature avec lesquelles Talma et M[lle] Mars en avaient joué certaines parties me confirmaient dans la certitude qu'on pouvait créer une manière plus franche dans sa forme, plus libre dans son allure, plus vraie dans ses détails. Mais toutes ces perceptions n'étaient encore que les oiseaux dans l'air et les algues sur l'océan qui annonçaient à Christophe Colomb qu'il était dans le voisinage d'une terre, mais sans lui dire où était cette terre.

Six mois après, les acteurs anglais arrivèrent à Paris. Trois ans auparavant, on les avait accueillis au théâtre de la Porte-

Saint-Martin avec des huées et des trognons de pomme. C'est ce qu'on appelait alors de l'esprit national. Cette fois, ils jouaient à l'Odéon, et la meilleure société de Paris faisait queue pour aller applaudir Smithson et Kemble. Je l'avouerai à ma honte, à cette époque, je ne connaissais Shakespeare que par les imitations de Ducis. J'avais vu jouer *Hamlet* par Talma, et, quelque tragique que fût l'acteur dans cette pâle copie, l'ouvrage en lui-même ne m'avait fait qu'un médiocre plaisir ; j'eus donc quelque peine à me décider à aller revoir le même ouvrage joué par Kemble, dont la réputation était loin d'égaler celle de notre grand tragédien.

Il me serait difficile de raconter ce qui se passa en moi dès la première scène : cette vérité de dialogue dont alors je ne comprenais pas un mot, il est vrai, mais dont l'accent simple des interlocuteurs me donnait la mesure ; ce naturel du geste qui s'inquiétait peu d'être trivial pourvu qu'il fût en harmonie avec la pensée ; ce laisser-aller des poses qui ajoutait à l'illusion en faisant croire que l'acteur, occupé de ses propres affaires, oubliait qu'elles se passaient devant un public. Au milieu de tout cela, la poésie, cette grande déesse qui domine toujours l'œuvre de Shakespeare et dont Smithson était une si merveilleuse interprète, bouleversait entièrement toutes les idées acquises, et, comme au travers d'un brouillard, me laissait apercevoir la cime resplendissante des idées innées. Enfin, quand j'arrivai à la scène où toute la cour réunie regarde la représentation fictive de cette tragédie dont la mort du roi de Danemark a fourni le sujet réel ; quand, après avoir vu le jeune Hamlet, dans sa feinte folie, se coucher aux pieds de sa maîtresse, jouant avec son éventail et regardant sa mère à travers les branches, je le vis, à mesure que l'intrigue infernale se déroulait, rendre progressivement à sa figure l'expression lucide et profonde d'une haute intelligence ; lorsque je le vis ramper comme un serpent du côté droit au côté gauche de la scène, s'approcher de la reine la bouche haletante, les yeux étincelants et le cou tendu, et, au moment où, s'apercevant qu'elle ne peut plus supporter le spectacle de son propre crime et qu'elle se trouble, et qu'elle se détourne, et

qu'elle va s'évanouir, il se dresse tout à coup en s'écriant : *« Light ! light ! »*, je fus prêt à me lever comme lui et à crier comme lui : « Lumière ! Lumière ! »

Cinq ans étaient passés depuis cette époque. Talma était mort, Kemble voyageait en Amérique, Smithson, après avoir donné l'élan et l'exemple à toutes les actrices qui, depuis, se sont fait un nom dans le drame moderne, s'était effacée et perdue dans la vie privée comme une étoile qui s'éteint au ciel. Moi-même, après avoir tenté de réaliser mon beau rêve et de retrouver, pareil à Vasco de Gama, un monde perdu, dégoûté déjà, au commencement de ma carrière, comme d'autres l'ont été à la fin de leur vie, je venais chercher au milieu des montagnes de la force pour continuer cette lutte où, comme Sisyphe, il faut incessamment repousser le rocher de la médiocrité qui retombe sur vous. Mlle Mars seule, toujours belle, toujours jeune, toujours comprise et aimée du public, restait debout sur son piédestal, trouvait dans son talent des forces pour résister à tout, même au succès, et, pour dernière satisfaction d'amour-propre, pouvait, en voyageant en Suisse, rencontrer son portrait au fond d'une chaumière.

J'en étais là de mes réflexions philosophiques lorsque Lehmann rentra. J'allai vivement à lui.

– Comment diable avez-vous ces deux portraits ? lui dis-je.

– Je les ai achetés à un colporteur, me répondit-il.

– Pourquoi ceux-là plutôt que d'autres ?

– Parce que c'étaient les portraits de l'empereur Napoléon et de l'impératrice Joséphine.

– Votre colporteur vous a trompé, mon ami. Ces portraits sont ceux de Talma et de Mlle Mars.

– Vraiment ! Ah bien ! À son prochain passage, je m'en vais un peu les lui rendre.

– Gardez-vous en bien, lui dis-je, et conservez-les religieusement, au contraire. Ces portraits ne sont pas ceux de l'empereur et de l'impératrice, c'est vrai. Mais ce sont ceux d'un grand roi et d'une grande reine qui, comme Napoléon et Joséphine, n'ont point laissé d'héritiers.

À la fin du dîner, Lehmann me demanda si je ne voulais pas l'accompagner dans la montagne, où il allait préparer notre chasse du lendemain. Quoique je ne comprisse pas trop comment on pouvait préparer une chasse au chamois, je lui répondis que j'étais prêt à le suivre. Il mit alors du sel plein sa poche, et nous partîmes.

La montagne dans laquelle nous devions chasser s'appelait le Glärnisch : c'est un glacier à deux cimes où les chamois sont retranchés comme dans une forteresse inexpugnable. Nous prîmes la grande route jusqu'à Mitlödi ; alors nous tournâmes à droite, nous suivîmes les bords d'une petite rivière qui n'a point de nom, puis nous la traversâmes en sautant de roche en roche, et nous nous engageâmes dans un bois de sapins qui s'étendait à la base du Glärnisch ; après une heure de marche, nous arrivâmes à sa lisière opposée. Nous marchâmes encore à peu près une autre heure sans suivre aucune route tracée. Enfin, nous trouvâmes une espèce d'arête étroite et raboteuse sur laquelle Lehmann s'engagea sans regarder si je le suivais.

Je le laissai aller. Puis, voyant qu'il continuait sa route sur cette espèce de pont de Mahomet, je l'appelai.

– Eh bien ! me dit-il en se retournant, pourquoi ne me suivez-vous pas ?

– Tiens, parce que je me casserais le cou, moi.

– Vous croyez ?

– J'en suis sûr.

– Diable !

– Est-ce qu'il n'y a pas un autre chemin ?

– Oui, mais j'ai pris le plus court.

– Vous avec eu tort, j'aurais mieux aimé faire une lieue de plus.

– Maintenant, ce n'est point la peine, nous sommes arrivés. Tenez, ajouta-t-il en me montrant du doigt une petite esplanade verte qui s'étendait de l'autre côté du pont qu'il traversait, je vais à cette petite plaine.

– Eh bien ! allez-y. Je vous attendrai ici pour ce soir. Demain, je serai peut-être plus brave.

– Oh ! demain, nous prendrons un autre chemin.

– Meilleur que celui-ci ?

– Une grande route.

– Alors, allez, allez, je me repose.

Je me couchai, les yeux fixés sur Lehmann, qui continua son chemin, traversa sans accident le passage périlleux dans lequel il était engagé, puis, arrivé sur l'esplanade, tira le sel de sa poche et se mit à le semer, comme un laboureur fait du blé. Je le regardai tant que je pus le voir, sans rien comprendre à cette manœuvre et me promettant de lui en demander l'explication à son retour ; mais bientôt il suivit une pente qui le cacha à mes yeux. J'attendis dix minutes encore, regardant du côté où je l'avais perdu de vue. Mais, tout à coup, il reparut à une grande distance de là, tenant à la main une branche d'arbre et suivant, pour revenir au pont, la cime du précipice. Arrivé au lieu de l'arête, il attacha à la branche un mouchoir de cotonnade rouge, planta la branche dans la gerçure d'une pierre, et revint à moi.

– Là, me dit-il. Maintenant, c'est besogne faite !

– Et que va-t-il résulter de cela ?

– Il va résulter que, demain, la rosée fera fondre le sel semé ce soir, et que, comme les chamois sont très friands d'herbe salée, ils se réuniront à cinq ou six, dix peut-être, à l'endroit où leur gourmandise les attirera. Cet endroit est à portée de balle d'un rocher jusqu'auquel je puis arriver sans être vu. À mon coup de fusil, ils fuiront de ce côté ; mais mon mouchoir leur barrera la route, et ils seront forcés d'aller passer tous, les uns après les autres, près de l'endroit où je vous embusquerai. De sorte que nous serons bien maladroits si nous ne rapportons pas chacun notre bête.

Cette assurance me donna un nouveau courage pour le lendemain. Nous redescendîmes vers le chalet, où nous arrivâmes à la nuit noire. Comme Lehmann me menaçait de me réveiller deux heures avant le jour, je me retirai dans ma chambre, et, après avoir fait ma prière dramatique à Talma et à Mlle Mars, je m'endormis du sommeil du juste et rêvai que je tuais six chamois.

XLIX

Une chasse au chamois

Lehmann me tint parole : à trois heures, il entra dans ma chambre tout accoutré pour la chasse. Je sautai à bas de mon lit, et, en un tour de main, je fus prêt à mon tour. J'hésitai quelque temps entre ma carabine, qui portait plus juste et plus loin, et mon fusil, qui m'offrait la chance d'un second coup ; enfin, je me décidai pour mon fusil. Je retrouvai tout servi le reste du souper de la veille ; mais il était de trop bon matin pour que j'eusse envie de lui faire honneur. Je me contentai de remplir ma gourde de kirsch et de mettre un morceau de pain dans mon carnier. Lehmann me vit faire et se mit à rire :

– Ne vous chargez pas trop, me dit-il, nous déjeunerons dans la montagne.

En effet, il mit dans sa carnassière un paquet tout préparé et qui me parut contenir un assortiment de provisions assez confortable.

Nous nous mîmes en marche aussitôt, mais en prenant, comme me l'avait dit Lehmann, un autre chemin que celui de la veille : au lieu de suivre la route, comme nous l'avions fait jusqu'à Mitöodi, nous la traversâmes, et, piquant droit devant nous à travers la plaine, nous arrivâmes, au bout d'une demi-heure, à un petit village que mon compagnon me dit se nommer Seerüti.

Lorsque nous en sortîmes, nous nous trouvâmes sur le bord d'un charmant petit lac tranquille, silencieux et argenté. Un ruisseau qui descendait du Glärnisch et qui venait se jeter, en bondissant sur les cailloux, dans ce charmant miroir des fées, troublait seul de son bouillonnement ce calme délicieux de la nuit. Nous le remontâmes jusqu'à sa source. Puis, arrivés là, Lehmann s'engagea dans la montagne en me faisant signe de le suivre : car, quoique nous fussions encore éloignés de l'endroit où nous comptions trouver le gibier, depuis longtemps nous ne parlions plus, de peur qu'un des échos étranges, comme il y en a dans les montagnes et qui portent la voix à des distances où l'on croirait que la détonation d'un fusil ne pourrait atteindre, n'allât indiscrètement réveiller avant le temps ceux que nous venions saluer à leur petit lever.

Au reste, Lehmann, en chasseur prudent et exercé, avait pris le vent, de sorte que, avec quelques précautions de notre part, ils ne pouvaient ni nous sentir ni nous entendre. Nous marchâmes ainsi une demi-heure, à peu près, dans des chemins assez difficiles, mais cependant encore praticables. De temps en temps, nous passions près de grandes nappes de neige que nous évitions, de peur du bruit qu'elle eût fait en s'écrasant sous nos pieds. L'air se refroidissait sensiblement, nous approchions de la région des glaces. Enfin, au pied d'un rocher, nous aperçûmes une cabane à moitié enterrée. Lehmann en poussa la porte, y entra le premier ; je le suivis.

– Nous voilà arrivés, me dit-il, et ici, nous pouvons parler, car il n'y a plus d'écho qui nous trahisse. Dans un quart d'heure, le jour commencera à paraître, et alors nous irons prendre notre poste.

– Mais, lui répondis-je, ne vaudrait-il pas mieux aller nous placer pendant la nuit ? Nous aurions une chance de plus, celle de ne pas être vus.

– Oui, mais il pourrait arriver qu'un chamois, que nous aurions ainsi précédé à son rendez-vous, rencontrât notre trace, et

alors, non seulement rebroussât chemin, mais encore donnât l'alarme à ses camarades ; ce qui nous ferait faire une course inutile, tandis qu'en arrivant derrière eux, nous ne courons pas risque d'être éventés. Reste la crainte d'être vus ; mais vous n'avez qu'à me suivre et à imiter tous mes mouvements, et je vous réponds que, si malins qu'ils soient, nous leur en revendrons encore. En attendant, si vous le voulez bien, nous allons fermer la porte et nous occuper de certains détails dont vous apprécierez encore mieux l'opportunité dans deux heures qu'à présent.

À ces mots, Lehmann battit le briquet, alluma une chandelle, ouvrit une espèce d'armoire dans laquelle il y avait une casserole, une poêle et quelques assiettes, tira le paquet de sa carnassière, et déposa près de ces ustensiles du vin, du pain, du fromage et du beurre.

– Ah ! ah ! fis-je, manifestant mon approbation pour ces préparatifs.

– Comprenez-vous ? me dit-il. Nous ferons ici, sur cette esplanade, en face d'une des plus belles vues des Alpes, quelque chose de plus délicieux qu'un repas de roi, c'est-à-dire un déjeuner de chasseurs. J'ai pensé que vous aimeriez mieux cela que de revenir à Glaris.

– Et vous avez bien pensé, dis-je. Mais que fricasserons-nous avec notre beurre, et que mangerons-nous avec notre pain ?

– Ah, voilà ! Notre déjeuner est dans le canon de notre fusil.

– Diable ! fis-je, et le mien qui est vide.

– Chargez, alors. Pour moi, c'est chose faite.

Je glissai d'un côté une cartouche contenant dix chevrotines, et de l'autre deux balles mariées.

– Voilà, dis-je, je suis prêt.

Lehmann regarda ce fusil qui se chargeait si vivement et si commodément, me le prit de la main, le tourna et le retourna en secouant la tête.

– Voulez-vous vous en servir et me donner votre carabine ? lui dis-je.

Il hésita un instant.

– Non, répondit-il en me le rendant. Ma carabine est une vieille arme, mais une arme que je connais ; il y a dix ans que nous ne nous sommes quittés que pour dormir chacun de notre côté. Je suis sûr d'elle comme elle est sûre de moi, et toutes ces nouvelles inventions du monde ne nous brouilleront pas ensemble. Gardez votre fusil, je garderai le mien, et dépêchons-nous de gagner notre poste, car les chamois doivent maintenant être au leur.

Nous sortîmes aussitôt. Une légère teinte matinale commençait à blanchir le ciel ; à nos pieds s'étendait le petit lac qui dormait toujours dans l'ombre, ayant à l'une de ses extrémités le village de Seerüti et à l'autre celui de Richisau ; derrière nous s'élevait la crête de la montagne, le long de laquelle pendaient comme une chevelure blanche les extrémités inférieures d'un glacier. Au bout de vingt pas, nous trouvâmes le chemin coupé par un large ravin d'un quart de lieue de longueur, à peu près ; un tronc d'arbre était jeté d'un bord à l'autre. Je regardai autour de nous, et, voyant qu'il n'y avait pas d'autre passage, je posai la main sur le bras de Lehmann. Il me comprit parfaitement.

– Soyez tranquille, me dit-il à voix basse, ceci est mon chemin à moi ; quant au vôtre, il est plus facile. Suivez le bord de ce ravin ; à son extrémité, vous trouverez un grand rocher qui domine une petite esplanade d'une vingtaine de pas ; cette petite esplanade est comme une île entourée de tous côtés de précipices. Aussitôt que j'aurai tiré, les chamois se dirigeront de

ce côté, et, autant qu'il y en aura, autant sauteront du rocher sur l'esplanade, et de l'esplanade de l'autre côté sur une pelouse qu'elle domine elle-même comme elle est dominée par le rocher. Maintenant, gagnez votre affût, ne faites pas de bruit, et attendez.

– Puis-je rester encore un instant ici pour voir comment vous passerez sur l'autre bord sans balancier ?

– Parfaitement, ce n'est pas plus difficile que cela. Voyez.

Lehmann ôta se souliers, mit sa carabine en bandoulière, et, saisissant de ses pieds nus les aspérités du sapin, il s'avança sur ce chemin si étroit et tremblant avec autant d'assurance que j'aurais pu en avoir moi-même sur le pont des Arts.

La chose était, au reste, si effrayante que, rien qu'à regarder cet homme, je sentais le vertige me monter à la tête. Mes cheveux pleins de sueur se dressaient sur mon front, tous les nerfs de mon corps se tordirent comme s'ils voulaient se nouer, et, ne pouvant rester debout devant un pareil spectacle, je fus forcé de m'asseoir.

En quelques secondes, Lehmann arriva à l'autre bord sans accident, et, se retournant, il m'aperçut assis ; à son air étonné, je vis qu'il ne comprenait rien à mon attitude. Aussitôt je me relevai et me mis en route pour ma destination. Au bout de dix minutes, j'arrivai au rocher, je reconnus l'esplanade qui dominait le ravin en entonnoir qui s'étendait à ses pieds. Seulement, je l'avoue, je ne comprenais rien au double bond que devaient faire les chamois, le premier étant de vingt pieds de haut à peu près, et le second, de quinze à dix-huit de large.

Lorsque j'eus fait l'inspection de mon domaine, je m'établis à mon poste, et, portant les yeux vers le point où j'avais quitté Lehmann, je l'aperçus qui, après avoir fait un long détour pour se retrouver à bon vent, gravissait le flanc de la montagne, plutôt comme un serpent qui rampe ou un jaguar qui se traîne que

comme un homme qui a reçu de Dieu des jambes pour marcher et l'*os sublime* pour regarder le ciel.

De temps en temps, il s'arrêtait tout à coup, restait immobile comme un tronc d'arbre. Alors, à force de fixer les yeux sur le même objet, tous les objets se confondaient ; je ne reconnaissais plus le chasseur des rochers qui l'entouraient jusqu'à ce qu'un nouveau mouvement me fît distinguer la nature animée de la nature morte ; puis il se mettait en route avec les mêmes ruses et les mêmes précautions, profitant de tous les accidents de terrain qui pourraient favoriser sa marche en le dérobant aux yeux du gibier défiant qu'il tentait de joindre. Parfois je le voyais disparaître derrière un buisson, je le croyais arrêté à l'endroit où ma vue l'avait perdu. Je restais les yeux fixés à la place où je pensais qu'il devait être ; mais, tout à coup, à trente ou quarante pas de là, je le revoyais marchant sur ses pieds, accroupi sur ses genoux ou rampant sur son ventre, suivant que le terrain lui permettait d'adopter l'un de ces modes de locomotion. Enfin, je le vis s'arrêter derrière un rocher, lever la tête, approcher son fusil de son épaule, viser un instant ; puis, remettant son fusil au repos, traverser un nouvel espace de dix pieds, gagner une autre pierre, appuyer de nouveau sur elle le canon de sa carabine, épauler un instant, puis rester immobile comme le roc qui lui servait d'appui. Il faut être chasseur pour comprendre ce que j'éprouvais ; j'étais haletant, mon cœur bondissait avec une telle force que je l'entendais battre. Enfin, un éclair sillonna la montagne ; une seconde après, le bruit arriva jusqu'à moi, passa au-dessus de ma tête, et alla comme un tonnerre gronder dans les échos du Glärnisch ; quant à Lehmann, il était resté couché au même endroit, sans bouger, après le coup. Je ne comprenais rien à son inaction quand, tout à coup, je le vis reposer l'extrémité de sa carabine sur le rocher, épauler une seconde fois, viser avec la même attention, et un nouvel éclair fut suivi d'une nouvelle détonation ; cette fois, il se leva aussitôt, poussant un cri et faisant un geste pour m'avertir. En effet, au même moment, une ombre passa au-dessus de moi, un chamois tomba sur l'esplanade, et, d'un bond si rapide que j'eus à peine le

temps de le voir, il s'élança de l'autre côté du ravin. J'étais encore tout étourdi de cette rapidité, lorsqu'une deuxième ombre répéta la même manœuvre. Machinalement, je portai mon fusil à mon épaule. Au même instant, une troisième ombre passa ; au moment où elle touchait l'esplanade, je lui jetai mon coup de chevrotine ; il sembla l'emporter dans sa flamme et dans sa fumée. Je courus aussitôt au bord du ravin et j'aperçus mon chamois qui, blessé sans doute, n'avait pu le franchir et s'était retenu par la corne de ses pieds aux petites aspérités du mur en talus qui formait le rocher. Je profitai de cet instant, tout rapide qu'il était, et lui envoyai mon second coup ; aussitôt il lâcha l'angle auquel il se retenait et roula au fond du ravin. Je jetai mon fusil, je descendis de rocher en rocher, d'arbre en arbre, je ne sais comment ; pour le moment, il n'était plus question de vertiges. Je voyais l'animal se débattant dans les convulsions de l'agonie, j'avais peur qu'il ne remontât, qu'il ne trouvât quelque issue souterraine, qu'il ne m'échappât, enfin, par un moyen quelconque ; si bien que, ne m'inquiétant que du moyen de descendre jusqu'à lui, sans penser au moyen de remonter ensuite, je me laissai glisser de la hauteur de trente pieds sur le talus de la pierre, et me trouvai immédiatement, sans autre accident que la disparition entière du fond de ma culotte, auprès de ma victime, sur laquelle je me jetai furieusement, croyant toujours qu'elle parviendrait à m'échapper tant que je n'aurais pas mis la main dessus. Il n'y avait pas de danger : le pauvre animal était déjà mort.

Je lui liai aussitôt les quatre pattes ensemble, je me le passai autour du cou, et, tout fier de ma capture, je m'apprêtai à aller rejoindre mon compagnon. Malheureusement, c'était là le difficile : j'étais au fond d'un véritable entonnoir, et d'aucun côté le talus n'était assez doux pour que je pusse remonter seul et sans aide. Un instant, je tournai autour de ma fosse, à peu près comme font les ours du Jardin des Plantes ; puis, voyant que je n'avais aucune chance de terminer l'ascension à mon honneur, je me décidai à surmonter ma mauvaise honte et à appeler Lehmann à mon secours. Au moment où j'ouvrais la bouche, je

l'entendis qui m'appelait lui-même ; je lui répondis aussitôt. Un instant après, il parut sur le bord de l'esplanade, ayant deux chamois en sautoir.

– Que diable faites-vous là ? me dit-il, et pourquoi êtes-vous descendu là-dedans ?

– Parbleu ! vous le voyez bien, répondis-je en montrant mon chamois. Je suis descendu y chercher mon déjeuner ; seulement, je ne puis plus remonter, voilà tout.

– Ah ! ah ! dit-il, il paraît que nous avons fait chacun notre affaire. Bravo ! Maintenant, il s'agit de vous tirer de là.

– Mais oui, répondis-je, je crois, en effet, que c'est pour le moment la chose la plus urgente.

– C'est bien, attendez-moi.

– Oh ! vous pouvez être tranquille, je ne me sauverai pas.

Lehmann prit le même chemin que j'avais suivi, descendant à travers les rochers avec une agilité merveilleuse, si bien qu'au bout de quelques secondes, il se trouva au bord du talus duquel je m'étais laissé glisser.

– Maintenant, me dit-il en me jetant le bout d'une corde, voulez-vous vous débarrasser de votre chamois, qui vous alourdit toujours d'une soixantaine de livres ?

– Avec grand plaisir.

– Alors, attachez-lui les pattes à l'extrémité de cette corde, et il va vous montrer le chemin.

En effet, cette opération finie, j'eus le plaisir de voir ma chasse, tirée par Lehmann, gagner les régions supérieures, non sans laisser toutefois des fragments de son poil et même de sa chair à toutes les aspérités du roc ; cela me fit faire de sérieuses réflexions.

– Lehmann, dis-je.

– Hein ? fit le chasseur en mettant la main sur mon chamois.

– Est-ce que vous comptez vous servir pour moi du même procédé que vous venez d'employer à l'égard de cet animal ?

– Oh ! non, me répondit Lehmann, pour vous, ça va être une autre mécanique.

– Bien longue à organiser ?

– Cinq minutes.

– Faites, mon ami, faites.

Lehmann s'éloigna, et je me mis à me promener en sifflant au fond de mon entonnoir. Au bout du temps indiqué, je levai le nez et ne vis personne ; alors je m'assis sur une espèce de rocher qui avait sans doute roulé dans cette espèce de trappe, riant de la position ridicule où je me trouvais. Au bout de dix minutes, je trouvai que j'avais assez ri comme cela, et, me relevant, j'appelai Lehmann. Personne ne me répondit. J'appelai une seconde fois, même silence.

Alors, je l'avoue, une certaine inquiétude me prit. Je ne connaissais pas cet homme dont j'avais, avec tant de confiance, fait mon compagnon de chasse. J'étais perdu dans une montagne où lui seul venait dans ses excursions matinales, enterré à vingt-cinq pieds de profondeur dans une espèce de ravin dont il m'était impossible de regagner seul la crête ; nul ne savait où j'étais. Cet homme pouvait avoir été tenté par mes armes et par une cinquantaine de louis que je lui avais donné à serrer. Cet homme pouvait redescendre tranquillement chez lui et aller désormais chasser d'un autre côté : il ne me tuait pas, il me laissait mourir. Ces craintes étaient stupides, je le sais bien, mais les idées nous viennent en harmonie avec la situation où nous nous

trouvons, et la mienne ne cessait d'être ridicule que pour devenir terrible.

Cependant, je résolus de ne point rester ainsi dans mon trou sans faire au moins quelque effort pour en sortir. Je cherchai un endroit où quelques aspérités plus saillantes me permissent d'appuyer mes pieds et mes mains, et je commençai à tenter l'escalade. Mais je ne tardai pas à me convaincre qu'elle était impossible : deux fois, je parvins à une hauteur de trois ou quatre pieds ; mais, arrivé là, je redescendis au fond de mon ravin, au grand détriment de mes mains et de mes genoux. Je n'en commençais pas moins une troisième tentative, lorsque j'entendis une voix qui me dit :

– Si vous voulez remonter comme cela, défaites vos souliers, au moins.

Je me retournai, c'était Lehmann. Je pensai au ridicule qu'il y aurait à moi de lui laisser soupçonner les craintes que j'avais eues, et je lui répondis d'un air détaché que, comme il avait tardé, j'essayais en attendant, afin de voir comment je m'en serais tiré si je n'avais pu compter sur son secours.

– Ce n'est pas ma faute, reprit Lehmann. Il m'a fallu faire un quart de lieue pour trouver un sapin comme j'en cherchais un pour vous hisser. Mais enfin, voici mon affaire. Je m'en vais vous descendre la mécanique ; vous vous mettrez à cheval sur une des branches et je vous tirerai à moi avec la corde, voilà tout.

En effet, comme on voit, le moyen était on ne peut plus simple : deux bâtons liés en travers faisaient une base qui empêchait ce sapin de tourner. J'enfourchai ma monture, j'empoignai la branche de mes deux mains, comme fait un mauvais cavalier qui s'accroche au pommeau de la selle, et au mot : « Allez ! » je commençai à monter à reculons par un mouvement tout à fait doux et régulier. Au bout de quelques secondes, le mouvement s'arrêta ; j'étais assis sur la pelouse. Je me re-

tournai, et je vis, à quinze pas de moi, Lehmann tenant encore l'autre extrémité de la corde à l'aide de laquelle il m'avait ramené dans les hauts lieux.

– Eh bien ! me dit-il, voilà encore une nouvelle manière de voyager que vous ne connaissiez probablement pas.

– Ma foi, non, répondis-je, et je vous avoue que je ne me sens pas grande vocation pour elle, attendu que je ne trouverais peut-être pas toujours un guide aussi brave et aussi fidèle que vous.

Lehmann me regarda un instant, mais évidemment sans comprendre ce que je voulais lui dire. Puis, ne voulant sans doute pas se donner la peine de chercher plus longtemps l'intention de cette phrase qui lui paraissait obscure :

– Maintenant, me dit-il, ne vous êtes-vous jamais plaint d'avoir des vertiges ?

– Je crois bien ; c'est-à-dire que cela me rend l'homme le plus malheureux qu'il y ait au monde.

– Voulez-vous que je vous en guérisse ?

– Vous ?

– Oui, moi.

– Certainement que je le veux bien.

– Alors, donnez-moi votre tasse de cuir.

– La voilà.

Lehmann se pencha vers l'un des chamois, qui n'était pas encore tout à fait mort, et, lui ouvrant l'artère du cou, il le fit saigner dans ma tasse jusqu'à ce qu'elle fût aux trois quarts pleine.

– Buvez cela, me dit-il.

– Du sang ! m'écriai-je avec répugnance.

– Oui, du sang de chamois. Voyez-vous, c'est le plus sûr remède que vous puissiez trouver.

– Non merci, dis-je, je ne m'en soucie pas, j'aime mieux garder mes vertiges. D'ailleurs, pour le moment, j'ai plus faim que soif, et, si le cœur vous en dit, vous pouvez garder pour vous la boisson.

– Merci, me répondit naïvement Lehmann, je n'en ai pas besoin.

Et il vida le sang et me rendit la tasse. Puis, chargeant sur son dos ses deux chamois :

– Puisque vous avez faim, me dit-il, prenez votre animal et allons déjeuner. À propos, qu'est-ce que vous avez donc fait de votre fusil ?

– Ah ! c'est vrai, répondis-je. Eh bien ! il est là-haut sur l'esplanade.

– Ne vous donnez pas la peine, me dit Lehmann.

Et, s'élançant de rocher en rocher, il atteignit la plate-forme et reparut un instant après avec l'arme, qu'il avait retrouvée au milieu du chemin.

Nous nous acheminâmes vers la cabane. Comme me l'avait promis Lehmann, je revenais avec un appétit fort distingué ; de sorte que, voulant me rendre utile pour activer la besogne, je lui demandai s'il ne pouvait pas m'employer à quelque chose. Il me montra alors un fourneau composé de pierres assemblées en rond et m'invita à faire le feu. Je fus d'abord un peu humilié de ne pas prendre d'autre part à la confection du repas qui s'apprêtait, mais je pensai que le mieux était d'obéir sans réplique ; il n'y a rien qui avilisse l'homme comme un estomac vide.

Pendant que je m’occupais de ces soins infimes, Lehmann ouvrait un des chamois et en tirait ce qu’on appelle la fressure, c’est-à-dire le morceau le plus délicat et qui, dans nos chasses au chevreuil des environs de Paris, appartient de droit aux gardes qui nous accompagnent. Cinq minutes après, elle bouillait avec assaisonnement de beurre, de vin, de poivre et de sel, au-dessus du feu que j’avais fait et dont l’utilité commençait à me relever moi-même dans mon esprit. Pendant ce temps, Lehmann sortit de la cabane le reste des provisions et les apporta sur une pelouse d’où l’on dominait la vallée.

– Maintenant, lui dis-je, expliquez-moi un peu comment vous avez fait, avec un fusil à un coup, pour tuer deux chamois, tandis que moi, avec un fusil à deux coups, je n’en ai tué qu’un ?

– Oh ! la chose est bien simple, me répondit Lehmann. Lorsque, le matin, les chamois pâturent, ils placent toujours une sentinelle à cinquante ou soixante pas d’eux afin de leur donner l’alarme en cas de danger. Or, vous savez que ce qui effraye le moins le chamois, c’est le bruit d’une arme à feu, qu’ils confondent avec celui du tonnerre et des avalanches. J’ai tiré d’abord sur la sentinelle, qui est tombée sans donner l’alarme, et ensuite, rechargeant mon arme, j’ai fait feu sur le corps d’armée qui avait bien levé la tête à mon premier coup, mais ne s’en était pas autrement inquiété. Ce ne fut qu’au second, et en voyant tomber un de leurs camarades à côté d’eux, que les chamois ont pris la fuite, et que, voyant qu’ils se dirigeaient de votre côté, je vous ai fait signe de vous apprêter à les bien recevoir, ce que vous avez fait. Au reste, il n’y a pas à se plaindre pour un début.

– Dites donc, si, au lieu de me faire des compliments, vous alliez voir si la chose est cuite, hein ? J’y serais bien autrement sensible, parole d’honneur !

– Mais vous avez donc bien faim ? me dit Lehmann.

– Je meurs d’inanition.

– Mangez, en attendant, un morceau de pain et de fromage.

– Merci, je suis trop gourmand pour cela.

Lehmann, voyant qu'il y avait urgence, se leva et revint avec la casserole. Alors commença un de ces déjeuners mémorables dont on se souvient toutes les fois qu'on a faim, et qui fut pour moi le pendant de celui du chasseur d'abeilles et de Bas-de-Cuir lorsque, dans un coin de la prairie, ils mangèrent la fameuse bosse de bison que vous savez.

Deux heures après, nous rentrions à Glaris, portant nos trois chamois sur nos épaules. Lehmann m'avait fait prendre ce chemin sous prétexte de retenir un guide pour le lendemain, mais, en réalité, pour satisfaire ma vanité de chasseur. Je ne sais vraiment pas si je ne lui sus pas plus gré de cette attention que de m'avoir tiré de mon trou.

XXVIII

Reichenau

Je passai le reste de la journée occupé à dépouiller nos chamois des fourrures, desquelles je comptais bien faire des tapis de pied pour ma chambre à coucher. Lehmann me promit de me les faire passer par la première occasion à Genève. Je lui indiquai l'hôtel de la Balance où je comptais les reprendre en revenant de Schaffhausen et de Neufchâtel.

Le lendemain, au point du jour, je me remis en route, accompagné du guide que nous avions retenu la veille à Glaris. Lehmann me conduisit jusqu'à Schwanden ; là, nous entrâmes chez un de ses amis qu'il avait prévenu la veille sans rien m'en dire, et où nous trouvâmes un déjeuner tout préparé. Cette surprise eut pour résultat de m'arrêter trois heures en route ; de sorte que, quelque diligence que nous fissions pendant le reste de la journée, nous fûmes obligés de coucher à Rüti au lieu d'aller jusqu'à Au, comme nous comptions le faire.

À partir du village de Linthal, la route, qui cesse d'être carrossable, devient sentier, serpente à travers de charmantes prairies, laisse à droite la cascade de Fätschbach, s'escarpe par une pente très roide aux flancs du Schreien, et, après une montée d'une demi-heure, conduit au Pantenbrücke. Aucun souvenir historique ne se rattache à ce pont dont la situation pittoresque est le seul mérite ; jeté qu'il est d'une montagne à l'autre et

s'étendant au-dessus d'une gerçure profonde, il domine, étroit et sans parapet, à la hauteur de deux cents pieds, le torrent de la Linth qui bouillonne et blanchit au fond de son lit sombre et encaissé. Le paysage solitaire et déchiré au milieu duquel il se trouve ajoute encore à l'effet de terreur que produit l'abîme, et qu'on éprouve malgré soi au milieu de cette solitude et de ce chaos.

Nous traversâmes le Pantenbrücke, nous nous enfonçâmes dans le Selbsanft, et, tout en côtoyant la petite rivière de Limmern, que nous franchîmes près de sa source, moi en sautant par-dessus, et Francesco et mon guide en relevant leurs pantalons, nous nous engageâmes dans les neiges qui étaient tombées trois jours auparavant. Heureusement, notre guide avait fait cent fois ce chemin pour passer du Linthal dans les Grisons, de sorte que, quoique tout chemin tracé eût disparu, il nous dirigea avec un instinct de montagnard incroyable au milieu des glaces, des roches et des précipices, jusqu'au sommet de la montagne d'où nous découvrîmes alors toute la vallée du Rhin. Trois heures après, nous étions à Ilanz, première ville que l'on rencontre sur le Rhin ; nous descendîmes à l'hôtel du *Lion*.

Le lendemain, nous partîmes pour Reichenau, où nous arrivâmes à midi.

Ce petit village du canton des Grisons n'a de remarquable que l'anecdote étrange à laquelle son nom se rattache. Vers la fin du dernier siècle, le bourgmestre Tscharner, de Coire, avait établi une école à Reicheneau ; on était en quête dans le canton d'un professeur de français, lorsqu'un jeune homme se présenta à M. Boul, directeur de l'établissement, porteur d'une lettre de recommandation signée par le bailli Aloys Toost de Zizers : il était Français, parlait comme sa langue maternelle l'anglais et l'allemand, et pouvait, outre ces trois langues, professer les mathématiques, la physique et la géographie. La trouvaille était trop rare et trop merveilleuse pour que le directeur du collège la laissât échapper ; d'ailleurs, le jeune homme était modeste dans

ses prétentions ; M. Boul fit prix avec lui à quatorze cents francs par an, et le nouveau professeur, immédiatement installé, entra en fonctions.

Ce jeune professeur était Louis-Philippe d'Orléans, duc de Chartres, aujourd'hui roi de France.

Ce fut, je l'avoue, avec une émotion mêlée de fierté que, sur les lieux mêmes, dans cette chambre située au milieu du corridor, avec sa porte d'entrée à deux battants, ses portes latérales à fleurs peintes, ses cheminées placées aux angles, ses tableaux Louis XV entourés d'arabesques d'or et son plafond ornementé, que dans cette chambre, dis-je, où avait professé le duc de Chartres, je me fis donner des renseignements sur cette singulière vicissitude d'une fortune royale qui, ne voulant pas mendier le pain de l'exil, l'avait dignement acheté de son travail ; un seul professeur, collègue du duc d'Orléans, et un seul écolier, son élève, existaient encore en 1832, époque à laquelle je visitai leur collège ; le professeur est le romancier Zschokke, et l'écolier, le bourgmestre Tscharner, fils de celui-là même qui avait fondé l'école.

Quant au digne bailli Aloïs Toost, il est mort en 1827 et a été enterré à Zizers, sa ville natale.

Aujourd'hui, il ne reste plus rien à Reichenau du collège où professa un futur roi de France, si ce n'est la chambre d'études que nous avons décrite et la chapelle attenante au corridor, avec sa tribune et son autel surmonté d'un crucifix peint à fresque. Quant au reste des bâtiments, ils sont devenus une espèce de villa appartenant au colonel Pastulazzi ; et ce souvenir, si honorable pour tout Français qu'il mérite d'être rangé parmi nos souvenirs nationaux, menacerait de disparaître avec la génération de vieillards qui s'éteint si nous ne connaissions un homme au cœur artiste, noble et grand, qui ne laissera rien oublier, nous l'espérons, de ce qui est honorable pour lui et pour la France.

Cet homme, c'est vous, Monseigneur Ferdinand d'Orléans, vous qui, après avoir été notre camarade de collège, serez aussi notre roi ; vous qui, du trône où vous monterez un jour, toucherez d'une main à la vieille monarchie et de l'autre à la jeune république ; vous qui hériterez des galeries où sont renfermées les batailles de Taillebourg et de Fleurus, de Bouvines et d'Aboukir, d'Azincourt et de Marengo ; vous qui n'ignorez pas que les fleurs de lys de Louis XVI sont les fers de lance de Clovis ; vous qui savez si bien que toutes les gloires d'un pays sont des gloires, quel que soit le temps qui les a vues naître et le soleil qui les a fait fleurir ; vous enfin qui, de votre bandeau royal, pourrez lier deux mille ans de souvenirs et en faire le faisceau consulaire des licteurs qui marcheront devant vous.

Alors il sera beau à vous, Monseigneur, de vous rappeler ce petit port isolé où, passager battu par la mer de l'exil, matelot poussé par le vent de la proscription, votre père a trouvé un si noble abri contre la tempête. Il sera grand à vous, Monseigneur, d'ordonner que le toit hospitalier se relève pour l'hospitalité, et, sur la place même où croule l'ancien édifice, d'en élever un nouveau destiné à recevoir tout fils de proscrit qui viendrait, le bâton de l'exil à la main, frapper à ses portes, comme votre père y et venu, et cela, quelles que soient son opinion et sa patrie, qu'il soit menacé par la colère des peuples ou poursuivi par la haine des rois.

Car, Monseigneur, l'avenir serein et azuré pour la France, qui a accompli son œuvre révolutionnaire, est gros de tempêtes pour le monde. Nous avons tant semé de libertés dans nos courses à travers l'Europe, que la voilà qui, de tous côtés, sort de terre, comme les épis au mois de mai, si bien qu'il ne faut qu'un rayon de notre soleil pour mûrir les plus lointaines moissons. Jetez les yeux sur le passé, Monseigneur, et ramenez-les sur le présent : avez-vous jamais senti plus de tremblements de trônes et rencontré par les grands chemins autant de voyageurs découronnés ? Vous voyez bien, Monseigneur, qu'il vous faudra fonder un jour un asile, ne fût-ce que pour les fils de roi dont les

pères ne pourront pas, comme le vôtre, être professeurs à Reichenau.

LI

Pauline

Le même soir, j'allai coucher à Coire, et le lendemain, grâce à une voiture que j'eus grand'peine à me procurer dans la capitale des Grisons, j'arrivai vers les onze heures du matin à Ragaz. Ce n'était pas ce petit bourg qui m'appelait, car il n'a rien de remarquable, si ce n'est l'aspect de la Tamina, qui, à quelques pas de l'auberge du Sauvage, sort furieuse de la gorge profonde où elle roule encaissée pendant trois ou quatre lieues, et va se jeter dans le Rhin, mais les bains de Pfäfers, dont la situation pittoresque attire autant de curieux au moins que l'efficacité de leurs eaux amène de malades : aussi partîmes-nous immédiatement pour Valens, où nous arrivâmes après une heure de montée par une pente raide, étroite et bordée de précipices, et une autre heure de marche faite au milieu de charmantes prairies. Une lieue au-delà, la terre semble tout à coup manquer, et, à neuf cents pieds au-dessous de soi, au fond d'une étroite crevasse, on aperçoit le toit couvert d'ardoises de l'établissement, qui a l'aspect d'un monastère ; un petit sentier taillé dans la montagne, et coquettement sablé, offre un chemin facile à la descente, et qui peut durer dix minutes.

Les propriétaires de ces bains, qui rapportent par an de douze à quinze mille francs de rente, sont des moines d'un couvent voisin ; comme la saison commençait à s'avancer, ils

n'avaient plus que cinq ou six malades allemands et deux voyageurs français. Voyant que l'établissement tenait à la fois de l'auberge et de l'hospice, je prévins que je dînerais et coucherais ; on me fit répondre que, dans une heure, mon couvert serait, à mon choix, mis à la table d'hôte ou dans ma chambre. Espérant, d'après ce qu'on m'avait dit, rencontrer deux compatriotes dans la salle commune, je priai qu'on m'y réservât une place, et je me mis immédiatement en quête des curiosités qu'on m'avait promises.

Nous descendîmes d'abord dans une chambre basse destinée à servir de salon aux malades, qui non seulement se traitent par les bains, mais encore prennent les eaux en boisson. Comme cette salle n'était pas encore terminée, elle n'offrait rien de bien curieux intérieurement ; mais on ouvrit la porte, et la chose changea. Cette porte donnait sur une espèce d'abîme au fond duquel roulait la Tamina, entraînant avec elle des rochers qu'elle arrondit en les frottant sur son lit de marbre noir. En face, à quarante pas à peu près, s'ouvrait le souterrain conduisant aux sources thermales, qui sont sur la rive opposée ; pour arriver jusqu'à ces sources, on a jeté un pont de planches assez mal assujetties sur des coins enfoncés dans les rochers, qui, longeant d'abord la rive gauche de la rivière, forme au bout de douze ou quinze pas un coude, s'étend en travers du précipice, va chercher un appui sur la rive droite, et offre sa surface étroite et glissante à ceux qui veulent s'enfoncer, comme Énée, dans cette espèce d'antre cuméen ; ce pont, au reste, n'a d'autre parapet que les conduits mêmes par lesquels arrive l'eau.

Je regardais à deux fois avant de m'aventurer sur cette route tremblante et suspendue, lorsque le garçon des bains, voyant ma crainte, me dit qu'une dame venait d'y passer il n'y avait pas dix minutes, et cela sans la moindre hésitation : on comprend que dès lors je ne pouvais honorablement reculer ; aussi, empoignant la rampe, je me cramponnai si bien des pieds et des mains que j'atteignis sans accident l'autre côté de la Tamina.

Nous continuâmes alors de suivre ce dangereux chemin et nous nous engageâmes sous cette gorge infernale, entendant gronder sous nos pieds le torrent que nous n'osions regarder, de peur des vertiges. Il était juste une heure de l'après-midi, de sorte que les rayons du soleil, tombant perpendiculairement sur Pfäfers, pénétraient à travers les crevasses des deux montagnes qui, en se rapprochant dans quelque cataclysme, ont formé la voûte de ce corridor étrange, et, l'éclairant sur certains points, rendaient visible la profonde obscurité du reste du chemin. Tout à coup, mon guide me fit remarquer deux ombres qui, pareilles à Orphée et à Eurydice, semblaient remonter de l'enfer. Elles venaient à nous du fond de la caverne, et, chaque fois qu'elles passaient sous un de ces soupiraux, elles s'illuminaient d'un jour blafard qui n'avait rien de vivant. Nous nous arrêtâmes pour contempler cet épisode du poème de Dante, car rien ne m'empêchait de croire que c'étaient Paolo et Francesca qui, conjurés au nom de leur amour, accouraient, comme dit le poète, d'une aile ferme et rapide, et pareils à deux colombes qui s'abattent. À mesure qu'elles venaient à moi, rentrant dans l'ombre ou ressortant dans la lumière, elles prenaient des aspects différents et plus fantastiques les uns que les autres. Enfin, elles s'approchèrent, et, comme le retentissement de leurs pas s'éteignait dans le bruit de la Tamina, on eût dit qu'elles ne touchaient pas la terre. À quelques pas de nous, elles s'arrêtèrent, et, comme nos deux groupes étaient chacun sous un rayon de jour, je reconnus Alfred de N..., ce jeune peintre que j'avais tenté de joindre à Flüelen et qui m'avait échappé en lançant lui-même sa barque sur le lac. À son bras s'appuyait sa mystérieuse compagne qui, en nous voyant et en me reconnaissant sans doute, s'arrêta, hésitant à continuer son chemin. Cependant, il n'y avait pas moyen de nous éviter l'un l'autre : nous étions dans un passage plus étroit et plus dangereux encore que celui de Laïus et d'Œdipe, et tout ce que nous pouvions faire, c'était de ne pas disputer le frivole avantage des vains honneurs du pas. En conséquence, nous nous rangeâmes contre le mur, et force fut au couple voyageur de passer devant nous. Alors Pau-

line, car on se rappelle que c'était le nom que le conducteur de la voiture de Lausanne m'avait dit être celui de la même dame, baissa sur son visage le voile vert de son chapeau, et, changeant de côté pour prendre le bord du précipice, elle passa devant nous si rapidement, encore que je ne pusse voir son visage gracieux mais pâle et presque mourant. Je crus la reconnaître et je tressaillis : car il était évident que cette femme était frappée dans les sources de la vie, et que quelque maladie organique la conduisait lentement au tombeau. Quant à Alfred, en passant devant moi, il avait pris ma main et l'avait serrée, sans cependant me donner d'autres preuves que ce signe certain, mais muet, de reconnaissance et d'amitié. Je ne comprenais rien à tout ce mystère qui cependant, je le pensais bien, devait s'éclaircir un jour, et je regardais mon ami s'éloigner avec sa compagne qui, exempte de terreur et semblant déjà appartenir à un autre monde, marchait ou plutôt glissait sans crainte sur ce chemin, si dangereux même pour les gens du pays, qu'en face de nous était une croix indiquant qu'un ouvrier qui passait à l'endroit où nous étions avec une charge de pierres était tombé et s'était brisé dans sa chute. Nous restâmes un instant ainsi, immobiles, jusqu'à ce que nous les eussions perdus de vue, puis nous reprîmes notre chemin.

Il continua de s'enfoncer sous cette voûte qui, en certains endroits, a jusqu'à sept cents pieds de hauteur.

Après un quart d'heure de marche, à peu près, car la marche est retardée par les précautions qu'il faut prendre, notre guide ouvrit une porte, et nous entrâmes dans le caveau de la source ; quoique l'eau qui s'en échappe n'ait que trente-cinq ou trente-sept degrés de chaleur, la vapeur enfermée dans cet étroit espace en rend l'atmosphère insupportable et même dangereuse, puisqu'en la quittant, on en retrouve une autre presque glacée. Nous refermâmes en conséquence la porte en toute hâte, et nous rentrâmes plus émerveillés, comme cela arrive souvent, du chemin qui nous avait conduits que du but auquel nous étions arrivés.

Le dîner n'étant point encore tout à fait servi. Je profitai de ce répit pour lâcher le robinet d'une baignoire, et, afin de ne pas perdre une minute, je me couchai au-dessous de lui. La chose est d'autant plus commode que l'eau, arrivant à la chaleur naturelle des bains, n'a pas besoin d'être mélangée.

Je passai mon temps à chercher à me rappeler sur quel boulevard, dans quel spectacle, à quel bal j'avais vu cette femme qui craignait tant de se laisser reconnaître. Mais son visage était perdu dans un flot de souvenirs si lointains que ma recherche fut vaine. J'étais au plus profond de mes remembrances, lorsqu'on vint m'annoncer que le dîner était servi. Comme je comptais la retrouver à table et la poursuivre de mes investigations, je ne m'en inquiétai pas davantage, et, m'habillant aussi rapidement que possible, je suivis le porteur de la nouvelle.

J'entrai dans une salle à manger immense, où était dressée une table de trente ou quarante personnes, mais dont, pour le moment, un tiers seulement était occupé ; les convives étaient, comme je l'ai dit, cinq ou six malades allemands et les deux pères qui faisaient les honneurs de la maison. Après avoir salué tout le monde avec l'étiquette requise, je demandai si je n'aurais pas le plaisir de dîner avec deux compatriotes ; on me dit alors qu'effectivement ils avaient d'abord manifesté l'intention de s'arrêter jusqu'au soir à Pfäfers, mais qu'ils avaient tout à coup changé d'avis, et venaient de partir à l'instant même sans prendre autre chose qu'un bouillon qu'ils s'étaient fait porter dans leur chambre. Décidément la misanthropie de nos voyageurs était pour moi seul.

Je m'en consolai en causant tout le temps du dîner avec un jeune officier suisse qui était le seul de toute l'honorable société qui parlât le français. Je m'étonnai d'abord de la pureté de son langage ; mais il m'apprit bientôt que, quoiqu'au service de la confédération, il était mon compatriote et avait fait son éducation militaire sous l'empereur. Je l'avais pris pendant une heure, à sa figure réjouie et à son excellent appétit, pour un tou-

riste comme moi ; aussi fus-je fort étonné, au moment où nous nous levâmes de table, de voir deux domestiques s'approcher de lui, le prendre par-dessous les bras, et le conduire à la cheminée. Il était complètement paralysé de la jambe gauche.

Lorsqu'il fut assis, il se tourna de mon côté, et, voyant que je l'avais suivi des yeux avec étonnement, il se mit à sourire avec mélancolie.

– Vous voyez, me dit-il, un pauvre impotent qui vient chercher à Pfäfers une santé qu'il n'y retrouvera probablement pas.

– Et qu'avez-vous donc ? lui dis-je, si jeune et si vigoureux du reste : un coup de pistolet ?… un duel ?…

– Oui, un duel avec Dieu, un coup de pistolet tiré des nuages.

– Eh ! m'écriai-je, seriez-vous le capitaine Buchwalder ?

– Hélas ! oui.

– C'est vous qui avez été frappé de la foudre sur le Säntis ?

– Justement.

– Mais j'ai entendu parler de cette terrible histoire.

– Alors, vous en voyez le héros.

– Seriez-vous assez bon pour me donner quelques détails ?

– À vos ordres.

Je m'assis près du capitaine Buchwalder. Il alluma sa pipe, moi mon cigare, et il commença en ces termes.

LII

Un coup de tonnerre

– Si nous étions au sommet du moindre monticule, au lieu d'être enterrés dans cette fosse, me dit le capitaine, je vous montrerais le Säntis : vous le reconnaîtrez facilement, au reste, car c'est le plus haut des trois pics qui s'élèvent au nord-ouest, à quelques lieues, derrière le lac de Walenstadt ; sa plus grande hauteur est de sept mille sept cent vingt pieds au-dessus du niveau de la mer ; il sépare le canton de Saint-Gall de celui d'Appenzell, et, au nord et à l'est, demeure éternellement couvert de neiges et de glaciers.

» Chargé par la république de faire des observations météorologiques sur les différentes montagnes de la Suisse, le 29 juin dernier, à trois heures du matin, je partis d'Alt-Saint-Johann avec dix hommes et mon domestique pour aller planter mon signal sur le pic le plus élevé du Säntis. Ces dix hommes portaient mes vivres, ma tente, ma pelisse, mes couvertures et mes instruments, parmi lesquels mon domestique et moi nous nous étions réservé les plus précieux. Mes guides, habitués à franchir tous les jours la montagne pour se rendre de Saint-Gall dans l'Appenzell, m'avaient assuré, en nous mettant en chemin, que l'ascension ne nous offrirait aucune difficulté ; nous marchions donc en toute confiance, lorsque nous nous aperçûmes, au tiers de notre route à peu près, que de nouvelles neiges tom-

bées depuis quelques jours couvraient entièrement les sentiers frayés, de sorte qu'il fallait avancer au hasard. Nous nous aventurâmes sur ces pentes solitaires et glissantes, et, dès les premiers pas que nous y fîmes, nous devinâmes les dangers et les fatigues réservés à notre voyage. En effet, après une demi-heure de marche, à peu près, nous trouvâmes que la neige se glaçait de plus en plus, et il nous fallut l'enfoncer pour continuer notre route ; ce travail indispensable, non seulement dévorait tout notre temps, mais encore nous exposait sans cesse et de plus en plus ; car, sous ce tapis inconnu, sans vestiges, étendu sur la montagne ainsi qu'un linceul, comment deviner les torrents et les précipices ? Cependant, Dieu nous protégea ; après sept heures d'une marche cruelle, nous atteignîmes le plateau de la montagne. J'ordonnai aussitôt à mes hommes d'allumer un grand feu, de tirer les vivres des paniers, et de ranimer leurs forces. Vous comprenez qu'ils ne se firent pas prier pour m'obéir ; quant à moi, je pris un verre de vin à peine, et, inquiet de la place où je pourrais établir mon camp, je cherchai un endroit propice à mes observations. Je ne tardai pas à le trouver ; j'en marquai le centre avec mon bâton ferré, et je revins près de mes hommes : ils avaient fini leur repas. Nous retournâmes ensemble à la place marquée ; je leur fis enlever la neige sur une circonférence de trente-cinq à quarante pieds ; je déployai ma machine, j'accomplis mon installation, et, tranquille désormais sur mon logement, je congédiai mes dix hommes, qui retournèrent à Alt-Saint-Johann, et je restai seul avec Pierre Gobat, mon domestique : c'était un brave homme qui me servait depuis trois ans et m'était si dévoué que je pouvais compter sur lui en toute circonstance.

» Vers le soir, nous vîmes s'amonceler autour de nous un brouillard épais et froid, si compact qu'il bornait notre vue à un rayon de vingt-cinq ou trente pieds. Il dura deux jours et deux nuits, nous occasionnant un état de malaise dont vous ne pouvez vous faire aucune idée, les brumes des montagnes et de l'Océan étant pires que la pluie ; car la pluie ne peut traverser la toile d'une tente, tandis que ces brumes pénètrent partout, vous

glacent jusqu'au cœur, et jettent sur les objets un voile triste et sombre qui s'étend bientôt jusqu'à l'âme.

» Pendant la troisième nuit, inquiet de l'obstination de ce brouillard, je me levai plusieurs fois pour examiner le ciel ; enfin, vers les trois heures du matin, il me sembla voir scintiller quelques étoiles. Je restai debout pour m'en assurer : bientôt une lueur blanche apparut à l'orient, une main invisible tira le rideau de vapeurs qui m'enveloppait, mon horizon s'étendit, et le soleil se leva sur une chaîne de glaciers qui semblaient perdus dans ses rayons. Le ciel resta ainsi pur et dégagé jusqu'à dix heures du matin ; mais alors les nuages commencèrent à m'entourer de nouveau ; toute la journée, je me retrouvai plongé dans ce chaos de brouillards. Aussitôt le coucher du soleil, les vapeurs se dissipèrent de nouveau, j'eus un instant de crépuscule magnifique ; mais, presque aussitôt, la nuit s'empara de l'espace, et je me couchai, espérant pour le lendemain une plus belle et plus complète journée.

» Je me trompais : ce singulier phénomène se renouvela tous les matins pendant un mois ; pendant un mois, j'eus le courage de rester ainsi, n'ayant que le sommeil pour refuge contre l'ennui et pour consolation contre l'isolement. Enfin, le 4 juillet au soir, il tomba une pluie diluvienne, et le froid et le vent s'augmentèrent à un tel point que nous ne pûmes dormir, et que Gobat et moi passâmes la nuit à assurer notre tente par de nouvelles cordes enroulées aux pieux qui la maintenaient. À quatre heures du matin, la montagne s'entoura de brouillards qui, malgré le vent, restèrent condensés autour de nous ; de temps en temps, à l'ombre qu'ils jetaient en passant, nous devinions que des nuages sombres passaient au-dessus de nos têtes ; mais nous jugions par cette ombre même que la bise les emportait si rapidement qu'ils n'auraient sans doute pas le temps de se former en orage.

» Cependant, de plus épaisses masses, s'avançant de l'est, vinrent à leur tour, mais lentement et marchant contre le vent,

poussées par un courant supérieur. Arrivées au-dessus du Säntis, elles parurent s'arrêter ; la pluie perça notre brume et le tonnerre commença de gronder dans le lointain ; bientôt, les sifflements du vent se mêlèrent aux éclats de la foudre, et tout annonça qu'une fête terrible allait être donnée par le ciel à la terre. Tout à coup, la pluie se changea en grêle, et cette grêle tomba en telle abondance qu'elle couvrit en dix minutes tout le sommet de la montagne d'une couche de grêlons gros comme des pois et ayant près de deux pouces d'épaisseur. Je reconnus tous les symptômes d'un orage furieux ; je me réfugiai avec mon domestique dans ma tente, et j'en fermai toutes les issues pour que l'ouragan n'eût aucune prise sur elle. Un instant, il se fit un profond silence, et Gobat, croyant que l'orage était passé, voulut se lever pour aller rouvrir la porte ; je le retins : je sentais que ce calme n'était qu'un temps de repos ; la nature haletante respirait un instant, mais pour recommencer la lutte. En effet, à huit heures du matin, le tonnerre gronda de nouveau, plus rapproché et plus violent, et se fit entendre ainsi sans interruption jusqu'à six heures du soir.

En ce moment, lassé de la réclusion à laquelle la tempête m'avait condamné pendant dix heures, je sortis pour examiner le ciel ; il me parut un peu plus tranquille ; alors je pris une sonde de fer, et j'allai à quelques pas de notre tente mesurer la profondeur de la neige ; elle avait diminué de trois pieds dix pouces depuis le 1er juillet. À peine avais-je pris cette mesure que la foudre éclata au-dessus de ma tête ; je jetai loin de moi l'instrument de fer qui me valait cette reprise d'hostilités, je me réfugiai dans la tente, où je trouvai Gobat à genoux près de notre dîner, qu'il avait préparé, mais auquel le dernier coup de tonnerre avait ôté l'appétit. Il me demanda, moitié par signes, moitié verbalement, si je voulais manger ; mais, comme je n'étais pas moi-même sans inquiétude, je lui répondis que je n'avais pas faim, et me couchai sur une planche qui interceptait toujours tant soit peu l'humidité et le froid de la terre. Alors Gobat se rapprocha de moi et s'étendit à mes côtés. En ce moment, nous fûmes plongés tout à coup dans une obscurité pareille à la

nuit ; un nuage épais et noir comme une fumée enveloppait le Säntis ; la pluie et la grêle tombèrent par torrents, le vent gémit et siffla, mille éclairs se croisèrent comme les fusées d'un feu d'artifice ; il faisait clair comme au milieu d'un incendie. Nous voulions nous parler, mais nous pouvions à peine nous entendre, car la foudre, heurtant ses éclats contre eux-mêmes, allait répercuter tous les coups dans les flancs de la montagne, qui, au milieu de ce fracas horrible et de ce chaos infernal, semblait parfois tressaillir sur sa base. Je compris alors que nous étions dans le cercle de l'orage même ; nous l'entendions rugir, et nous le voyions flamboyer tout autour de nous ; enfin, sa violence devint telle que Gobat, effrayé, me demanda si nous ne courions pas danger de mort. J'essayai de le rassurer en lui racontant que la même chose qui nous arrivait était arrivée à MM. Biot et Arago pendant leurs observations sur les Pyrénées ; la foudre était même tombée sur leur tente, mais avait glissé sur la toile, et s'était éloignée d'eux sans les toucher. J'achevais à peine ce récit qu'un coup terrible éclata ; il me sembla que notre tente se brisait ; Gobat jeta un cri de douleur ; au même instant, un globe de feu m'apparut, courant de sa tête à ses pieds, et moi-même, je me sentis frappé à la jambe gauche d'une commotion électrique. Je me tournai vers mon compagnon, et, éclairé par la déchirure de la toile, je le vis tout sillonné du passage de la foudre ; le côté gauche de sa figure était marqué de taches brunes et rougeâtres ; ses cheveux, ses cils et ses sourcils étaient crispés et brûlés ; ses lèvres étaient d'un bleu violet ; sa poitrine se soulevait encore par instants, haletant comme un soufflet de forge, mais bientôt elle s'affaissa, la respiration s'éteignit, et je sentis toute l'horreur de ma position. Je souffrais horriblement moi-même ; je connaissais trop les effets de la foudre pour ne pas sentir que j'étais cruellement blessé ; mais cependant j'oubliai tout pour essayer de porter quelque secours à l'homme que je voyais mourir, et qui était plutôt mon ami que mon domestique. Je l'appelais, je le secouais, il ne répondait pas, et cependant son œil droit ouvert, brillant, plein d'intelligence encore, était tourné de mon côté et semblait implorer mon aide ;

quant à l'œil gauche, il était fermé ; je soulevai sa paupière, il était pâle et terne ; je supposai alors que la vie s'était réfugiée dans le côté droit, et un instant je conservai cet espoir ; car j'essayai de fermer cet œil ouvert et qui me regardait toujours, mais il se rouvrit ardent et animé ; trois fois je renouvelai cette expérience, trois fois le même regard vivant repoussa la paupière. J'étais frappé d'une terreur incroyable, car il me semblait qu'il y avait quelque chose d'infernal dans ce qui m'arrivait ; alors je portai la main sur son cœur, il ne battait plus ; je piquai le corps, les membres, les lèvres de Gobat avec la pointe d'un compas, mais le sang ne vint pas, il resta immobile ; c'était la mort, la mort que je voyais et à laquelle je ne pouvais croire, car cet œil toujours ouvert protestait contre elle et lui donnait un démenti. Je ne pus supporter cette vue plus longtemps ; je jetai mon mouchoir sur sa figure, et je revins à mes propres douleurs : ma jambe gauche était paralysée, et j'y sentais un frémissement de muscles, un bouillonnement de sang extraordinaire ; la circulation s'arrêtait et montait refoulée vers mon cœur, qui battait d'une manière insensée. Un tremblement général et désordonné s'empara de moi ; je me couchai, croyant que j'allais mourir.

» Au bout de quelques instants, l'orage redoubla de violence, et le vent devint si impétueux qu'il emporta comme des feuilles sèches les pierres qui assujettissaient ma tente ; aussitôt la toile se souleva. Je songeai rapidement à la situation où je me trouverais si ce seul et dernier abri allait être emporté dans le précipice. Cette idée me rendit des forces surhumaines ; je saisis une des cordes qui la retenaient aux pierres que le vent avait emportées, je me jetai à terre, la maintenant de mes deux mains ; mais, sentant les forces me manquer, je la tournai autour de ma jambe droite, et, me roidissant de tout mon corps, j'attendis ainsi trois quarts d'heure, à peu près, que l'ouragan se calmât ; pendant tout ce temps, et malgré moi, j'eus les yeux fixés sur Gobat, que je m'attendais à tout moment à voir remuer ; mais mon attente fut trompée, il était bien mort.

» Ce qui se passa en moi pendant ces trois quarts d'heure, voyez-vous, je ne puis vous le dire ; le naufragé qui se noie, le voyageur assassiné au coin d'un bois, l'homme qui sent la lave miner le rocher sur lequel il a cherché un refuge, en ont seuls une idée. Je sentais ma jambe tellement paralysée que je pouvais à peine la mouvoir ; j'étais enchaîné à ma place, condamné à mourir lentement près de mon domestique mort ; et la seule chance de secours et de salut que j'eusse était qu'un pâtre égaré dans la montagne s'approchât de ma tente, ou qu'un voyageur curieux gravît le sommet du Säntis et me trouvât à moitié mort ; mais cette chance était bien désespérée, car, depuis trente-deux jours que j'avais établi ma demeure sur ce pic, je n'avais aperçu que des chamois et des vautours.

» Pendant que ma pensée errante courait après chaque espoir de salut, une douleur aiguë fit tressaillir ma jambe paralysée ; il me semblait qu'on m'enfonçait dans les veines des aiguilles d'acier ; c'était le sang qui faisait des efforts naturels pour reprendre sa circulation interrompue, et qui, pénétrant dans les vaisseaux, allait ranimer la sensibilité engourdie des muscles et des nerfs. À mesure que le sang regagnait le terrain perdu, l'oppression diminuait, les battements de mon cœur reprenaient quelque forme et quelque raison, et, à chaque élancement, une nouvelle force m'était rendue. Au bout d'un quart d'heure, à peu près, je parvins à plier le genou et à mouvoir le pied, mais chaque essai de ce genre m'arrachait un cri ; néanmoins, dès ce moment ma résolution fut prise, j'attendis vingt minutes encore peut-être, pour reprendre de nouvelles forces, je dénouai la corde qui attachait ma jambe droite à la tente, et, lorsque je crus pouvoir me tenir debout, je me levai.

» Le premier moment fut plein d'éblouissements et de faiblesse ; mais enfin je me remis ; je dépouillai ma pelisse et mes bas de peau, je chaussai des bottes à crampons, et, à l'aide de mon bâton de montagne, je me traînai hors de la tente. Je la chargeai de nouvelles pierres pour assurer le mieux possible l'abri où j'allais laisser mon pauvre compagnon ; enfin, espérant

toujours qu'il n'était pas mort mais seulement en léthargie, je le couvris de toutes mes fourrures pour le garantir de la pluie et du froid ; puis, bouclant sur mes épaules la sacoche qui contenait mes papiers, passant mon thermomètre en bandoulière, je me mis en route, essayant de m'orienter au milieu de ce chaos ; mais c'était chose impossible. Je me remis à la miséricorde du Seigneur, et, au milieu d'une pluie effroyable, entouré d'un brouillard qui ne me permettait pas de distinguer les objets les plus proches, ne faisant pas un mouvement qui ne fût une douleur, un pas qui ne fût une incertitude, je me hasardai à descendre, à l'aide de mon bâton ferré, le pic escarpé et nu, sans savoir même de quel côté je me dirigeais, et si j'étais bien dans la ligne des chalets de Gamplüt.

En effet, au bout de dix minutes de marche à peine, je me trouvai au milieu de rochers et de précipices ; partout des abîmes que je devine plutôt que je ne les vois ; cependant je vais toujours, je me traîne d'un rocher à l'autre, je me laisse glisser quand la pente est trop rapide pour m'offrir un point d'appui ; chaque pas m'enfonce dans un labyrinthe dont je ne connais ni la profondeur ni l'issue ; enfin, ruisselant de pluie, me soutenant à peine, je me trouve sur une esplanade formée par deux rochers, l'un au-dessus de ma tête, l'autre sous mes pieds, tout autour le vide.

» Alors le courage est prêt à m'abandonner comme l'a fait la force. Un frisson court par tout mon corps, mon sang se glace. Cependant, j'explore avec attention l'espèce d'impasse dans lequel je suis enfermé ; je m'avance sur ses bords, je me cramponne aux fissures d'une roche, je me suspends au-dessus de l'abîme, je cherche avidement des yeux un passage. À quelque distance seulement est une ouverture verticale et sombre, une gueule de caverne de trois pied de largeur, à peu près, qui descend je ne sais où, dans un précipice peut-être. Mais n'importe ; je suis si accablé, si endolori, si insouciant et même si désireux peut-être d'une mort prompte, que je sens que, si j'étais près de cette ouverture, je fermerais les yeux et me laisserais glisser.

Mais cette ouverture est à vingt-cinq ou trente pieds de moi ; pour l'atteindre, il faut que je retourne en arrière, que je gravisse ces rochers que j'ai descendus avec tant de peine. Je fais un dernier effort, je rappelle tout mon courage, je rampe, je me traîne, et, haletant, couvert de sueur, j'arrive enfin à cette crevasse ; et, sans regarder où elle conduit, je m'assieds sur la pente, et, sans autre prière que ces mots : « Mon Dieu ! ayez pitié de moi, » je ferme les yeux et je me laisse glisser. Je descends ainsi quelques secondes ; tout à coup, une impression glacée se fait sentir, en même temps que mes pieds sont arrêtés par un corps solide. Je rouvre les yeux, je suis au fond d'un ravin rempli d'eau et formé par le rapprochement de deux parois. Je ne distingue rien ; au reste, je suis dans une caverne où viennent se répercuter le mugissement du vent et le fracas du tonnerre. Au milieu de tous ces bruits confus, je distingue cependant celui d'une cascade qui tombe et rejaillit ; puisqu'elle descend, il y a un passage ; s'il y a un passage, je le trouverai, et alors je descendrai comme elle, dussé-je bondir et me briser comme elle de rocher en rocher ; ma dernière ressource, c'est le lit du torrent. Sur les mains, sur les pieds, assis, à genoux, rampant, m'attachant aux pierres, aux racines, aux mousses, je me traîne, je descends deux ou trois cents pas ; puis la force me manque, mes bras se roidissent, ma jambe paralysée me pèse, je sens que je vais m'évanouir, et, convaincu que j'ai fait tout ce que peut faire un homme pour disputer son existence à la mort, je jette un dernier cri d'adieu au monde, et je me laisse tomber.

» Je ne sais combien de minutes je roulai comme un rocher détaché de sa base, car presque aussitôt je perdis la connaissance et, avec elle, le sentiment du temps et de la douleur.

» Quand je revins à moi, j'étais étendu au bord du torrent. J'éprouvais une sensation indéfinissable de malaise ; cependant, je me relevai. Pendant mon évanouissement, un coup de vent avait chassé le brouillard qui enveloppait la montagne, et, en regardant au-dessous de moi, je vis, à vingt pas à peu près, l'extrémité des rochers et, au-delà, une pente douce et couverte

de neige ; à cet aspect, auquel je ne pouvais croire, mon cœur reprend la vie, mes membres leur chaleur, mon sang circule. J'avance jusqu'au bord du rocher ; il domine à pic cette pente bienheureuse de la hauteur de douze ou quinze pieds, à peu près. Dans toute autre circonstance, et avant que le tonnerre m'eût ôté la faculté d'un membre, je n'eusse fait qu'un bond : la neige était un lit étendu pour me recevoir ; mais, en ce moment, je ne pouvais risquer ce saut sans risquer en même temps de me briser. Je regardai donc de tous côtés, et, à quelque distance, je vis un endroit moins escarpé ; je me cramponnai aux inégalités de la pierre, je fis un dernier effort, et je touchai enfin cette neige qui était pour moi ce que la terre ferme est pour le naufragé.

» Mes premiers instants furent tout au repos, tout au bonheur de vivre encore, quelque estropié et souffrant que je fusse ; puis, ce moment de repos pris, mes actions de grâce rendues à Dieu, je me mis en quête d'une pierre carrée qui pût me servir de traîneau. Je ne tardai pas à la trouver ; je m'assis dessus, et, lui donnant moi-même l'impulsion, je me laissai couler sur la pente, me servant de mon bâton ferré pour diriger ma course, qui ne se termina qu'à l'endroit où finissait la neige ; je fis ainsi trois quarts de lieue en moins de dix minutes. Arrivé aux bruyères, je me relevai, je cheminai quelque temps à travers des ravins, des rochers, des pentes arides ou gazonnées ; puis, enfin, je reconnus le sentier que nous avions suivi un mois auparavant ; je le pris, et, vers deux heures de l'après-midi, j'arrivai aux chalets de Gamplüt.

» J'entrai dans la première chaumière, et j'y trouvai deux hommes. Ils me reconnurent pour le jeune major qui avait passé par chez eux pour aller faire des expériences sur la montagne. Je leur racontai l'accident qui nous était arrivé, et, malgré la tempête qui continuait de gronder, j'obtins d'eux qu'ils partiraient à l'instant même pour porter des secours à Gobat. Ils se mirent en route devant moi, et, lorsque je les eus perdus de vue, je descendis de mon côté jusqu'à Alt-Saint-Johann, où j'arrivai à

trois heures, presque mourant. En me regardant devant une glace, je fus effrayé de moi-même : mes yeux étaient hagards, la sclérotique en était devenue jaune ; mes cheveux, mes cils et mes sourcils étaient brûlés, j'avais les lèvres noires comme des charbons ; outre cela, j'éprouvais une douleur affreuse à la hanche gauche ; j'y portai la main, j'ôtai mon pantalon ; c'était là que le feu électrique avait frappé, laissant comme marque de son passage une large et profonde brûlure.

» Je me couchai, croyant que je pourrais dormir ; mais, à peine avais-je fermé les yeux que des rêves plus effroyables encore que la réalité venaient s'emparer de mon esprit ; je les rouvrais alors, mais la réalité succédait aux rêves ; je crus que je devenais fou ; j'avais la fièvre et le délire.

» À dix heures, le messager que j'avais dépêché en arrivant aux chalets de Gamplüt revint. Nos deux hommes étaient de retour ; ils avaient trouvé Gobat, il était mort ; en conséquence, ils étaient revenus tous les deux pour chercher du renfort afin de rapporter ma tente, mes instruments et mes effets. Le lendemain, 6 juillet, à deux heures du matin, ils partirent au nombre de douze d'Alt-Saint-Johann, où ils étaient de retour à trois heures, rapportant le corps de mon pauvre domestique. Le médecin qu'on avait appelé pour moi fit l'inspection et l'autopsie du corps : il constata que le cadavre avait les sourcils, les cheveux et la barbe brûlés ; que les narines et les lèvres étaient d'un rouge noirâtre ; que le côté gauche, et surtout la partie supérieure de la cuisse, était sillonné d'ecchymoses profondes ; que la peau de l'extrémité supérieure en était brûlée, dure et racornie comme du cuir dans une circonférence de quatre pouces ; que les traits de la face n'étaient point altérés et conservaient plutôt l'apparence du sommeil que l'aspect de la mort. Quant à l'autopsie, elle montra le cœur gorgé de sang noir, ainsi que les poumons, qui cependant étaient mous et sains.

» Quant à moi, pour le moment, mon état n'était guère meilleur. Huit jours entiers, je restai entre la vie et la mort ; en-

fin, un peu de mieux se déclara ; mais j'étais complètement paralysé de la cuisse gauche. Aussitôt que je fus transportable, je me fis reconduire ici, où vous voyez que l'influence des eaux a déjà produit son effet, puisque, en dédommagement sans doute de l'usage de ma jambe, elle m'a rendu celui de l'estomac. »

LIII

Pourquoi je n'ai pas continué le dessin

Je passai une partie de la nuit à écrire le récit de mon jeune compatriote, et j'y mis cette promptitude surtout afin de lui conserver, autant que possible, la couleur terrible et simple qu'il avait prise en passant par sa bouche ; malheureusement, ce qui augmente surtout l'intérêt, dans pareille relation, c'est qu'elle soit faite par celui-là même qui en est le héros. Cette lutte du courage intelligent et de la destruction aveugle, ce combat de l'homme et de la nature grandit démesurément le vaincu, et Ajax se cramponnant à son rocher et criant à la tempête : « J'échapperai malgré les dieux » est plus magnifique qu'Achille traînant sept fois Hector autour des murailles de Troie.

Le lendemain, je ne voulus point partir sans avoir déjeuné avec le major Buchwalder, dont la plus grande douleur était l'inactivité à laquelle le condamnait sa blessure ; cependant, il avait grand espoir d'être rendu, pour le printemps de 1833, à ses travaux, car il commençait à pouvoir s'appuyer sur sa jambe, dans laquelle la sensibilité revenait chaque jour davantage ; il m'en voulut donner une preuve en me conduisant jusqu'à la porte des bains ; mais, arrivés là, nous étions au bord du cercle de Popilius, défense expresse lui était faite par la faculté de le franchir, et, rappelé à son propre malheur par la grande faculté

de locomotion que Dieu a accordée à mes jambes, il prit mélancoliquement congé de moi par le souhait antique : *I pede fausto*.

Après avoir fait quelques pas, nous nous arrêtâmes pour jeter un dernier regard sur le rocher à pic qui domine, de la hauteur de mille pieds à peu près, le cours de la Tamina. Ce rocher, coupé comme une scie, semble le fragment d'un rempart gigantesque au sommet duquel, comme une guérite de factionnaire, s'élève une petite cabane dont les deux tiers posent sur le sol, et dont l'autre tiers est suspendu sur le précipice ; dans cette dernière partie, une trappe a été pratiquée, et, pendant que nous cherchions dans quel but pouvait avoir été établie cette trappe qui, vu la distance, nous apparaissait à peine comme un point noir, elle donna passage à un objet qui nous parut d'abord gros comme un manche à balai, et qui, se détachant des régions supérieures et tombant dans le lit de la rivière, se trouva être, lorsqu'il fut arrivé à sa destination, un sapin de la plus grande taille dépouillé de ses branches et tout préparé pour une construction quelconque. L'arbre tomba debout au milieu du cours de la Tamina, oscilla quelque temps, puis, prenant son parti, se coucha dans la rivière comme dans un lit. Aussitôt les eaux bouillonneuses le soulevèrent ainsi qu'une plume et l'emportèrent avec elles, rapide comme une flèche. Plusieurs sapins suivirent immédiatement le premier et s'éloignèrent incontinent par la même route. Nous comprîmes alors que les paysans, pour s'épargner la peine du transport jusqu'à Ragaz, chargeaient la Tamina de cet office dont, comme on le voit, grâce à sa rapidité même, elle s'acquittait en conscience.

Comme ce spectacle, qui nous avait étonnés d'abord, ne nous offrait pas une grande variété de détails, nous nous engageâmes bientôt dans une route opposée à celle que nous avions prise pour venir, et qui, au lieu de nous mener à la plaine par une pente douce, nous y conduisit par un escalier rapide et taillé dans le roc. Nous suivîmes ses zigzags pendant une demi-heure, à peu près, puis nous nous trouvâmes enfin au niveau de la petite cabane aux sapins.

En revenant à Malans, nous passâmes près du château de Wartenstein, qui appartient, nous dit-on, au couvent de Pfäfers. Nous traversâmes une petite montagne qui se nomme, je crois, Bruder, puis nous arrivâmes au Zollbrück, et enfin à Malans, où je ne trouvai rien de remarquable, si ce n'est une pluie comme jamais je n'en avais vu.

Cela ne m'empêcha pas de trouver un homme et une voiture. Je m'inquiétai d'abord en voyant qu'elle ne pouvait contenir que deux personnes ; mais le conducteur me tira d'embarras en me disant qu'il conduirait sur le brancard. Je lui demandai combien il évaluait le rhume qu'il devait infailliblement attraper ; il fit son prix à cinq francs ; je le payai d'avance, tant j'étais sûr qu'il ne pouvait manquer de gagner son argent.

Je ne m'étais pas trompé : nous eûmes un si pitoyable temps que je n'eus pas le courage d'aller visiter, en passant à Mayenfeld, la grotte de Fläsch, remarquable cependant par ses stalactites. À Saint-Luzisteig, nous vîmes en passant la forteresse destinée à mettre de ce côté la Suisse à l'abri d'un coup de main de la part de l'Autriche, qui, à cette époque, avait manifesté quelques velléités hostiles envers la république. Six pièces de canon avaient été établies là provisoirement, et, à tout hasard, tournaient leurs gueules du côté de l'empire. Il est vrai qu'elles se gardaient toutes seules, ce qui leur ôtait un peu l'air formidable qu'elles s'efforçaient de prendre.

Dix minutes après, nous entrâmes dans la principauté de Liechtenstein.

Quelque envie que j'eusse de gagner le plus promptement possible le lac de Constance, force me fut de m'arrêter à Vaduz : depuis notre départ, il pleuvait à verse, et le cheval et le conducteur refusèrent obstinément de faire un pas de plus, sous prétexte, la bête, qu'elle entrait dans la boue jusqu'au ventre, et l'homme, qu'il était mouillé jusqu'aux os. Il y aurait vraiment eu, au reste, de la cruauté à insister.

Il ne fallut pas moins, je l'avoue, que cette considération philanthropique pour me déterminer à entrer dans la misérable auberge dont le bouchon avait arrêté net mon équipage ; ce n'était plus un de ces jolis chalets suisses qui n'ont contre eux que d'avoir été parodiés si souvent et si malheureusement dans nos jardins anglais. Depuis Saint-Luzisteig, nous avions quitté la république helvétique, et nous étions entrés dans la petite principauté de Liechtenstein qui, toute libre qu'elle se vante d'être, me parut cependant relever de l'empire par la malpropreté de ses habitants. À peine avais-je mis le pied dans l'allée étroite qui conduisait à la cuisine, laquelle était en même temps la salle commune aux voyageurs, que je fus aigrement pris à la gorge par une odeur de choucroute qui venait m'annoncer d'avance, comme les cartes mises à la porte de certains restaurants, le menu de mon dîner. Or, je dirai de la choucroute ce que certain abbé disait des limandes, que, s'il n'y avait sur la terre que la choucroute et moi, le monde finirait bientôt.

Je commençai donc à passer en revue tout mon répertoire tudesque, et à l'appliquer à la carte d'une auberge de village. La précaution n'était point inutile, car, à peine fus-je assis à table, dont deux voituriers, premiers occupants, voulurent bien me céder un bout, qu'on m'apporta une pleine assiette creuse du mets en question ; heureusement, j'étais préparé à cette infâme plaisanterie, et, de même que madame Geoffrin repoussa Gibbon, je repoussai le plat qui fumait comme un Vésuve avec un *nicht gut* si franchement prononcé qu'on dut me prendre pour un Saxon de pure race ; or, les Saxons, pour la pureté du langage, sont à l'Allemagne ce que les Tourangeaux sont à la France.

Un Allemand croit toujours avoir mal entendu lorsqu'on lui dit qu'on n'aime pas la choucroute ; et, lorsque c'est dans sa propre langue que l'on méprise ce mets national, on comprendra que son étonnement, pour me servir d'une expression familière à sa langue, se dresse en montagne.

Il y eut donc un instant de silence, de stupéfaction, pareil à celui qui aurait suivi un abominable blasphème, et pendant lequel l'hôtesse me parut occupée laborieusement à remettre sur pied ses idées bouleversées ; le résultat de ses réflexions fut une phrase prononcée d'une voix si altérée que les paroles en restèrent parfaitement inintelligibles pour moi, mais à laquelle la physionomie qui accompagnait ces paroles prêtait évidemment ce sens : « Mais, mon Dieu Seigneur, si vous n'aimez pas la choucroute, qu'est-ce que vous aimez donc ? »

– *Alles dies, ausgenommen*, répondis-je.

Ce qui veut dire, pour ceux qui ne sont pas de ma force en philologie : « Tout, excepté cela. »

Il paraît que le dégoût avait produit sur moi le même effet que l'indignation sur Juvénal : seulement, au lieu de m'inspirer le vers, il m'avait donné l'accent ; je m'en aperçus à la manière soumise avec laquelle l'hôtesse enleva la malheureuse choucroute. Je restai donc dans l'attente du second service, m'amusant, pour tuer le temps, à faire des boulettes à l'aide de mon pain et à déguster avec des grimaces de singe une espèce de piquette qui, parce qu'elle avait un abominable goût de pierre à fusil et qu'elle demeurait dans une bouteille à long goulot, avait la fatuité de se présenter comme du vin du Rhin.

– Eh bien ? lui dis-je.

– Eh bien ? fit-elle.

– Ce souper ?

– Ah ! oui.

Et elle me rapporta la choucroute.

Je pensai que, si je n'en faisais pas justice, elle me poursuivrait jusqu'au jour du jugement dernier. J'appelai donc un chien de la race de ceux du Saint-Bernard qui, assis sur son derrière et les yeux fermés, se rôtissait obstinément le museau et les pattes

devant un foyer à faire cuire un bœuf. À la première idée qu'il eut de mes bonnes intentions pour lui, il quitta la cheminée, vint à moi et, en trois coups de langue, lapa le comestible qui faisait contestation.

– Bien, la bête, fis-je en le caressant lorsqu'il eut fini.

Et je rendis l'assiette vide à l'hôtesse.

– Et vous ? me dit-elle.

– Moi, je mangerai autre chose.

– Mais je n'ai pas autre chose, répondit-elle.

– Comment ! m'écriai-je du fond de l'estomac, vous n'avez pas des œufs ?

– Non.

– Des côtelettes ?

– Non.

– Des pommes de terre.

– Non.

– Des…

Une idée lumineuse me traversa l'esprit : je me rappelai qu'on m'avait recommandé de ne point passer dans la principauté de Liechtenstein sans manger de ses champignons, qui sont renommés à vingt lieues à la ronde ; seulement, lorsque je voulus mettre à profit ce bienheureux souvenir, il n'y eut qu'une difficulté, c'est que je ne me rappelai pas plus en allemand qu'en italien le nom que j'avais si grand besoin de prononcer si je ne voulais pas aller me coucher à jeun ; je restai donc la bouche ouverte sur le pronom indéfini.

– Des… des… Comment diable appelez-vous en allemand des… ?

– Des… ? répéta machinalement l'hôtesse.

– Eh ! pardieu ! oui, des…

En ce moment, mes yeux tombèrent machinalement sur mon album.

– Attendez, dis-je, attendez.

Je pris alors mon crayon, et, sur une belle feuille blanche, je dessinai, avec tout le soin dont j'étais capable, le précieux végétal qui formait pour le moment le but de mes désirs ; aussi je puis dire que mon dessin approchait de la ressemblance autant qu'il est permis à l'œuvre de l'homme de reproduire l'œuvre de Dieu. Pendant ce temps, l'hôtesse me suivait des yeux avec une curiosité intelligente qui me paraissait du meilleur augure.

– *Ah ja, ja, ja,* dit-elle au moment où je donnais le dernier coup de crayon au dessin.

Elle avait compris, l'honnête femme !…

– Si bien compris que, cinq minutes après, elle rentra avec un parapluie tout ouvert.

– Voilà, dit-elle.

Je jetai les yeux sur mon malheureux dessin, la ressemblance était parfaite.

– Allons, dis-je, vaincu comme Turnus, *adverso Marte,* rendez-moi la choucroute.

– La choucroute ?

– Oui.

– Il n'y en a plus, de choucroute ! Dragon a mangé le reste.

Je trempai mon pain dans mon vin, et j'allai me coucher.

Avant de m'endormir, je jetai les yeux sur ma carte géographique ; elle me donna une singulière idée. Je recommandai à mon guide de me réveiller à trois heures du matin afin d'avoir le temps de la mettre à exécution. Nous partîmes donc avant le jour, et le soleil ne nous attrapa qu'en Autriche.

Je m'arrêtai un instant sur le pont de Feldkirch, afin de plonger ma vue dans le Tyrol, dont les montagnes bleuâtres s'ouvrent pour laisser passer l'Ill, rivière tortueuse qui prend sa source dans la vallée de Paznaun et va se jeter dans le Rhin entre Oberriet et Rüthi ; puis je continuai ma course, conservant le Rhin à ma gauche, et voyant naître et s'enrichir sur sa rive occidentale ses magnifiques coteaux couverts de vignes dont le vin pétille dans des bouteilles de forme bizarre et se verse dans des verres bleus qu'on appelle *Rœmer,* parce qu'ils ont conservé la forme de la coupe dans laquelle buvait l'empereur romain, le jour de son élection. Depuis Defis, le sol allait s'aplanissant : les montagnes s'ouvraient à droite et à gauche, comme pour un pont ; on n'apercevait point encore le lac de Constance, mais on le devinait en voyant se dérouler cette vaste vallée qui mourait sur un horizon de plaines. À Lauterach seulement, nous commençâmes à apercevoir cette magnifique nappe d'eau qui semble une partie du ciel encadrée dans la terre pour servir de miroir à Dieu. Enfin, nous touchâmes ses rives à Bregenz, où je déjeunai.

Malgré le souper de perroquet que j'avais fait la veille, j'expédiai mon repas aussi militairement qu'il me fut possible. Puis aussitôt, laissant là mon homme et sa voiture, je dis adieu à l'Autriche, et me jetai dans un bateau qui me conduisit à la petite île de Lindau en Bavière. J'y touchai par conscience, je grimpai sur le premier monticule venu, du sommet duquel je découvris, comme Robinson, mon île tout entière ; puis, me remettant aussitôt en route, j'allai, à force de rames, aborder au bout d'une heure à cette langue de terre wurtembergeoise qui

vient, s'amincissant entre deux rivières, lécher l'eau du lac ; enfin, prenant une voiture à Oberndorf, je ne m'arrêtai que pour souper à Mœsburg, dans le grand-duché de Bade.

J'étais parti le matin d'une principauté libre, j'avais longé une république, écorné un empire, déjeuné dans un royaume, et enfin, j'étais venu me coucher dans un grand-duché, tout cela en dix-huit heures.

Le lendemain, j'arrivai à Constance.

LIV

Constance

Depuis longtemps, ce nom résonnait mélodieusement à mon oreille. Depuis longtemps, lorsque je pensais à cette ville, je fermais les yeux et je la voyais à ma fantaisie : il y a de ces choses et de ces lieux dont on se fait d'avance, sur leur nom plus ou moins sonore, une idée arrêtée. Alors, vous voyez, si c'est une femme, passer dans vos rêves une péri svelte, gracieuse, aérienne, aux cheveux flottants, aux vêtements diaphanes ; vous lui parlez, et sa voix est consolante. Si c'est une ville, vous voyez à l'horizon s'amasser des maisons aux pignons dentelés, s'élever des palais aux frêles colonnades, s'élancer des cathédrales aux hardis clochers ; vous marchez vers l'œuvre fantastique, vous atteignez ses murailles, vous entrez dans ses rues, vous visitez ses monuments, vous vous asseyez sur ses tombes. Vous sentez circuler cette population qui est le sang de ses veines ; vous entendez ce grand murmure qui est le battement de son cœur. À force de les voir ainsi dans vos songes, vierge et cité finissent par devenir pour votre esprit des réalités. Un beau jour, vous quittez votre ville natale, les hommes qui vous serrent la main, la femme qui vous presse sur son cœur, pour aller voir Constance ou la Guaccioli. Tout le long de la route, votre front est radieux, votre cœur est en fête, votre âme chante ; puis, enfin, vous arrivez devant votre déesse, vous entrez dans votre ville, une voix vous dit : « La voilà ! » Et vous, tout étonné, vous répondez :

« Mais où donc est-elle ? » C'est que chaque homme a sa double vue, ses yeux du corps et ses yeux de l'âme ; c'est que l'imagination, cette fille de Dieu, voit toujours au-delà de la réalité, cette fille de la terre.

Enfin, force me fut de croire que j'étais à Constance. C'était bien, du reste, le beau lac calme et transparent où la ville se mire ; c'étaient bien, à sa droite, ses plantureuses montagnes parsemées de châteaux ; c'étaient bien, à sa gauche, ses riches plaines bordées de villages. L'œuvre de la nature s'offrait à ma vue aussi large et aussi belle que je l'avais vue dans mes songes d'or. Il n'y avait que l'œuvre des hommes qu'un méchant enchanteur avait touchée de sa baguette, et qui s'était écroulée.

Alors, en voyant cette ville moderne si pauvre, si solitaire et si triste, je voulus du moins fouiller sa tombe et retrouver quelques-uns des ossements de la vieille ville. Je demandai qu'on me fît visiter cette basilique où le pape Martin V a été élu, qu'on me montrât ce palais où l'empereur Sigismond avait tenu sa cour romaine. On me conduisit à une petite église sous l'invocation de saint Conrad, on me fit voir un grand bâtiment appelé la douane : c'était là la basilique, c'était là le palais.

Il y avait dans l'église un beau Calvaire peint par Holbein, deux petites statues d'argent représentant saint Conrad et saint Pylade, chacun de ces saints ayant une armoire pratiquée au milieu de la poitrine et dans laquelle le sacristain enferme leurs propres reliques ; enfin, dans une petite châsse en argent, on me fit voir les ossements de sainte Candide et de sainte Floride, toutes deux martyres.

Il y avait dans la douane, sous un dais qui n'a point été renouvelé depuis 1413, deux fauteuils que reléguerait dans son garde-meuble un rentier du Marais. Et cependant, s'il faut en croire maître Joe Kastell, le cicérone de céans, c'est sur ces deux sièges, décorés du nom de trônes, que s'assirent

… ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.

En face, et sur une estrade, des espèces de figures de cire, remuant les yeux, les bras et les jambes, sont censées représenter Jean Hus, Jérôme de Prague, son ami, et le dominicain Jean-Célestin Carceri, leur accusateur.

Du reste, et comme on le sait, l'œuvre la plus importante de ce concile, qui dura quatre ans et qui réunit à Constance une si grande quantité de princes et de cardinaux, de chevaliers et de prêtres, que, dit naïvement une chronique manuscrite, on fut obligé de porter le nombre des courtisanes à deux mille sept cent quatre-vingt-huit, fut le jugement et le supplice de Jean Hus, recteur de l'Université et prédicateur de la cour de Prague.

Le grand nombre de disciples qui s'étaient ralliés à cette nouvelle doctrine inquiéta le chef de la religion chrétienne : un aussi hardi docteur faisait pressentir la séparation qui allait briser l'unité de l'Église. Jean Hus annonçait Luther.

Il reçut donc l'invitation de se rendre à Constance pour se justifier de son hérésie devant le concile. Il ne refusa point d'obéir, mais il demanda un sauf-conduit, et cette lettre de l'empereur Sigismond, conservée dans les pièces de la procédure, lui fut octroyée comme gage de sûreté. C'était, du reste, ce même empereur Sigismond qui avait fui à Nicopolis, entraînant avec lui ses soixante mille Hongrois, et laissant Jean de Nevers et ses huit cents chevaliers français attaquer Bajazet et ses cent quatre-vingt-dix mille hommes. Voici la lettre :

Nous, Sigismond, par la grâce de Dieu empereur romain, toujours auguste, roi de Hongrie, de Dalmatie, de Croatie, savoir faisons à tous princes ecclésiastiques, séculiers, ducs, margraves, comtes, barons, nobles, chevaliers, chefs, gouverneurs, magistrats, préfets, baillis, douaniers, receveurs et tous fonctionnaires des villes, bourgs, villages et frontières, à toutes communautés et à leurs préposés, ainsi qu'à tous nos fidèles sujets qui verront le présent :

Vénérables sérénissimes, nobles et chers fidèles,

L'honorable maître Jean Hus, de Bohême, bachelier de la Sainte Écriture et maître ès arts, porteur du présent, partant ces jours prochains pour le concile général qui aura lieu dans la ville de Constance, nous l'avons reçu et admis en notre protection et celle du Saint-Empire. Nous le recommandons à vous tous ensemble, et à chacun à part avec plaisir, et vous enjoignons d'accueillir volontiers et de traiter favorablement ledit maître Hus s'il se présente auprès de vous, et de lui donner aide et protection de bonne volonté en tout ce qui peut lui être utile pour favoriser son voyage, tant par terre que par eau.

En outre, c'est notre volonté que vous laissiez passer, demeurer et repasser librement et sans obstacle, lui, ses domestiques, chevaux, chars, bagages et tous autres effets quelconques à lui appartenant, en tous passages, portes, ponts, territoires, seigneuries, bailliages, juridictions, villes, bourgs, châteaux, villages et tous vos autres lieux, sans faire payer d'impôts, droit de chaussée, péages, tributs ou quelque autre charge que ce soit. Enfin de donner escorte de sûreté à lui et aux siens, s'il en est besoin.

Le tout en l'honneur de notre Majesté impériale.

Donné à Spire, le 9 octobre 1414, l'an 33 de notre règne hongrois et l'an 5 de notre règne romain.

Jean Hus, muni de ce sauf-conduit, arriva à Constance le 3 novembre, comparut devant le concile le 28 du même mois, fut mis en prison au couvent des dominicains le samedi 26 juillet 1415, et n'en sortit que pour marcher à la mort. Le bûcher s'élevait à un quart de lieue de Constance, dans un endroit nommé le Brull. Jean Hus y monta tranquillement, et se mit à genoux dessus. Sommé une dernière fois d'abjurer sa doctrine, il répondit qu'il aimait mieux mourir que d'être perfide envers son Dieu, comme l'empereur Sigismond l'était envers lui. Puis, voyant que le bourreau s'approchait pour mettre le feu, il s'écria trois fois : « Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui avez souffert pour nous, ayez pitié de moi ! » Enfin, lorsqu'il fut entièrement

caché par les flammes, on entendit ces dernières paroles du martyr : « Je remets mon âme entre les mains de mon Dieu et de mon Sauveur. »

Cette exécution fut suivie de celle de Jérôme de Prague, son disciple et son défenseur. Conduit au bûcher le 3 mai 1417, il marcha au supplice comme il serait allé à une fête. Le bourreau, selon la coutume, voulut allumer le bûcher par derrière, mais Jérôme lui dit :

– Viens çà, maître, et allume le feu en face de moi. Car si j'avais craint le feu, je ne serais pas ici.

Deux mois après leur mort, Jean XXIII trépassa à son tour, et, d'accusateur qu'il avait été devant les hommes, devint accusé devant Dieu.

Maintenant, voulez-vous savoir ce qu'il advint lorsque le concile fut terminée et que cette cour romaine, cette suite pontificale, ces comtes de l'Empire, ces barons et ces chevaliers que vous avez vus l'autre jour à l'Opéra couverts d'or et de diamants, voulurent quitter Constance ? Pas autre chose que ce qui arrive parfois à un pauvre étudiant chez un restaurateur de la rue de la Harpe. Ni le pape ni l'empereur, ni Martin ni Sigismond ne purent payer la carte que leur apportèrent respectueusement les bourgeois de la ville. Ce que voyant les susdits bourgeois, ils s'emparèrent, respectueusement toujours, de la vaisselle d'argent de l'empereur, des vases sacrés du pape, des armures des comtes, des hardes des barons, des harnais des chevaliers.

Vous devinez que la désolation fut grande parmi la noble assemblée ; Sigismond se chargea de tout arranger. À cet effet, il rassembla les magistrats et les bourgeois de la ville de Constance dans le bâtiment de la douane, où s'était tenu le concile, monta à la tribune, et dit qu'il répondait des dettes de tout le monde. Les bourgeois de la ville répliquèrent que c'était très bien, qu'il ne restait plus qu'à trouver quelqu'un qui répondit du répondant. L'empereur fit alors apporter des ballots de draps,

de soie, de damas et de velours, des housses, des rideaux et des coussins brodés d'or, les fit estimer par des experts, les déposa à la douane, s'engageant à les dégager dans l'année ; et, pour plus grande sûreté de la dette et comme preuve qu'il la reconnaissait, il fit apposer ses armes sur les caisses qui les renfermaient. Les bourgeois laissèrent sortir leurs royaux débiteurs.

Un an s'écoula sans qu'on entendît parler de l'empereur Sigismond ; au bout de cette année, on voulut vendre les objets restés en gage. Mais alors défense fut faite, de par Sa Majesté, de procéder à cette vente, attendu que les armes apposées sur les ballots en faisaient la propriété de l'Empire, non celle de l'empereur. Il y a aujourd'hui quatre cent dix-sept ans que cette signification fut faite.

Les bourgeois de Constance espèrent que M. Duponchel, à la centième représentation de *La Juive*, dégagera les effets de l'empereur Sigismond.

LV

Napoléon le Grand et Charles le Gros

Si vous voulez me suivre maintenant dans les rues tortueuses de Milan, nous nous arrêterons un instant en face de son dôme miraculeux ; mais, comme nous le reverrons plus tard et en détail, je vous inviterai à prendre promptement à gauche, car une de ces scènes qui se passent dans une chambre et qui retentissent dans un monde est prête à s'accomplir.

Entrons donc au palais royal, montons le grand escalier, traversons quelques-uns de ces appartements qui viennent d'être si splendidement décorés par le pinceau d'Appiani : nous nous arrêterons devant ces fresques qui représentent les quatre parties du monde et devant le plafond où s'accomplit le triomphe d'Auguste ; mais, à cette heure, ce sont des tableaux vivants qui nous attendent, c'est de l'histoire moderne que nous allons écrire.

Entre-bâillons doucement la porte de ce cabinet afin de voir sans être vus. C'est bien : vous apercevez un homme, n'est-ce pas ? et vous le reconnaissez à la simplicité de son uniforme vert, à son pantalon collant de cachemire blanc, à ses bottes assouplies et montant jusqu'aux genoux. Voyez sa tête modelée comme un marbre antique ; cette étroite mèche de cheveux noirs qui va s'amincissant sur son large front ; ces yeux bleus dont le regard s'use à percer le voile de l'avenir ; ces lèvres pres-

sées qui recouvrent deux rangées de perles dont une femme serait jalouse : quel calme ! c'est la conscience de la force, c'est la sérénité du lion. Quand cette bouche s'ouvre, les peuples écoutent ; quand cet œil s'allume, les plaines d'Austerlitz jettent des flammes comme un volcan ; quand ce sourcil se fronce, les rois tremblent. À cette heure, cet homme commande à cent vingt millions d'hommes, dix peuples chantent en chœur l'*hosanna* de sa gloire en dix langues différentes ; car cet homme, c'est plus que César, c'est autant que Charlemagne : c'est Napoléon le Grand, le Jupiter tonnant de la France.

Après un instant d'attente calme, il fixe ses yeux sur une porte qui s'ouvre ; elle donne entrée à un homme vêtu d'un habit bleu, d'un pantalon gris collant au-dessous du genou duquel montent, en s'échancrant en cœur, des bottes à la hussarde. En jetant les yeux sur lui, nous lui trouverons une ressemblance primitive avec celui qui paraît l'attendre. Cependant, il est plus grand, plus maigre, plus brun : celui-là, c'est Lucien, le vrai Romain, le républicain des jours antiques, la barre de fer de la famille[17].

Ces deux hommes, qui ne s'étaient pas revus depuis Austerlitz, jetèrent l'un sur l'autre un de ces regards qui vont fouiller les âmes ; car Lucien était le seul qui eût dans les yeux la même puissance que Napoléon.

Il s'arrêta après avoir fait trois pas dans la chambre. Napoléon marcha vers lui et lui tendit la main.

– Mon frère, s'écria Lucien en jetant les bras autour du cou de son aîné, mon frère ! que je suis heureux de vous revoir !

---

[17] Le prince de Canino n'avait point encore, à l'époque où j'écris ces lignes, publié ses Mémoires.

– Laissez-nous seuls, messieurs, dit l'empereur faisant signe de la main à un groupe.

Les trois hommes qui le formaient s'inclinèrent et sortirent sans murmurer une parole, sans répondre un mot. Cependant, ces trois hommes qui obéissaient ainsi à un geste, c'étaient Duroc, Eugène et Murat : un maréchal, un prince, un roi.

– Je vous ai fait mander, Lucien, dit Napoléon lorsqu'il se vit seul avec son frère.

– Et vous voyez que je me suis empressé de vous obéir comme à mon aîné, répondit Lucien.

Napoléon fronça imperceptiblement le sourcil.

– N'importe ! vous êtes venu, et c'est ce que je désirais, car j'ai besoin de vous parler.

– J'écoute, répondit Lucien en s'inclinant.

Napoléon prit avec l'index et le pouce un des boutons de l'habit de Lucien, et, le regardant fixement :

– Quels sont vos projets ? dit-il.

– Mes projets, à moi ? reprit Lucien étonné : les projets d'un homme qui vit retiré, loin du bruit, dans la solitude ; mes projets sont d'achever tranquillement, si je le puis, un poème que j'ai commencé.

– Oui, oui, dit ironiquement Napoléon, vous êtes le poète de la famille, vous faites des vers tandis que je gagne des batailles ; quand je serai mort, vous me chanterez ; j'aurai cet avantage sur Alexandre, d'avoir mon Homère.

– Quel est le plus heureux de nous deux ?

– Vous, certes, vous, dit Napoléon en lâchant avec un geste d'humeur le bouton qu'il tenait ; car vous n'avez pas le chagrin

de voir dans votre famille des indifférents, et peut-être des rebelles.

Lucien laissa tomber ses bras et regarda l'empereur avec tristesse.

– Des indifférents !… rappelez-vous le 18 brumaire… des rebelles !… et où jamais m'avez-vous vu évoquer la rébellion ?

– C'est une rébellion que de ne point me servir : celui qui n'est point avec moi est contre moi. Voyons, Lucien ; tu sais que tu es parmi tous mes frères celui que j'aime le mieux !…

Il lui prit la main…

– Le seul qui puisse continuer mon œuvre. Veux-tu renoncer à l'opposition tacite que tu fais ?… Quand tous les rois de l'Europe sont à genoux, te croirais-tu humilié de baisser la tête au milieu du cortège de flatteurs qui accompagnent mon char de triomphe ? sera-ce donc toujours la voix de mon frère qui me criera : « César ! n'oublie pas que tu dois mourir ! » Voyons, Lucien, veux-tu marcher dans ma route ?

– Comment Votre Majesté l'entend-elle ? répondit Lucien en jetant sur Napoléon un regard de défiance[18].

L'empereur marcha en silence vers une table ronde qui masquait le milieu de la chambre, et, posant ses deux doigts sur le coin d'une grande carte roulée, il se retourna vers Lucien et lui dit :

– Je suis au faîte de ma fortune, Lucien ; j'ai conquis l'Europe, il me reste à la tailler à ma fantaisie ; je suis aussi vic-

---

[18] Tous les détails de cet entretien m'ont été donnés par Mme la duchesse d'Abrantès, aux Mémoires de laquelle je renverrais mes lecteurs si je ne craignais que sa prose, si naïve, si vraie et si animée, ne fît pas trop tort à la mienne.

torieux qu'Alexandre, aussi puissant qu'Auguste, aussi grand que Charlemagne ; je veux et je puis. Eh bien…

Il prit le coin de la carte, et la déroula sur la table avec un geste gracieux et nonchalant.

– Choisissez le royaume qui vous plaira le mieux, mon frère, et je vous engage ma parole d'empereur que, du moment où vous me l'aurez montré du bout du doigt, ce royaume est à vous.

– Et pourquoi cette proposition à moi plutôt qu'à tout autre de nos frères ?

– Parce que toi seul est selon mon esprit, Lucien.

– Comment cela se peut-il, puisque je ne suis pas selon vos principes ?

– J'espérais que tu avais changé depuis quatre ans que je ne t'ai vu.

– Et vous vous êtes trompé, mon frère ; je suis toujours le même qu'en 99 : je ne troquerais pas ma chaise curule contre un trône.

– Niais et insensé ! dit Napoléon en se mettant à marcher et en se parlant à lui-même, insensé et aveugle, qui ne voit pas que je suis envoyé par le destin pour enrayer ce tombereau de la guillotine qu'ils ont pris pour un char républicain !

Puis, s'arrêtant tout à coup et marchant à son frère :

– Mais laisse-moi donc t'enlever sur la montagne et te montrer les royaumes de la terre : lequel est mûr pour ton rêve sublime ? Voyons, est-ce le corps germanique, où il n'y a de vivant que ses universités, espèce de pouls républicain qui bat dans un corps monarchique ? Est-ce l'Espagne, catholique depuis le XIIIe siècle seulement, et chez laquelle la véritable interprétation de la parole du Christ germe à peine ? Est-ce la Rus-

sie, dont la tête pense peut-être, mais dont le corps, galvanisé un instant par le czar Pierre, est retombé dans sa paralysie polaire ? Non, Lucien, non, les temps ne sont pas venus ; renonce à tes folles utopies ; donne-moi la main comme frère et comme allié, et demain je te fais chef d'un grand peuple, je reconnais ta femme pour ma sœur, et je te rends toute mon amitié.

– C'est cela, dit Lucien, vous désespérez de me convaincre, et vous voulez m'acheter.

L'empereur fit un mouvement.

– Laissez-moi dire à mon tour, car ce moment est solennel et n'aura pas son pareil dans le cours de votre vie : je ne vous en veux pas de m'avoir mal jugé ; vous avez rendu tant d'hommes muets et sourds en leur coulant de l'or dans la bouche et dans les oreilles que vous avez cru qu'il en serait de moi ainsi que des autres. Vous voulez me faire roi, dites-vous ? Eh bien, j'accepte, si vous me promettez que mon royaume ne sera point une préfecture. Vous me donnez un peuple : je le prends, peu m'importe lequel, mais à la condition que je le gouvernerai selon ses idées et selon ses besoins ; je veux être son père, et non son tyran ; je veux qu'il m'aime, et non qu'il me craigne : du jour où j'aurai mis la couronne d'Espagne, de Suède, de Wurtemberg ou de Hollande sur ma tête, je ne serai plus Français, mais Espagnol, Allemand ou Hollandais ; mon nouveau peuple sera ma seule famille. Songez-y bien, alors nous ne serons plus frères selon le sang, mais selon le rang ; vos volontés seront consignées à mes frontières ; si vous marchez contre moi, je vous attendrai debout ; vous me vaincrez, sans doute, car vous êtes un grand capitaine, et le Dieu des armées n'est pas toujours celui de la justice ; alors je serai un roi détrôné, mon peuple sera un peuple conquis, et libre à vous de donner ma couronne et mon peuple à quelque autre plus soumis ou plus reconnaissant. J'ai dit.

– Toujours le même, toujours le même ! murmura Napoléon.

Puis tout à coup, frappant du pied :

– Lucien, vous oubliez que vous devez m'obéir comme à votre père, comme à votre roi.

– Tu es mon aîné, non mon père ; tu es mon frère, non mon roi : jamais je ne courberai la tête sous ton joug de fer, jamais, jamais !

Napoléon devint affreusement pâle ; ses yeux prirent une expression terrible, ses lèvres tremblèrent.

– Réfléchissez à ce que je vous ai dit, Lucien.

– Réfléchis à ce que je vais te dire, Napoléon : tu as mal tué la république, car tu l'as frappée sans oser la regarder en face ; l'esprit de liberté, que tu crois étouffé sous ton despotisme, grandit, se répand, se propage. Tu crois le pousser devant toi, il te suit par derrière. Tant que tu seras victorieux, il sera muet ; mais vienne le jour des revers, et tu verras si tu peux t'appuyer sur cette France que tu auras faite grande mais esclave. Tout empire élevé par la force et la violence doit tomber par la violence et la force. Et toi, toi, Napoléon, qui tomberas du faîte de cet empire, tu seras brisé…

Prenant sa montre et l'écrasant contre terre :

– … brisé, vois-tu, comme je brise cette montre, tandis que nous, morceaux et débris de ta fortune, nous serons dispersés sur la surface de la terre parce que nous serons de ta famille, et maudits parce que nous porterons ton nom. Adieu, sire !

Lucien sortit.

Napoléon resta immobile et les yeux fixes. Au bout de cinq minutes, on entendit le roulement d'une voiture qui sortait des cours du palais. Napoléon sonna.

– Quel est ce bruit ? dit-il à l'huissier qui entr'ouvrit la porte.

– C’est celui de la voiture du frère de Votre Majesté, qui repart pour Rome.

– C’est bien, dit Napoléon.

Et sa figure reprit ce calme impassible et glacial sous lequel il cachait, comme sous un masque, les émotions les plus vives.

Dix ans étaient à peine écoulés que cette prédiction de Lucien s’était accomplie. L’empire élevé par la force avait été renversé par la force. Napoléon était brisé, et cette famille d’aigles, dont l’aire était aux Tuileries, s’était éparpillée, fugitive, proscrite et battant des ailes sur le monde. Madame mère, cette Niobé impériale qui avait donné le jour à un empereur, à trois rois, à deux archi-duchesses, s’était retirée à Rome, Lucien dans sa principauté de Canino, Louis à Florence, Joseph aux États-Unis, Jérôme en Wurtemberg, la princesse Élisa à Baden, madame Borghèse à Piombino, et la reine de Hollande au château d’Arenenberg.

Or, comme le château d’Arenenberg est situé à une demilieue seulement de Constance, il me prit un grand désir de mettre mes hommages aux pieds de cette majesté déchue, et de voir ce qui restait d’une reine dans une femme, lorsque le destin lui avait arraché la couronne du front, le sceptre de la main et le manteau des épaules ; et de cette reine surtout, de cette gracieuse fille de Joséphine Beauharnais, de cette sœur d’Eugène, de ce diamant de la couronne de Napoléon.

J’en avais tant entendu parler dans ma jeunesse comme d’une belle et bonne fée bien gracieuse et bien secourable, et cela par les filles auxquelles elle avait donné une dot, par les mères dont elle avait racheté les enfants, par les condamnés dont elle avait obtenu la grâce, que j’avais un culte pour elle. Joignez à cela le souvenir de romances que ma sœur chantait, qu’on disait de cette reine, et qui s’étaient tellement répandues de ma mémoire dans mon cœur qu’aujourd’hui encore, quoiqu’il y ait vingt ans que j’aie entendu ces vers et cette musique,

je répéterais les uns ou je noterais les autres sans transposer un mot, sans oublier une note. C'est que des romances de reine, c'est qu'une reine qui chante, cela ne se voit que dans les *Mille et une Nuits,* et cela était resté dans mon esprit comme un étonnement doré.

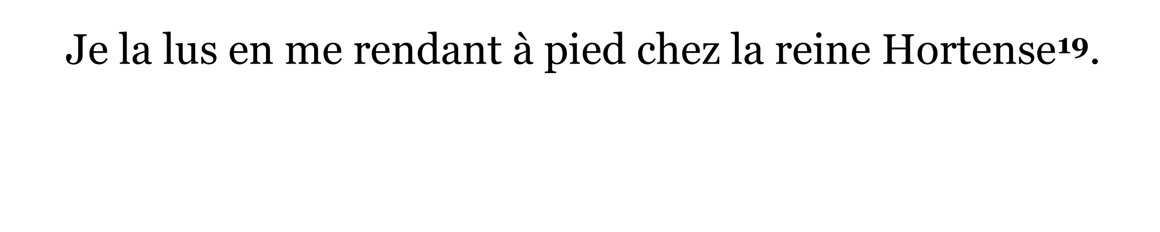
Il était trop matin pour me présenter en personne au château ; j'y déposai ma carte et je sautai dans un bateau qui me conduisit en une heure à l'île Reichenau.

C'est dans une petite église située au milieu de l'île que sont déposés les restes de Charles le Gros, cinquième successeur de Charles le Grand ; son épitaphe, qu'on lit dans le chœur, au-dessous d'un portrait qui passe pour le sien, raconte toute son histoire. La voici traduite textuellement :

« Charles le Gros, neveu de Charles le Grand, entra puissamment dans l'Italie, qu'il vainquit, obtint l'empire, et fut couronné César à Rome ; puis, son frère Ludwig, de Germanie, étant mort, il devint, par droit d'hérédité, maître de la Germanie et de la Gaule. Enfin, manquant à la fois par le génie, par le cœur et par le corps, un jeu de fortune le jeta du faîte de ce grand empire dans cette humble retraite où il mourut, abandonné de tous les siens, l'an de Notre-Seigneur 888. »

Comme il n'y avait rien autre chose à voir dans l'église, ni dans l'île, nous remontâmes dans la barque et fîmes voile pour Arenenberg.

En entrant au château de Volberg, qu'habite madame Parquin, lectrice de la reine et sœur du célèbre avocat de ce nom, je trouvai une invitation à dîner chez madame de Saint-Leu et des lettres de France : l'une d'elles contenait l'ode manuscrite de Victor Hugo sur la mort du roi de Rome.



Je la lus en me rendant à pied chez la reine Hortense[19].

---

[19] Nos lecteurs s'apercevront facilement que toute la première partie de ce volume a été écrite en 1834, et par conséquent avant les événements de Strasbourg.

LVI

Une ex-reine

Le château d'Arenenberg n'est point une résidence royale ; c'est une jolie maison qui pourrait appartenir indifféremment à M. Aguado, à M. de Schickler ou à Scribe : ainsi l'émotion que j'éprouvai appartenait tout entière à une cause morale qui remuait ma pensée et nullement aux objets physiques qui frappaient mes yeux.

Cette émotion était telle qu'après avoir désiré ardemment voir madame de Saint-Leu, au moment où ce désir allait être réalisé, je m'arrêtais à chaque pas pour retarder le moment de l'entrevue, plongeant mes yeux dans chaque échappée de vue, regardant sans distinguer, et bien plus disposé à retourner en arrière qu'à continuer mon chemin : c'est que j'étais sur le point de voir se réaliser une chimère ou de perdre une illusion ; c'est que j'aimais presque autant m'en aller à l'instant avec un doute que de me retirer plus tard avec un désenchantement. Tout à coup, à trente pas de moi, au détour d'une allée, j'aperçus trois femmes et un jeune homme. Mon premier mouvement fut de fuir ; mais il était trop tard, j'avais été vu ; je sentis le ridicule d'une pareille retraite, je fixai les yeux sur le groupe qui s'avançait, je reconnus instinctivement la reine, je marchai vers elle.

Certes, elle ne se doutait guère, en venant au-devant de moi, de ce qui se passait alors dans mon âme ; elle était loin de penser qu'au jour de sa puissance, jamais homme entrant dans la salle de réception du château de La Haye et s'approchant du trône où elle était assise dans toute la majesté du pouvoir, dans toute la splendeur de la beauté, n'avait ressenti une émotion pareille à celle que j'éprouvais ; tous les sentiments généreux que renferme le cœur de l'homme, l'amour, le respect, la pitié, se pressaient sur mes lèvres ; j'étais près de tomber à genoux, et certes je l'eusse fait si elle eût été seule.

Elle vit probablement ce qui se passait en moi car elle sourit ineffablement en me tendant sa main.

– Vous êtes mille fois bon, me dit-elle, de ne point passer près d'une pauvre proscrite sans la venir voir.

C'était moi qui étais bon, c'était de son côté qu'était la reconnaissance : bien, mon cœur ; cette fois, tu ne t'étais pas trompé, jeune homme, c'est la reine de ton enfance, gracieuse et bonne ; poète, c'est ce son de voix, c'est ce regard que tu as rêvé à la fille de Joséphine ; laisse battre librement ton cœur ; une fois la réalité s'est trouvée à la hauteur du songe ; regarde, écoute, sois heureux.

La reine s'appuya sur mon bras ; elle me conduisit, car je ne voyais pas. Nous marchâmes ainsi je ne sais combien de temps, puis nous rentrâmes dans le salon. La première chose qui rappela mes esprits, qui arrêta mes pensées, qui fixa mes yeux, fut un magnifique portrait.

– Oh ! voilà qui est beau ! m'écriai-je.

– Oui, dit madame de Saint-Leu ; c'est Bonaparte au pont de Lodi.

– Ce tableau doit être de Gros, n'est-ce pas ?

– De lui-même.

– Fait d'après nature, sans doute : c'est trop merveilleux de ressemblance et de modelé pour ne pas être ainsi.

– L'empereur a posé trois ou quatre fois.

– Il a eu cette patience ?

– Gros avait trouvé un excellent moyen pour cela.

– Lequel ?

– Il le faisait asseoir sur les genoux de ma mère.

Voyez-vous cette fille qui parle de sa mère, qui est Joséphine, de son beau-père, qui est Napoléon, qui me fait assister à cette scène de ménage, qui me montre le lion doux et apprivoisé, l'empereur sur les genoux de l'impératrice, et, devant eux, Gros, l'homme de Jaffa, d'Eylau et d'Aboukir, son pinceau à la main, fixant sur la toile cette tête large à contenir le monde ; et tout cela n'était pas un rêve !

J'allai m'asseoir dans un coin, et, laissant tomber mon front entre mes deux mains, je restai abîmé dans un océan de pensées. Lorsque je revins à moi et que je levai les yeux, je vis que madame de Saint-Leu me regardait en souriant : elle comprenait trop bien les causes d'une pareille inconvenance pour attendre de moi des excuses, que je ne pensais, du reste, aucunement à lui faire. Elle se leva et vint à moi.

– Voulez-vous me suivre ? me dit-elle.

– Oh ! certes.

– Venez !

– Et quelle merveille allez-vous me faire voir ?

– Mon reliquaire impérial.

Elle me conduisit devant un meuble fermé comme une bibliothèque, avec des carreaux de vitre, et sur chaque planche

duquel, ainsi que sur une étagère, étaient rangés des objets qui avaient appartenu à Joséphine ou à Napoléon.

D'abord c'était, dans un portefeuille marqué d'un J et d'un N, la correspondance intime de l'empereur et de l'impératrice. Toutes les lettres étaient autographes, datées des champs de bataille de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, écrites sur l'affût d'un canon, les pieds dans le sang ; et toutes contenaient un mot de la victoire. Puis des pages d'amour, mais de cet amour profond, ardent, passionné comme le ressentaient Werther, René, Anthony.

Quelle organisation immense que celle de cet homme qui renfermait à la fois tant de choses dans la tête et dans le cœur !

C'est ensuite le talisman de Charlemagne ; or, c'est toute une histoire que celle de ce talisman ; écoutez-la.

Lorsqu'on ouvrit, à Aix-la-Chapelle, le tombeau dans lequel avait été inhumé le grand empereur, on trouva son squelette revêtu de ses habits romains ; il portait sa double couronne de France et d'Allemagne sur son front desséché ; il avait au côté, près de sa bourse de pèlerin, Joyeuse, cette bonne épée avec laquelle, dit le moine de Saint-Denis, il coupait en deux un chevalier tout armé ; ses pieds reposaient sur le bouclier d'or massif que lui avait donné le pape Léon, et à son cou était suspendu le talisman qui le faisait victorieux. Ce talisman était un morceau de la vraie croix que lui avait envoyé l'impératrice. Il était renfermé dans une émeraude, et cette émeraude était suspendue par une chaîne à un gros anneau d'or. Les bourgeois d'Aix-la-Chapelle le donnèrent à Napoléon lorsqu'il fit son entrée dans leur ville, et Napoléon, en 1813, jeta en jouant cette chaîne autour du cou de la reine Hortense, lui avouant que, le jour d'Austerlitz et de Wagram, il l'avait portée lui-même sur sa poitrine, comme, il y a neuf cents ans, le faisait Charlemagne.

C'était enfin la ceinture qui ceignait ses reins aux Pyramides ; c'était l'anneau de mariage qu'il avait passé lui-même au

doigt de la veuve de Beauharnais ; c'était le portrait du roi de Rome, brodé par Marie-Louise, sur lequel s'était reposé son dernier regard. Cet œil d'aigle s'était fermé sur le même objet que j'avais à mon tour sous les yeux ; sa bouche mourante avait touché ce satin, son dernier soupir l'avait humecté ; et il y avait un mois à peine que l'enfant était mort à son tour, les yeux sur le portrait de son père. Le temps et la liberté nous révéleront peut-être le secret providentiel de ce double trépas ; en attendant, prosternons-nous et adorons.

Je demandai à voir l'épée rapportée de Sainte-Hélène par Marchand et léguée par le duc de Reichstadt au prince Louis ; mais la reine n'avait point encore reçu ce don mortuaire et craignait de ne le recevoir jamais.

La cloche du dîner sonna.

– Déjà ! m'écriai-je.

– Vous reverrez tout cela demain, me dit-elle.

Après le dîner, nous rentrâmes au salon. Au bout de dix minutes, on annonça madame Récamier. Celle-là était encore une reine, reine de beauté et d'esprit ; aussi la duchesse de Saint-Leu la reçut-elle en sœur.

J'ai beaucoup entendu discuter de l'âge de madame Récamier ; il est vrai que je ne l'ai vue que le soir, vêtue d'une robe noire, la tête et le cou enveloppés d'un voile de la même couleur ; mais, à la jeunesse de sa voix, à la beauté de ses yeux, au modelé de ses mains, je parierais pour vingt-cinq ans.

Aussi fus-je bien étonné d'entendre ces deux femmes parler du Directoire et du Consulat comme de choses qu'elles avaient vues. Enfin, l'on pria madame de Saint-Leu de se mettre au piano.

– Cela vous fera-t-il plaisir ? dit-elle en se retournant vers moi, à demi-levée et attendant ma réponse.

– Oh ! oui, répondis-je en joignant les mains.

Elle chanta plusieurs romances dont elle avait dernièrement composé la musique.

– Si j'osais vous demander une chose ? lui dis-je à mon tour.

– Eh bien, que me demanderiez-vous ?

– Une de vos anciennes romances.

– Laquelle ?

– « Vous me quittez pour marcher à la gloire. »

– Ô mon Dieu ! mais c'est du plus loin qu'il me souvienne ; cette romance est de 1809. Comment faites-vous pour vous la rappeler ? Vous étiez à peine né lorsqu'elle était en vogue.

– J'avais cinq ans et demi ; mais, parmi les romances que chantait ma sœur, mon aînée de quelques années, c'était ma romance de prédilection.

– Il n'y a qu'un inconvénient, c'est que je ne me la rappelle plus.

– Je me la rappelle, moi.

Je me levai, et, m'appuyant sur le dos de sa chaise, je commençai à lui dicter les vers.

> Vous me quittez pour marcher à la gloire,
> Mon triste cœur suivra partout vos pas ;
> Allez, volez au temple de mémoire :
> Suivez l'honneur, mais ne m'oubliez pas.

– Oui, c'est cela, me dit la reine avec tristesse.

Je continuai :

> À vos devoirs comme à l'amour fidèle,

Cherchez la gloire, évitez le trépas :
Dans les combats où l'honneur vous appelle
Distinguez-vous, mais ne m'oubliez pas.

– Ma pauvre mère ! soupira madame de Saint-Leu.

Que faire, hélas ! dans mes peines cruelles ?
Je crains la paix autant que les combats :
Vous y verrez tant de beautés nouvelles,
Vous leur plairez !... mais ne m'oubliez pas.

Oui, vous plairez, et vous vaincrez sans cesse,
Mars et l'Amour suivront partout vos pas ;
De vos succès gardez la douce ivresse,
Soyez heureux, mais ne m'oubliez pas.

La reine passa la main sur ses yeux pour essuyer une larme.

– Quel triste souvenir ! lui dis-je.

– Oh ! oui, bien triste ! vous savez qu'en 1808, les bruits du divorce commençaient à se répandre ; ils étaient venus frapper ma mère au cœur, et, voyant l'empereur prêt à partir pour Wagram, elle pria M. de Ségur de lui faire une romance sur ce départ ; il lui apporta les paroles que vous venez de dire ; ma mère me les donna pour que j'en fisse la musique, et, la veille du départ de l'empereur, je les lui chantai. Ma pauvre mère ! je la vois encore, suivant sur la figure de son mari, qui m'écoutait soucieux, l'impression que lui faisait cette romance qui s'appliquait si bien à la situation de tous deux. L'empereur l'écouta jusqu'au bout ; enfin, lorsque le dernier son du piano se fut éteint, il alla vers ma mère. « Vous êtes la meilleure créature que je connaisse, » lui dit-il ; puis, l'embrassant au front en soupirant, il rentra dans son cabinet ; ma mère fondit en larmes, car de ce moment elle sentit qu'elle était condamnée.

Vous concevez maintenant ce qu'il y a pour moi de souvenirs dans cette romance, et, en me la disant, vous venez de toucher toutes les cordes de mon cœur comme un clavier.

– Mille pardons ! comment n'ai-je pas deviné cela ? je ne demande plus rien.

– Si fait, dit la reine en se replaçant à son piano ; si fait : tant d'autres malheurs sont venus passer sur celui-là que c'est un de ceux sur lequel j'arrête ma mémoire avec le plus de douceur ; car ma mère, quoique séparée de l'empereur, en fut toujours aimée.

Elle laissa courir ses doigts sur le piano, un prélude plaintif se fit entendre, puis elle chanta avec toute son âme, avec le même accent qu'elle dut chanter devant Napoléon.

Je doute que jamais homme ait ressenti ce que j'éprouvai dans cette soirée.

LVII

Une promenade dans le parc d'Arenenberg

Mme la duchesse de Saint-Leu m'avait invité à déjeuner pour le lendemain matin, à dix heures. Comme j'avais passé une partie de la nuit à écrire mes notes, j'arrivai quelques minutes après l'heure indiquée ; j'allais m'excuser de l'avoir fait attendre, ce qui était d'autant moins pardonnable qu'elle n'était plus reine, mais elle me rassura avec une bonté parfaite, me disant que le déjeuner n'était que pour midi, et que, si elle m'avait invité pour dix heures, c'était afin d'avoir tout le temps de causer avec moi. En même temps, elle me proposa une promenade dans le parc ; je lui répondis en lui offrant mon bras. Nous fîmes à peu près cent pas dans un complet silence ; le premier, je l'interrompis.

– Vous aviez quelque chose à me dire, Madame la duchesse ?

– C'est vrai, dit-elle en me regardant, je voulais vous parler de Paris. Qu'y avait-il de nouveau quand vous l'avez quitté ?

– Beaucoup de sang dans les rues, beaucoup de blessés dans les hôpitaux, pas assez de prisons et trop de prisonniers[20].

– Vous avez vu les 5 et 6 juin ?

– Oui, Madame.

– Pardon, mais je vais être bien indiscrète, peut-être. D'après quelques mots que vous avez dits hier, je crois que vous êtes républicain ?

Je souris.

– Vous ne vous êtes pas trompée, Madame la duchesse. Et cependant, grâce au sens et à la couleur que les journaux qui représentent le parti auquel j'appartiens et dont je partage toutes les sympathies, mais non tous les systèmes, ont fait prendre à ce mot, avant d'accepter la qualification que vous me donnez, je vous demanderai la permission de vous faire un exposé de principes. À toute autre femme, une pareille confession de foi serait ridicule, mais à vous, Madame la duchesse, à vous qui, comme reine, avez dû entendre autant de paroles austères que vous avez dû écouter de mots frivoles en votre qualité de femme, je n'hésiterai point à dire par quels points je touche au républicanisme social, et par quelle dissidence je m'éloigne du républicanisme révolutionnaire.

– Vous n'êtes donc point d'accord entre vous ?

– Notre espoir est le même, Madame, mais les moyens par lesquels chacun veut procéder sont différents. Il y en a qui parlent de couper des têtes et de diviser les propriétés ; ceux-là, ce

---

[20] Ces lignes ont écrites avant l'amnistie. Je n'ai pas voulu les effacer car, de reproche qu'elles étaient, elles sont devenues un éloge ; il faut laisser à chaque chose le caractère du temps dans lequel elle a été mise au jour.

sont les ignorants et les fous. Il vous paraît étonnant que je ne me serve pas pour les désigner d'un nom plus énergique : c'est inutile, ils ne sont ni craints ni à craindre. Ils se croient fort en avant, et sont tout à fait en arrière ; ils datent de 93, et nous sommes en 1832. Le gouvernement fait semblant de les redouter beaucoup et serait bien fâché qu'ils n'existassent pas, car leurs théories sont le carquois où il prend ses armes. Ceux-là ne sont point les républicains, ce sont les républiqueurs.

» Il y en a d'autres qui oublient que la France est la sœur aînée des nations, qui ne se souviennent plus que son passé est riche de tous les souvenirs et qui vont chercher parmi les constitutions suisse, anglaise et américaine celle qui serait la plus applicable à notre pays. Ceux-là, ce sont les rêveurs et les utopistes : tout entiers à leurs théories de cabinet, ils ne s'aperçoivent pas, dans leurs applications imaginaires, que la constitution d'un peuple ne peut être durable qu'autant qu'elle est née de sa situation géographique, qu'elle ressort de sa nationalité et qu'elle s'harmonise avec ses mœurs. Il en résulte que, comme il n'y a pas sous le ciel deux peuples dont la situation géographique, dont la nationalité et dont les mœurs soient identiques, plus une constitution est parfaite, plus elle est individuelle, et moins, par conséquent, elle est applicable à une autre localité qu'à celle qui lui a donné naissance. Ceux-là ne sont point non plus les républicains, ce sont les républiquinistes.

» Il y en a d'autres qui croient qu'une opinion, c'est un habit bleu barbeau, un gilet à grands revers, une cravate flottante et un chapeau pointu. Ceux-là, ce sont les parodistes et les aboyeurs. Ils excitent les émeutes, mais se gardent bien d'y prendre part ; ils élèvent les barricades et laissent les autres se faire tuer derrière ; ils compromettent leurs amis et vont partout se cachant, comme s'ils étaient compromis eux-mêmes. Ceux-là, ce ne sont point encore des républicains, ce sont les républiquets.

» Mais il y en a d'autres, Madame, pour qui l'honneur de la France est chose sainte et à laquelle ils ne veulent pas que l'on touche, pour qui la parole donnée est un engagement sacré qu'ils ne peuvent souffrir de voir rompre, même de roi à peuple, dont la vaste et noble fraternité s'étend à tout pays qui souffre et à toute nation qui se réveille. Ils ont été verser leur sang en Belgique, en Italie et en Pologne, et sont revenus se faire tuer ou prendre au cloître Saint-Merri. Ceux-là, Madame, ce sont les puritains et les martyrs. Un jour viendra où non seulement on rappellera ceux qui sont exilés, où non seulement on ouvrira les prisons de ceux qui sont captifs, mais encore où l'on cherchera les cadavres de ceux qui sont morts pour leur élever des tombes. Tout le tort que l'on peut leur reprocher, c'est d'avoir devancé leur époque et d'être nés trente ans trop tôt. Ceux-là, Madame, ce sont les vrais républicains. »

– Je n'ai pas besoin de vous demander, me dit la reine, si c'est à ceux-là que vous appartenez.

– Hélas ! Madame, lui répondis-je, je ne puis pas me vanter tout à fait de cet honneur. Oui, certes, à eux toutes mes sympathies ; mais, au lieu de me laisser emporter à mon sentiment, j'en ai appelé à ma raison ; j'ai voulu faire pour la politique ce que Faust a fait pour la science : descendre et toucher le fond. Je suis resté un an plongé dans les abîmes du passé ; j'y étais entré avec une opinion instinctive, j'en suis sorti avec une conviction raisonnée. Je vis que la révolution de 1830 nous avait fait faire un pas, il est vrai, mais que ce pas nous avait conduits tout simplement de la monarchie aristocratique à la monarchie bourgeoise, et que cette monarchie bourgeoise était une ère qu'il fallait épuiser avant d'arriver à la magistrature populaire. Dès lors, Madame, sans rien faire pour me rapprocher du gouvernement dont je m'étais éloigné, j'ai cessé d'en être l'ennemi, je le regarde tranquillement poursuivre sa période, dont je ne verrai probablement pas la fin ; j'applaudis à ce qu'il fait de bon, je proteste contre ce qu'il fait de mauvais. Mais tout cela sans enthousiasme et sans haine. Je ne l'accepte ni ne le récuse ; je le subis.

Je ne le regarde pas comme un bonheur, mais je le crois une nécessité.

– Mais, à vous entendre, il n'y aurait pas de chance qu'il changeât ?

– Non, Madame.

– Si cependant le duc de Reichstadt n'était point mort et qu'il eût fait une tentative ?

– Il eût échoué, du moins je le crois.

– C'est vrai. J'oubliais qu'avec vos opinions républicaines, Napoléon doit n'être pour vous qu'un tyran.

– Je vous demande pardon, Madame, je l'envisage sous un autre point de vue. À mon avis, Napoléon est un de ces hommes élus dès le commencement des temps et qui ont reçu de Dieu une mission providentielle. Ces hommes, Madame, on les juge non point selon la volonté humaine qui les a fait agir, mais selon la sagesse divine qui les a inspirés ; non pas selon l'œuvre qu'ils ont faite, mais selon le résultat qu'elle a produit. Quand leur mission est accomplie, Dieu les rappelle ; ils croient mourir, ils vont rendre compte.

– Et, selon vous, quelle était la mission de l'empereur ?

– Une mission de liberté.

– Savez-vous que tout autre que moi vous en demanderait la preuve ?

– Et je la donnerais, même à vous.

– Voyons. Vous n'avez point idée à quel degré cela m'intéresse.

– Lorsque Napoléon, ou plutôt Bonaparte apparut à nos pères, Madame, la France sortait, non pas d'une république, mais d'une révolution. Dans un de ces accès de fièvre politique,

elle s'était jetée si fort en avant des autres nations qu'elle avait rompu l'équilibre du monde. Il fallait un Alexandre à ce Bucéphale, un Androclès à ce lion. Le 13 Vendémiaire les mit face à face : la révolution fut vaincue. Les rois, qui auraient dû reconnaître un frère au canon de la rue Saint-Honoré, crurent avoir un ennemi dans le dictateur du 18 Brumaire ; ils prirent pour le consul d'une république celui qui était déjà le chef d'une monarchie, et, insensés qu'ils étaient, au lieu de l'emprisonner dans une paix générale, ils lui firent une guerre européenne. Alors Napoléon appela à lui tout ce qu'il y avait de jeune, de brave et d'intelligent en France, et le répandit sur le monde. Homme de réaction pour nous, il se trouva être en progrès sur les autres. Partout où il passa, il jeta aux vents le blé des révolutions : l'Italie, la Prusse, l'Espagne, le Portugal, la Pologne, la Belgique, la Russie elle-même ont tour à tour appelé leurs fils à la moisson sacrée. Et lui, comme un laboureur fatigué de sa journée, il a croisé les bras et les a regardés faire du haut de son roc de Saint-Hélène. C'est alors qu'il eut une révélation de sa mission divine et qu'il laissa tomber de ses lèvres la prophétie d'une Europe républicaine.

– Et croyez-vous, reprit la reine, que si le duc de Reichstadt ne fût pas mort, il eût continué l'œuvre de son père ?

– À mon avis, Madame, les hommes comme Napoléon n'ont pas de père et n'ont pas de fils ; ils naissent, comme des météores, dans le crépuscule du matin, traversent d'un horizon à l'autre le ciel qu'ils illuminent, et vont se perdre dans le crépuscule du soir.

– Savez-vous que ce que vous dites là est peu consolant pour ceux de sa famille qui conserveraient quelque espérance ?

– Cela est ainsi, Madame, car nous ne lui avons donné une place dans notre ciel qu'à la condition qu'il ne laisserait pas d'héritier sur la terre.

– Et cependant, il a légué son épée à son fils.

– Le don lui a été fatal, Madame, et Dieu a cassé le testament.

– Mais vous m'effrayez, car son fils, à son tour, l'a léguée au mien.

– Elle sera lourde à porter à un simple officier de la Confédération suisse.

– Oui, vous avez raison, car cette épée, c'est un sceptre.

– Prenez garde de vous égarer, Madame. J'ai bien peur que vous ne viviez dans cette atmosphère trompeuse et enivrante qu'emportent avec eux les exilés. Le temps, qui continue de marcher pour le reste du monde, semble s'arrêter pour les proscrits. Ils voient toujours les hommes et les choses comme ils les ont quittés, et cependant les hommes changent de face et les choses d'aspect. La génération qui a vu passer Napoléon revenant de l'île d'Elbe s'éteint tous les jours, Madame, et cette marche miraculeuse n'est déjà plus un souvenir, c'est un fait historique.

– Ainsi, vous croyez qu'il n'y a plus d'espoir pour la famille Napoléon de rentrer en France ?

– Si j'étais le roi, je la rappellerais demain.

– Ce n'est point ainsi que je veux dire.

– Autrement, il y a peu de chances.

– Quel conseil donneriez-vous à un membre de cette famille qui rêverait la résurrection de la gloire et de la puissance napoléoniennes ?

– Je lui donnerais le conseil de se réveiller.

– Et s'il persistait, malgré ce premier conseil, qui, à mon avis aussi, est le meilleur, et qu'il vous en demandât un second ?

– Alors, Madame, je lui dirais d'obtenir la radiation de son exil, d'acheter une terre en France, de se faire élire député, de tâcher, par son talent, de disposer de la majorité de la Chambre, et de s'en servir pour déposer Louis-Philippe et se faire élire roi à sa place.

– Et vous pensez, reprit la duchesse de Saint-Leu en souriant avec mélancolie, que tout autre moyen échouerait ?

– J'en suis convaincu.

La duchesse soupira. En ce moment, la cloche sonna le déjeuner ; nous nous acheminâmes vers le château, pensifs et silencieux. Pendant tout le retour, la duchesse ne m'adressa point une seule parole. Mais, en arrivant au seuil de la porte, elle s'arrêta, et, me regardant avec une expression indéfinissable d'angoisse :

– Ah ! me dit-elle, j'aurais bien voulu que mon fils fût ici, et qu'il entendît ce que vous venez de me dire.

LVIII

Reprise et dénouement de l'histoire de l'Anglais qui avait pris un mot pour un autre

Après le déjeuner, je pris congé de madame la duchesse de Saint-Leu ; à Steckborn, je trouvai Francesco, que j'avais dépêché en courrier, et qui m'attendait avec une voiture ; nous partîmes aussitôt, et, sur les huit heures du soir, nous arrivâmes à l'hôtel de *la Couronne,* à Schaffhausen.

Le lendemain, dès que je fus levé, je me mis en quête par la ville. La première chose qui s'offrit à mes regards, sur la place même de l'hôtel, fut une statue représentant un homme de la fin du XVe siècle ayant le poignet droit coupé ; cette circonstance, comme on le devine, éveilla aussitôt ma curiosité. Il était évident que quelque légende devait se rattacher à cette mutilation. Je cherchais des yeux quelqu'un qui pût me mettre au courant de l'histoire particulière de l'individu représenté, lorsque j'avisai le garçon de l'hôtel, debout sur la porte et fumant flegmatiquement dans une pipe d'écume de mer des feuilles d'une herbe quelconque qu'on lui avait vendues pour du tabac. J'allai à lui, pensant que je ne pouvais mieux m'adresser qu'à un voisin, et je lui demandai s'il savait quelle circonstance avait opéré la solution de continuité que j'avais remarquée entre l'avant-bras et la main du personnage dont je désirais connaître la biographie. Mon maître d'hôtel tira gravement sa pipe de sa bouche, étendit la main dans la direction de la statue, et me répondit :

– L'histoire est écrite.

Confiant dans cette indication, je retournai vers le manchot, je le regardai de la tête aux pieds ; mais je n'aperçus pas la moindre ligne calligraphique ; je crus que mon homme avait voulu se moquer de moi, et je revins dans l'intention de lui faire mes remerciements de sa politesse.

– Eh bien, me dit mon homme avec le même calme, avez-vous lu ?

– Comment voulez-vous que je m'y prenne pour cela ? lui répondis-je ; il n'y a rien d'écrit.

– Avez-vous regardé derrière ?

– Non.

– Eh bien, regardez.

Je retournai à la recherche de l'inscription, et, en effet, en tournant autour du piédestal, j'aperçus des lettres à moitié effacées ; heureusement que, lorsque j'eus déchiffré le premier mot, je devinai le reste ; c'était ce vers de Virgile :

Auri sacra fames, quid non mortalia pectora cogis !

C'était une charmante sentence, dont je reconnaissais la vérité, mais qui pouvait s'appliquer à tant de circonstances qu'elle ne m'apprenait rien de ce que je désirais savoir ; j'eus de nouveau recours à mon homme.

– Eh bien, me dit-il ?

– Eh bien, j'ai lu.

– Alors, vous êtes content ?

– Pas du tout.

– N'avez-vous pas trouvé une inscription ?

– Sans doute ; mais elle ne me dit pas pourquoi votre bonhomme a le poignet coupé.

– Alors, me répondit dédaigneusement le cuisinier, c'est que vous ne savez pas le latin.

Je n'en pus pas tirer autre chose ; de sorte que, bon gré mal gré, il fallut bien me contenter de cette réponse tant soit peu humiliante pour un homme qui sait son Virgile par cœur.

Du reste, comme c'était, au dire du même cicérone, la seule chose qu'il y eût à voir à Schaffhausen, je rentrai dans l'hôtel, d'où je comptais repartir aussitôt après mon déjeuner ; le garçon profita de ce moment pour m'apporter le registre de l'auberge afin que je m'y inscrivisse. En jetant machinalement les yeux sur l'avant-dernière page, je reconnus le nom de sir Williams Blundel ; il avait passé à Schaffhausen il y avait douze jours. Comme je ne faisais pas grand fonds sur l'intelligence de mon servant, je le priai de dire au maître de l'hôtel de monter à la chambre du Français dont il lui reportait la signature, et qui avait à lui parler. La manière dont sir Williams m'avait quitté à Zurich m'avait laissé quelques inquiétudes : ces caractères timides et concentrés qui renferment tout en eux-mêmes ont des tristesses d'autant plus profondes qu'elles ressemblent à du calme, et des désespoirs d'autant plus mortels qu'ils n'ont ni cris ni larmes ; il en résulte que leurs blessures saignent au-dedans, et qu'ils étouffent presque toujours d'un épanchement de douleurs. Je désirais donc savoir quel aspect avait mon compagnon de route, ce qu'il avait fait pendant le temps qu'il était resté à Schaffhausen, et quelle route il avait suivie en partant.

L'hôte entra ; c'était un gros homme qui devait porter habituellement une face des plus réjouies ; cependant, pour le quart d'heure, il lui avait imposé une expression de douleur officielle qui jurait si énergiquement avec la physionomie que la nature lui avait donnée dans un moment d'hilarité que j'augurai qu'il allait m'annoncer quelque malheur.

En effet, avant que j'eusse ouvert la bouche :

– Ah ! monsieur, me dit-il, si j'avais su hier votre nom, je me serais empressé de monter près de vous. J'ai à vous rendre une lettre de votre ami.

À ces paroles, mon hôte poussa un gémissement qui tenait le milieu entre un hoquet et un sanglot.

– De quel ami ? dis-je.

– Ah ! monsieur, continua-t-il en décomposant de plus en plus son visage, c'était un bien digne jeune homme, à sa folie près.

– Mais qui donc est fou ? interrompis-je.

– Hélas ! hélas ! continua l'hôte, il est guéri maintenant. La mort est un grand médecin.

– Mais enfin, qui donc est mort ? Parlez.

– Comment ! vous ne savez pas ? me dit l'aubergiste.

– Je ne sais rien, mon cher. Allez donc !

– Vous ne savez pas qu'on n'a pas même retrouvé son corps ?

– Mais le corps de qui, enfin ?

– L'autre, ça m'est bien égal, vous m'entendez : il ne logeait pas ici, il était descendu au *Faucon d'or,* son corps pouvait s'en aller au diable ; mais celui de ce pauvre monsieur Williams, qui avait l'air d'un jeune...

– Comment ! m'écriai-je, sir Williams est mort ?

– Mort, mon cher monsieur.

– Et comment est-il mort, mon Dieu ?...

– Mort noyé, malgré tout ce que j'ai pu lui dire.

– Mort noyé !

– Hélas ! oui, et voilà la lettre qu'il vous a écrite.

Je tendis machinalement la main et je pris la lettre, mais sans la lire, tant j'étais écrasé sous l'inattendu de cette nouvelle.

– On a eu beau lui répéter que c'était une folie, continua l'aubergiste, bah ! plus on lui a parlé du danger, plus il s'est entêté à la chose.

– Mais enfin, repris-je en revenant à moi, comment ce malheur lui est-il arrivé ? Car il est mort par accident ; il ne s'est pas suicidé, n'est-ce pas ?

– Hum ! hum !… Dieu sait le fond, voyez-vous ; mais, quant à moi, j'ai bien peur qu'il n'ait eu de mauvaises intentions contre lui-même. Voulez-vous que je vous dise, je crois qu'il avait un grand chagrin dans le cœur.

– Vous ne vous trompez pas, mon ami ; mais, enfin, donnez-moi quelques détails. Comment est-il mort ? noyé, dites-vous ? Son bateau a donc chaviré, ou bien est-ce en se baignant ?

– Non, monsieur, rien de tout cela ; imaginez… C'est toute une histoire, voyez-vous.

– Eh bien, racontez-la-moi.

– Vous saurez donc… Pardon, si je m'assieds.

– Faites, faites ; je suis si impatient, que j'oubliais de vous inviter à le faire.

– Eh bien, vous saurez donc, comme j'avais l'honneur de vous le dire, qu'il y a trois semaines à peu près, deux jeunes fashionables anglais vinrent à Schaffhausen, et descendirent… je ne sais pourquoi, car, sans amour-propre, *la Couronne* vaut

bien *le Faucon* ; mais le confrère, c'est un intrigant : croiriez-vous qu'il va attendre les voyageurs à la porte de Constance, et que là…

– Revenons à notre affaire, mon ami ; vous disiez que deux jeunes Anglais étaient descendus au *Faucon d'or* ; après… ?

– Oui, monsieur. À Schaffhausen, il n'y a pas grand'chose à voir ; mais, à une lieue, une lieue et demie d'ici, nous avons la fameuse chute du Rhin, dont il n'est pas que vous ayez entendu parler : le fleuve se précipite de soixante et dix pieds de hauteur dans un abîme…

– Bien, mon ami, je sais cela ; retournons à nos Anglais.

– Ils étaient donc venus pour voir la chute ; en conséquence, le matin, ils prirent un guide, quoique ce soit tout à fait inutile de prendre un guide, il y a une grande route de vingt-quatre pieds de large ; mais le propriétaire du *Faucon d'or* leur avait dit :

« – Milords, il faut prendre un guide !

» Vous comprenez, parce que le guide fait une remise à celui qui lui procure des pratiques. »

– C'est bon, mon ami, je sais à quoi m'en tenir sur l'aubergiste du *Faucon d'or,* et la preuve, c'est que je suis venu chez vous ; cependant, je dois vous prévenir que, si vous ne me racontez pas l'événement d'une manière plus concise, je serai obligé d'aller demander ce récit à votre confrère.

– Voilà, monsieur, voilà ; cependant, sauf votre respect, permettez-moi de vous dire qu'il ne vous raconterait pas la chose aussi bien que moi, attendu que c'est un bavard qui…

Je me levai avec impatience. L'aubergiste apprécia cette démonstration hostile, me fit signe de la main qu'il arrivait au récit, et continua.

– Nos deux Anglais étaient donc devant la chute du Rhin, au bas du château de Laufen ; ils regardèrent quelque temps le fleuve, qui se change tout à coup en cascade et se précipite de quatre-vingts pieds. Ils n'avaient pas ouvert la bouche, pas sourcillé de contentement ou de mécontentement, lorsque, tout à coup, le plus jeune dit au plus vieux :

« – Je parie vingt-cinq mille livres sterling que je descends la chute du Rhin dans une barque.

» Le plus vieux laissa tomber la provocation comme s'il n'avait rien entendu, prit son lorgnon, regarda l'eau bouillonnante, descendit quelques pas afin de découvrir l'abîme où elle se précipitait, puis revint près de son camarade, et, avec le même flegme, lui dit tranquillement :

» – Je parie que non.

» Deux heures après, les deux amis revinrent à Schaffhausen et se firent servir à dîner comme si de rien n'était.

» Après le dîner, le plus jeune fit monter le maître de l'auberge et lui demanda où il pourrait acheter un bateau.

» Le lendemain, l'aubergiste du *Faucon* le conduisit dans tous les chantiers ; mais il ne trouva rien qui lui convînt et commanda un bateau neuf. Aux instructions qu'il donna pour sa confection, et à quelques mots qui lui échappèrent, le constructeur devina dans quel but il demandait ce bateau ; il interrogea à son tour la singulière pratique qui lui arrivait. Sir Arthur Mortimer, c'était le nom du plus jeune Anglais, n'ayant aucun motif pour cacher son projet, lui raconta le pari. Il faut lui rendre justice, Peter fit tout ce qu'il put pour le dissuader ; mais sir Arthur, impatienté, se leva pour aller faire la commande dans un autre chantier ; alors Peter vit que c'était une résolution prise, et que, rien ne pouvant la faire changer, autant valait qu'il en profitât qu'un autre ; il prit le dessin que lui avait fait sir Arthur, et promit le bateau pour le dimanche suivant.

» Le même jour, le bruit se répandit dans les environs qu'un Anglais avait parié de descendre la chute du Rhin ; personne n'y pouvait croire, tant la résolution paraissait folle. Tout le monde allait demander la vérité à Peter, qui répondait en montrant son bateau, qui commençait déjà à prendre tournure. L'Anglais venait voir tous les jours s'il avançait, faisait tranquillement ses observations ; les choses allaient le mieux du monde.

» Sur ces entrefaites, sir Williams Blundel arriva à Schaffhausen et descendit chez moi. Il paraissait triste et abattu ; je demandai ses ordres, il balbutia quelques mots que je n'entendis pas ; n'importe, je le fis conduire à la plus belle chambre, celle-ci, au reste, et je lui fis servir un dîner comme il n'aurait pas pu, je vous en réponds, en obtenir un au *Faucon d'or*. Quand son valet de chambre descendit, je l'interrogeai pour savoir si milord faisait un long séjour à Schaffhausen. J'appris alors qu'il partait le lendemain. Aussitôt il me vint une idée, c'était de retenir sir Williams jusqu'au dimanche, et c'était chose facile, il me semblait ; je n'avais qu'à lui dire ce qui devait se passer ce jour-là.

» En conséquence, quand je crus qu'il était au dessert, je montai dans sa chambre ; j'entrai discrètement et sans bruit. Il tenait à la main, contre laquelle il appuyait son front, un lambeau de voile vert, et paraissait absorbé dans une si profonde tristesse qu'il ne fit pas attention à moi ; je lui fis trois révérences sans pouvoir le tirer de sa rêverie ; enfin, voyant qu'il me fallait joindre la parole à la pantomime, je lui demandai s'il était content de son dîner.

» Ma voix le fit tressaillir ; il leva la tête, m'aperçut devant lui, et aussitôt, cachant le voile dans son habit :

» – Oui, très content, très content, me dit-il.

» Dans ce moment, je m'aperçus qu'il n'avait touché à rien de ce qu'on lui avait servi ; je compris qu'il avait le spleen ; mon désir de le distraire n'en était que plus fort.

» – Le valet de chambre de milord m'a dit que Sa Grâce partait demain ?

» – Oui, c'est mon intention.

» – Milord ne sait peut-être pas ce qui se passe ici ?

» – Non, je ne le sais pas.

» – C'est que, si milord le savait, il resterait sans doute.

» – Que se passe-t-il ?

» – Un pari, milord : un compatriote de Votre Grâce a parié qu'il descendrait la chute du Rhin en bateau.

» – Eh bien, qu'y a-t-il là d'étonnant ?

» – Ce qu'il y a d'étonnant, milord, c'est qu'il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour qu'il périsse.

» – Vous en êtes sûr ? me dit sir Williams en me regardant fixement.

» – J'en suis sûr, milord.

» – Comment nomme-t-on monsieur mon compatriote ?

» – Sir Arthur Mortimer.

» – Où loge-t-il ?

» – À l'auberge du *Faucon d'or*.

» – Faites-moi conduire chez lui ; je veux lui parler.

» J'eus un instant de frayeur ; je pensai que sir Williams, mécontent du dîner, auquel il n'avait pas touché, voulait changer d'hôtel, et vous concevez que ce n'était pas pour la perte, mais pour l'humiliation ; en conséquence, j'ordonnai au plus intelligent de mes garçons, à celui qui vous a donné tous les ren-

seignements sur la statue à laquelle il manque une main, vous vous rappelez ? »

– Oui, oui.

– Je lui ordonnai donc, comme il parle anglais, de conduire sir Williams à l'hôtel du *Faucon d'or*, et d'être tout yeux, tout oreilles. Je n'eus pas besoin de lui recommander deux fois la chose ; non seulement il conduisit sir Williams jusqu'à la chambre de sir Arthur, mais encore il écouta à la porte.

« Sir Arthur était en train de dîner ; mais il paraît qu'il avait meilleur appétit que sir Williams, du moins à ce que put juger mon envoyé, d'après le cliquetis des fourchettes. Il reçut son compatriote avec une grande politesse, se leva, lui offrit un siège, et lui proposa de partager son repas. Sir Williams accepta le fauteuil et refusa le dîner. J'appris cette dernière circonstance avec plaisir, attendu qu'elle me prouva que ce n'était point par mépris qu'il n'avait pas touché au mien.

» – Milord, dit sir Williams après un instant de silence, je vous demande pardon de mon indiscrétion, mais je viens d'apprendre d'un honnête aubergiste qui tient l'hôtel de *la Couronne* que vous avez fait un pari.

» – Cela est vrai, monsieur, répondit sir Arthur.

» Les deux Anglais s'inclinèrent ; car il faut vous dire que mon garçon, qui est très intelligent, quoique vous ayez l'air d'en douter, non seulement écoutait à la porte, mais encore regardait par le trou de la serrure, de sorte qu'aucun détail de la scène ne lui échappa. Je disais donc que les deux Anglais se saluèrent. »

– Très bien, répondis-je ; mais la conversation n'en resta point là, je présume ?

– Ah bien, oui ! Vous allez voir.

« – Ce pari, continua sir Williams, consiste, m'a-t-on dit, à descendre la chute du Rhin dans un bateau.

» – Vous êtes parfaitement informé, monsieur.

» Les deux Anglais se saluèrent de nouveau.

» – Eh bien, milord, dit sir Williams, je viens vous demander à être votre compagnon de voyage.

» – Comme intéressé dans le pari ?

» – Non, milord, comme amateur.

» – Alors, c'est simplement pour le plaisir ?

» – Pour le plaisir, répondit sir Williams.

» Les deux Anglais se saluèrent une troisième fois.

» – Je vous ferai observer, reprit sir Arthur, que le bateau a été commandé par moi seul.

» – Et moi, je vous demanderai la permission, milord de passer chez Peter et de lui transmettre de nouveaux ordres, bien entendu que la construction se fera à frais communs.

» – Parfaitement, monsieur, et si vous voulez attendre que j'aie fini de dîner, nous irons ensemble.

» Sir Williams fit signe qu'il était à la disposition de son compatriote, et Frantz, rassuré sur les craintes que je lui avais fait partager, revint me faire part de la conversation.

« Deux heures après, sir Williams, en rentrant, me trouva sur la porte :

» – Vous avez raison, me dit-il, je resterai chez vous jusqu'à dimanche.

» De ce moment, continua mon hôte, sir Williams parut beaucoup plus calme ; il but et mangea comme vous et moi aurions pu faire ; tous les jours, il allait faire sa visite au bateau, qui avançait à vue d'œil. Enfin, le samedi matin, il fut fini et ex-

posé à la porte de Peter, de sorte que personne ne put douter que l'expérience n'eût lieu le lendemain.

» Le soir, sir Williams, après son dîner, demanda du papier, de l'encre et des plumes, et passa la nuit à écrire. Le lendemain matin, qui était le jour du pari, il me fit appeler, me remit deux lettres, l'une pour vous, et c'est celle que je vous ai remise, et l'autre pour miss Jenny Burdett, et celle-là, selon ses instructions, je l'ai fait passer en Angleterre. Puis il régla son compte, me paya le double de la somme portée sur la carte, laissa cent francs pour les domestiques, et se leva pour aller trouver sir Arthur. En ce moment, son valet de chambre et son cocher entrèrent les larmes aux yeux ; ils venaient faire une dernière tentative près de leur maître, car, d'après tout ce qu'on leur avait dit, ils regardaient sa mort comme certaine ; mais sir Williams fut inébranlable. Vainement ils le supplièrent, se jetèrent à ses pieds, embrassèrent ses genoux ; sir Williams les releva, leur mit à chacun dans la main un contrat de rente de cent louis, puis, les embrassant comme s'ils étaient ses frères, il sortit sans vouloir écouter davantage leurs observations.

» Les deux autres Anglais l'attendaient au *Faucon d'or,* où un déjeuner avait été préparé. Les trois gentlemen se mirent à table ; sir Williams but et mangea de bon appétit et sans affectation : le déjeuner dura deux heures ; au dessert, le compagnon de sir Arthur remplit un verre de vin de Champagne, et, élevant la main :

» – À la perte de mon pari, dit-il ; et puissé-je vous compter ce soir, à cette même table, les vingt-cinq mille livres sterling que j'espère avoir le bonheur de perdre.

» Les deux convives firent raison à ce toast ; puis, s'étant levés de table, ils vinrent sur le balcon.

» La place était encombrée de curieux ; on était venu de Constance, d'Appenzell, de Saint-Gall, d'Aarau, de Zurich et du grand-duché de Bade. À peine parurent-ils sur le balcon qu'on

les accueillit avec de grands cris ; ils saluèrent, puis sir Williams, jetant les yeux sur l'horloge :

» – Milord, dit-il, l'heure va sonner, ne faisons pas attendre les spectateurs.

» Sir Arthur demanda le temps d'allumer son cigare, et, la chose faite, les trois Anglais descendirent.

» Le bateau était amarré à cent pas de Schaffhausen, sur la rive gauche du Rhin ; près du bateau, le groom du second Anglais tenait deux chevaux en main, l'un pour son maître, qui devait suivre le bateau, l'autre pour lui, qui devait suivre son maître. Sir Williams et sir Arthur descendirent dans le bateau ; lord Murdey, c'était le nom du troisième Anglais, monta à cheval ; à un signal donné, Peter coupa la corde qui amarrait la barque. Un grand cri s'éleva des deux rives ; elles étaient couvertes de spectateurs ; mais, à peine ceux-ci se furent-ils assurés que le pari tenait qu'au lieu de suivre la marche du bateau, ils coururent d'avance à la chute du Rhin afin de ne rien perdre du dénouement de ce drame dont ils venaient de voir l'exposition.

» Quant à sir Williams et à sir Arthur, ils avaient pris le cours du fleuve, et ils descendaient du même train que l'eau, ne s'aidant des rames ni pour avancer ni pour se retenir. Pendant dix minutes, à peu près, leur marche fut si lente que sir Murdey les suivait au pas de son cheval ; alors on commença d'entendre dans le lointain les rugissements de la cataracte ; sir Arthur appuya une main sur l'épaule de sir Williams, et, étendant l'autre du côté d'où venait le bruit, il lui fit en souriant signe d'écouter. Alors un batelier qui était sur le bord du fleuve leur cria que, s'ils voulaient revenir, il était encore temps, et qu'il se jetterait à la nage pour gagner leur barque et les ramener au rivage. Sir Arthur fouilla dans sa poche, tira sa bourse et la lança de toute sa force au batelier, aux pieds duquel elle tomba ; le batelier la ramassa en secouant la tête. Quant à la barque, elle commençait à éprouver un mouvement plus rapide et qui eût été insensible

peut-être si, pour la suivre, lord Murdey n'eût été obligé de mettre son cheval au petit trot.

» Cependant, plus on approchait, plus le bruit de la chute devenait formidable ; à une demi-lieue de l'endroit où elle se précipite, on distingue, au-dessous de l'abîme, un nuage de poussière d'eau qui, repoussé par les rochers, remonte au ciel comme une fumée. À cette vue, sir Williams tira de sa poitrine le voile vert que je lui avais déjà vu entre les mains, et le baisa ; probablement c'était quelque souvenir de sa patrie, de sa mère ou de sa maîtresse. »

– Oui, oui, interrompis-je, je sais ce que c'est ; allez.

– La barque commençait à se ressentir aussi de l'approche de la cataracte. Lord Murdey fut obligé de mettre son cheval au grand trot pour la suivre. Sir Arthur s'était assis et commençait à s'assurer aux banquettes du bateau ; quant à sir Williams, il était resté debout, les bras croisés et les yeux au ciel ; un coup de vent enleva son chapeau, qui tomba dans le fleuve.

« Cependant, la barque avançait avec une rapidité toujours croissante ; lord Murdey, pour la suivre, avait été obligé de mettre son cheval au galop ; quant aux piétons, ceux qui s'étaient laissé rejoindre par elle ne pouvaient plus la suivre. Quelques rochers commençaient déjà à sortir leur tête noire et luisante hors de l'eau, et les aventureux navigateurs passaient, emportés au milieu d'eux comme par le vol d'une flèche ; sir Arthur penchait de temps en temps la tête hors de la barque et regardait la profondeur de l'eau, car il y avait des espaces sans rochers où, par sa rapidité même, l'eau, claire comme une nappe, laissait voir le fond de son lit. Quant à sir Williams, ses yeux ne quittaient pas le ciel.

» À trois cents pas du précipice, la marche de la barque acquit une telle rapidité que l'on eût cru qu'elle avait des ailes. Si vite que fût le cheval de lord Murdey, et quoiqu'il l'eût lancé dans sa plus forte allure, elle le laissa en arrière comme aurait

fait un oiseau. Le bruit de la cataracte était tel qu'il couvrait les cris des spectateurs, et, je vous le dis, ces cris devaient cependant être terribles, car c'était une chose épouvantable à voir que ces deux hommes entraînés vers le gouffre, n'essayant pas de se retenir, et, quand ils l'eussent essayé, ne pouvant pas le faire. Enfin, pendant les trente derniers pas, hommes et bateau ne furent plus qu'une vision ; tout à coup, le Rhin manqua sous eux, la barque, précipitée au milieu de l'écume, rebondit sur un rocher ; l'un des deux passagers fut lancé dans le gouffre, l'autre resta cramponné au bateau et fut emporté avec lui comme une feuille ; avant d'atteindre le bas de la cataracte, on les vit reparaître, tournoyer un instant, et s'engloutir. Presque au même instant, des planches brisées parurent à la surface de l'eau, et, reprenant le courant, furent entraînées par lui vers Kaisersthul. Quant aux corps de sir Williams et de sir Arthur, on n'en entendit jamais reparler, et lord Murdey payera les vingt-cinq mille livres sterling aux héritiers de son partenaire.

» Voilà, mot à mot, comment la chose s'est passée, et il n'y a pas longtemps de cela ; c'était dimanche dernier. »

J'avais écouté ce récit tout haletant d'intérêt, et son dénouement m'avait anéanti. Je pensais bien, lorsque sir Williams me quitta si brusquement à Zurich, qu'il nourrissait quelque mauvais dessein ; mais je n'aurais pas cru que l'exécution en dût être si tragique et si prompte. Je me reprochais mon voyage dans les Grisons et cette chasse au chamois qui m'avait détourné de ma route. Si j'avais suivi mon premier itinéraire, je serais arrivé à Schaffhausen deux ou trois jours à peine après sir Williams, et je ne doute pas que je l'eusse empêché de tenter la folle entreprise dans laquelle il avait trouvé la mort. Au reste, il était évident que, dans cette circonstance, il n'avait pas eu d'autre but que d'échapper au suicide par un accident, et j'aurais méconnu son intention que sa lettre ne m'eût laissé aucun doute ; elle était simple et triste comme l'homme étrange qui l'avait écrite. La voici :

Mon cher compagnon de voyage,

Si j'ai jamais regretté de vous avoir quitté sans prendre de vous un congé plus amical, c'est à cette heure surtout où ce congé se change en adieu. Je vous ai ouvert mon âme, vous y avez lu comme dans un livre ; j'ai fait passer sous vos yeux toutes mes faiblesses, toutes mes espérances, toutes mes tortures ; Dieu et vous savez seuls qu'il n'y avait de bonheur pour moi sur la terre que dans l'amour et la possession de Jenny ; aussi, lorsque vous avez lu qu'elle appartenait à un autre, et que tout espoir était perdu désormais pour moi, ou vous me connaissez mal, ou vous avez dû deviner à l'instant que je ne survivrais pas à cette nouvelle. En effet, tout fugitif et errant que j'étais, il me restait toujours au fond du cœur cet espoir vague et sourd qui soutient le condamné jusqu'au pied de l'échafaud. Cet espoir illuminait des horizons fantastiques et inconnus comme ceux qu'on découvre dans un rêve, mais il me semblait toujours qu'en marchant dans la vie, je finirais par les atteindre : voilà que tout à coup le mariage de Jenny tire un crêpe entre moi et l'avenir ; voilà que mon soleil s'éteint, que je ne sais plus où je vais, et qu'autour de moi tout est ténèbres et désespoir. Vous voyez bien, mon cher poète, qu'il faut que je meure ; car, que ferais-je d'une vie aussi solitaire et aussi décolorée ?

Mais, croyez-moi bien, cette résolution de mourir n'est point chez moi le résultat d'un paroxysme douloureux et aigu ; je ne me sens de haine ni pour les hommes ni pour les choses, et, loin de maudire le Seigneur de m'avoir fait ainsi incomplet pour la vie, je lui rends grâce d'avoir ouvert au milieu de ma route une porte qui conduise au ciel. Heureux, je ne l'eusse point vue, et j'eusse continué mon chemin ; malheureux, elle m'ouvre la seule voie qui me promette le repos : il faut bien que je cherche l'ombre, puisque mes regards n'ont point la force de se fixer sur le soleil.

Adieu ! Cette lettre fermée, j'écris à Jenny : à elle ma dernière pensée ; elle saura qu'il y avait sous cette enveloppe ridicule dont elle a tant ri, sans doute, un cœur bon et dévoué, capable de mourir pour elle. Peut-être eût-il été plus généreux et plus chrétien de ne point attrister son bonheur de cette nouvelle, tout indifférente qu'elle lui sera sans doute ; mais je n'ai pas eu le courage de la quitter pour toujours en lui laissant son ignorance et en emportant mon secret.

Adieu donc encore une fois. Si jamais vous allez en Angleterre, faites-vous présenter chez elle ; dites-lui que vous m'avez connu ; dites-lui que, sans qu'elle le sût, je lui avais juré de mourir le jour où je perdrais l'espoir de la posséder, et que, le jour où j'ai perdu cet espoir, je lui ai tenu parole.

Adieu, pensez quelquefois à moi, et ne riez pas trop à ce souvenir.

La recommandation était inutile ; deux grosses larmes coulaient de mes yeux et tombèrent sur la terre.

En effet, qui eût osé rire en face d'une pauvre organisation humaine si faible pour la vie et si forte pour la mort. Il y avait pour moi, dans cette existence solitaire et incomprise, quelque chose de tendre et de touchant, un long martyre moral qui avait une auréole plus religieuse et plus sainte que toutes les douleurs physiques, et une humilité qui, en se courbant, devenait plus grande que l'orgueil.

Je résolus de consacrer le reste de la journée à la mémoire de sir Williams. Je réglai mes comptes avec l'hôte, je chargeai Francesco du soin de faire transporter mon porte-manteau jusqu'au château de Laufen ; je pris mon bâton ferré, et je sortis de Schaffhausen seul avec mes pensées, suivant lentement le bord du Rhin, aujourd'hui si solitaire et si silencieux, et, il y avait quelques jours, si peuplé et si bruyant pour regarder deux hommes qui allaient mourir.

J’arrivai bientôt à l’endroit où le bateau avait été amarré ; je reconnus le pieu fiché en terre et le bout de corde flottant dans l’eau ; j’arrachai un échalas d’une vigne et je le jetai dans le fleuve pour voir quel était son cours. Ainsi que me l’avait dit l’aubergiste, il était peu rapide en cet endroit, où rien ne fait présager encore le voisinage de la cataracte. Je continuai mon chemin.

Au bout d’un autre quart d’heure de marche, je commençai à entendre un bruissement sourd et continu. Si je n’avais pas su l’existence d’une grande chute d’eau à trois quarts de lieue de l’endroit où je me trouvais, j’aurais cru à un orage lointain. Je continuai d’avancer, et, à mesure que j’avançais, le bruit devenait plus fort ; ce bruit, qui dans toute autre circonstance ne m’eût inspiré que de la curiosité, éveillait en moi une véritable terreur. En ce moment, un coup de vent emporta, d’un arbre qui s’élevait au bord de la route, quelques feuilles jaunies par l’automne ; elles allèrent tomber sur le fleuve, dont le courant les emporta, aussi rapide et aussi insoucieux qu’il avait emporté ces deux hommes.

Bientôt j’aperçus le nuage de poussière humide produit par le rejaillissement de la cascade ; le cours du Rhin devenait de plus en plus rapide ; quelques rochers aux formes bizarres sortaient leurs têtes du fleuve comme des caïmans endormis ; l’eau préludait, en se brisant contre eux, à la chute immense qu’elle allait faire. De place en place, de belles nappes unies comme une glace et d’un vert d’émeraude laissaient voir jusqu’au sable du fleuve d’une manière si transparente qu’on aurait pu compter les cailloux dont il était semé ; enfin, j’arrivai à l’endroit où tout à coup, le lit manquant au fleuve, il se précipite, en une seule masse de vingt pieds d’épaisseur et dans une largeur de trois cents, au fond d’un abîme de soixante-et-dix.

Ou j’ai bien mal exprimé l’intérêt que m’avait inspiré sir Williams, ou l’on doit se faire une idée de ce que j’éprouvai à cet aspect. La chute de cette cataracte immense, qui, en toute autre

occasion, n'eût produit sur moi qu'un effet de curiosité, me causait alors une profonde terreur ; il me semblait que le terrain sur lequel j'étais devenait tout à coup mobile, je me sentais entraîné par ce courant furieux, j'approchais de la chute, j'entendais les rugissements du gouffre, je voyais son haleine, j'étais aspiré par la cataracte, le fleuve manquait sous mes pieds, je roulais d'abîme en abîme, sans haleine, sans voix, étouffé, rompu, brisé. On fait des rêves pareils quelquefois, puis on se réveille au moment où l'on croit mourir : on reprend ses esprits, on se tâte, et l'on rit, convaincu qu'il est impossible que l'on coure jamais un pareil danger. Eh bien, ce danger fantastique, deux hommes l'avaient couru ; ces angoisses horribles, deux hommes les avaient souffertes ; ils s'étaient sentis entraînés, précipités, dévorés ; ils avaient roulé de rocher en rocher, étouffés, rompus, brisés, et ne s'étaient pas réveillés au moment de mourir.

Je restai comme enchaîné à la partie supérieure de la cascade, quoique ce fût la moins belle ; mais ce n'était pas sa beauté que je cherchais : de quelque point que je l'examinasse, à travers la magie de l'aspect m'apparaissait la terreur du souvenir. Je descendis enfin, importuné par un homme qui, ne comprenant rien à mon immobilité, s'efforçait de m'expliquer en mauvais français que j'avais mal choisi mon point de vue, et que c'était en bas que la chute était belle. Je le suivis machinalement, étourdi par les rugissements de la cataracte et glissant sur les escaliers humides où son eau retombe en poussière. Enfin, après avoir descendu dix minutes, à peu près, nous trouvâmes une construction en planches qu'on appelle le Fischetz ; elle conduit si près de la cataracte qu'en levant la tête, on la voit se précipiter sur soi, et qu'en étendant le bras, on la touche avec la main.

C'est de cette galerie tremblante, que le Rhin est véritablement terrible de puissance et de beauté : là, les comparaisons manquent ; ce n'est plus le retentissement du canon, ce n'est plus la fureur du lion, ce ne sont plus les gémissements du tonnerre ; c'est quelque chose comme le chaos, ce sont les cata-

ractes du ciel s'ouvrant à l'ordre de Dieu pour le déluge universel ; une masse incommensurable, indescriptible, enfin, qui vous oppresse, vous épouvante, vous anéantit, quoique vous sachiez qu'il n'y a pas de danger qu'elle vous atteigne.

Ce fut cependant sur cette galerie que l'idée vint à sir Arthur de descendre la chute du Rhin en bateau, et ce fut en la quittant, qu'il proposa le pari mortel qu'accepta lord Murdey : c'est, je l'avoue, à n'y rien comprendre.

Après avoir vu la chute du Rhin du château de Laufen, c'est-à-dire de la partie supérieure, et ensuite du Fischetz, c'est-à-dire de la partie inférieure, je voulus la voir encore du milieu de son cours ; à cet effet, je descendis le long de sa rive pendant une centaine de pas environ, puis, dans une espèce de petite anse, je trouvai une douzaine de bateaux qui attendent les voyageurs pour les passer à l'autre bord. Je sautai dans l'un d'eux, Francesco me suivit avec mon portemanteau, et j'ordonnai alors au patron de me conduire au milieu du fleuve. Quoique déjà à cent pas de sa chute, il est encore aussi ému et aussi agité que l'est la mer dans un gros temps ; cependant, arrivés au centre de l'immense nappe d'eau, nous trouvâmes le milieu moins agité : c'est que la cataracte est partagée par un rocher, aux flancs duquel poussent des mousses, des lierres et des arbres, et que surmonte une espèce de girouette représentant Guillaume Tell, et que ce rocher brise l'eau qui s'écarte en bouillonnant à la base, mais laisse derrière lui toute une ligne calme et nue, si on la compare surtout au bouillonnement des deux bras qui l'enveloppent. Je demandai alors à mon batelier si, profitant de cette espèce de remous, nous pourrions remonter jusqu'au rocher ; il nous répondit que, sans être dangereuse, la chose était cependant assez difficile, à cause du clapotement des vagues, qui rejetait toujours la barque dans l'un ou l'autre courant ; mais que si, cependant, je voulais lui donner cinq francs, il le tenterait. Je répondis en lui mettant dans la main ce qu'il demandait, et il se mit à ramer vers la cataracte.

Ainsi qu'il m'en avait prévenu, nous eûmes quelques difficultés à surmonter les vagues ; mais, grâce à son habileté, le batelier se maintint dans la bonne voie. Plus nous approchions du rocher, plus le fleuve, bouillonnant à notre droite et à notre gauche, se calmait sous notre bateau. Enfin nous arrivâmes à un endroit assez calme et où il fut plus facile à notre pilote de se maintenir. Placés où nous étions, au milieu même de son cours, tout couverts de son écume et de sa poussière, la cataracte était admirable ; le soleil, prêt à se coucher, teignait la partie supérieure de la chute d'une riche couleur rose, tandis qu'un arc-en-ciel enflammait la vapeur qui s'élevait de l'abîme et qui, comme je l'ai dit, rejaillissait à plus de deux cents pieds de haut. Je restai ainsi près d'une demi-heure en extase ; puis enfin le batelier me demanda où je comptais aller coucher ; je lui répondis que je comptais coucher sur la grande route, et qu'à cet effet, j'allais m'enquérir d'une voiture à Neuhausen ou à Altenburg, attendu que, n'ayant pas grand'chose à voir, je comptais mettre à profit la nuit et me retrouver en me réveillant à une dizaine de lieues de Schaffhausen.

– S'il ne faut qu'un moyen de transport à monsieur, me dit le batelier, et si une barque lui semblait un aussi bon lit qu'une voiture, il n'aura pas besoin d'aller à Neuhausen ni à Altenburg pour trouver ce qu'il lui faut ; je n'ai qu'à lever mes deux avirons, et nous partirons aussi vite que si nous étions emportés par les deux meilleurs chevaux du duché de Bade.

La proposition était si tentante que je trouvai la chose on ne peut mieux pensée. Nous fîmes prix à dix francs, payables à Kaisersthul. À peine le marché fut-il arrêté que le batelier cessa de s'opposer à la rapidité du courant, et que, ainsi qu'il me l'avait promis, la petite barque, légère comme une hirondelle, s'éloigna de la chute avec une rapidité qui, pendant quelques secondes, nous ôta la respiration.

Pendant dix minutes à peu près, nous pûmes encore embrasser tout l'ensemble de la cascade, moins grande, au reste, de

loin que de près, attendu que de près la chute même borne l'horizon, tandis que de loin elle n'est plus que l'ornement principal du tableau, et que ses accompagnements sont pauvres et mesquins : le château de Laufen est peu pittoresque, son architecture lourde pèse sur la cascade, le village de Neuhausen est insignifiant, pour ne rien dire de plus ; enfin, les vignes qui entourent ses deux fabriques ne contribuent pas peu à leur donner un aspect bourgeois des plus anti-poétiques. Il faudrait, pour faire un digne cadre à cette magnifique cataracte, les pins de l'Italie, les peupliers de la Hollande, ou les beaux chênes de notre Bretagne.

Au premier coude que fit le fleuve, je perdis tout cela de vue ; mais longtemps encore j'entendis le mugissement de la cascade, et j'aperçus, par-delà des bouquets d'arbres qui bordent les sinuosités du Rhin, la poussière blanche qui forme au-dessus de la cataracte un nuage éternel. Enfin, la distance amortit ce bruit, les ténèbres me dérobèrent la vapeur, et je commençai à songer aux moyens de passer dans mon bateau la moins mauvaise nuit possible. Il s'élevait du fleuve une humidité pénétrante, un vent frais courait à sa surface, et, pour me garantir de ce double inconvénient, je n'avais qu'une blouse de toile écrue et un pantalon de coutil blanc. Je tâchai d'y remédier en me couchant au fond du bateau ; je me fis un traversin de ma valise, je fourrai mes mains dans mes poches, et, grâce à ces précautions, je parvins à réagir assez victorieusement contre la fraîche haleine de la nuit. Du reste, nous allions toujours un train fort convenable ; sur les deux rives, je voyais fuir les arbres, les vignes et les maisons ; cette fuite finit par produire sur mon esprit l'effet d'une valse trop prolongée. La tête me tourna, je fermai les yeux, et, bercé par le courant de l'eau, je finis par tomber dans une espèce de somnolence qui n'était plus la veille et n'était pas encore le sommeil. Tout endormi que j'étais, je me sentais vivre, un refroidissement général me gagnait, je comprenais que j'aurais eu besoin de secouer cet engourdissement et de me réchauffer par la pensée ; mais je n'en avais pas le courage, et je me laissais aller à cette douloureuse léthargie. De

temps en temps, je me sentais emporté plus rapidement, j'entendais un bruit plus fort et plus effrayant, je soulevais ma tête appesantie, et je me voyais emporté comme une flèche sous une arche de pont contre laquelle le fleuve écumant venait se briser. Alors j'éprouvais un vague instinct du danger, un frisson courait par tout mon corps, mais cependant la terreur n'était point assez forte pour me réveiller ; je continuais mon cauchemar, et je sentais que, de minute en minute, mes membres s'engourdissaient davantage, et que l'espèce de rêve même qui agitait mon cerveau était près de s'effacer et de s'éteindre.

Enfin, j'arrivai à un assoupissement complet, grâce auquel, si j'étais tombé à l'eau, je me serais certainement noyé sans m'en apercevoir et en croyant continuer mon rêve. Je ne sais combien de temps dura cette léthargie ; je sentis que l'on faisait ce qu'on pouvait pour m'en tirer ; j'aidai de mon mieux les efforts de Francesco et du batelier. Grâce à ce concours de bonne volonté de ma part et d'efforts de la leur, je passai heureusement de la barque à bord, je me vis entrer dans un château fort, puis je me trouvai dans un lit bien chaud où je me dégourdis peu à peu. Alors je pus demander dans quelle partie du monde j'avais abordé, et j'appris indifféremment que j'habitais le château Rouge, et que, moyennant rétribution, j'y recevais l'hospitalité du grand-duc de Bade.

LIX

Kœnigsfelden

Le lendemain, nous partîmes au point du jour. Ma nuit avait été un long cauchemar où la réalité se mêlait avec le rêve ; il me semblait que mon lit avait conservé le mouvement du bateau. Je me sentais attiré par la cataracte ; puis, au moment d'être précipité, ce n'était plus moi que le danger menaçait, c'était sir Williams : je l'avais revu les bras croisés et les yeux au ciel, et le pauvre garçon avait bouleversé tout mon sommeil. Qu'était devenu son corps ? Le Rhin le roulerait-il jusqu'à l'océan, et l'océan le jetterait-il aux rives de l'Angleterre, qu'il avait quittées si désespéré et auxquelles il retournait guéri ? Je traversai le pont qui sépare le grand-duché de Bade du canton d'Argovie, mais je m'arrêtai au milieu pour jeter un dernier regard sur le Rhin : à travers le brouillard qui nous enveloppait, j'apercevais jusqu'à une certaine distance ses vagues bouillonnantes et il me semblait à tout instant qu'au sommet de ces vagues, j'allais voir se dresser le corps de ce pauvre Blundel ; je ne pouvais m'arracher des bords du fleuve, il me semblait qu'en les abandonnant je perdais un suprême espoir. Enfin, il fallut me décider ; je jetai un dernier regard, un dernier adieu sur le cours du fleuve, et je pris la route de Baden.

Pendant une heure, je marchai au milieu de ce brouillard ; puis, enfin, vers les huit ou neuf heures du matin, cette voûte

mate et froide s'échauffa et jaunit dans un coin, quelques pâles rayons percèrent la nuée. Bientôt, elle se déchira par bandes et s'en alla, rasant le sol, formant des vallées dont les parois semblaient solides et des montagnes de vapeurs qu'on eût cru pouvoir gravir. Peu à peu cette mer de nuages se souleva, monta doucement, et découvrant d'abord les vignes, puis les arbres, puis les montagnes. Enfin, toutes ces îles flottantes sur la mer du ciel se confondirent dans son azur et finirent par se mêler et se perdre dans les flots limpides de l'éther.

Alors se déroula devant moi une route riante et gracieuse, qui vint, riche de toutes les coquetteries de la nature, essayer de me distraire des émotions de la veille ; les prairies avec leur fraîcheur, les arbres avec leur murmure, la montagne avec ses cascades tentèrent de me faire oublier le crime du fleuve. Je me retournai vers lui ; lui seul continuait à charrier une masse de vapeurs ; lui seul, comme un tyran, essayait de se cacher à la vue de Dieu. Je ne sais comment une idée aussi bizarre me vint, je ne sais comment elle prit une réalité dans mon esprit ; mais le fait est que je fis plusieurs lieues sous cette préoccupation que toute ma raison ne pouvait écarter. Ainsi est fait l'orgueil de l'homme, toujours prompt à croire, avec ses souvenirs instinctifs et despotiques de l'Éden, qu'il est le souverain de la Terre et que tous les objets de la Création sont ses courtisans. J'arrivai ainsi, à travers un pays délicieux, à la ville de Baden.

Je mis à profit le temps que l'aubergiste me demanda pour préparer mon dîner, et je montai sur le vieux château qui domine la ville. C'est encore une de ces grandes aires féodales dispersées par la colère du peuple. Cette forteresse, qu'on appelait *le rocher de Bade*, resta entre les mains de la maison d'Autriche jusqu'en 1415, époque à laquelle les Confédérés s'en emparèrent et se vengèrent, en la démolissant, de ce que ses murs avaient offert si longtemps un asile imprenable à leurs oppresseurs, qui y résolurent les campagnes de Morgarten et de Sempach. Du sommet de ces ruines, qui, du reste, n'offrent point d'autre intérêt, on domine toute la ville, rangée aux deux côtés de la Lim-

mat, et qui, avec ses maisons blanches et ses contrevents verts, semble sortir des mains des peintres et des maçons. Au second plan, des collines boisées qui semblent le marchepied des glaciers, et enfin, à l'horizon, comme une denture gigantesque, les pics déchirés et neigeux des grandes Alpes, depuis la Jungfrau jusqu'au Glärnisch.

Comme rien de bien curieux ne me retenait à Baden, que j'avais fait un assez long séjour à Aix pour avoir épuisé la curiosité que pouvait m'inspirer le mystère des eaux thermales, je me contentai de jeter un coup d'œil sur celles qui bouillonnent au milieu du cours de la Limmat. Leur chaleur, qui est de trente-huit degrés, est due, dit-on, au gypse et à la marne recouverts de couches de pierres calcaires dont est formé le Legerberg, au travers duquel elles filtrent. Je donne cette opinion pour ce qu'elle vaut, en me hâtant toutefois d'en décliner la responsabilité.

Ce qui, du reste, m'attirait comme un aimant, c'était le désir de visiter le lieu où avait été assassiné l'empereur Albert, et que les descendants de ses ennemis ont appelé *Kœnigsfelden* ou le *Champ du Roi*. Ce champ, situé, comme nous l'avons dit, sur les rives de la Reuss, s'étend jusqu'à Windisch, l'ancienne Vindonissa des Romains fondée par Germanicus lors de ses campagnes sur le Rhin. La ville antique, dont il ne reste aujourd'hui d'autres ruines que celles qui sont cachées sous terre, couvrait tout l'espace qui s'étend de Hausen à Gebenstorf, et se trouvait ainsi à cheval sur la Reuss, au confluent de l'Aar et de la Limmat. Quinze jours avant mon arrivée, un laboureur avait, avec sa charrue, effondré un vieux tombeau, et y avait trouvé les restes d'un casque, d'un bouclier et d'une de ces épées de cuivre que les Espagnols seuls savaient tremper dans l'Èbre, et auxquelles ils donnaient un tranchant supérieur à celui du fer et de l'acier.

C'est sur l'emplacement même où expira l'empereur Albert, qu'Agnès de Hongrie, sa fille, éleva le couvent de Kœnigsfelden. À l'endroit où pose l'autel, s'élevait le chêne contre lequel

l'empereur assis s'adossait, lorsque Jean de Souabe, son neveu, lui perça la gorge d'un coup de lance. Agnès fit déraciner l'arbre, tout teint qu'il était du sang de son père, et elle en fit faire un coffre dans lequel elle enferma les habits de deuil qu'elle jura de porter tout le reste de sa vie.

Tout alentour du chœur, sont les portraits de vingt-sept chevaliers à genoux et priant. Ces chevaliers sont les nobles tués à la bataille de Sempach. Parmi ces fresques, est un buste ; ce buste est celui du duc Léopold, qui voulut mourir avec eux. Ce chœur, éclairé par onze fenêtres dont les vitraux coloriés sont des merveilles de la fin du XVe siècle, est séparé de l'église par une cloison ; on passe de l'un dans l'autre, et l'on se trouve au pied du tombeau de l'empereur Albert. Il est de forme carrée, entouré d'une balustrade en bois peint, aux quatre coins et aux quatre colonnes de laquelle sont appendues les armoiries des membres de la famille impériale qui dorment près de leur chef.

C'est qu'outre l'empereur Albert, qui a perdu la vie ici, cette pierre recouvre, dit l'inscription de la balustrade, « sa femme, madame Élisabeth, née à Keindten ; sa fille, madame Agnès, ci-devant reine de Hongrie, ensuite aussi notre seigneur, le duc Léopold, qui a été tué à Sempach. »

Autour de ces cadavres impériaux, gisent les reliques ducales et princières du duc Léopold le Vieux, de sa femme Catherine de Savoie, de sa fille Catherine de Habsbourg, du duc de Lussen, du duc Henry et de sa femme Élisabeth de Vernburg, celles du duc Frédéric, fils de l'empereur Frédéric de Rome, et de son épouse Élisabeth, duchesse de Lorraine.

Puis encore, autour de ceux-là et sous les dalles armoriées qui les couvrent, dorment soixante chevaliers aux casques couronnés tués à la bataille de Sempach ; enfin, dans les chapelles environnantes, et formant un cadre digne de cet ossuaire, reposent, à droite, sept comtes de Habsbourg et deux comtes de Griffenstein, et, à gauche, quatre comtes de Lauffenbourg et cinq comtes de Reinach et de Brandis.

Il en résulte que si aujourd'hui Dieu permettait que l'empereur Albert se soulevât sur sa tombe et réveillât la cour mortuaire qui l'entoure, ce serait certes le plus noble et le mieux accompagné de tous les rois qui, à cette heure, portent un sceptre et une couronne.

Au moment où je foulais aux pieds toutes ces cendres féodales, l'homme qui m'accompagnait vit que l'heure des vêpres était arrivée, et, quoique personne ne dût venir à cet appel, il sonna la cloche, la même qui fut donnée au couvent par Agnès. J'allai à lui et lui demandai si l'on allait célébrer un office divin.

– Non, me répondit-il, je sonne les vêpres pour les morts ; laissons-leur leur église.

Nous sortîmes.

Cet homme sonne ainsi trois fois par jour : la première à l'heure de la messe, la seconde à l'heure des vêpres, et la troisième à l'heure de l'angélus.

Nous passâmes dans le couvent de Sainte-Claire, où est située la chambre à coucher où Agnès entra, le cœur plein de jeunesse et de vengeance, à l'âge de vingt-sept ans, resta plus d'un demi-siècle à prier, et sortit, comme elle le dit elle-même, purgée de toute souillure, pour rejoindre son père, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Sur le panneau, en dehors de la porte de cette chambre, est peint en pied le portrait du fou de la reine, qui s'appelait Heinrick et qui était du canton d'Uri. Sans doute ce portrait est une allusion aux joies, aux plaisirs, aux vanités du monde qu'Agnès, en entrant dans la retraite, laissait en dehors de sa cellule.

Cette cellule resta triste, nue et austère comme celle du plus sévère cénobite tant que l'habita la fille d'Albert. Dans un cabinet, au pied du lit, est encore le coffre grossier taillé dans le chêne où la religieuse orpheline serrait ses habits de deuil. En certains endroits, l'écorce a été respectée : ce sont ceux qui

étaient tachés de sang. Après la mort d'Agnès, cette cellule fut habitée par Cécile de Keinach qui, après avoir perdu son mari et ses frères à Sempach, vint à son tour demander asile au couvent et consolation à Dieu. Ce fut elle qui fit peindre dans cette même cellule les portraits des vingt-sept chevaliers agenouillés dont les fresques de la chapelle ne sont que des copies.

La journée s'avançait, il était trois heures ; j'avais vu à Kœnigsfelden tout ce qui est curieux à voir. Je remontai dans la voiture que j'avais prise à Baden ; car je désirais arriver le même soir à Aarau. Cependant, quelque diligence que je me fusse promis de faire, au bout d'une heure, j'arrêtai ma voiture au pied du Wülpelsberg : c'est qu'à son sommet, s'élève le château de Habsbourg, et que je ne voulais pas passer si près du berceau des Césars modernes sans le visiter.

Ce château est situé sur une montagne longue et étroite ; il en reste une tour tout entière qui, grâce à son architecture carrée et massive, est parfaitement conservée, quoiqu'elle date du XIe siècle ; une des salles, dont les boiseries, grâce au temps et à la fumée, sont devenues noires comme de l'ébène, conserve encore des restes des sculptures. Au flanc de la tour, s'est cramponné un bâtiment irrégulier qui se soutient à elle ; il est habité par une famille de bergers qui a fait une écurie de la salle d'armes du grand Rodolphe. Par un vieil instinct de faiblesse et par une antique habitude d'obéissance, quelques cabanes sont venues se grouper autour de ces ruines qui furent la demeure du premier né de la maison d'Autriche. Un nom et quelques pierres couvertes de chaume, voilà ce qui reste du château et des propriétés de celui dont la descendance a régné cinq cents ans, et ne s'est éteinte qu'avec Marie-Thérèse.

L'homme qui habite ces ruines et qui s'en est constitué le cicérone me fit voir, de l'une des fenêtres orientales, une petite rivière qui coule dans la vallée, et à laquelle se rattache une tradition assez curieuse. Un jour que Rodolphe de Habsbourg revenait de Mellingen, monté sur un magnifique cheval, il aperçut

sur ses bords un prêtre portant le viatique : les pluies avaient enflé le torrent et le saint homme ne savait comment le franchir. Il venait de se déterminer à se déchausser pour passer la rivière à gué, lorsque le comte arriva près de lui, sauta à bas de son cheval, mit un genou en terre pour recevoir la bénédiction de l'homme de Dieu, puis, l'ayant reçue, lui offrit sa monture. Le prêtre accepta, passa la rivière à cheval ; le comte le suivit à pied jusqu'au lit du mourant, et assista l'officiant dans la sainte cérémonie. Le viatique administré, le prêtre sortit et voulut rendre au comte Rodolphe le cheval qu'il lui avait prêté ; mais le religieux seigneur refusa, et, comme le prêtre insistait :

– À Dieu ne plaise ! mon père, répondit le comte, que j'ose jamais me servir d'un cheval qui a porté mon Créateur ! Gardez-le donc, mon père, comme un gage de ma dévotion à votre saint ordre : il appartient désormais à votre église.

Dix ans plus tard, le pauvre prêtre était devenu chapelain de l'archevêque de Mayence, et le comte Rodolphe de Habsbourg était prétendant à l'empire. Or, le prêtre se souvint que son seigneur s'était humilié devant lui, et il voulut lui rendre les honneurs qu'il en avait reçus. Sa place lui donnait un grand crédit sur l'archevêque ; celui-ci en avait à son tour sur les électeurs. Rodolphe de Habsbourg obtint la majorité et fut élu empereur de Rome.

Vers la fin du XVe siècle, les confédérés vinrent mettre le siège devant le château de Habsbourg. Il était commandé par un gouverneur autrichien qui se défendit jusqu'à la dernière extrémité. Plusieurs fois les Suisses lui avaient offert une capitulation honorable, mais il avait constamment refusé ; enfin, pressé par la famine, il envoya un parlementaire. Il était trop tard : ses ennemis, sachant à quel état de détresse la garnison était réduite, repoussèrent toute proposition, et exigèrent des assiégés qu'ils se rendissent à discrétion ; alors la femme du gouverneur demanda la libre sortie pour elle, avec la permission d'emporter ce qu'elle avait de plus précieux.

Cette permission lui fut accordée. Aussitôt les portes s'ouvrirent, et elle sortit du château, emportant son mari sur ses épaules. Les Suisses, esclaves de leur parole, la laissèrent passer ; mais à peine avait-elle déposé à terre celui que cette pieuse ruse avait sauvé qu'il la poignarda, pour qu'il ne fût pas dit qu'un chevalier avait dû la vie à une femme.

Malgré tout ce que je pus faire de questions à mon cicérone, je n'en pus obtenir une troisième légende. En conséquence, voyant qu'il était au bout de son érudition, je regagnai ma voiture au jour tombant ; un quart d'heure après, je traversais l'établissement de bains de Schinznach, et j'arrivai à Aarau encore assez à temps pour me faire conduire à la meilleure coutellerie de la ville.

On m'avait beaucoup vanté ce produit de la capitale de l'Argovie, et, d'après cette réputation, je me serais fait un scrupule de passer au milieu d'une industrie aussi célèbre sans en emporter un échantillon. Aussi, quelque maigre que fût ma bourse, et quoique je ne dusse retrouver de l'argent qu'à Lausanne, je résolus de faire un sacrifice, convaincu qu'une occasion pareille ne se rencontrerait jamais. En conséquence, j'achetai, pour la somme de dix francs, une paire de rasoirs renfermés dans leur cuir, et, enchanté de mon emplette, je revins à l'hôtel pour en faire l'essai.

En passant la lame de l'instrument barbificateur sur le cuir destiné à en adoucir le mordant, je m'aperçus que le manche de ce cuir portait une adresse. J'en fus enchanté, afin de pouvoir la donner à ceux de mes amis qui viendraient en Suisse et voudraient, comme moi, profiter de la circonstance pour se monter en rasoirs à la coutellerie d'Aarau. Voici cette adresse :

À LA FLOTTE.

FRANÇOIS BERNARD
FABRICANT DE RASOIRS ET DE CUIRS,
RUE SAINT-DENIS, 74,
À PARIS.

Ce sont les meilleurs rasoirs que j'aie jamais rencontrés.

LX

L'île Saint-Pierre

L'humiliation que j'éprouvai d'avoir fait douze cents lieues pour venir chercher à Aarau des rasoirs de la rue Saint-Denis fit que, le lendemain, aussitôt mon déjeuner pris, je quittai l'auberge de la Cigogne, où j'étais descendu la veille au soir. Je continuai ma route par Olten, jolie petite ville du canton de Soleure, située sur les bords de l'Aar et dont les habitants élevèrent autrefois un monument à Tibère Claude Néron, *quod viam per Jurassi valles duxit*. Comme il n'existe aucune trace de cette antique voie romaine, je ne m'y arrêtai que le temps de faire souffler le cheval, et, vers les trois heures de l'après-midi, j'arrivai à Soleure : il me restait juste le temps nécessaire pour aller voir coucher le soleil sur le Weissenstein.

Ce qui m'avait surtout déterminé à cette excursion, c'est qu'au contraire des montagnes des Alpes, le Weissenstein, qui appartient au Jura, est arrivé à un degré de civilisation qu'il doit sans doute à son voisinage de la France. Pour arriver à sa cime la plus élevée, on n'a qu'à se mettre dans une bonne calèche et à dire : « Marchez ! » Cela vous coûte vingt francs, c'est-à-dire un peu moins cher que si vous faisiez la route à pied et en prenant un guide. Ce mode de locomotion m'allait d'autant mieux que je commençais à être au bout de mes forces et que je sentais tous les jours diminuer ma sympathie pour les montagnes. J'en avais

tant laissé derrière moi que les souvenirs que j'en conservais ressemblaient beaucoup à un chaos, et que, dans cet entassement de Pélion sur Ossa, je commençais vraiment à ne plus distinguer Ossa de Pélion. Aussi je remerciai Dieu de m'avoir gardé, contre ses habitudes providentielles, la meilleure pour la dernière. Je m'étendis aussi moelleusement que possible dans la calèche, je m'en remis au cocher de la fortune de César, j'élevai Francesco au rang de mon historiographe, lui recommandant de retenir avec attention et fidélité tout ce que la route offrait de remarquable, et je m'endormis du sommeil de l'innocence ; trois heures après, je me réveillai à la porte de l'auberge. Je demandai aussitôt à Francesco ce qu'il avait remarqué sur la route ; il me répondit que ce qui l'avait le plus frappé, c'est qu'elle avait toujours été en montant.

Comme je n'avais pas pris le temps de manger à Soleure, je recommandai à Mme Brunet, mon hôtesse, de donner tous ses soins au dîner qu'elle allait me servir. Elle réclama une heure pour faire un chef-d'œuvre, et me demanda si je ne voulais pas mettre cette heure à profit en montant sur le sommet du Rothiflue. Je frissonnai de tous mes membres : je crus que j'avais été abominablement volé ; que la montagne où j'étais doucement parvenu n'était qu'une déception, et que j'allais être condamné à en monter une autre avec mes propres jambes. Mais, en me retournant, j'aperçus, à travers les portes de la cuisine, un horizon si étendu et si magnifique que je me rassurai un peu. Je demandai alors ce que je verrais de plus en haut du Rothiflue qu'en haut du Weissenstein ; on me répondit que je verrais les vallées du Jura, une partie de la Suisse septentrionale, la Forêt-Noire et quelques montagnes des Vosges et de la Côte d'Or. À ceci je répondis que, depuis quatre mois, j'avais vu tant de montagnes que je me figurais parfaitement ce que celles-là pouvaient être, et que je me contenterais du panorama du Weissenstein.

En échange, je demandai s'il serait possible de me préparer un bain. Mme Brunet me répondit que c'était la chose du monde la plus facile, et que je n'avais seulement qu'à dire si je le voulais

d’eau ou de lait. Dans les dispositions de sybaritisme où je me trouvais, on devine ce que cette dernière proposition éveilla en moi de désirs ; malheureusement, un bain de lait devait être une volupté d’empereur qu’un banquier seul pouvait se permettre. Je me rappelai les mesures de lait parisiennes qu’on déposait à ma porte le matin et que mon domestique additionnait mensuellement, les unes au bout des autres, à soixante-quinze centimes chaque, et je calculai que, surtout pour moi, il en faudrait bien douze ou quinze cents, et cela au minimum. Or, douze cents fois soixante-quinze centimes ne laissent pas que de faire une somme. Je mis la main à la poche de mon gilet, faisant glisser les unes après les autres, entre mon pouce et mon index, les cinq dernières pièces d’or qui me restassent pour aller à Lausanne ; et, convaincu qu’elles ne pourraient même pas suffire pour acompte, je demandai vertueusement un bain d’eau.

– Vous avez tort, me dit Mme Brunet. Le bain de lait n’est pas beaucoup plus cher, et il est infiniment plus bienfaisant.

J’eus alors une peur, c’est qu’à cette hauteur, le bain d’eau lui-même ne fût hors de la portée de mes moyens pécuniaires.

– Comment ! dis-je vivement, et quelle est donc la différence ?

– Le bain d’eau coûte cinq francs, et le bain de lait dix.

– Comment, dix francs ! m’écriai-je, dix francs un bain de lait ?

– Dame, Monsieur, me dit ma bonne hôtesse, se trompant à l’intention, ils sont un peu plus chers dans ce moment-ci parce que les vaches redescendent. Au mois d’août et de septembre, ils n’en coûtent que six.

– Comment ! mais, Madame Brunet, je ne me plains aucunement de la somme. Faites-moi chauffer un bain de lait, et bien vite.

– Monsieur le prendra-t-il dans sa chambre ?

– On peut le prendre dans sa chambre ?

– C'est à volonté.

– En dînant ?

– Sans doute.

– Près de la fenêtre ?

– À merveille.

– En regardant le coucher du soleil ?

– Parfaitement.

– Et le dîner sera mangeable avec tout cela ? Mais c'est un paradis que votre auberge, Madame Brunet !

– Monsieur, me répondit mon hôtesse en me faisant une révérence, je prends des pensionnaires et fais des remises sur les prix quand on reste quinze jours.

Malheureusement, je ne pouvais profiter de l'offre économique que me faisait Mme Brunet ; je me contentai donc de lui recommander la plus grande diligence, et je montai dans ma chambre. Comme il n'y avait que moi de voyageur, on me donna la plus grande et la plus commode ; j'allai au balcon, et j'avoue que, quoique familiarisé avec les plus belles vues de la Suisse, je restai en admiration devant celle-ci.

Qu'on se figure un demi-cercle de cent cinquante lieues, borné à droite par la grande chaîne des Alpes, et à gauche par un horizon incommensurable, dans lequel sont enfermés trois rivières, sept lacs, douze villes, quarante villages et cent cinquante-six montagnes, tout cela subissant les variations de lumière d'un coucher de soleil d'automne, tout cela vu d'une baignoire adhérente à une table couverte d'un excellent dîner, et l'on aura une idée du panorama du Weissenstein, découvert

dans les meilleures conditions possibles. Quant à moi, il me parut magnifique. Cependant, je n'ose le décrire, tant, dans ma religion pour l'exactitude de la vérité, je me défie de l'influence du bain et du dîner.

Je dormais du plus beau et du plus saint sommeil quand, le lendemain, Francesco entra dans ma chambre à quatre heures du matin. Il avait jugé que, puisque j'avais vu le coucher du soleil, je ne pouvais pas me dispenser de voir son lever pour faire pendant ; comme j'étais réveillé, je pensai que ce que j'avais de mieux à faire était de me ranger à son opinion. Mais j'avais pris dans l'auberge de Mme Brunet des habitudes de sybarite ; de sorte qu'au lieu de me lever, je fis traîner mon lit auprès de la fenêtre, et je n'eus qu'à me donner la peine d'ouvrir les yeux pour jouir du spectacle qui, sur le Faulhorn et le Rigi, m'avait coûté tant de fatigues et tant de peines.

Malgré le laisser-aller de mes manières, le soleil ne me fit pas attendre ; il se leva avec sa régularité et sa magnificence ordinaires, faisant étinceler comme des volcans cette chaîne immense de glaciers qui s'étend depuis le mont Blanc jusqu'au Tyrol. Je suivis tous les accidents de lumière de son retour comme j'avais suivi toutes les variations de son départ. Puis, lorsque cette lanterne magique merveilleuse commença de me fatiguer par sa sublimité même, je fis fermer ma fenêtre, tirer mes rideaux, repousser mon lit contre le mur, et, fermant les yeux, je me rendormis comme sur un rêve.

Comme, après une démonstration aussi expressive, personne n'osa plus rentrer dans ma chambre, je me réveillai bravement à midi. J'avais dormi seize heures, moins les quarante minutes que j'avais employées à regarder le lever du soleil. Il n'y avait pas de temps à perdre si je voulais visiter Soleure avec quelque détail ; aussi je fis atteler, et, une heure et demie après, je descendais à la porte de la ville.

Elle est d'une forme parfaitement carrée et la mieux fortifiée de la Suisse. Une vieille tour, que les habitants disent ro-

maine et antérieure au Christ, est, je crois, du VIIe ou du VIIIe siècle. Elle s'élevait d'abord seule, comme l'indique son nom, *Solothurn* ; mais, peu à peu, les maisons vinrent s'appuyer à elle, et, se rassemblant sous sa protection, formèrent une ville qui offre cela de remarquable qu'elle procède en tout par le nombre onze : elle a onze rues, onze fontaines, onze églises, onze chanoines, onze chapelains, onze cloches, onze pompes, onze compagnies de bourgeois et onze conseillers.

Soleure possède l'arsenal le mieux organisé de toute la Suisse. La première salle contient un parc d'artillerie de trente-six canons ; elle est soutenue par trois colonnes chargées de trophées. La première est ornée des dépouilles de Morat : elle porte une bannière du duc de Bourgogne et un drapeau des chevaliers de Saint-Georges ; la seconde est un souvenir de la bataille de Dornach, et l'on reconnaît à leur double tête les aigles d'Autriche ; enfin, la troisième conserve deux drapeaux pris, à la bataille de Saint-Jacques, sur notre roi Louis XI.

La seconde salle est celle des fusils : elle en contenait, à l'époque où je la visitai, six mille parfaitement en état et prêts à être distribués en cas de besoin.

La troisième est celle des armures : deux mille armures complètes des XVe, XVIe et XVIIe siècles y sont classées au hasard, sans aucun ordre et sans aucune science. Au milieu de l'arsenal, s'élève une table ovale autour de laquelle sont assis treize guerriers figurant les treize cantons. Les Suisses ont choisi, pour habiller les mannequins qui les représentent, treize armures colossales qui semblent avoir appartenu à une race de Titans. Cela me rappela Alexandre, qui avait fait enterrer, avec son nom et l'olympiade de son règne, des mors de chevaux d'une grandeur gigantesque, afin que la postérité mesurât la taille de ses guerriers à celle de leurs montures.

En sortant de l'arsenal, nous allâmes visiter le cimetière de Zuchwil. Nous y étions conduits par un pèlerinage politique : il

renferme la tombe de Kosciusko. C'est un monument formant un carré long et sur lequel est écrite cette épitaphe :

VISCERA
THADDAEI KOSCIUSKO
DEPOSITA DIE XVII OCTOBRIES
MDCCCXVIII

Comme la ville n'offre pas d'autre curiosité, et que, grâce au somme que j'avais fait au Weissenstein, je pouvais prendre sur ma nuit, je fis mettre le cheval à la voiture à huit heures du soir, et j'arrivai à Bienne à une heure du matin.

Pendant que Francesco frappait à l'hôtel de la *Croix-Blanche*, j'examinai une charmante fontaine qui se trouve sur la place ; elle est surmontée d'un groupe qui paraît dater du XVIe siècle et qui représente un ange gardien emportant dans ses bras un agneau que Satan essaye de lui enlever. L'allégorie de l'âme entre le bon et le mauvais principe était trop évidente pour que j'en cherchasse une autre.

En 1826, lorsqu'on creusa autour de cette fontaine pour faire un bassin, on trouva une grande quantité de médailles romaines. Une partie fut déposée à l'hôtel de ville, et l'autre enfouie, avec quantité pareille de pièces françaises au millésime de la même année, sous les nouvelles fondations. Ce fut l'aubergiste qui me donna ces détails, et cela dans mon idiome maternel, dont je commençais à m'ennuyer ; car, à Bienne, on entre tout à coup et de plein bond dans la langue française, que dix personnes à peine parlent à Soleure.

Le lendemain, à huit heures, mes bateliers étaient prêts ; j'allai les rejoindre à la pointe qui s'avance entre Nidau et Vingelz. De l'endroit de l'embarquement, nous embrassâmes tout le panorama du petit lac de Bienne, l'un des plus jolis de la Suisse, et qui est célèbre près des touristes modernes par le séjour que fit Rousseau dans son île de Saint-Pierre. On aperçoit de loin cette île qui se présente sous le même aspect que celle des Peu-

pliers à Ermenonville, à l'exception cependant qu'à Ermenonville, ce sont les peupliers qui sont un peu plus grands que l'île, tandis qu'à Saint-Pierre, c'est l'île qui est un peu plus grande que les peupliers. Elle est, au reste, et pour plus de précautions, ceinte d'un mur de pierres élevé dans le but de lui donner de la consistance, afin que, dans quelque crue du lac, elle n'aille pas échouer à la plage comme la demeure flottante de Latone.

Notre navigation, poussée par le vent de nord-est, était charmante. Au nord, la chaîne du Jura, couverte de sapins dans ses hautes sommités, de hêtres et de chênes dans ses moyennes régions, venait mirer sa pente couverte de vignes et tachetée de maisons dans l'azur de l'eau. Au midi, s'étendait une chaîne de petites collines sans nom, derrière lesquelles se cachent Berne et Morat, et au-dessus desquelles regardent, comme des géants, les pics neigeux des grandes Alpes. Enfin, à l'occident, gît, ombreuse et calme, la petite île de Saint-Pierre et, derrière elle, la ville de Cerlier, bâtie en amphithéâtre et dont les maisons semblent grimper la pente de Jolimont pour aller s'asseoir sur son plateau.

Peu d'années se passent sans que le lac de Bienne ne gèle. Cette circonstance atmosphérique a donné lieu à une coutume assez singulière, de laquelle mes bateliers n'ont pu me donner l'explication. Le receveur de l'île Saint-Pierre, qui appartient à l'hôpital de Berne, doit une mesure de noix au premier qui arrive à l'île à l'aide de la croûte de glace qui se forme alors sur le lac. C'est presque toujours un habitant de Gléresse qui remporte ce prix. Mais aussi, peu d'années se passent sans que l'on ait à déplorer la perte de quelque pèlerin trop pressé, sous lequel la glace à peine formée encore se brise, et qui disparaît pour ne reparaître qu'au dégel. Il est vrai que la mesure de noix vaut huit batz, et que huit batz valent vingt-quatre sous.

Nous abordâmes à l'île Saint-Pierre après une heure de navigation, à peu près. Nous traversâmes un beau bois de chênes, nous laissâmes à notre gauche un petit pavillon, et nous arri-

vâmes à l'auberge où est la chambre de Rousseau, que le calcul bien plus encore que la vénération a conservée telle qu'elle était lorsqu'il l'habita.

C'est une petite chambre carrée, sans papier et à solives saillantes, éclairée au midi par une seule fenêtre donnant sur le lac, et d'où la vue, par une échappée, s'étend jusqu'aux grandes Alpes. Treize chaises de paille, deux tables, une commode et un lit de bois pareil aux tables et aux chaises, un pupitre peint en blanc et un poêle de faïence verte en forment tout l'ameublement. Une trappe placée dans un coin communique, à l'aide d'une échelle, aux appartements inférieurs et peut au besoin servir d'escalier dérobé.

Quant aux murs, ils sont couverts des noms des admirateurs du *Contrat social*, de l'*Émile* et *La Nouvelle Héloïse*, venus de toutes les parties du monde. C'est une collection de signatures fort curieuses, à laquelle il n'en manque qu'une seule, celle de Rousseau.

LXI

Un renard et un lion

Comme il suffit d'une demi-heure pour visiter dans tous ses détails l'île de Bienne et que j'avais pris mes bateliers pour tout un jour, je me fis conduire, par mesure d'économie, à Cerlier, où nous arrivâmes sur le midi. Nous nous mîmes immédiatement en route pour Neufchâtel, que nous découvrîmes au bout de trois heures de marche, en sortant de Saint-Blaise.

La ville se présente, de ce côté, sous un point de vue assez pittoresque qu'elle doit au vieux château qui lui a fait, il y a treize ou quatorze cents ans, donner son nom de Château-Neuf à une langue de terre chargée de fabriques, qui s'avance dans le lac, et aux jardins qui entourent ces maisons et donnent à chacune d'elles l'aspect d'une villa. Une seule chose nuit au caractère du paysage, c'est la couleur jaunâtre des pierres avec lesquelles les murs sont bâtis et qui donnent à la ville l'apparence d'un immense joujou taillé dans du beurre.

Nous entrâmes à Neufchâtel par une porte de barricades ; elle datait de la révolution de 1831. Cette révolution, conduite par un homme d'un grand courage nommé Bourquin, avait pour but de soustraire la ville au principat de la Prusse et de la réunir entièrement à la Confédération suisse.

Il est vrai que la position de Neufchâtel était étrange, dépendant à la fois d'une république et d'un royaume ; envoyant deux députés à la Diète helvétique et payant une contribution à Frédéric-Guillaume ; ayant sa noblesse et son peuple qui relèvent d'elle, et qui sont royalistes, et sa bourgeoisie et ses paysans, qui ne relèvent que d'eux-mêmes et qui sont républicains.

Au moment où j'arrivai à Neufchâtel, le procès de propriété se plaidait encore : les Neufchâtelois, ignorant ce qu'ils étaient, attendaient de jour en jour la décision qui les ferait suisses ou prussiens. Cependant, les haines étaient en présence et la garnison du château, au-dessus de la porte duquel les insurgés avaient été briser la couronne et les pattes de l'aigle qui porte sur sa poitrine l'écusson fédéral, n'osait descendre dans la ville ; le soir, des chansons séditieuses se chantaient à haute voix dans les rues. Ces chansons étaient un véritable appel aux armes. Le moment était peu favorable pour recueillir les légendes ou les traditions ; tous les souvenirs étaient venus se fondre dans celui de la révolution et les seuls héros de Neufchâtel étaient, à cette époque, quelques pauvres jeunes gens, prisonniers en Prusse, dont les noms, localement célèbres, n'ont pas franchi les murs de la ville pour laquelle ils se sont dévoués. Aussi ne restai-je qu'une nuit à Neufchâtel ; d'ailleurs, à l'autre bout du lac, m'attendait Grandson, avec ses souvenirs héroïques du XIVe et du XVe siècle.

Nous avons raconté, dans notre premier volume, comment Othon de Grandson, dont l'église de Lausanne garde le mausolée, fut tué en champ clos, à Bourg-en-Bresse, par Gérard d'Estavayer qui le blessa d'abord et lui coupa, vivant encore, les deux mains, suivant les conditions du combat. Maintenant, il nous reste à dire comment le noble duc Charles de Bourgogne fut outrageusement battu et défait par les bonnes gens des cantons.

Une grande question se débattait en France vers la fin du XVe siècle : c'était celle de la monarchie et de la grande vassali-

té. Certes, au premier abord et en examinant les champions qui représentaient les deux principes, les chances semblaient peu douteuses et les prophètes superficiels eussent cru pouvoir prédire d'avance de quel côté serait la victoire. L'homme de la royauté était un vieillard portant la tête courbée plutôt encore par la fatigue que par l'âge, habitant un château fort situé loin de sa capitale, n'ayant autour de lui qu'une petite garde d'archers écossais, un barbier dont il avait fait son ministre, un grand prévôt dont il avait fait son exécuteur et deux valets dont il avait fait ses bourreaux. Il avait encore auprès de lui des chimistes et des médecins italiens et espagnols qui passaient leur vie dans des laboratoires souterrains. Ils y préparaient des breuvages étranges et inconnus ; de temps en temps, ils étaient appelés par le roi, qu'ils trouvaient à chaque fois agenouillé devant l'image de quelque saint ou de quelque madone. Le roi et le chimiste causaient à voix basse, au pied de l'autel, de choses religieuses et saintes sans doute, car leur entretien était fréquemment interrompu par des signes de croix, des prières et des vœux. Puis, un temps après cette conférence mystérieuse, on entendait dire que quelque prince révolté contre le roi, et qui s'apprêtait à faire à la France une rude guerre, était trépassé subitement au moment même où il rassemblait ses soldats ; ou que quelque veuve de grand baron, dont la grossesse, si elle était bénie par Dieu, devait perpétuer la race et la puissance d'une grande maison féodale, était accouchée avant terme d'un enfant mort. Aussitôt le roi, à qui tout prospérait ainsi, allait faire un pèlerinage d'actions de grâce, soit au mont Saint-Michel, soit à la croix de Saint-Laud, soit à Notre-Dame d'Embrun ; et l'on voyait alors sortir de sa tanière, la tête couverte d'un petit bonnet de feutre entouré d'images de plomb, vêtu d'un justaucorps de drap râpé, enveloppé dans un vieux manteau bordé de fourrures et armé seulement d'une courte et légère épée, ce roi étrange qui semblait le dernier des bourgeois d'une de ses bonnes villes, et que le peuple appelait *le renard du Plessis-lès-Tours*.

L'homme de la féodalité, au contraire, était un capitaine dans la force de l'âge, portant haute et fière sa tête casquée et couronnée ; habitant des palais magnifiques ou des tentes somptueuses ; toujours entouré de ducs et de princes, recevant comme un empereur les envoyés d'Aragon et de Bretagne, les ambassadeurs de Venise et le nonce du pape ; rendant et faisant hautement et publiquement justice et vengeance, et frappant en plein soleil de la hache ou du poignard. Sa préoccupation, à lui, était de ressusciter à son profit l'ancien royaume de Bourgogne, qu'on appelait la Cour-Dorée. Il avait en propre le Mâconnais, le Charolais et l'Auxerrois ; il comptait forcer le roi René à abdiquer en sa faveur le duché d'Anjou et le royaume d'Arles ; il avait conquis la Lorraine ; il tenait en gage le pays de Ferrette et une partie de l'Alsace ; il avait acheté pour trois cent mille florins le duché de Gueldre ; il convoitait le duché du Luxembourg ; il tenait prêts et exposés dans l'église de Saint-Maximin le sceptre et la couronne, le manteau et la bannière ; celui qui devait le sacrer était choisi, et c'était Georges de Bade, évêque de Metz ; il avait parole de l'empereur Frédéric III d'être nommé par lui vicaire général, et en échange il lui avait promis sa fille Marie pour son fils Maximilien. Enfin, il étendait les bras pour toucher d'une main à l'océan et de l'autre à la Méditerranée, et chaque fois qu'il se montrait à ses futurs sujets et qu'il parcourait son royaume à venir, c'était sur quelque cheval de guerre dont l'équipement avait coûté le prix d'un duché, ou sous quelque dais d'or humblement porté par quatre seigneurs. Et alors les peuples, qui le regardaient passer dans sa magnificence, pensaient en tremblant à sa force, à sa puissance et à sa colère, et se rangeaient sur son passage en disant :

– Malheur à nos villes, malheur à nous ! Car voici venir le lion de Bourgogne.

Ces deux hommes, qui se trouvaient ainsi en face l'un de l'autre et prêts à lutter, c'étaient Louis le Rusé et Charles le Téméraire.

Voici quelle était la position du roi de France. Il venait de signer un traité avec le duc de Bretagne, allié incertain qu'il ne maintenait dans son amitié que par l'or et les promesses ; il venait de renouveler les trêves avec le roi d'Aragon. Il avait fait assassiner le comte d'Armagnac, qui cherchait à introduire les Anglais en France ; fait avorter la comtesse, qui était enceinte, et s'était emparé du comté ; il avait empoisonné le duc de Guyenne et réuni son duché à la couronne ; il avait mis le duc d'Alençon en jugement et confisqué ses seigneuries ; il avait fait exécuter le connétable de Saint-Pol et aboli sa charge ; il avait fait assiéger le duc de Nemours dans Carlat ; enfin, il venait de marier sa fille Jeanne à Louis, duc d'Orléans, et sa fille Anne à Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu. En ce moment, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1473, il s'occupait de réconcilier l'archiduc Sigismond avec les Suisses, faisant offrir à l'un l'argent nécessaire pour le rachat de son duché et aux autres de les prendre à sa solde. Il envoyait une ambassade au roi René pour produire les anciennes prétentions qu'il avait à titre de créancier et d'héritier, par sa mère, de toutes les seigneuries et domaines de la maison d'Anjou, et les nouveaux droits que Madame Marguerite, reine d'Angleterre, qu'il venait de délivrer par la paix de Picquigny, y avait ajoutés encore par la cession entière qu'elle avait consentie de tous ses héritages dans la succession du roi René. Puis, tous les troubles apaisés à l'occident et au midi, tous ses filets tendus à l'orient et au nord, il prétexta, comme toujours, un pèlerinage, choisit Notre-Dame du Puy-en-Velay, qui était célèbre par une image de la Vierge sculptée en bois de Séthim par le prophète Jérémie, et, le 19 février 1476, il partit du Plessis-lès-Tours dans cette sainte intention ; mais, ayant reçu de grandes nouvelles, il s'arrêta à Lyon. L'araignée était au centre de sa toile.

Voici maintenant quelle était la position du duc de Bourgogne. Il venait de conclure un traité d'alliance avec l'empereur ; il s'était emparé de la Lorraine ; il avait fait son entrée à Nancy, ayant le duc de Tarente, fils du roi de Naples, à sa droite, le duc de Clèves à sa gauche, et à sa suite le comte Antoine, grand bâtard de Bourgogne, les comtes de Nassau, de

Marle, de Chimay et de Campobasso ; il comptait parmi ses généraux Jacques, comte de Romont, oncle du jeune duc régent de Savoie, et, parmi ses dévoués, Louis, évêque de Genève ; il avait contracté alliance avec le duc de Milan, au fils duquel il avait promis sa fille, déjà promise au duc de Calabre et à l'archiduc Maximilien ; il venait d'obtenir du roi René la parole qu'il le nommerait son héritier. Enfin, disposant du pays de Ferrette, qui lui était cédé en gage par le duc Sigismond, il y avait envoyé un gouverneur, Pierre de Hagenbach, qui était un homme de grand courage à la guerre, mais violent, luxurieux et cruel ; du reste, courtisan de l'ambition du duc, et de ses plus amis, et de ses plus plus fidèles. Tout lui paraissait donc préparé à merveille pour faire la guerre au roi de France, lorsque les mêmes nouvelles qui avaient arrêté Louis à Lyon arrêtèrent Charles à Nancy.

Comme nous l'avons dit, Pierre de Hagenbach avait été envoyé comme gouverneur dans le pays de Ferrette. Il y était insolemment entré, suivi de son armée et précédé de quatre-vingts hommes d'armes marchant devant lui, portant sa livrée, qui était blanche et grise, avec des dés brodés en argent et ces deux mots : *Je passe*. Une des principales conditions de la mise en gage du pays de Ferrette était que les libertés des villes et des habitants seraient conservées : la première chose que fit le gouverneur, au mépris de cet engagement, fut de mettre un pfennig de taxe sur chaque pot de vin qui se devait boire. Il interdit la chasse aux nobles, ce qui était cependant une prérogative inaliénable puisqu'ils étaient possesseurs libres de leurs terres. Il donna des bals dans lesquels ses soldats s'emparèrent des maris et déchirèrent les habits des femmes jusqu'à ce qu'elles fussent nues ; il enleva des maisons paternelles des jeune filles qui n'étaient pas nubiles encore ; il força des couvents et donna à ses soldats, comme un butin de guerre, les épouses du Seigneur. Il s'était emparé du château d'Ortenbourg et de tout le val de Villé, qui appartenaient aux Strasbourgeois. Il avait fait des courses dans les principautés des seigneurs de l'Alsace et des bords du Rhin, et dans les évêchés des prélats de Spire et de

Bâle ; il avait arrêté et mis à rançon un bourgmestre de Schaffhausen ; il avait planté l'étendard de Bourgogne dans la seigneurie de Schenkelberg, qui appartenait aux gens de Berne, et, lorsque ceux-ci avaient réclamé contre cette violation des Ligues, il avait répondu que, s'ils ne se taisaient pas, il irait à Berne écorcher leurs ours pour s'en faire des fourrures. Enfin, un de ses lieutenants, le seigneur de Hagendorf, avait fait prisonnier un convoi de marchands suisses qui se rendaient avec leurs toiles à la foire de Francfort et les avait conduits au château de Schuttern.

De si grandes et si outrageuses insultes ne pouvaient durer : les bourgeois de Thann réclamèrent contre l'impôt et envoyèrent une ambassade de trente bourgeois au gouverneur ; le gouverneur les fit saisir par ses soldats et ordonna de leur couper la tête. Quatre avaient déjà subi ce supplice, lorsqu'au moment où le bourreau levait l'épée sur le cinquième, sa femme poussa de tels cris, qu'ils émurent les spectateurs. Ceux-ci se précipitèrent vers l'échafaud, tuèrent le bourreau avec sa propre épée, et mirent en liberté les vingt-quatre bourgeois qui restaient à exécuter.

De leur côté, les gens de Strasbourg avaient appris qu'un convoi de marchands qui se rendaient dans leur ville avait été arrêté sur leurs terres, les marchandises pillées, et les marchands conduits au château de Schuttern ; or, ils gardaient déjà rancune au gouverneur de la prise d'Ortenbourg et du val de Villé, lorsque cette dernière violation de tout droit combla la mesure. Ils se réunirent, s'armèrent, tombèrent à l'improviste sur la forteresse dont Hagenbach avait fait une prison, délivrèrent les marchands suisses, et les emmenèrent en triomphe, après avoir rasé le château du Gessler bourguignon.

Au milieu de cette effervescence et de ces haines croissantes, il arriva que Pierre de Hagenbach oublia de payer un capitaine allemand qu'il tenait à sa solde avec deux cents hommes de sa nation. Celui-ci, qui se nommait Frédéric Wœgelin et qui

était de petite taille et de mince apparence, ayant d'abord été garçon tailleur, monta chez le gouverneur pour réclamer ce qui était dû à lui et à ses hommes. Hagenbach répondit à cette réclamation en menaçant Frédéric Wœgelin de le faire jeter à la rivière ; le capitaine descendit, fit battre le tambour. Hagenbach, entendant cet appel à la révolte, se précipita dans la rue, l'épée à la main, pour tuer l'insolent qui osait lui résister ; mais les soldats allemands présentèrent leurs longues piques, les bourgeois saisirent des haches et des faux, les femmes des fourches et des broches. Hagenbach, abandonné du peu de soldats qui l'avaient suivi, se sauva dans une maison ; aussitôt, Wœgelin l'y poursuivit, le fit prisonnier, et le remit aux mains du bourgmestre. Le même jour, les Lombards et les Flamands qui tenaient garnison, voyant le gouverneur pris, la révolte générale et manquant de chefs pour se défendre, entrèrent en pourparlers et demandèrent à se retirer avec la vie sauve. Cette permission leur fut accordée. Aussitôt, les gens de Strasbourg allèrent reprendre possession du château d'Ortenbourg et du val de Villé.

Le duc Sigismond, apprenant ces nouvelles, accepta l'argent que lui offraient, au nom du roi de France, les villes de Strasbourg et de Bâle, fit signifier au duc Charles qu'il tenait ce remboursement à sa disposition, et, sans attendre sa réponse, envoya Hermann d'Eptingen, avec deux cents cavaliers, reprendre possession de ses domaines. Le nouveau landvœgt fut reçu avec joie et tout le pays rentra incontinent sous la puissance de son ancien seigneur. Tous ces événements arrivèrent vers le temps de Pâques, de sorte que les habitants ne firent qu'une seule fête de la délivrance de leur pays et de la résurrection de Notre Seigneur.

Cependant la cause première de tout ce désordre, Pierre de Hagenbach, avait été transféré chez le bourgmestre dans une tour. À peine cette arrestation fut-elle connue qu'un grand cri qui demandait justice et ne formait qu'une seule voix s'éleva de toutes les villes. L'archiduc la leur promit, et, pour qu'elle fût

bien réglée, il décida que des juges élus parmi les plus graves et les plus sages se réuniraient à Brisach, où devait s'instruire le procès, envoyés de Strasbourg, de Colmar, de Sélestat, de Fribourg-en-Brisgau, de Bâle, de Berne et de Soleure, et, à ces juges, qui représentaient la bourgeoisie, il adjoignit seize chevaliers pour représenter la noblesse.

De tous côtés, le bruit de ce jugement se répandit et les villes que nous avons nommées envoyèrent alors, non pas seulement deux juges pour juger, mais une partie de leur population pour assister au jugement. De son cachot, situé au-dessous des voûtes de la porte, le prisonnier les entendait passer et demandait quels étaient ces hommes. Le geôlier répondait que c'étaient des gens assez mal vêtus, de haute taille, de puissante apparence, montés sur des chevaux aux courtes oreilles, et, à ces paroles, Hagenbach s'écriait :

– Mon Dieu, Seigneur, ce sont les Suisses que j'ai tant maltraités ! Mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de moi !

Le 4 mai, on vint le chercher pour lui donner la torture. Il la supporta comme un homme fort et brave qu'il était, sans rien dire autre chose, sinon qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres qu'il avait reçus, et que son seul juge et son seul souverain étant le duc Charles de Bourgogne, il n'en reconnaissait pas d'autre.

Lorsque la question fut terminée, on conduisit l'accusé sur la place où siégeaient les juges ; il y trouva, outre le tribunal, un accusateur et un avocat. Il fut interrogé par ses juges, répondit comme il avait fait à ses tortionnaires ; alors l'accusateur se leva et demanda sa mort. Son avocat répondit en plaidant pour sa vie ; puis, les interrogatoires, le réquisitoire et le plaidoyer entendus, on l'emmena de nouveau ; les juges restèrent douze heures en délibération. Enfin, à sept heures du soir, les juges le firent rappeler, et, sur la place publique, au milieu d'un auditoire de trente mille personnes, sous la voûte du ciel et le regard de Dieu, le tribunal rendit la sentence qui condamnait Pierre de Hagenbach à la peine de mort. Le condamné entendit son arrêt

d'un visage impassible, et la seule grâce qu'il demanda fut d'avoir la tête tranchée. Alors huit exécuteurs se présentèrent, car les villes avaient envoyé non seulement des spectateurs et des juges, mais encore des bourreaux. Le tribunal n'eut donc que le choix à faire : le bourreau de Colmar fut préféré comme étant le plus adroit.

Alors les seize chevaliers se levèrent à leur tour, et le plus vieux et le plus irréprochable d'entre eux demanda, au nom et pour l'honneur de l'ordre, que Messire Pierre de Hagenbach fût dégradé de sa dignité et de ses honneurs. Aussitôt Gaspard Heuter, héraut de l'Empire, s'avança jusqu'au bord de l'estrade, et dit :

– Pierre de Hagenbach, il me déplaît grandement que vous ayez si mal employé votre vie mortelle, de façon qu'il vous faut, pour l'honneur de l'ordre, que vous perdiez aujourd'hui la dignité de la chevalerie ; car votre devoir était de rendre justice, car vous aviez fait serment de protéger la veuve et l'orphelin, car vous vous êtes engagé à respecter les femmes et les filles et à honorer les saints prêtres, et, tout au contraire, à la douleur de Dieu et à la perte de votre âme, vous avez commis tous les crimes que vous deviez empêcher, ou du moins punir. Ayant ainsi forfait au noble ordre de la chevalerie et aux serments jurés, les seigneurs ici présents m'ont enjoint de vous ôter vos insignes. Mais ne vous les voyant pas en ce moment, je me contenterai de vous proclamer indigne chevalier de Saint-Georges, au nom duquel vous avez reçu l'accolade et avez été honoré du baudrier.

Puis, après un instant de silence, Hermann d'Eptingen, gouverneur pour l'archiduc, s'approcha à son tour du condamné, et lui dit :

– En vertu du jugement qui vient de te dégrader de la chevalerie, je t'arrache ton collier, ta chaîne d'or, ton anneau, ton poignard et ton gantelet ; je brise tes éperons et je t'en frappe le visage comme un infâme.

À ces mots, il le souffleta, et, se retournant vers le tribunal et l'auditoire :

– Chevaliers, continua-t-il, et vous tous qui désirez le devenir, gardez dans votre mémoire cette punition publique. Qu'elle vous serve d'exemple, et vivez noblement et vaillamment dans la crainte de Dieu, dans la dignité de la chevalerie et dans l'honneur de votre nom.

Alors Hermann d'Eptingen alla reprendre sa place. Thomas Schutz, prévôt d'Ensisheim, se leva à son tour, et, s'adressant au bourreau :

– Cet homme, dit-il, est à vous. Faites selon la justice.

Ces paroles dites, les juges et les chevaliers montèrent à cheval, et le peuple suivit. En tête de toute cette escorte, marchait, à pied et entre deux prêtres, Pierre de Hagenbach. Il s'avançait à la mort en soldat et en chrétien, avec un visage calme et un cœur pieux. Arrivé à la place où devait se faire l'exécution (cette place était une grande prairie aux portes de la ville), il monta d'un pas ferme sur l'échafaud, fit signe au bourreau d'attendre que chacun eût pris place pour bien voir ; puis, à son tour, il éleva la voix et dit :

– Ce que je plains, ce n'est ni mon corps qui va mourir, ni mon sang qui va couler. Mais ce que je regrette, ce sont les malheurs que fera ma mort. Car je connais Monseigneur de Bourgogne, et il ne laissera pas ce jour sans vengeance. Quant à vous dont j'été le gouverneur pendant quatre ans, oubliez ce que j'ai pu vous faire souffrir par défaut de sagesse ou par malice, rappelez-vous seulement que j'étais homme, et priez pour moi.

Alors il baisa le crucifix que lui présenta le prêtre et tendit au bourreau sa tête, qui tomba d'un seul coup.

Cette exécution faite, l'archiduc Sigismond, le margrave de Bade, les villes de Strasbourg, de Colmar, de Haguenau, de Sélestat, de Mulhouse et de Bade entrèrent en négociation avec

des ligues suisses, et, se réunissant contre le danger commun, signèrent une alliance pour dix ans. Puis les seigneurs de l'Empire, traversant en alliés cette Suisse dont ils avaient été cent cinquante ans les ennemis, chevauchèrent jusqu'à Zurich, s'embarquèrent sur le lac, et, au milieu du concours d'un peuple immense qui accourait des villes et descendait des montagnes, allèrent pieusement faire leurs dévotions à Einsiedeln, au couvent de Notre-Dame-des-Ermites.

Voilà les nouvelles qu'apprirent à Nancy le duc de Bourgogne, et à Lyon le roi Louis. Elles furent rapportées au premier par Étienne de Hagenbach, qui venait lui demander vengeance pour son frère, et au second par Nicolas de Diesbach, qui venait lui demander secours au nom des Ligues.

LXII

Prise du château de Grandson

Le roi de France se hâta de passer un traité avec les Suisses : il s'engagea à leur donner aide et secours dans leurs guerres contre le duc de Bourgogne, et à leur faire payer dans sa ville de Lyon vingt mille livres par an. De leur côté, ils mettaient un certain nombre de soldats à sa disposition.

Presqu'en même temps qu'à Louis de France, les Suisses envoyaient une ambassade à Charles de Bourgogne. Mais, au contraire du roi, le duc les accueillit fort mal et leur déclara qu'ils eussent à se préparer à le recevoir ; car il allait leur faire la guerre avec toute sa puissance. À cette menace, le plus vieux des ambassadeurs s'inclina tranquillement, et dit au duc :

– Vous n'avez rien à gagner contre nous, Monseigneur : notre pays est rude, pauvre et stérile. Les prisonniers que vous ferez sur nous n'auront point de quoi payer de riches rançons, et il y a plus d'or et d'argent dans vos éperons et dans les brides de vos chevaux que vous n'en trouverez dans toute la Suisse.

Mais la résolution du duc était prise, et, le 11 janvier, il quitta Nancy pour se mettre à la tête de son armée. C'était une assemblée royale et dont la puissance aurait pu faire trembler celui des souverains de l'Europe à qui il lui eût pris l'envie de faire la guerre. Il avait amené avec lui trente mille hommes de la

Lorraine ; le comte de Romont l'avait rejoint avec quatre mille Savoyards, et six mille soldats arrivés du Piémont et du Milanais l'attendaient aux frontières de la Suisse ; puis d'autres encore de toutes langues et de toutes contrées, le tout formant, dit Commynes, un nombre de cinquante mille, voire plus. Il avait sous ses ordres le fils du roi de Naples, Philippe de Bade, le comte de Romont, le duc de Clèves, le comte de Marle et le sire de Château-Guyon ; il menait à sa suite des équipages qui, par leur magnificence, rappelaient ceux de ces anciens rois asiatiques qui, comme lui, venaient pour anéantir les Spartiates, ces Suisses de l'Ancien Monde. Parmi ces équipages, étaient sa chapelle et sa tente ; sa chapelle, dont tous les vases sacrés étaient d'or et qui contenait les douze apôtres en argent, une châsse de saint André en cristal, un magnifique chapelet du bon duc Philippe, un livre d'heures couvert de pierreries et un ostensoir d'un merveilleux travail et d'une incalculable richesse ; enfin, sa tente, qui était ornée de l'écusson de ses armes formé d'une mosaïque de perles, de saphirs et de rubis, tendue de velours rouge broché d'un lierre courant dont le feuillage était d'or et les branchages de perles, et dans laquelle le jour entrait par des vitraux coloriés, enchâssés dans des baguettes d'or. C'est dans cette tente, qui renfermait ses armures, ses épées et ses poignards, dont les poignées étincelaient de saphirs, de rubis et d'émeraudes, ses lances dont le fer était d'or et les manches d'ivoire et d'ébène, toute sa vaisselle et ses joyaux, son sceau, qui pesait deux marcs, son collier de la Toison, son portrait et celui du duc son père ; c'est dans cette tente, dis-je, où, le jour, il recevait les ambassadeurs des rois sur un trône d'or massif, et que, le soir, couché sur une peau de lion, il se faisait lire l'histoire d'Alexandre dans un magnifique manuscrit, dans lequel sa ressemblance et celle des seigneurs de sa cour avaient été substituées à celle du vainqueur de Porus et des capitaines qui, après lui, devaient se partager son empire. Cependant, son héros de prédilection était Annibal, et, s'il n'avait pas mis, disait-il, Tite-Live dans une cassette d'or, comme avait fait Alexandre pour Homère, c'est qu'il renfermait Tite-Live tout en-

tier dans son cœur, qui était le plus noble tabernacle qui se pût trouver en Chrétienté.

Autour de la chapelle et du pavillon royal, dont le service était fait par des valets, des pages et des archers aux habits éclatants de dorures, s'élevaient quatre cents tentes où logeaient tous les seigneurs de sa cour et tous les serviteurs de sa maison. Puis venaient ses soldats qui, forcés de camper, vu leur grand nombre, mettaient le feu aux villages pour se chauffer ; car, nous l'avons dit, la saison était encore rigoureuse. Puis enfin, pour les besoins et les plaisirs de cette multitude, suivaient, au nombre de six mille, les marchands de vivres, de vin et d'hypocras, et les filles de joyeux amour. Le bruit de cette multitude, qui retentissait dans les vallées du Jura, s'étendit bien vite dans les montages des Alpes. Le vieux comte de Neufchâtel, le margrave Rodolphe, dont le fils Philippe de Bade était dans l'armée du duc et qui était allié des Suisses, du haut de la Hasenmatt et du Rothiflue, vit s'avancer toute cette puissance ; il fit aussitôt venir cinq cents de ses sujets, plaça des garnisons dans les châteaux qui commandaient les défilés, remit sa ville de Neufchâtel aux mains de messieurs des Ligues, et s'en alla à Berne, où les Confédérés avaient établi le centre de leurs opérations. Les gens de Berne, aux nouvelles qu'il leur apporta, virent qu'il n'y avait pas de temps à perdre ; ils écrivirent aussitôt à leurs confédérés des Ligues suisses et à leurs nouveaux alliés d'Allemagne pour leur demander aide et secours :

Pensez, disaient-ils aux derniers, que nous parlons le même langage, que nous faisons partie du même Empire ; car, tout en combattant pour notre indépendance, nous ne nous croyons pas séparés de l'empereur. D'ailleurs, en ce moment, notre cause est commune : il s'agit de préserver l'Allemagne et l'Empire de cet homme dont l'esprit ne connaît nul repos et les désirs aucune borne. Nous vaincus, c'est vous qu'il voudra mettre sous sa domination. Envoyez-nous donc des cavaliers, des arquebusiers, des archers, de la poudre, des canons et des couleuvrines afin que nous puissions nous délivrer de lui. Au

reste, nous avons bon espoir que l'affaire ne sera pas longue et finira bien.

Ces lettres écrites, Nicolas de Scharnachtahl, avoyer de Berne, alla se placer à Morat avec huit mille hommes : c'était tout ce que les Suisses avaient pu rassembler jusque-là.

Cependant, le comte de Romont était entré sur les terres de la Confédération par Jougne, que les Suisses avaient laissée sans défense ; puis, aussitôt, il avait marché sur Orbe, dont les Suisses se retirèrent aussi volontairement et devant lui. Enfin, il était arrivé devant Yverdon, avait établi son siège autour de la ville, située à l'extrémité sud-ouest de Neufchâtel, et se préparait à lui donner l'assaut le lendemain, lorsque, pendant la nuit, on introduisit un moine de Saint-François dans sa tente : il venait, au nom du parti bourguignon et de ceux des bourgeois d'Yverdon qui regrettaient d'être passés sous la domination suisse, offrir au comte le moyen de pénétrer dans la ville. Ce moyen était facile à faire comprendre, et plus facile encore à exécuter : deux maisons bourguignonnes touchaient aux remparts, leurs caves adhéraient aux murailles. Il n'y avait qu'à percer un trou, et, par ce trou, à introduire les gens du comte de Romont.

La proposition offerte fut adoptée. Dans la nuit du 12 au 13 janvier, au moment où la garnison, à l'exception des sentinelles et des hommes de garde, dormait de son premier sommeil, les soldats du comte de Romont furent introduits et se répandirent aussitôt dans les rues en criant :

– Bourgogne ! Bourgogne ! Ville gagnée !

Aux cris et au bruit des trompettes qui les accompagnaient, la ville s'emplit de tumulte. Les Suisses sortirent à moitié nus des maisons ; les Bourguignons voulurent y entrer ; on se battit dans les rues, sur le seuil des portes, dans l'intérieur des appartements. Enfin, grâce au mot d'ordre de la nuit, répété à haute voix dans une langue que leurs ennemis ne comprenaient pas,

les Suisses parvinrent à se rassembler sur la place, et, de là, sous la conduite de Hansen Schurpf, de Lucerne, se faisant jour à travers les Bourguignons à l'aide de leurs longues piques, ils firent leur retraite vers le château, où les reçut Hans Müller, de Berne, qui en avait le commandement.

Le comte de Romont les suivait à la portée du trait. Il commença le siège du château, dans lequel la famine ne devait pas tarder à l'introduire ; car, outre qu'il était assez mal approvisionné, le temps ayant manqué pour faire venir des vivres salés, le nouveau renfort de garnison qui venait d'y entrer devait promptement mener à fin le peu qu'il y en avait. Les Suisses ne perdirent cependant pas courage ; ils démolirent ceux des bâtiments qui n'étaient pas strictement nécessaires, transportèrent leurs décombres sur les murailles, et, lorsque le comte de Romont voulut tenter l'escalade, ils firent pleuvoir sur ses soldats cette grêle meurtrière que Dieu avait envoyée aux Armorrhéens. Alors le comte de Romont, voyant l'impossibilité d'escalader les murailles, fit combler les fossés avec de la paille, des fascines et des sapins tout entiers. Puis, lorsqu'il eut entouré la forteresse de matières combustibles, il y fit mettre le feu, et, en moins d'une demi-heure, celle-ci eut une ceinture de flammes au-dessus desquelles les plus hautes tours élevaient à peine leurs têtes.

Les Bourguignons eux-mêmes regardaient ce spectacle avec une certaine terreur, lorsqu'une des portes s'ouvrit, le pont-levis s'abaissa au milieu des flammes comme une jetée du Tartare, et la garnison tout entière tomba sur les spectateurs qui, mal préparés à cette sortie, prirent la fuite en désordre, entraînant avec eux le comte de Romont blessé. Une partie des assiégés, alors, sans perdre de temps, éteignit l'incendie, tandis que l'autre se répandait par la ville, entrait dans les maisons, ramassait à la hâte les vivres de ses ennemis, et rentrait dans la citadelle avec cinq canons et trois voitures de poudre. Le lendemain, les Bourguignons, mal remis encore de cette surprise, entendirent les assiégés pousser de grands cris de joie ; en

même temps, ils virent arriver par la route de Morat un renfort d'hommes que Nicolas de Scharnachtahl envoyait au secours de la garnison. Ils prirent ces hommes pour l'avant-garde de l'armée confédérée, et, craignant d'être enfermés entre deux feux, ils abandonnèrent Yverdon. Les habitants, qui étaient bourguignons dans le cœur, suivirent l'armée. La nuit suivante, la ville entière fut livrée aux flammes, et, à la lueur de cet immense incendie, les Suisses, avec leur artillerie, bannières déployées, trompettes en tête, se retirèrent au château de Grandson, que l'on était convenu de défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Ils y étaient à peine enfermés, qu'arriva toute l'armée du duc : il avait quitté Besançon le 6 février, était arrivé à Orbe le 11, y était resté plusieurs jours, et, le 19 au matin, il était venu poser son camp devant la ville, dont il avait résolu de faire lui-même le siège. Le même jour, il tenta un assaut dans lequel il fut repoussé, et perdit deux cents hommes ; cinq jours après, il en ordonna un autre, s'avança, malgré les machines, jusqu'au pied du rempart, contre lequel il avait déjà fait dresser les échelles, lorsque les Suisses ouvrirent les portes, sortirent comme ils l'avaient fait à Yverdon, renversèrent les écheleurs, et tuèrent quatre cents Bourguignons. Le duc changea alors de plan ; il établit des batteries sur les points élevés et foudroya le château. Dans cette extrémité, Georges de Stein, commandant de la garnison, tomba malade ; Jean Tiller, chef de l'artillerie, fut tué sur une couleuvrine qu'il pointait lui-même. Enfin, le magasin à poudre, soit par imprudence, soit par trahison, prit feu et sauta, de sorte que la garnison en vint à un état si désespéré que deux hommes se dévouèrent, sortirent nuitamment, traversèrent le lac à la nage au milieu des barques des Bourguignons, et coururent à Berne demander secours au nom de la garnison de Grandson.

Mais ils arrivaient trop tôt : les hommes des vieilles Ligues n'avaient point encore répondu à l'appel de leurs frères, les secours de l'Empire n'étaient point encore arrivés. Berne en était

encore réduite à son noyau d'armée, dont Nicolas de Scharnachtahl avait été nommé chef. La moindre tentative imprudente brisait l'espoir qui reposait sur cette petite troupe prête à se dévouer, non pas pour secourir un château, mais pour sauver la patrie. MM. de Berne se contentèrent donc d'envoyer un convoi de vivres et de munitions. Ce convoi arriva à Estavayer ; mais la ville de Grandson était bloquée du côté du lac comme du côté de la terre, et Henri Dittlinger, qui commandait cette expédition inutile, aperçut de loin la forteresse démantelée à moitié, vit les signaux de détresse, mais ne put se hasarder, avec sa faible escorte, à lui porter aucun secours.

Ce fut un coup terrible porté à la garnison, qui un instant avait repris courage, que cette impuissance de leurs frères à les soulager. Alors les dissensions commencèrent à éclater entre les chefs : Jean Wyler, qui avait succédé à Georges de Stein, demanda que l'on se rendît, tandis que Hans Müller, le capitaine d'Yverdon, qui commandait toujours la brave garnison qui s'était si bien défendue, donna l'ordre exprès de n'ouvrir ni porte ni poterne sans l'ordre de MM. des Alliances.

Sur ces entrefaites et au milieu de ces débats, un gentilhomme de l'Empire se présenta de la part du margrave Philippe de Bade, venant offrir à la garnison des conditions honorables. C'était un homme du pays, parlant la langue allemande ; cette confraternité d'idiome disposa la garnison en sa faveur ; son discours acheva par la terreur ce que sa présence avait commencé. Selon lui, Fribourg avait été mis à feu et à sang, on avait tout égorgé sans miséricorde, depuis le vieillard touchant à la tombe jusqu'à l'enfant dormant au berceau. Les gens de Berne, au contraire, qui avaient demandé humblement merci à Monseigneur et qui lui avaient apporté les clés de leur ville sur un plat d'argent, avaient été épargnés ; quant aux Allemands des bords du Rhin, ils avaient rompu l'alliance, il ne fallait donc pas compter sur eux. La garnison avait certes assez fait à Yverdon et à Grandson pour sa gloire personnelle et pour le salut de la patrie, qu'elle n'avait pu sauver ; Monseigneur était grandement

émerveillé de sa vaillance, et, au lieu de les en punir, il leur promettait récompenses et honneurs. Toutes ces offres étaient garanties sur l'honneur de Monseigneur Philippe de Bade.

Il y eut alors grande émotion parmi les assiégés : Hans Müller persista dans son opinion qu'il fallait s'ensevelir sous les ruines du château plutôt que de se rendre. Il citait Briey, en Lorraine, où le duc avait fait de pareilles promesses qu'il n'avait pas tenues. Mais son adversaire Jean Wyler lui répondit que, cette fois, Monseigneur Philippe garantissait le traité ; il lui démontra l'impossibilité de résister à une si grande puissance qu'elle couvrait à perte de vue les plaines, les campagnes et les vallées.

En ce moment, quelques soldats gagnés par des femmes de joyeuse vie qui, du camp bourguignon, avaient passé dans la ville, se révoltèrent, criant que l'heure était venue de se rendre, quand tous les moyens de défense étaient épuisés. Hans Müller voulut répondre, mais sa voix fut couverte et étouffée par les murmures. Wyler profita de ce moment pour emporter la reddition : on donna cent écus au parlementaire afin d'acquérir sa protection, et, sous sa conduite, la garnison, sans armes, sortit du château et s'achemina vers le camp, se remettant entièrement à la miséricorde du duc de Bourgogne.

Charles entendit une grande rumeur dans son armée. Il s'avança aussitôt sur le seuil de sa tente, et alors il vit venir à lui les huit cents hommes de Grandson.

– Par saint Georges ! dit-il à ce spectacle auquel il était loin de s'attendre, quelles gens sont ces gens-ci ? Que viennent-ils demander, ou quelles nouvelles apportent-ils ?

– Monseigneur, dit le fatal ambassadeur qui avait si bien réussi dans sa mission, c'est la garnison du château qui vient se rendre à votre volonté et à votre merci.

– Alors, dit le duc, ma volonté est qu'ils soient pendus, et ma merci est qu'on leur accorde le temps de demander à Dieu pardon de leurs péchés.

À ces mots et sur un signe du duc, les prisonniers furent entourés, divisés par dix, par quinze ou par vingt ; on leur lia les mains derrière le dos, et l'on en fit deux parts, une pour être pendue, l'autre pour être noyée. La garnison de Grandson fut destinée à la corde et celle d'Yverdon à la noyade. On signifia ce jugement aux Suisses ; ils l'écoutèrent avec calme. À peine fut-il prononcé que Wyler s'agenouilla devant Müller et lui demanda pardon de l'avoir entraîné dans sa perte ; Müller le releva, l'embrassa aux yeux de toute l'armée, et nul ne pensa à reprocher sa mort à l'autre. Alors arrivèrent les gens d'Estavayer, que les Suisses avaient fort maltraités trois ans auparavant, et ceux d'Yverdon, dont ils venaient de brûler la ville. Ils accouraient réclamer l'office de bourreaux ; leur demande leur fut accordée. Une heure après, l'exécution commença.

On mit six heures à pendre la garnison de Grandson à tous les arbres qui entouraient la forteresse et dont quelques-uns furent chargés de dix ou douze cadavres. Puis, cette exécution terminée, le duc dit :

– À demain la noyade, il ne faut pas user tous les plaisirs en un jour.

Le lendemain, après le déjeuner, le duc monta dans une barque richement préparée ; elle avait des tapis et des coussins de velours et des voiles brodées ; son pavillon de Bourgogne flottait au mat. Elle forma le centre d'un grand cercle formé de cent autres barques chargées d'archers. Au milieu de ce cercle, on amena les prisonniers, et, les uns après les autres, on les précipita dans le lac, et, lorsqu'ils revenaient à la surface, on les assommait à coups d'aviron ou on les perçait à coups de flèches. Tous moururent en martyrs et sans qu'un seul demandât merci. Ils étaient plus de sept cents.

LXIII

La bataille

Pendant que cette terrible exécution s'opérait, les Confédérés rassemblaient leurs troupes : à Nicolas de Scharnachtahl et à ses huit mille Bernois étaient venus se joindre Pierre de Faucigny, de Fribourg, avec cinq cents hommes ; Pierre de Römerstal, avec deux cents de Bienne ; Conrad Vœgt, avec huit cents de Soleure. Alors Nicolas de Scharnachtahl se hasarda à faire un mouvement et se porta sur Neufchâtel. À peine y fut-il que Henri Goldli l'y joignit avec quinze cents hommes de Zurich, de Baden, de l'Argovie, de Baumgarten et des pays d'alentour, qu'on nommait les bailliages libres ; puis Petermann Rot avec huit cents hommes de Bâle ; Hassfurter avec huit cents de Lucerne ; Raoul Reding avec quatre mille des vieilles Ligues allemandes, qui comprenaient Schwyz, Uri, Unterwald, Zug et Glaris ; puis le contingent de la commune de Strasbourg, qui se composait de quatre cents cavaliers et de douze cents arquebusiers, sans compter deux cents cavaliers armés par l'évêque ; puis les gens des communes de Saint-Gall, de Schaffhausen et d'Appenzell ; puis enfin Hermann d'Eptingen avec les hommes d'armes et les vassaux de l'archiduc Sigismond.

Le duc apprit l'approche de cette nuée d'ennemis, mais il s'en inquiéta peu car, réunis tous ensembles, ils formaient à peine le tiers de son armée ; encore la plupart d'entre eux méri-

taient-ils à peine le nom de soldats. Il n'en prit pas moins quelques précautions stratégiques. Il s'avança avec les archers de sa garde pour prendre le vieux château de Vaux-Marcus, qui commandait le chemin de Grandson à Neufchâtel, fort resserré en cet endroit entre les montagnes et le lac. Mais, au lieu de rencontrer dans le seigneur qui le commandait la résistance que le comte de Romont avait éprouvée à Yverdon, et lui-même à Grandson, il vit à son approche les portes de la forteresse s'ouvrir et le seigneur de Vaux-Marcus, sans armes et sans suite, vint au-devant de lui, s'agenouilla comme devant son maître et seigneur, lui demandant la faveur de ses bonnes grâces et du service dans son armée. L'un et l'autre lui furent accordés. Cependant, le duc jugea prudent de l'employer autre part que dans sa seigneurie : il le fit en conséquence sortir avec la garnison et mit en son lieu et place le sire Georges de Rosimbos et cent archers pour garder le château rendu et les hauteurs environnantes.

Les Suisses, de leur côté, s'avançaient, venant de Neufchâtel, et se rangeaient derrière l'Areuse, petite rivière torrentueuse qui prend sa source au temple des Fées et se jette dans le lac entre Le Bied et Cortaillod. Les Suisses marchaient pas à pas et timidement, ignorant où ils rencontreraient leurs ennemis ; quant aux Bourguignons, pleins de confiance, ils avaient négligé d'éclairer leur armée, se reposant sur sa force et sur son nombre.

Le 1er mars, les Suisses passèrent l'Areuse et s'avancèrent vers Gorgier ; le 2, après la messe entendue dans le camp de MM. de Lucerne, les hommes de Schwyz et de Thun, qui formaient ce jour-là l'avant-garde, prirent un chemin dans la montagne, laissèrent le château de Vaux-Marcus à gauche, et, arrivés sur la hauteur, ils rencontrèrent le sire de Rosimbos et soixante archers. La rencontre fut le signal du combat. Les archers lancèrent leurs flèches ; les Suisses, armés seulement de leurs épées et de leurs piques, continuèrent de marcher, cherchant le combat corps à corps, le seul dans lequel ils pussent rendre à leurs

ennemis le dommage qu'ils en recevaient. Les archers, trop faibles pour soutenir le choc, reculèrent ; les gens de Thun et de Schwyz atteignirent le point le plus élevé des hauteurs de Vaux-Marcus, et, de là, ils aperçurent toute l'armée bourguignonne en ordre de marche, rangée au bord du lac en avant de Concise, et de son aile gauche embrassant la montagne comme eût fait la corne d'un croissant. Ils s'arrêtèrent aussitôt, examinèrent bien la position de leur ennemi, et renvoyèrent derrière eux quatre hommes pour la faire connaître aux différents corps et leur servir de guides, afin qu'ils débouchassent sur les points les plus importants. De son côté, le duc aperçut cette avant-garde, et, croyant que c'était toute l'armée, il quitta le petit palefroi qu'il montait, se fit amener un grand cheval gris tout couvert de fer comme son maître, et, s'élançant sur lui :

– Marchons à ces vilains, cria-t-il, quoique de pareils paysans soient indignes de chevaliers comme nous.

La première troupe que rencontrèrent les quatre messagers fut celle commandée par Nicolas de Scharnachtahl. Aussitôt que le brave avoyer apprit que le combat était engagé, il ordonna à ses soldats de doubler le pas, et arriva au secours des gens de Thun et de Schwyz au moment même où l'armée bourguignonne s'ébranlait de son côté. Cette avant-garde, quoiqu'à peine nombreuse de quatre mille hommes, ne voulut pas avoir l'air de craindre le choc : elle descendit en belle ordonnance, d'un pas rapide, mais en conservant ses rangs, vers une petite plaine au milieu de laquelle s'élevait la chartreuse de la Lance. Les Suisses s'appuyèrent à cette chartreuse ; puis, comme on entendait les chants de moines qui disaient la messe, les Confédérés firent planter en terre piques, bannières et étendards, se mirent à genoux, et, prenant leur part à la messe qui se disait et qui, pour tant d'hommes, devait être un service funèbre, ils commencèrent leur prière.

Comme en ce moment le duc n'était éloigné d'eux qu'à portée du trait, il se méprit à leur intention, et, s'avançant sur un front de bataille :

– Par saint Georges ! s'écria-t-il, ces canailles crient merci ! Gens des canons, feu sur ces vilains !

Au même instant, les gens des canons obéirent ; on entendit le bruit d'une décharge. L'armée bourguignonne fut enveloppée de fumée et les messagers de mort allèrent fouiller les rangs agenouillés des gens de la Ligue qui, quoique quelques-uns de leurs parents et de leurs amis se fussent couchés auprès d'eux, sanglants et mutilés, continuèrent leur prière. En ce moment, la cloche du couvent sonna le lever-Dieu. L'armée suisse s'inclina plus bas encore, car chacun faisait son acte de contrition et demandait au Seigneur de le recevoir dans sa grâce. Le duc de Bourgogne, qui ne comprenait rien à cette humilité, ordonna une seconde décharge ; les canonniers obéirent, et les boulets de pierre vinrent une seconde fois sillonner les rangs des pieux soldats, qui croyaient que ceux qui seraient tués dans un pareil moment leur seraient plus secourables au ciel par la prière qu'ils ne pourraient l'être sur la terre par leurs armes.

Mais, cette fois, lorsque le vent eut chassé la fumée, le duc aperçut les Suisses debout et s'avançant vers lui ; car la messe était finie. Ils venaient d'un pas rapide, formant trois bataillons carrés tout hérissés de piques. Dans les intervalles de ces bataillons, des pièces d'artillerie, marchant du même pas qu'eux, faisaient feu tout en marchant, et les ailes de ce dragon immense qui jetait des éclairs, de la fumée et du bruit, composées de gens armés à la légère et commandés par Félix Schwarzmaurer, de Zurich, et Hermann de Mullinen, battaient d'un côté la montagne, et, de l'autre, s'étendaient jusqu'au lac.

Le duc de Bourgogne appela sa bannière, la fit placer devant lui, mit sur sa tête un casque d'or avec une couronne de diamants, et, voulant attaquer le vautour par le bec, il marcha droit au bataillon du milieu, commandé par Nicolas de Schar-

nachthal. Le sire de Château-Guyon attaqua le bataillon de gauche, et Louis d'Aimeries le bataillon de droite.

Le duc de Bourgogne s'était avancé si imprudemment qu'il n'avait avec lui que son avant-garde : à vrai dire, elle était composée de l'élite de sa chevalerie. Aussi le choc fut-il terrible. Il y eut un instant de mêlée où l'on ne put rien voir ; l'artillerie ne tirait plus car les canonniers ne pouvaient distinguer les amis des ennemis. Le duc de Bourgogne et Nicolas de Scharnachtahl se rencontrèrent : c'étaient le lion de Bourgogne et l'ours de Berne. Ni l'un ni l'autre ne reculèrent d'un pas ; les deux corps d'armée semblaient immobiles.

Le sire de Château-Guyon, qui commandait la belle chevalerie du duc et qui, outre son courage, avait encore grande haine contre les Suisses qui lui avaient robé toutes ses seigneuries, s'était jeté en désespéré contre le bataillon de gauche ; aussi l'avait-il rompu et y avait-il pénétré comme un coin de fer dans un bloc de chêne. Déjà, il n'était plus qu'à deux pas de la bannière de Schwyz, déjà il étendait la main pour la saisir ; mais, entre lui et cette bannière, il y avait encore un homme, c'était Hans von der Grub, de Berne. Il leva une épée large comme une faux et pesante comme une massue ; l'épée gigantesque tomba sur le casque du sire de Château-Guyon. Il était d'une trop bonne trempe pour être entamé, mais la force du coup était telle que le chevalier, assommé comme sous un marteau, tomba de cheval. En même temps, Henri Elsener, de Lucerne, s'emparait de l'étendard du sire de Château-Guyon.

À droite, la chance était encore plus mauvaise aux Bourguignons. Au premier choc, Louis d'Aimeries avait été tué, Jean de Lalain lui avait succédé et il avait été tué aussi ; alors le duc de Poitiers avait repris le commandement, et il avait été tué encore. Ainsi, de ce côté, les Bourguignons, non seulement n'avaient eu aucun avantage, mais avaient même perdu beaucoup de terrain ; de sorte que c'était maintenant l'aile gauche des Suisses qui s'étendait au bord du lac et débordait l'aile

droite du duc de Bourgogne. Le même mouvement s'opéra à l'autre aile lorsque le sire de Château-Guyon fut tombé. Alors ce fut le duc Charles qui se trouva en danger. Saint-Sorlin et Pierre de Lignaro étaient tombés à ses côtés, son porte-étendard avait été abattu, et il avait été obligé de reprendre lui-même sa bannière pour qu'elle ne tombât point aux mains des ennemis ; force lui fut donc de battre en retraite et de reculer, et c'est ce qu'il fit, mais pied à pied, frappant et frappé sans relâche, et cela pendant une lieue, c'est-à-dire de Concise au bord de l'Arnon. Là, le duc retrouva son camp et son armée ; il changea de casque et de cheval, car le casque était tout bosselé, un coup de masse en avait brisé la couronne, et le cheval tout sanglant pouvait à peine se soutenir. Puis ce fut lui à son tour qui revint à la charge.

Au même moment, à sa gauche, au sommet des collines de Champigny et de Bonvillars, le duc vit apparaître une nouvelle troupe d'ennemis, du double au moins de celle qui l'avait si rudement ramené. Elle descendait rapidement et avec bruit, faisant feu, tout en courant, de son artillerie, et, dans les intervalles des décharges, criait tout d'un cri :

– Grandson ! Grandson !

Il se retourna alors pour faire face à ces nouveaux ennemis qui n'avaient pas encore pris part au combat et qui arrivaient frais et terribles. Mais à peine la manœuvre qu'il avait ordonnée était-elle accomplie que, d'un autre côté, on entendit le son des trompes des hommes d'Uri et d'Unterwald. C'étaient deux cornes gigantesques qui avaient été données à leurs pères, l'une par Pépin et l'autre par Charlemagne, lorsque ces Titans de la monarchie franque avaient traversé la Suisse, et qu'à cause de leurs mugissements on avait nommées la vache d'Unterwald et le taureau d'Uri. À ce bruit inconnu et terrible, le duc s'arrêta.

– Qu'est-ce donc que ceux-ci ? dit-il.

– Ce sont nos frères des vieilles Ligues suisses qui habitent les hautes montagnes et qui, tant de fois, ont mis en déroute les Autrichiens, répondit un prisonnier qui avait entendu la question. Ce sont les gens de Glaris, d'Uri et d'Unterwald… Malheur à vous, Monseigneur, car ce sont les gens de Morgarten et de Sempach.

– Oui, oui, malheur à moi, dit le duc. Car si leur simple avant-garde m'a déjà donné tant de mal, que sera-ce quand je vais avoir affaire à toute l'armée ?

En effet, toute l'armée attaquait le camp du duc par trois côtés différents, et, au premier choc, cette multitude de femmes et de marchands, se jetant au milieu des hommes d'armes, mit le désordre parmi les Bourguignons. Déjà le camp avait été troublé de la retraite du duc et de ses meilleurs hommes d'armes ; puis, à l'aspect de ces enfants des montagnes aux cris sauvages, les Italiens les premiers prirent épouvante et s'enfuirent. Peu de temps après, de trois côtés à la fois, les canonnades éclatèrent et les boulets des couleuvrines creusèrent cette foule trois fois plus considérable, il est vrai, que ceux qui les attaquaient mais qui, ne s'attendant pas à être attaquée, n'était pas à ses rangs, n'avait point ses chefs, et n'entendait point les ordres. Le duc courait avec de grands cris sur cette masse tremblante, accablait les soldats d'injures, les frappait à coups d'épée, chargeait avec quelques-uns des plus braves et des plus fidèles les ennemis les plus avancés, puis revenait à ses troupes, qu'il retrouvait plus émues et plus désordonnées encore que lorsqu'il les avait quittées. Enfin, chacun se mit à fuir de son côté sans que rien pût le retenir, poussé d'une terreur panique, les uns dans la montagne, les autres par le lac, ceux-là sur la grande route, si bien que le duc resta le dernier sur le champ de bataille avec cinq de ses serviteurs, jusqu'à ce que, voyant tout perdu, il se mît à fuir à son tour, suivi de son bouffon qui galopait sur son petit cheval et criait d'une voix comique et lamentable à la fois :

– Oh ! Monseigneur, Monseigneur, quelle retraite ! Et comme vous voilà annibalés !

Et le duc courut ainsi sans s'arrêter pendant six heures, jusqu'à la ville de Jougne, dans le passage du Jura.

Aussitôt que le champ de bataille fut vidé d'ennemis, les Suisses tombèrent à genoux et remercièrent Dieu de leur avoir accordé une si belle victoire, puis procédèrent régulièrement au pillage du camp. Car le duc Charles avait tout abandonné, tente, chapelle, armes, trésors et canons, et cependant, quelque temps encore, à l'exception des engins de guerre, les Suisses furent loin de se douter de la valeur de leur prise : ils prenaient les diamants pour du verre, l'or pour du cuivre et l'argent pour de l'étain ; les tentes de velours, les draps d'or et de Damas, les dentelles d'Angleterre et de Malines furent divisés entre les soldats, puis coupés à l'aune comme de la toile, et chacun en emporta sa part. Le trésor du duc fut partagé entre les alliés : tout ce qui était argent fut mesuré dans des casques, tout ce qui était or fut mesuré à la poignée.

Quatre cents pièces de canon, huit cents arquebuses, cinq cent cinquante drapeaux et vingt-sept bannières furent divisés entre les villes qui avaient fourni des soldats à la Confédération. Berne eut de plus la châsse de cristal, les apôtres d'argent et les vases sacrés, comme étant la ville qui avait pris le plus de part à la victoire.

Un soldat trouva un diamant gros comme une noix dans une toute petite boîte entourée de pierres fines ; il jeta le diamant, qu'il prit pour un morceau de cristal comme il en avait ramassé parfois dans la montagne, et garda la boîte. Cependant, après avoir fait une centaine de pas, il se ravisa et revint le chercher ; il le retrouva sous la roue d'un chariot, le ramassa et le vendit un écu au curé de Montagnis. Il passa de là dans les mains d'un marchand nommé Barthélemy, qui le vendit à la République de Gênes, qui le revendit à Louis Sforza, dit le More ; après la mort de ce duc de Milan et la chute de sa mai-

son, Jules II l'acheta pour la somme de vingt mille ducats. Il avait orné la couronne du Grand Moghol et brille aujourd'hui à la tiare du pape. Ce diamant est estimé deux millions.

À l'endroit où le premier choc avait eu lieu entre le duc de Bourgogne et Nicolas de Scharnachtahl, on retrouva sur le sable deux autres diamants qu'un coup d'épée avait enlevés de la couronne qui brillait sur le casque du duc. L'un de ces diamants fut acheté par un riche marchand nommé Jacques Fugger, qui refusa de le vendre à Charles-Quint parce que Charles-Quint lui devait déjà près de cinq cent mille francs qu'il ne lui payait pas, et à Soliman parce qu'il ne voulait pas qu'il sortît de la Chrétienté. Henri VIII l'acquit pour une somme de cinq mille livres sterling, et sa fille Marie le porta parmi sa dot à Philippe II d'Espagne. Depuis ce temps, il est resté dans la maison d'Autriche.

Le dernier, dont on avait d'abord perdu la trace, fut vendu, seize ans après la bataille, cinq mille ducats à un marchand de Lucerne, qui fit exprès le voyage de Portugal et le vendit à Emmanuel le Grand et le Fortuné. Lorsqu'en 1762, les Espagnols envahirent le Portugal, Antonio, prieur de Crato, dernier descendant de la famille détrônée, émigra en France, y mourut, et laissa ce diamant parmi les objets précieux de sa succession. Nicolas de Harlay, sieur de Sancy, l'acheta et le revendit après lui avoir donné son nom. Il fait aujourd'hui partie des diamants de la couronne de France.

Cette déroute avait eu lieu le 2 mars : le roi Louis l'apprit trois jours après et pensa qu'il était temps d'accomplir son pèlerinage. Le 7, il arriva à une petite auberge située à trois lieues et demie du Puy ; le lendemain, il fit à pied la route. Arrivé devant la porte de l'église, il passa sur ses habits un surplis et une chape de chanoine, entra dans le chœur, s'agenouilla devant le tabernacle, fit une oraison, et déposa trois cents écus sur l'autel.

LXIV

Pourquoi l'Espagne n'aura jamais un bon gouvernement

Lorsque j'eus bien fait le tour de Grandson ; que, Philippe de Commynes et Müller à la main, j'eus reconnu le champ de bataille ; lorsqu'à l'extrémité septentrionale de la ville j'eus retrouvé les ruines du vieux château, je pris un bateau, je touchai par conscience archéologique à un rocher qui surgit au milieu du port et sur lequel s'élevait autrefois, dit-on, un autel à Neptune, et, après trois quarts d'heure de traversée, j'arrivai à Yverdon, où les Suisses avaient fait une si belle résistance quelques jours avant la bataille de Grandson.

Yverdon fut l'une des douze villes que les Helvétiens brûlèrent lorsqu'ils abandonnèrent leur pays pour passer dans les Gaules et qu'ils rencontrèrent César près d'Autun. Battus par le proconsul romain, une des conditions que leur imposa le vainqueur fut, comme on sait, de rebâtir les cités qu'il avait détruites. Ils obéirent et les Romains, trouvant la ville nouvelle à leur convenance et parfaitement située à l'extrémité du lac, entre les rivières d'Orbe et de la Thièle, en firent une colonie romaine et l'environnèrent de fortifications. La ville s'étendait alors sur un terrain dont celui qu'elle occupe aujourd'hui ne forme guère que la cinquième partie.

En 1769, en creusant une cave près des moulins de la ville, on découvrit plusieurs squelettes bien conservés dont la tête, selon la coutume antique, était tournée vers l'orient. Ils étaient étendus dans une couche de sable, sans cercueil ni tombeau ; entre leurs jambes étaient placés des urnes de terre, des lampes sépulcrales et de petits plats d'argile, dans lesquels on trouva encore des os de volaille. Quelques médailles enterrées avec les cadavres portaient la date, les unes du règne de Constantin, les autres de celui de Julien l'Apostat.

Eburodunum avait une compagnie de bateliers présidée par un préfet ; cette compagnie existe encore aujourd'hui, seulement le préfet est devenu abbé.

À l'une des extrémités de la ville, un vieux château bâti en 1135 par Conrad de Zähringen élève ses quatre tours aux quatre coins cardinaux. On m'assura que c'était le même où Hans Müller avait fait, en 1476, une si vaillante défense.

Comme tout ce qu'il y a de curieux à Yverdon peut se voir en deux heures, je fis ma tournée le matin pendant que Francesco me cherchait un cocher qui s'engageât à me conduire le même jour à Lausanne. Lorsque je revins à l'hôtel, je trouvai le déjeuner prêt et le cheval attelé, et le soir, à six heures, nous étions dans la capitale du canton de Vaud, où je serrais de nouveau la main à mon bon et vieil ami Pellis qui, le même soir, me fit faire connaissance avec Monnard, le traducteur de l'*Histoire de la Suisse* par Zschokke et l'un des patriotes les plus fermes et les plus éloquents de la Diète.

Quelque envie que j'eusse de rester en si bonne société, le temps commençait à me presser. Je voulais visiter le lac Majeur et les îles Borromées, et compléter mon voyage de Suisse en allant toucher à Locarno, qui est dans le Tessin, seul canton que je n'eusse pas visité ; et, comme nous avancions dans la saison, de jour en jour le Simplon pouvait devenir impraticable. En conséquence, le lendemain à midi, je m'embarquai sur le bateau à vapeur qui va de Genève à Villeneuve.

Je faisais ma rentrée dans le monde : il y avait véritablement six semaines que je l'avais quitté. La Suisse allemande est au bout de la terre ; on n'y sait rien, aucun bruit n'y pénètre, aucun écho de politique, d'art ou de littérature n'y retentit. Tout au contraire, et d'un seul bond, je me trouvai sur un bateau à vapeur, où, du contact des voyageurs de tous les pays, s'échappe un cliquetis de nouvelles. Je me jetai en affamé sur les journaux français : ils étaient pleins de la révolution d'Espagne. Quelques-uns, qui jugent tout du point de vue de la France, qui croient tous les peuples arrivés à notre degré de civilisation, croyaient pour ce pays à un Eldorado politique. Moi seul, je niais la possibilité d'appliquer à un peuple les institutions d'un autre, et voyais dans la contrefaçon de notre charte au-delà des Pyrénées une source de révolution à venir. La discussion s'échauffa enfin, comme cela arrive toujours, chacun des utopistes voulant avoir raison de son côté. Nous en appelâmes à un Espagnol qui fumait tranquillement son cigarito sans prendre part à notre discussion ; et, le reconnaissant juge compétent en pareille matière, nous lui demandâmes quel serait, selon lui, le meilleur gouvernement pour la Péninsule.

L'Espagnol tira son cigarito de sa bouche, rejeta une colonne de fumée que, depuis dix minutes, il amassait dans sa poitrine, puis répondit avec gravité :

– L'Espagne n'aura jamais un bon gouvernement.

Comme cette réponse ne donnait raison ou tort à aucun, elle ne satisfit personne.

– Permettez-moi de vous dire, seigneur Espagnol, repris-je en riant, que vous me paraissez un peu trop pessimiste. L'Espagne n'aura jamais un bon gouvernement, dites-vous ?

– Jamais.

– Et à qui faut-il qu'elle s'en prenne de ce défaut de perfection ? Est-ce à son peuple ou à sa royauté, à son clergé ou à sa noblesse ?

– Ni à l'un ni à l'autre.

– À qui donc est-ce la faute, alors ?

– C'est la faute de saint Iago.

– Mais comment, repris-je avec le même sérieux, quoique la conversation parût dégénérer en plaisanterie, saint Iago, qui est le patron de l'Espagne, et qui jouit d'un certain crédit dans le ciel, peut-il s'opposer au premier bonheur d'un peuple, celui de l'amélioration politique, de laquelle découlent toutes les autres améliorations ?

– Voilà comment la chose est arrivée, répondit l'Espagnol. Il advint qu'un jour, le bon Dieu, lassé d'entendre les peuples se plaindre éternellement, ceux-ci d'une chose, ceux-là d'une autre, et ne sachant, au milieu des lamentations générales, à laquelle entendre, envoya un ange annoncer à son de trompe que chaque nation eût à bien réfléchir à ce qu'elle désirait, et à lui envoyer dans un an, au même jour, chacune un député chargé de sa requête, s'engageant d'avance à y faire droit. La nouvelle fit grand bruit ; chacun nomma son député : la France saint Denis, l'Angleterre saint Georges, l'Italie saint Janvier, l'Espagne saint Iago, la Russie saint Nevski, l'Écosse saint Dunstan, la Suisse saint Nicolas de Flue, que sais-je, moi ? Il n'y eut pas jusqu'à la république de Saint-Marin qui ne voulût être représentée et avoir sa part de la munificence céleste : c'était une élection générale par toute la terre. Enfin, le jour arriva et chaque saint se mit en route, chargé de ses instructions. Le premier qui arriva fut saint Denis ; il salua le Père éternel, non pas en ôtant son chapeau de dessus sa tête, mais en ôtant sa tête de dessus ses épaules : cela était une manière honnête de rappeler à Dieu le martyre qu'il avait subi pour son saint nom ; aussi cette salutation le disposa à merveille en sa faveur.

« – Eh bien, lui dit-il, tu viens de France ?

» – Oui, monseigneur, répondit saint Denis.

» – Que demandes-tu pour les Français ?

» – Je demande qu'ils aient la plus belle armée du monde.

» – J'y consens, dit le bon Dieu.

» Saint Denis, enchanté, remit sa tête sur ses épaules et s'en alla.

» À peine était-il parti que l'ange qui était de service annonça saint Georges.

» – Faites entrer, dit le bon Dieu.

» Saint Georges entra et leva la visière de son casque.

» – Eh bien, mon brave capitaine, tu viens au nom de l'Angleterre, n'est-ce pas ? Que demande-t-elle ?

» – Monseigneur, répondit saint Georges, elle demande à avoir la plus belle marine du monde.

» – Très bien, dit le bon Dieu, elle l'aura.

» Saint Georges, qui avait tout ce qu'il voulait avoir, baissa la visière de son casque et s'en alla. À la porte, il rencontra saint Janvier.

» – Bonjour, mon saint évêque, dit le bon Dieu, enchanté de vous voir ; au reste, je me doutais bien que c'était vous que les Italiens m'enverraient ; que vous ont-ils chargé de me demander ?

» – D'avoir les premiers artistes du monde, monseigneur.

» – Soit, dit le bon Dieu, je les leur promets.

» Saint Janvier n'en demanda pas davantage ; il remit sa mitre sur sa tête et sortit.

» – Faites entrer, dit le bon Dieu.

» – Seigneur, répondit l'ange, il n'y a personne.

» – Comment ! il n'y a personne ? et que fait donc ce grand flâneur de saint Iago, qui galope toujours et qui n'arrive jamais[21] ?

» – Seigneur, reprit l'ange, je l'aperçois là-bas, là-bas, là-bas.

» – Paresseux comme un Espagnol, murmura le bon Dieu… Enfin, le voilà.

» Saint Iago arriva tout essoufflé, sauta à bas de son cheval, et se présenta devant le Seigneur.

» – Eh bien, monsieur l'hidalgo, dit le bon Dieu, voyons, que voulez-vous ?

» – Je veux, répondit saint Iago respirant entre chacune de ses paroles, je veux que l'Espagne ait le plus beau climat du monde.

» – Accordé, fit le bon Dieu.

» – Je veux…

» – Eh mais, ce n'est pas tout ? interrompit le bon Dieu.

» – Je veux, continua saint Iago, que l'Espagne ait les plus belles femmes du monde.

---

[21] Les Espagnols représentaient saint Jacques sur un cheval lancé à fond de train.

» – Eh bien, soit, reprit le bon Dieu, je consens encore à cela. Accordé.

» – Je veux…

» – Comment ! comment ! s'écria le bon Dieu, tu veux encore, encore quelque chose ?

» – Je veux, continua saint Iago, que l'Espagne ait les plus beaux fruits du monde.

» – Allons, dit le bon Dieu, il faut bien faire quelque chose pour ses amis. Accordé.

» – Je veux, continua saint Iago, que l'Espagne ait le meilleur gouvernement du monde.

» – Oh ! s'écria le bon Dieu l'arrêtant tout court, assez comme cela… il faut bien qu'il reste quelque chose aux autres. Refusé !

» Saint Iago voulut insister ; mais le bon Dieu lui fit signe de retourner à Compostelle. Saint Iago remonta sur son cheval et repartit au galop.

» Voilà pourquoi l'Espagne n'aura jamais un bon gouvernement. »

L'Espagnol battit le briquet, ralluma son cigarito, qui s'était éteint, et se remit à fumer.

Comme je trouvais la raison qu'il m'avait donnée aussi spécieuse que pas une de celles que trouvent parfois, en circonstance pareille, nos hommes d'État, je m'en contentai pour le moment, et la suite des événements me prouva que saint Iago n'était point encore parvenu à obtenir du bon Dieu le don qu'il avait eu l'imprudence de garder pour sa quatrième demande.

Nous touchâmes à Villeneuve vers les trois heures. Comme on séjourne rarement dans cette petite ville pour y coucher, je

ne me fiai pas à son auberge, et, aussitôt le dîner fini, je me mis en route pour Saint-Maurice, où j'arrivai à neuf heures du soir. Rien ne m'arrêtait plus dans le Valais, que je visitais pour la seconde fois ; je repartis en conséquence le lendemain dès le matin, et, comme huit heures sonnaient, j'entrais dans l'hôtel de la poste, à Martigny ; c'était, si mes lecteurs ont bonne mémoire, l'auberge où je m'étais arrêté dans mon voyage à Chamouny, et où j'avais mangé le fameux bifteck d'ours qui depuis a fait tant de bruit dans le monde littéraire et gastronomique.

Je trouvai mon digne hôte toujours aussi accommodant que de coutume ; en conséquence, nous eûmes bientôt fait prix pour une carriole jusqu'à Domodossola, c'est-à-dire pour cinq jours. Je devais la laisser chez le maître de poste de cette petite ville ; puis le premier voyageur qui viendrait d'Italie en Suisse, comme j'allais de Suisse en Italie, devait la ramener ; de cette manière, l'allée et le retour étaient payés. Mon hôte m'indiqua de plus une facilité économique que j'ignorais : j'étais libre, quoique voyageant en poste, de ne prendre qu'un cheval en payant un cheval et demi ; comme je tirais vers la fin de mon voyage, et par conséquent vers la fin de mon argent, j'acceptai avec reconnaissance ce moyen de transport, que j'indique avec empressement.

Et je le propose avec d'autant plus de confiance aux voyageurs qui feront cette route qu'ils n'en seront pas retardés d'une heure ni gênés d'une place ; le postillon s'assied sur le brancard, et, pour peu qu'on ajoute quelques batz à son pourboire, il s'arrange avec son cheval pour qu'il fasse à lui seul sa besogne et celle de son camarade. Le double marché se conclut ordinairement au moyen d'une bouteille de vin que le voyageur donne au postillon, et d'un picotin d'avoine que le postillon promet à la bête. Grâce à cette convention, qui fut tenue scrupuleusement, de ma part du moins, nous arrivâmes le même soir à Brig.

Là, une grande douleur nous attendait : mon arrangement avec mon pauvre Francesco était terminé ; je l'avais ramené à

une douzaine de lieues de l'endroit où je l'avais pris, il me devenait inutile ; nous n'avions donc plus qu'à compter ensemble et à nous séparer. Je le fis venir.

Le brave garçon, qui se doutait de la chose, monta le cœur gros ; la vie qu'il avait menée avec moi, quoique un peu fatigante, était, sous tous les autres rapports, bien autrement confortable que celle qu'il allait retrouver à Münster ; de sorte qu'il était fort disposé, comme le jardinier du comte Almaviva, à ne pas renvoyer un si bon maître.

Aussi, à peine me vit-il tirer ma bourse de ma poche et calculer les jours pendant lesquels nous étions restés ensemble qu'il se détourna pour me cacher ses larmes, qui bientôt dégénérèrent en sanglots. Je l'appelai alors ; il vint, me prit la main, et me supplia de le garder comme domestique, disposé qu'il était à me suivre partout, en Italie, en France, au bout du monde. Malheureusement, Francesco, qui faisait un excellent guide à Münster, aurait fait un fort mauvais groom à Paris ; d'ailleurs, c'était une trop grande responsabilité que celle d'enlever cet enfant à sa famille et à ses montagnes : aussi, quoique mon cœur fût assez d'accord avec sa prière, je tins ferme et je refusai.

Il était resté trente-trois jours avec moi : au prix que nous avions arrêté, cela faisait soixante-six francs ; j'y ajoutai quatorze francs de pourboire afin de compléter la somme de quatre-vingts, et je lui mis quatre louis sur la table. C'était plus d'or que le pauvre enfant n'en avait vu de toute sa vie ; cependant, il s'avança vers la porte sans les prendre. Je le rappelai en lui demandant pourquoi il me laissait cette somme, qui était à lui. Alors il se retourna, et, tout en sanglotant, il me dit :

– Si monsieur le permet, j'irai demain lui faire la conduite dans le Simplon, je reviendrai en croupe derrière le postillon, et, au moment de me quitter, il sera bien temps qu'il me donne l'argent…

Je lui fis signe que j'y consentais, et il sortit un peu consolé.

Effectivement, le lendemain, Francesco m'accompagna jusqu'à la première poste. Arrivés là, nous nous embrassâmes ; lui s'en retourna tout pleurant vers Brig, et moi je continuai mon chemin tout pensif et tout attristé.

Je recommande cet enfant aux voyageurs qui prendront la route de Furka : c'est une excellente créature, d'une probité sévère et d'une activité infatigable ; ils le trouveront à Münster, d'où il m'a écrit ou plutôt fait écrire, il y a six mois ; il y est connu sous le nom allemand de Franz et sous le nom italien de Francesco.

LXV

Comment saint Éloi fut guéri de la vanité

Annibal et Charlemagne, comme Bonaparte, ont franchi les Alpes et à peu près conquis l'Italie ; mais, derrière eux, effaçant les vestiges de leur passage, les défilés des montagnes se sont refermés, les pics du mont Genèvre et du petit Saint-Bernard se sont recouverts de neige, et les générations qui ont succédé à celles de leurs enfants, ne retrouvant aucune trace de la route qu'ils avaient suivie que dans la tradition des localités et dans la mémoire des populations, se sont prises à douter de ses miracles, et ont presque nié les dieux qui les avaient opérés. Bonaparte n'a pas voulu qu'il en fût ainsi pour lui, et, afin que sa religion guerrière n'eût point à souffrir des ravages de l'oubli et de l'atteinte du doute, il a lié l'Italie à la France comme une esclave à sa maîtresse ; il a étendu une chaîne à travers les montagnes ; il a mis le premier anneau aux mains de Genève, sa nouvelle fille, et le dernier au pied de Milan, notre vieille conquête : ce souvenir de notre descente en Italie, cette chaîne dorée par le commerce, cette voie tracée par le passage de nos armées et battue par la sandale d'un géant, c'est la route du Simplon.

Cette route, rivale de celles de Tiberius Nero, de Julius César et de Domitianus, à laquelle chaque jour trois mille ouvriers ont travaillé pendant trois ans, qui grimpe aux flancs des mon-

tagnes, franchit les précipices et creuse les rochers, commence à Glis, laisse Brig à gauche, et s'élève par une pente visible à l'œil, mais presque insensible à la marche, jusqu'au col du Simplon, c'est-à-dire pendant six lieues : c'est aux faiseurs d'itinéraires et non à nous de dire combien de ponts on passe, combien de galeries on traverse, combien d'aqueducs on franchit ; nous y renonçons d'autant plus facilement qu'aucune description ne peut donner une idée du spectacle qu'on y rencontre à chaque pas, des oppositions et des harmonies que forment entre elles les vallées de Ganter et de la Saltine, et la chute des cascades s'y réfléchissant aux miroirs des glaciers ; à mesure qu'on monte, la végétation et la vie disparaissent. Ces sommités n'avaient point été faites pour le commun des hommes et des animaux ; là, le génie seul pouvait atteindre, là, l'aigle seul pouvait vivre : aussi le village du Simplon, cette conquête artificielle de la vallée sur les montagnes, s'étend-il misérablement comme un serpent engourdi sur un plateau nu et sauvage ; aucun arbre ne l'abrite, aucune fleur ne le décore, aucun troupeau ne l'anime ; il faut tout tirer des bas lieux, et l'on ne voit l'existence renaître, la nature revivre, qu'en descendant ses deux versants ; quant à son sommet, c'est le domaine des glaces et des neiges, c'est le palais de l'hiver, c'est le royaume de la mort.

Presque en quittant le village du Simplon, on commence à descendre, et, par un effet d'optique naturel, cette descente paraît plus rapide que la montée ; d'ailleurs, elle est beaucoup plus tourmentée par les accidents de la montagne : tantôt elle pivote sur des angles aigus, tantôt elle se roule par mille ondulations autour de la montagne aussi loin que l'œil peut atteindre, et semble le serpent fabuleux qui encercle la terre. D'abord, on rencontre la galerie d'Algaby, la plus longue et la plus belle, qui traverse deux cent quinze pieds de granit pour s'ouvrir sur la vallée de Gondo, chef-d'œuvre divin de décoration terrible qu'aucun pinceau ne peut imiter, qu'aucune plume ne peut décrire, qu'aucun récit ne peut rendre ; c'est un corridor de l'enfer, étroit et gigantesque ; à mille pieds au-dessous de la route, le torrent ; à deux mille pieds au-dessus de la tête, le ciel : la dis-

tance est si grande, du chemin à la Doveria, qu'à peine l'entend-on mugir, quoiqu'on la voie furieusement écumer sur les roches qui forment le fond de la vallée ; tout à coup, un pont léger, d'une architecture aérienne, se présente, jeté d'une montagne à une autre comme un arc-en-ciel de pierre : il conduit, au bout de quelques pas, à la galerie de Gondo, longue de sept cents pas, éclairée par deux ouvertures. En face de l'une d'elles, on lit ces mots écrits par une main habituée à graver des dates sur le granit :

ÆRE ITALICO
MDCCCV.

Et l'homme qui les avait écrits croyait, comme Jésus-Christ et Mahomet, que non pas de sa naissance, non pas de sa fuite, mais de sa victoire, daterait pour l'Italie une ère nouvelle.

Bientôt, la vallée s'élargit, l'air se réchauffe, la poitrine respire, quelques traces de végétation reparaissent, des échappées à travers les sinuosités de la montagne permettent à l'œil de se reposer sur un plus doux horizon. Un village apparaît avec un doux nom : c'est Isella, la sentinelle avancée et presque perdue de la molle Italie. Aussi, derrière elle, la vallée se referme : les rochers nus et gigantesques se rapprochent ; l'imprudente fille de la Lombardie a été prise au sortir d'un défilé qu'elle ne peut plus repasser : sur la route par laquelle elle est venue, une galerie s'est formée, c'est l'avant-dernière ; elle repose sur un pilier de granit colossal dont la masse noire se détache à sa sommité sur l'azur du ciel, à son milieu sur le tapis vert de la colline, à sa base sur la mousse blanche des cascades. Celle-là, on se hâte de la traverser, et, soit illusion, soit véritable changement atmosphérique à sa sortie, les tièdes bouffées du vent d'Italie viennent au-devant de vous : à droite et à gauche, les montagnes s'écartent, des plateaux se forment, et, sur ces plateaux, comme des cygnes qui se réchauffent au soleil, on commence à apercevoir des groupes de maisons blanches aux toits plats : c'est l'Italie, la vieille reine, la coquette éternelle, l'Armide séculaire

qui envoie au-devant de vous ses paysannes et ses fleurs. Encore une rivière à franchir, encore une galerie à traverser, et vous voilà à Crevola, suspendu entre le ciel et la terre, sur un pont magique ; sous vos pieds, vous avez la ville et son clocher, devant vous, le Piémont, puis, au loin, là-bas derrière l'horizon, Florence, Rome, Naples, Venise, ces villes merveilleuses dont les poètes vous ont raconté tant de féeries, et dont aucun rempart ne vous sépare plus. Aussi la route, comme lassée de ses longs détours, heureuse de retrouver la plaine, s'élance-t-elle d'un seul jet de deux lieues jusqu'à Domodossola.

J'y tombai au milieu d'une procession tout italienne : une corporation de maréchaux-ferrants fêtait saint Éloi. Dans mon ignorance, j'avais toujours cru ce bienheureux le patron des orfèvres et l'ami du roi Dagobert, auquel il donnait parfois sur sa toilette des conseils fort judicieux ; mais j'ignorais complètement qu'il eût jamais été maréchal. Leur bannière, sur laquelle il était représenté brisant son enseigne, ne me laissait aucun doute à ce sujet ; la seule chose qui me restât à éclaircir, c'était à quel moment de sa vie se rapportait l'action qui avait inspiré l'artiste ; car cette vie sanctifiée, je la connaissais à peu près, depuis son entrée chez le préfet de la monnaie de Limoges jusqu'à sa nomination au siège de Noyon, et je ne voyais rien dans tout cela qui pût s'appliquer au spectacle que j'avais sous les yeux. En conséquence, je m'adressai au maître de poste, pensant que, pour une tradition de fer à cheval, c'était le meilleur historien qui se pût trouver. Nous commençâmes par faire prix pour la voiture qui devait me conduire de Domodossola à Baveno ; puis, ce prix fait au double de ce qu'il valait, tant j'étais pressé de revenir à ma procession, j'obtins sur le père d'Oculi les renseignements biographiques suivants. Au reste, voici la tradition telle qu'elle fut transmise dans sa naïveté primordiale et dans sa simplicité primitive ; il est inutile de dire que nous n'en garantissons point l'authenticité.

Vers l'an 610, Éloi, qui était alors un jeune maître de vingt-six à vingt-huit ans, habitait la ville de Limoges, située à deux

lieues seulement de Cadillac, son pays natal. Dès sa jeunesse, il avait manifesté une grande aptitude pour les arts mécaniques ; mais, comme il n'était pas riche, il lui avait fallu demeurer simple maréchal. Il est vrai qu'il avait fait faire à ce métier de tels progrès qu'entre ses mains, il était presque devenu un art : les fers qu'il forgeait et qu'il était parvenu à confectionner en trois chaudes[22], s'arrondissaient d'une courbe merveilleusement élégante, et brillaient comme de l'argent poli ; les clous par lesquels il les fixait aux pieds des chevaux étaient taillés en diamants, et eussent pu être enchâssés comme des chatons de bague dans une monture d'or ; cette habileté d'exécution, qui étonnait tout le monde, finit par exalter l'ouvrier lui-même ; la vanité lui tourna la tête, et, oubliant que Dieu nous élève et nous abaisse à sa volonté, il fit faire une enseigne sur laquelle il était représenté ferrant un cheval, avec cette exergue passablement insolente pour ses confrères et blessante pour l'humilité religieuse :

ÉLOI MAÎTRE SUR MAÎTRE, MAÎTRE SUR TOUS.

L'inscription fit grande rumeur dès son apparition ; et, comme saint Éloi avait surtout affaire à une clientèle de commerçants, de chevaliers et de pèlerins, qui se croisaient incessamment devant sa boutique, l'orgueilleuse enseigne alla bientôt éveiller la susceptibilité des autres maréchaux-ferrants non seulement de la France, mais encore de l'Europe. De tous côtés, s'éleva alors contre l'orgueilleux maître une clameur si grande qu'elle monta jusqu'au paradis. Le bon Dieu, ne sachant pas d'abord quelle cause l'occasionnait, s'en émut et regarda sur la terre ; ses yeux, qui par hasard étaient tournés vers Limoges, tombèrent sur la fameuse enseigne, et tout lui fut expliqué.

---

[22] En les remettant trois fois à la forge : terme caractéristique que nous avons voulu conserver et que nous nous empressons d'expliquer à nos lecteurs.

De tous les péchés mortels, celui qui a toujours le plus fâché le bon Dieu, c'est l'orgueil : ce fut l'orgueil qui souleva Satan et Nabuchodonosor contre le Seigneur, et le Seigneur foudroya l'un et ôta la raison à l'autre ; aussi Dieu cherchait-il déjà quelle punition il pourrait appliquer au nouvel Aman, lorsque Jésus-Christ, voyant son père préoccupé, lui demanda ce qu'il avait. Dieu lui répondit en lui montrant l'enseigne ; Jésus-Christ la lut.

– Oui, oui, mon père, dit-il, c'est vrai, l'inscription est violente ; mais Éloi est véritablement habile ; seulement, il a oublié que sa force lui vient d'en haut ; mais, à part son orgueil, il est plein de bons principes.

– J'en conviens, dit le bon Dieu, il a d'excellentes qualités ; mais son orgueil les dépasse toutes autant que le cèdre dépasse l'hysope, et il les fera mourir sous son ombre. Avez-vous lu : « Éloi, maître sur maître, maître sur tous ? » C'est un défi, non seulement porté à l'habileté humaine, mais encore à la puissance céleste.

– Eh bien, mon père, que la puissance céleste lui réponde par la bonté et non par la rigueur ; vous voulez la conversion et non la mort du coupable, n'est-ce pas ? Eh bien, je me charge de le convertir.

– Hum ! fit le bon Dieu en secouant la tête, tu te charges là d'une mauvaise besogne.

– Y consentez-vous ? continua Jésus-Christ.

– Tu ne réussiras pas, dit le bon Dieu.

– Laissez-moi toujours essayer.

– Et combien de temps me demandes-tu ?

– Vingt-quatre heures.

– Accordé, dit le Seigneur.

Jésus ne perdit pas de temps. Il dépouilla ses habits divins, revêtit le costume d'un compagnon du devoir, se laissa glisser sur un rayon de soleil, et descendit aux portes de Limoges.

Il entra aussitôt dans la ville, le bâton à la main, avec l'apparence d'un homme qui vient de faire une longue route. Ensuite, il alla droit à la maison d'Éloi. Il le trouva forgeant : il en était à la troisième chaude.

– Dieu soit avec vous, maître ! dit Jésus entrant dans la boutique.

– *Amen !* répondit Éloi sans le regarder.

– Maître, continua Jésus, je viens de faire mon tour de France, et partout j'ai entendu parler de ta science ; de sorte que, pensant qu'il n'y avait que toi qui pouvais me montrer quelque chose de nouveau…

– Ah ! ah ! fit Éloi en jetant un regard rapide sur lui et en continuant de battre son fer.

– Veux-tu de moi pour compagnon ? reprit humblement Jésus. Je viens t'offrir mes services.

– Et que sais-tu ? dit Éloi, lâchant négligemment le fer auquel il venait de donner le dernier coup de marteau et jetant sa pince.

– Mais, continua Jésus, je sais forger et ferrer aussi bien, je crois, que qui que ce soit au monde.

– Sans exception ? dit dédaigneusement Éloi.

– Sans exception, répondit tranquillement Jésus.

Éloi se mit à rire.

– Que dis-tu de ce fer ? reprit Éloi montrant complaisamment à Jésus celui qu'il venait d'achever.

Jésus le regarda.

– Je dis que ce n'est pas mal ; mais je crois qu'on peut faire mieux.

Éloi se mordit les lèvres.

– Et en combien de chaudes ferais-tu un fer comme celui-là ?

– En une chaude, dit Jésus.

Éloi se mit à rire : comme nous l'avons dit, il lui en fallait trois, à lui, et cinq ou six aux autres ; il crut que le compagnon était fou.

– Et veux-tu me montrer comment tu t'y prends ? dit-il d'un air goguenard.

– Volontiers, maître, répondit Jésus en ramassant tranquillement la pince et en prenant auprès de l'enclume un lingot de fer brut qu'il mit dans la forge.

Puis il fit un signe à Oculi, qui se mit à tirer la corde du soufflet.

Le feu, étouffé d'abord sous le charbon, s'élança en petits jets bleus : des millions d'étincelles pétillèrent ; bientôt, la flamme rougissante embrasa l'aliment qui lui était offert : de temps en temps, l'habile compagnon arrosait le foyer, qui, momentanément noirci, reprenait presque aussitôt une nouvelle force et une teinte plus vive ; enfin, la braise sembla une matière fondue. Au bout d'un instant, cette lave pâlit, tant toute la partie combustible du charbon était dévorée ; alors Jésus tira du brasier son fer presque blanc, le posa sur l'enclume, et, le tournant d'une main tandis qu'il le frappait et le façonnait de l'autre, en quelques coups de marteau il lui donna une forme et un fini desquels celui d'Éloi était loin d'approcher. La chose avait été si vivement faite que le pauvre maître sur maître n'y avait vu que du feu.

– Voilà ! dit Jésus-Christ.

Éloi prit le fer dans l'espoir d'y découvrir quelque paille ; mais rien n'y manquait ; aussi, quoique la mauvaise intention y fût, elle ne put trouver prise à en dire la moindre mal.

– Oui, oui, dit-il en le tournant et retournant, oui, pas mal… allons, pour un simple ouvrier, pas mal. Mais, continua-t-il, espérant prendre Jésus en défaut, ce n'est pas tout que de savoir confectionner un fer, il faut encore savoir l'appliquer au pied de l'animal. Tu m'as dit que tu savais ferrer, je crois ?

– Oui, maître, répondit tranquillement Jésus-Christ.

– Mettez le cheval au travail[23] ! cria Éloi à ses garçons.

– Oh ! ce n'est pas la peine, interrompit Jésus ; j'ai une manière à moi qui épargne beaucoup de peine et abrège beaucoup de temps.

– Et quelle est ta manière ? dit Éloi étonné.

– Vous allez voir, répondit Jésus.

À ces mots, il tira un couteau de sa poche, alla au cheval, leva une de ses jambes de derrière, lui coupa le pied gauche à la première jointure, mit le pied dans l'étau, y cloua le fer avec la plus grande facilité, reporta le pied ferré, le rapprocha de la jambe, où il reprit aussitôt, coupa le pied droit, répéta le même cérémonie avec le même succès, continua ainsi pour les deux autres, et cela sans que l'animal parût s'inquiéter le moins du monde de ce que la manière du nouveau compagnon avait d'étrange et d'inusité. Quant à Éloi, il regardait l'opération s'accomplir dans la stupéfaction la plus profonde.

---

[23] Le travail est un appareil en charpente, au milieu duquel on attache le cheval que l'on veut ferrer.

– Voilà, maître, dit Jésus-Christ en recollant le quatrième pied.

– Je vois bien, dit saint Éloi, faisant tous ses efforts pour cacher son étonnement.

– Ne connaissez-vous point cette manière ? continua négligemment Jésus-Christ.

– Si fait, si fait, reprit vivement Éloi, j'en ai entendu parler… mais j'ai toujours préféré l'autre.

– Vous avez tort, celle-ci est plus commode et plus expéditive.

Éloi, comme on le pense bien, n'eut garde de renvoyer un si habile compagnon ; d'ailleurs, il craignait, s'il ne traitait pas avec lui, qu'il ne s'établît dans les environs, et il ne se dissimulait pas que c'était un concurrent redoutable : il fit donc ses conditions, qui furent acceptées, et Jésus fut installé dans la boutique comme premier garçon.

Le lendemain matin, Éloi envoya Jésus-Christ faire une tournée dans les villages environnants ; il s'agissait de quelques commissions qui avaient besoin d'être remplies par un messager intelligent. Jésus partit.

Il était à peine disparu au tournant de la grande rue qu'Éloi se prit à songer sérieusement à cette nouvelle manière de ferrer les chevaux, qu'il ne connaissait pas. Il avait suivi l'opération avec le plus grand soin ; il avait remarqué à quelle jointure l'amputation avait été faite. Il ne manquait pas, comme nous l'avons dit, d'une grande confiance en lui-même ; il résolut de profiter de la première occasion qui s'offrirait de mettre à profit la leçon qu'il avait prise.

Elle ne tarda pas à se présenter. Au bout d'une heure, un cavalier armé de toutes pièces s'arrêta à la porte d'Éloi ; son cheval s'était déferré d'un pied de derrière à un quart de lieue de

la ville, et, attiré par la réputation du maître, il avait piqué droit chez lui. Il venait d'Espagne et retournait en Angleterre, où il avait, à propos de l'Écosse, de grandes affaires à régler avec saint Dunstan. Il attacha son cheval à un des anneaux de fer de la boutique, entra dans un cabaret, et demanda un pot de bière, en recommandant à Éloi de se hâter.

Éloi pensa que, puisque la pratique était pressée, c'était le moment de mettre à exécution la manière expéditive dont il avait vu faire la veille un essai qui avait si bien réussi. Il prit son couteau le mieux affilé, lui donna un dernier coup sur sa pierre à rasoir, leva la jambe du cheval, et, prenant le joint avec une grande justesse, il lui coupa le pied au-dessus du sabot.

L'opération avait été si habilement faite que le pauvre animal, qui ne se doutait de rien, n'avait pas eu le temps de s'y opposer, et ne s'était aperçu de l'amputation que par la douleur même qu'elle lui avait causée. Mais alors il poussa un hennissement si plaintif et si douloureux que son maître se retourna et vit sa monture pouvant à peine se tenir debout sur les trois pieds qui lui restaient et secouant sa quatrième jambe, d'où s'échappaient des flots de sang. Il s'élança du cabaret, se précipita dans la boutique, et trouva Éloi qui ferrait tranquillement le quatrième pied dans son étau ; il crut que le maître était devenu fou. Éloi le rassura, lui disant que c'était une nouvelle manière qu'il avait adoptée, lui montra le fer parfaitement adhérent au sabot, et, sortant de sa boutique, se mit en devoir d'aller recoller le pied au moignon de la jambe comme il l'avait vu faire la veille à son compagnon.

Mais il en advint cette fois tout autrement : le pauvre animal qui, depuis dix minutes, perdait tout son sang, était couché sans force et tout près de mourir. Éloi rapprocha le pied de la jambe ; mais, entre ses mains, rien ne reprit, le pied était déjà mort, et le reste du corps ne valait guère mieux.

Une sueur froide couvrit le front du maître : il sentit qu'il était perdu, et, ne voulant pas survivre à sa réputation, il tira de

sa trousse le couteau qui avait si bien rempli son office, et il allait se l'enfoncer dans la poitrine, lorsqu'il sentit qu'on lui arrêtait le bras. Il se retourna : c'était Jésus-Christ. Le divin messager avait achevé ses commissions avec la même promptitude et la même habileté qu'il avait coutume de mettre à tout ce qu'il faisait, et il était de retour deux heures plus tôt que ne l'attendait Éloi.

– Que fais-tu, maître ? lui dit-il d'un ton sévère.

Éloi ne répondit pas, mais montra du doigt le cheval expirant.

– N'est-ce que cela ? dit le Christ.

Et il ramassa le pied et le rapprocha de la jambe, et le sang cessa de couleur, et le pied reprit, et le cheval se releva et hennit de bien-être ; de sorte que, moins la terre rougie, on eût juré qu'il n'était rien arrivé au pauvre animal tout à l'heure si malade, et maintenant si vif et si bien portant.

Éloi le regarda un instant, confus et stupéfait, étendit le bras, prit dans sa boutique un marteau, et, brisant son enseigne, il alla à Jésus-Christ, et lui dit humblement :

– C'est toi qui es le maître, et c'est moi qui suis le compagnon.

– Heureux celui qui s'humilie, répondit le Christ d'une voix douce, car il sera élevé !

À cette voix si pure et si harmonieuse, Éloi leva les yeux, et il vit que son compagnon avait le front ceint d'une auréole ; il reconnut Jésus et il tomba à genoux.

– C'est bien, je te pardonne, dit le Christ, car je te crois guéri de ton orgueil ; reste *maître sur maître* ; mais souviens-toi que c'est moi seul qui suis *maître sur tous*.

À ces mots, il monta en croupe derrière le cavalier, et disparut avec lui.

Le cavalier était saint Georges.

LXVI

Pauline

Cette narration terminée, je priai le maître de poste de visiter les pieds de ses deux chevaux, de peur qu'il ne leur arrivât en route le même accident qu'à la monture de saint Georges. Puis, cette inspection finie, nous partîmes au grand trot sur une de ces routes sablées comme des allées de jardin anglais, qui, depuis l'occupation française, sillonnent le Piémont.

Il est impossible de rêver pour péristyle à l'Italie une route plus charmante. Pendant deux lieues de plaines qui paraissent plus fraîches et plus gracieuses encore après cette terrible vallée de Gondo, l'on arrive à Villa ; car déjà, comme on le voit, tous les noms finissent par une douce voyelle. Puis les maisons blanches succèdent aux chalets gris ; les toits font place aux terrasses, la vigne grimpe aux arbres de la route, enjambe le chemin, et se balance en berceau. Au lieu des paysannes goitreuses du Valais, on rencontre à chaque pas de jolies vendangeuses au teint pâle, aux yeux veloutés, au parler rapide et doux. Le ciel est pur, l'air est tiède, et l'on reconnaît, comme dit Pétrarque, la terre aimée de Dieu ; la terre sainte, la terre heureuse, que les invasions barbares, les discordes civiles n'ont pu dépouiller des dons qu'elle avait reçus du ciel. Une chose cependant s'opposait à ce que je les appréciasse dans toute leur étendue : j'étais seul.

C'est une chose triste que d'être seul en voyage, que de n'avoir personne qui partage nos émotions de joie ou de crainte. Aussi passai-je devant la vallée d'Anzasca sans presque m'arrêter, et cependant, au fond de ses sinuosités, au-dessus de ses vertes collines, s'élève, comme le géant chargé de veiller sur ces jardins enchantés, le mont Rose, l'Adamastor de l'Italie. Une lieue plus loin, en rapprochant de Fariolo, et tandis que je regardais, à ma droite, une de ces dernières filles des Alpes qui vont mourir en collines et en monticules, au bord des lacs qu'elles teignent de leur ombre, je vis se détacher du front de la montagne quelque chose comme un grain de sable qui s'en vint, roulant sur les pentes, bondissant par-dessus les ravins, grossissant toujours à mesure qu'il s'approchait, et finit par se changer en un rocher qui, passant avec le bruit de la foudre et pareil à une avalanche de pierres, traversa la route à trente pas de la voiture, et, arrivé au bout de sa force d'impulsion, alla s'arrêter contre un orme qu'il courba ; j'enviai presque le postillon qui avait eu peur pour ses chevaux.

Espérer ou craindre pour un autre est la seule chose qui donne à l'homme le sentiment complet de sa propre existence.

J'arrivai au crépuscule sur les bords du lac Majeur, et je m'arrêtai à Baveno dans une charmante auberge de granit rose, tout entourée d'orangers et de lauriers-roses. Au-dehors, c'était un palais enchanté ; au-dedans, c'était déjà une auberge italienne.

Une auberge italienne est une habitation assez tolérable encore l'été ; mais l'hiver, attendu qu'aucune précaution n'a encore été prise contre le froid, c'est quelque chose dont on ne peut se faire aucune idée. On arrive glacé, on descend de voiture, on demande une chambre ; le maître de la maison, sans se déranger de sa sieste, fait signe au garçon de vous conduire. Vous le suivez, dans la confiance que vous allez trouver un abri. Erreur : vous entrez dans un énorme galetas aux murs blancs, dont l'aspect seul vous fait frissonner. Vous parcourez des yeux

votre nouvelle demeure, votre vue s'arrête sur une petite fresque : elle représente une femme nue, en équilibre au bout d'une arabesque ; rien que de la voir, vous grelottez. Vous vous retournez vers le lit, vous voyez qu'on le couvre d'une espèce de châle en coton et d'une courtepointe de basin blanc : alors les dents vous claquent. Vous cherchez de tous côtés la cheminée, l'architecte l'a oubliée ; il faut en prendre votre parti. En Italie, on ne sait pas ce que c'est que le feu : l'été, on se chauffe au soleil, l'hiver, au Vésuve ; mais, comme il fait nuit et que vous êtes à quatre-vingts lieues de Naples, vous vous empressez de fermer les fenêtres. Cette opération accomplie, vous vous apercevez que les carreaux sont cassés ; vous en bouchez un avec votre mouchoir roulé en tampon, vous murez l'autre avec une serviette tendue en voile. Vous vous croyez enfin barricadé contre le froid ; alors vous voulez fermer votre porte, la serrure manque ; vous poussez votre commode contre, et vous commencez à vous déshabiller. À peine avez-vous ôté votre redingote, que vous sentez un vent coulis atroce : ce sont les panneaux qui ont joué et qui ne touchent ni du haut ni du bas. Alors, vous détachez les rideaux des fenêtres et vous en faites des rouleaux ; puis, quand tout est bien calfeutré, quand vous le croyez, du moins, vous faites le tour de votre appartement avec votre bougie. Un dernier courant d'air, que vous n'avez pas encore senti, vous la souffle dans les mains. Vous cherchez une sonnette, il n'y en a pas ; vous frappez du pied pour faire monter quelqu'un, votre plancher donne sur l'écurie. Vous dérangez votre commode, vous tirez vos rideaux de leurs fentes, vous rouvrez votre porte, et vous appelez : peine perdue, tout le monde dort. Et, quand on dort, on ne se réveille pas, en Italie : c'est aux voyageurs de se procurer eux-mêmes ce dont ils ont besoin… Et comme, à tout prendre, c'est encore de votre lit que vous avez le plus à faire, vous le gagnez à tâtons, vous vous couchez, suant d'impatience, et vous vous réveillez roide de froid.

L'été, c'est autre chose. Tous les inconvénients que nous venons de signaler disparaissent pour faire place à un seul, mais qui, à lui seul, les vaut tous : aux moustiques. Il n'est point que

vous n'ayez entendu parler de ce petit animal qui affectionne particulièrement le bord de la mer, des lacs et des étangs ; il est à nos cousins du Nord ce que la vipère est à la couleuvre. Malheureusement, au lieu de fuir l'homme et de se cacher dans les endroits déserts comme celle-ci, il a le goût de la civilisation, la société le réjouit, la lumière l'attire. Vous avez beau tout fermer, il entre par les trous, par les fentes, par les crevasses : le plus sûr est de passer la soirée dans une autre chambre que celle où l'on doit passer la nuit ; puis, à l'instant même où l'on compte se coucher, de souffler sa bougie et de s'élancer vivement dans l'autre pièce. Malheureusement, le moustique a les yeux du hibou et le nez de l'hyène ; il vous voit dans la nuit, il vous suit à la piste, si toutefois, pour être plus sûr encore de son affaire, il ne se pose pas sur vos cheveux. Alors, vous croyez l'avoir mis en défaut, vous vous avancez en tâtonnant vers votre couchette, vous renversez un guéridon chargé de vieilles tasses de porcelaine que, le lendemain, on vous fera payer pour neuves ; vous faites un détour pour ne pas vous couper les pieds sur les tessons, vous atteignez votre lit, vous soulevez avec précaution la moustiquaire qui l'enveloppe, vous vous glissez sous votre couverture comme un serpent, et vous vous félicitez de ce que, grâce à ce faisceau de précautions, vous avez acheté une nuit tranquille. L'erreur est douce, mais courte. Au bout de cinq minutes, vous entendez un petit bourdonnement autour de votre figure : autant vaudrait entendre le rauquement du tigre et le rugissement du lion. Vous avez renfermé votre ennemi avec vous. Apprêtez-vous à un duel acharné : cette trompette qu'il sonne est celle du combat à outrance. Bientôt le bruit cesse : c'est le moment terrible ; votre ennemi est posé où ? Vous n'en savez rien ; à la botte qu'il va vous porter, il n'y a pas de parade. Tout à coup, vous sentez la blessure, vous y portez vivement la main, votre adversaire a été plus rapide encore que vous, et, cette fois, vous l'entendez qui sonne la victoire. Le bourdonnement infernal enveloppe votre tête de cercles fantastiques et irréguliers dans lesquels vous essayez vainement de le saisir, puis, une seconde fois, le bruit cesse. Alors votre angoisse recom-

mence, vous portez les mains partout où il n'est pas, jusqu'à ce qu'une nouvelle douleur vous indique où il était jadis, où il était, car, au moment où vous croyez l'avoir écrasé comme un scorpion sur la plaie, l'atroce bourdonnement recommence. Cette fois, il vous semble un ricanement diabolique et moqueur. Vous y répondez par un rugissement concentré, vous vous apprêtez à le surprendre partout où il va se poser. Vous étendez les deux mains, vous leur donnez tout le développement dont elles sont susceptibles, vous tendez vous-même la joue à votre adversaire, vous voulez l'attirer sur cette surface charnue que la paume de votre main emboîterait si exactement. Le bourdonnement cesse, vous retenez votre haleine, vous suspendez les battements de votre cœur, vous croyez sentir, en mille endroits différents, s'enfoncer la trompe acérée. Tout à coup, la douleur se fixe à la paupière ; vous ne calculez rien, vous ne pensez qu'à la vengeance, vous vous appliquez sur l'œil un coup de poing à assommer un bœuf, vous voyez trente-six chandelles. Mais ce n'est rien que tout cela, si votre vampire est mort ; un instant, vous en avez l'espoir et vous remerciez Dieu qui vous a accordé la victoire. Une minute après, le bourdonnement satanique recommence. Oh ! alors vous rompez toute mesure, votre imagination se monte, votre tête s'exaspère, vous sortez de votre couverture, vous ne prenez plus aucune précaution contre l'attaque, vous vous levez tout entier dans l'espoir que votre antagoniste commettra quelque imprudence, vous vous battez le corps des deux mains comme un laboureur bat la gerbe avec un fléau. Puis enfin, après trois heures de lutte, sentant que votre tête se perd, que votre esprit s'égare, sur le point de devenir fou, vous retombez, anéanti, épuisé de fatigue, écrasé de sommeil ; vous vous assoupissez enfin. Votre ennemi vous accorde une trêve, il est rassasié : le moucheron fait grâce au lion ; le lion peut dormir.

Le lendemain, vous vous réveillez, il fait grand jour. La première chose que vous apercevez, c'est votre infâme moustique cramponné à votre rideau et le corps rouge et gonflé du plus pur de votre sang. Vous éprouvez un mouvement d'effroyable joie, vous approchez la main avec précaution, et

vous l'écrasez le long du mur comme Hamlet Polonius ; car il est tellement ivre qu'il ne cherche pas même à fuir. En ce moment, votre domestique entre, vous regarde avec stupéfaction, et vous demande ce que vous avez sur l'œil. Vous vous faites apporter un miroir, vous y jetez les yeux, vous ne vous reconnaissez pas vous-même : ce n'est plus vous, c'est quelque chose de monstrueux, quelque chose comme Vulcain, comme Caliban, comme Quasimodo.

Heureusement, j'abordais l'Italie dans une bonne époque : les moustiques étaient déjà partis, et la neige n'était point encore venue. Je n'hésitai donc pas à ouvrir ma fenêtre toute grande. Elle donnait sur le lac : j'ai rarement vu un plus ravissant spectacle.

La lune s'élevait derrière Lugano, au milieu d'une atmosphère calme et limpide ; elle montait à l'horizon comme un globe d'argent, et, à mesure qu'elle montait, elle éclairait le paysage de sa pâle lumière. Dans le lointain, elle se jouait confusément au milieu d'objets inconnus et sans forme auxquels je ne pouvais donner un nom, ne sachant si c'étaient des nuages, des montagnes, des villages ou des vapeurs. Les montagnes qui bordent le lac s'étendaient entre elle et moi ainsi qu'un paravent gigantesque dont les sommets étincelaient comme s'ils étaient couronnés de neige et dont les flancs et la base, couverts d'ombres, descendaient jusqu'au lac, brunissant les flots dans lesquels ils se réfléchissaient. Quant au reste de l'immense nappe limpide et unie, c'était un miroir de vif-argent au milieu duquel s'élevaient, comme trois points sombres, les trois îles Borromées qui, se découpant à la fois sur le ciel et dans l'eau, semblaient des nuages noirs cloués sur un fond d'azur étoilé d'or.

Au-dessous de ma fenêtre, se prolongeait, jusqu'à la route, une terrasse couverte de fleurs. J'y descendis afin de jouir plus complètement de ce spectacle, et je me trouvai dans une forêt de roses, de grenades et d'orangers. Je cassai machinalement

quelques branches fleuries en me laissant inonder de ce sentiment mélancolique qu'éprouve toute organisation impressionnable au milieu d'une belle nuit calme et silencieuse, et dont aucun bruit humain ne vient troubler la religieuse et solennelle sérénité.

Au milieu de cette quiétude de la nature, il semble que le temps, endormi comme les hommes, cesse de marcher, que la vie s'arrête et se repose, que les heures de la nuit sommeillent, les ailes repliées ; qu'elles ne se réveilleront qu'au jour, et qu'alors seulement le monde continuera de vieillir.

Je restai une heure, à peu près, tout entier à ce spectacle, portant alternativement mes yeux de la terre au ciel, et sentant monter du lac une fraîcheur nocturne délicieuse. Du fond d'un massif d'arbres dont les pieds trempaient dans l'eau et dont les cimes peu élevées, mais épaisses, se détachaient sur un fond argenté, un oiseau chantait par intervalles comme le rossignol de Juliette. Puis, tout à coup, l'éclat perlé de sa voix s'arrêtait à la fin d'une roulade ; et comme son chant était le seul son qui veillât, aussitôt qu'il cessait de chanter, tout redevenait silencieux de son silence. Dix minutes après, il reprenait son hymne sans aucun motif de le reprendre, comme il l'avait interrompu sans aucune raison de l'interrompre. C'était quelque chose de frais, de nocturne et de mystérieux, parfaitement en harmonie avec l'heure et le paysage ; c'était une mélodie qui devait être écoutée comme je l'écoutais, au clair de la lune, au pied des montagnes, au bord d'un lac.

Pendant un intervalle de silence, je distinguai le roulement lointain d'une voiture ; il venait du côté de Domodossola et me rappelait qu'il y avait sur la terre d'autres êtres que moi et l'oiseau qui chantait pour Dieu. En ce moment, il reprit son harmonieuse prière, et je ne songeai plus à rien qu'à l'écouter ; puis il cessa son chant, et j'entendis de nouveau la voiture plus rapprochée : elle venait rapidement, mais point si rapidement encore cependant que mon mélodieux voisin ne pût recommen-

cer son concert. Mais, cette fois, à peine fut-il terminé, que j'aperçus, au tournant de la route, la chaise de poste, que je distinguai à ses deux lanternes brillantes dans l'ombre, et qui s'avançait comme si elle avait eu les ailes d'un dragon, dont elle semblait avoir les yeux. À deux cents pas de l'auberge, le postillon se mit à faire bruyamment claquer son fouet afin d'avertir de son arrivée. En effet, j'entendis quelque mouvement dans l'écurie, au-dessus de laquelle était ma chambre ; la voiture s'arrêta au-dessous de la terrasse que je dominais.

La nuit était si belle, si douce et si étoilée, quoique nous fussions déjà à la fin de l'automne, que les voyageurs avaient abaissé la capote de la calèche. Ils étaient deux, un jeune homme et une jeune femme : la jeune femme, enveloppée dans un manteau, la tête renversée et les yeux au ciel ; le jeune homme la soutenant dans ses bras. En ce moment, le postillon sortit avec les chevaux, et la fille de l'auberge, avec les lumières. Elle les approcha des voyageurs, et, d'où j'étais, perdu et caché au milieu des orangers et des lauriers-roses qui garnissaient la terrasse, je reconnus Alfred de N… et *Pauline*.

Pauline, mais si changée encore depuis Pfäfers, Pauline si mourante que ce n'était plus qu'une ombre ; le même souvenir qui m'avait déjà passé dans l'esprit s'y présenta de nouveau. J'avais vu autrefois cette femme belle et dans sa fleur ; aujourd'hui si pâle et si fanée, elle allait sans doute chercher en Italie une atmosphère plus douce, un air plus vivace et le printemps éternel de Naples ou de Palerme. Je ne voulus pas la contrarier en me montrant à elle, et cependant je désirais qu'elle sût bien que quelqu'un priait pour sa vie. Je pris une carte de visite dans ma poche, j'écrivis derrière avec mon crayon : *Dieu garde les voyageurs, console les affligés et guérisse les souffrants !* Je mis ma carte dans le bouquet que j'avais cueilli, et je laissai tomber le bouquet sur les genoux d'Alfred. Il se pencha vers la lanterne de sa voiture pour regarder l'objet qui lui arrivait ainsi ; il regarda ma carte, reconnut mon nom, lut ma prière ; puis, cherchant des yeux où je pouvais être et ne me découvrant pas,

il fit de la main un signe de remerciement et d'adieu ; et, voyant les chevaux attelés, il cria au postillon :

– En avant !

La voiture repartit avec la rapidité de la flèche et disparut au premier angle du chemin. J'écoutai son roulement jusqu'à ce qu'il s'éteignît, puis je me retournai du côté où chantait l'oiseau ; mais j'attendis vainement.

C'était peut-être l'âme de cette pauvre enfant qui était déjà remontée au ciel.

LXVII

Les îles Borromées

Le lendemain, en me réveillant, je vis à la clarté du soleil le paysage que j'avais entrevu la veille à la lumière de la lune. Tous les détails perdus dans les masses d'ombre m'apparaissaient distinctement au jour : l'île Supérieure, avec son village de pêcheurs et de bateliers, l'île Mère avec sa villa toute couverte de verdure, l'île Belle avec son entassement de piliers superposés les uns aux autres, enfin le bord opposé du lac où viennent finir les montagnes des Alpes et où commencent les plaines de la Lombardie.

Il y a cent cinquante ans, ces îles n'étaient que des roches nues, lorsqu'il vint dans l'esprit du comte Vitaliano Borromée d'y transporter de la terre et de maintenir cette terre, comme dans une caisse, par des murailles et des pilotis. Cette opération terminée, le noble prince sema sur ce sol factice de l'or comme le laboureur sème du grain, et il y poussa des arbres, des villages et des palais. C'est un magnifique caprice de millionnaire qui a voulu, comme Dieu, avoir son monde créé par lui.

Le garçon de l'hôtel vint me prévenir que deux choses m'attendaient, mon déjeuner et mon bateau : j'allai à la plus pressée.

On m'avait servi ma collation dans la salle à manger commune. Comme presque toutes les salles à manger d'Italie, elle était peinte en ocre jaune, avec quelques arabesques représentant des oiseaux et des sauterelles ; mais, en outre, elle avait un ornement particulier, assez original pour n'être point passé sous silence ; c'était le portrait du maître de l'auberge, *il signor Adami*, en habit d'officier de la Garde nationale piémontaise et portant sous son bras un volume intitulé *Manuel du lieutenant d'infanterie*. Cette surprise inattendue me fit grand plaisir ; je croyais qu'il n'y avait que dans la rue Saint-Denis que l'on rencontrât de pareilles enseignes.

Au premier morceau que je portai à ma bouche, mon étonnement cessa, et je vis qu'il était tout naturel que le signor Adami se fût fait peindre en officier : il était évident que le lieutenant s'occupait beaucoup plus de sa compagnie que l'hôtelier de ses marmitons. Cette découverte me désespéra d'autant plus que j'étais décidé à rester huit jours à Baveno ; je demandai à parler à mon hôte, afin de m'expliquer tout aussitôt avec lui sur ma nourriture à venir. On me répondit qu'il était à Arona pour affaire de service. Je descendis dans mon bateau et je donnai à mes bateliers l'ordre de me conduire à l'île des Pêcheurs. Je tenais à acquérir la certitude que je pourrais tous les jours me procurer du poisson frais.

Ce doute éclairci affirmativement, je visitai l'île avec quelque tranquillité. C'est une charmante plaisanterie qui ressemble en petit à un village, et qui a des maisons, des rues, une église, un prêtre et des enfants de chœur. Les filets, qui forment la seule richesse de ses deux cents habitants, sont étendus devant toutes les portes. Nous nous rembarquâmes et mîmes à la voile pour l'île Mère.

De loin, c'est une masse de verdure au milieu d'une large tasse d'eau : elle est toute plantée de pins, de cyprès et de platanes ; ses espaliers sont couverts de cédrats, d'oranges et de grenades ; les allées sont peuplées de faisans, de perdrix et de

pintades. Abritée de tous côtés contre le froid, s'ouvrant comme une fleur à tous les rayons du soleil, elle reste toujours verte, même lorsque les montagnes qui l'environnement blanchissent sous les neiges de l'hiver. Le gardien du château me coupa une charge de cédrats, d'oranges et de grenades qu'il fit porter dans mon bateau. Je n'avais pas vu, je l'avoue, cet excès d'hospitalité sans inquiétude pour ma bourse ; aussi, en revenant à ma barque, je demandai à mes mariniers ce qu'il fallait donner à mon cicérone. Ils me dirent que, moyennant trois francs, il serait fort satisfait ; je lui en donnai cinq, en échange desquels il souhaita toutes sortes de prospérités à *mon Excellence*. Sous ces heureux auspices, nous nous remîmes en route.

À mesure que nous avancions vers l'île Belle, nous voyions sortir de l'eau ses dix terrasses superposées les unes aux autres. C'est, sinon la plus belle des îles de ce petit archipel, du moins la plus curieuse : tout y est taillé, marbre et bronze, dans le goût de Louis XIV. Une forêt tout entière d'arbres magnifiques, une forêt de peupliers et de pins, ces géants au doux murmure qui parlent au moindre vent une langue poétique que comprennent sans doute l'air et les flots, puisqu'ils leur répondent dans le même idiome, s'élève sur les arcs de pierre qui baignent leurs pieds dans le lac ; car l'île tout entière est enfermée dans un immense cercle de granit comme un oranger dans sa caisse.

Nous y abordâmes, et nous mîmes le pied au milieu d'un parterre de fleurs étrangères et précieuses qui, toutes, sont venues s'établir des colonies, de graines et de boutures, sous cette heureuse exposition : chaque terrasse est une plate-bande embaumée d'un parfum différent, au milieu duquel domine toujours celui de l'oranger, et peuplée de dieux et de déesses. La dernière est surmontée d'un Pégase et d'un Apollon. Toute cette nympherie, au reste, est d'un rococo enragé, plein de tournure et d'ardeur.

Des terrasses, nous descendîmes au château. C'est une véritable villa royale, pleine de fraîcheur, de verdure et d'eau. Il y a

des galeries de tableaux assez remarquables ; trois chambres dans lesquelles un des princes Borromée a donné l'hospitalité au chevalier Tempesta qui, dans un mouvement de jalousie, avait tué sa femme, et dont l'artiste reconnaissant s'est fait un vaste album qu'il a couvert de merveilleuses peintures ; enfin, un palais souterrain tout en coquillages, comme la grotte d'un fleuve, et plein de naïades aux urnes renversées d'où coule abondamment une eau fraîche et pure.

Cet étage donne sur la forêt ; car le jardin est une véritable forêt pleine d'ombre, et à travers laquelle des échappées de vue sont ménagées sur les points les plus pittoresques du lac. Un des arbres qui composent ce bois est historique : c'est un magnifique laurier, gros comme le corps et haut de soixante pieds. Trois jours avant la bataille de Marengo, un homme dînait sous son feuillage. Dans l'intervalle du premier service au second, cet homme au cœur impatient prit son couteau, et, sur l'arbre contre lequel il était appuyé, il écrivit le mot *victoire*. C'était alors la devise de cet homme qui ne s'appelait encore que Bonaparte et qui, pour son malheur, s'est appelé plus tard Napoléon.

Il ne reste plus trace d'une seule lettre de ce mot prophétique : tout voyageur qui passe enlève une parcelle de l'écorce sur laquelle il était écrit, et fait chaque jour au laurier une blessure plus profonde dont il finira par mourir, peut-être.

Au nord de la forêt, je rencontrai quelques petites maisons de pêcheurs et de bateliers au milieu desquelles s'élève une auberge ; le souvenir de mon déjeuner me revint alors, et je crus avoir fait une trouvaille. Je fis réveiller l'hôte afin de m'informer de ce qu'il m'en coûterait pour huit jours passés chez lui ; il me demanda quelque chose comme cent écus. J'aurais eu plus court et moins cher de louer le palais Borromée au prince lui-même. Je lui fis en conséquence mes excuses de l'avoir réveillé, et l'invitai à aller se recoucher. Je remontai donc dans mon embarcation, et ordonnai de mettre le cap sur l'auberge *del signor Adami*.

Le soir, il revint d'Arona. À part sa manie de Garde nationale, que je lui ai bien pardonnée depuis, par comparaison avec celle de nos enragés de Paris, que je ne connaissais pas alors comme maintenant, c'était un fort galant homme. Nous eûmes vitement fait prix pour huit jours. Il me donna une chambre dont les fenêtres s'ouvraient sur le lac ; je tirai mes livres de ma malle et je m'installai.

Je fis dans cette petite auberge, en face du plus beau pays du monde, au milieu d'une atmosphère embaumée, sous un ciel d'azur, les trois plus mauvais articles que j'aie jamais envoyés à la *Revue des deux mondes*. Il faut, pour un travail heureux, quatre murs et pas d'horizon : plus le paysage est grand, plus l'homme est petit.

Mon hôte était un si brave garçon que je n'eus pas le courage de lui faire, pendant ces huit jours, une seule observation sur l'ordinaire de son hôtel. Je me contentai, en partant, de substituer au titre du livre que son effigie guerrière portait sous le bras celui, plus confortable, de *Cuisinière bourgeoise*. J'espère pour mes successeurs qu'il aura profité de l'avis.

Moyennant la somme de dix francs que je donnai à mes bateliers et un bon vent que Dieu m'envoya gratis, en quatre heures, je fus à Arona.

LVIII

Une dernière ascension

Arona est une des plus charmantes petites villes parmi celles qui dominent le lac Majeur, et on s'y arrêterait rien que pour la vue qu'on découvre des fenêtres de l'hôtel, si on n'y était plus impérieusement appelé encore par la curiosité qu'inspire le colosse de saint Charles.

Car c'est à Arona que naquit, en 1538, le fameux archevêque de Milan, le cardinal Borromée, qui, par l'emploi qu'il fit de ses richesses, dont il fonda des établissements de charité, et par le dévouement avec lequel il exposa ses jours dans la peste de 1576, mérita de son vivant le titre de saint, qui fut ratifié après sa mort.

Aussi s'est-il emparé de tous les souvenirs de la ville. Je visitai d'abord le dôme où est son tombeau : ce monument est déjà une de ces églises d'Italie coquettement décorées dont Notre-Dame de Lorette essaye de nous donner une copie, et qui nous paraissent si étrangement pimpantes au premier coup d'œil, à nous autres hommes du Nord, habitués aux pierres grises de nos sombres cathédrales. J'entrai dans celle-ci au moment où une messe des morts venait de finir. J'appelai un long et mince sacristain qui éteignait avec sa calotte une douzaine de cierges qui brûlaient autour d'une bière vide ; il me fit signe qu'aussitôt cette besogne terminée, il serait à moi. Pour ne pas perdre mon

temps, je me mis à regarder quelques tableaux de Ferrari et d'Appiani qui garnissent les chapelles latérales ; ni les uns ni les autres, quoique fort vantés aux étrangers, ne me parurent remarquables.

Le sacristain avait éteint ses cierges. Il revint à moi et me conduisit dans la chapelle souterraine : c'est là que repose le corps de saint Charles Borromée. Son squelette est couché dans une châsse, revêtu de ses habits épiscopaux, les mains couvertes de gants violets, la mitre au front, et un masque de vermeil sur la figure ; toute la chapelle est de marbre noir avec des ornements d'argent massif. Dans une petite armoire, à côté de la châsse, sont renfermés, à titre de reliques, les draps ensanglantés sur lesquels on fit l'autopsie du saint, mort à quarante-six ans d'une phtisie pulmonaire.

L'archevêque de Milan est un des derniers saints canonisés par la cour de Rome. Ce fut en 1610, vingt-six ans seulement après sa mort, que Paul V, ratifiant le culte général qui était rendu à son tombeau, le convertit en autel ; aussi, autour de cette existence presque contemporaine, ne retrouve-t-on aucune des vieilles légendes du martyrologe ; ce fut la propre vie de saint Charles qui fut un long miracle : né au milieu des désordres civils et religieux, vivant au milieu de la corruption de la prélature italienne, il fut le restaurateur obstiné de la discipline ecclésiastique, dont lui-même il donna l'exemple par son austérité. Durant ses études à Milan et à Pavie, il ne connut, comme autrefois saint Basile et saint Grégoire de Naziance à Athènes, que les deux rues qui conduisaient, l'une à l'église, l'autre aux écoles publiques. À douze ans, il fut pourvu d'une des plus riches abbayes de l'Italie : c'était un fief de sa famille ; à quatorze ans, d'un prieuré que lui résigna le cardinal de Médicis, son oncle, en montant sur le Saint-Siège sous le nom de Pie IV. Enfin, à vingt-trois ans, il était cardinal.

Ce fut alors que, pourvu des plus riches bénéfices de la Lombardie, revêtu de l'un des premiers rangs dans la hiérarchie

ecclésiastique, entouré de ces séductions mondaines auxquelles cédaient à cette époque jusqu'aux souverains pontifes eux-mêmes, il fit trois parts de son bien : l'une pour les pauvres, la seconde pour l'Église, et la troisième pour sa maison. Un si grand abandon, une vie si chrétienne, lui avaient déjà acquis l'amour de tous, lorsqu'un événement ajouta à ce sentiment celui du respect : un jour que le saint prélat faisait sa prière dans la chapelle archiépiscopale, un assassin entra dans l'église ; c'était un moine de l'ordre des Humiliés, ordre dont saint Charles avait attaqué les débordements.

Il s'approcha de l'officiant, et, au moment où l'on chantait cette antienne : « *Non turbetur cor vestrum neque formidet,* » il lui tira à bout portant un coup d'arquebuse. Saint Charles, jeté sur ses mains par la commotion, se releva, et, quoique se croyant blessé à mort, il ordonna de continuer l'office divin, s'offrant pour cette fois en sacrifice aux fidèles à la place du fils de Dieu. La prière finie, saint Charles se releva, et la balle, arrêtée dans ses ornements épiscopaux, tomba à ses pieds : cet événement fut considéré comme un miracle.

Quelque temps après, la peste éclata à Milan. Saint Charles, aussitôt, et malgré les représentations de son conseil, s'y transporta avec toute sa maison. Pendant six mois, il resta au centre de la contagion, portant au chevet de tous les mourants abandonnés par l'art le secours de la parole ; c'est alors qu'il vendit cette troisième part de biens qu'il s'était réservée pour lui-même : vaisselle d'or et d'argent, vêtements et meubles, statues et tableaux ; puis, lorsqu'il n'eut plus rien à donner aux pauvres et aux mourants, il pensa à s'offrir lui-même à Dieu comme une victime expiatoire : partout où le fléau était le plus cruel et le plus acharné, il alla pieds nus, la corde au cou, la bouche collée aux pieds d'un crucifix, priant le Seigneur avec des larmes de prendre sa vie en échange de celle de ce peuple qu'il frappait ainsi. Enfin, soit que le terme du fléau fût arrivé, soit que les prières du saint fussent entendues, la colère de Dieu remonta au ciel.

À peine sorti de cette longue épreuve, Charles reprit le cours de sa vie pastorale ; mais Dieu avait accepté le sacrifice offert : ses forces étant épuisées, une phtisie pulmonaire se déclara, et, dans la nuit du 3 au 4 novembre 1584, le saint envoyé termina sa laborieuse carrière.

Cent ans après, les habitants des rives du lac, réunis à la famille de saint Charles, lui votèrent une statue colossale dont l'exécution fut confiée aux soins de Cerani ; on tailla une esplanade dans le coteau voisin de la ville, on éleva un piédestal de trente-quatre pieds sur cette esplanade, et, sur ce piédestal, on dressa la statue du saint : cette statue est haute de quatre-vingt-seize pieds.

Le sacristain avait garde de ne point me conduire à cette merveille, et moi, de mon côté, je n'avais garde de passer sans la visiter. Nous nous mîmes en route, et, de loin, nous aperçûmes le saint évêque dominant le lac, portant un livre sous un bras et donnant de l'autre main la bénédiction épiscopale à la ville où il est né.

Les proportions de cette statue sont si bien en harmonie avec les montagnes gigantesques sur lesquelles elle se détache qu'elle semble, au premier aspect et à une certaine distance, être de taille naturelle : ce n'est qu'en approchant qu'elle grandit démesurément et que toutes ses parties prennent des proportions réelles et arrêtées. Pendant que j'étais occupé d'examiner le colosse, sur l'un des doigts duquel venait de se poser un corbeau qui semblait à peine gros comme un moineau franc, le sacristain dressa une immense échelle contre le piédestal, et, montant les trois ou quatre premiers échelons, il m'invita à le suivre.

Le lecteur sait mon peu de prédilection pour les ascensions aériennes ; il ne s'étonnera donc point qu'avant de me hasarder à sa suite, je lui aie demandé où il allait ; il allait dans la tête de saint Charles.

Quelque curieuse que me parût cette visite intérieure, j'éprouvais fort peu d'entrain à l'accomplir : cette échelle longue et pliante, qui devait me conduire d'abord sur un piédestal sans parapet, me paraissait un chemin assez hasardeux pour un voyageur aussi sujet aux vertiges que je le suis ; d'ailleurs, arrivé sur le piédestal, je n'étais qu'au quart de mon ascension, et je ne voyais nullement à l'aide de quelle machine je parviendrais au terme indiqué ; j'en fis l'observation à mon sacristain, qui me montra, sous un pli de la robe de la statue, une espèce de couloir qui conduisait à l'intérieur. Là, me dit-il, je trouverais un escalier parfaitement commode ; tout l'embarras était donc de gravir jusqu'à la plate-forme du piédestal ; je fis encore quelques observations sur les accidents du chemin, mais mon guide, sentant que je faiblissais, insista avec une nouvelle force ; alors la honte me prit de reculer là où un sacristain marchait si ferme ; je lui fis signe de continuer sa route, et je me mis à le suivre de si près que j'arrivai presque aussitôt que lui sur le piédestal. Il était temps : les montagnes, la ville et le lac commençaient à tourner d'une manière désordonnée ; si bien que je n'eus que le temps de fermer les yeux, de me cramponner à un pan de la robe du saint, et de m'asseoir sur le petit doigt de son pied gauche. Grâce à cette assiette plus tranquille, je sentis bientôt se calmer le bourdonnement de mes oreilles, j'acquis la conviction de l'immobilité de la base sur laquelle je reposais, et, sentant que j'avais repris mon centre de gravité, je me hasardai à rouvrir les yeux : je retrouvai les montagnes, le lac et la ville à leur place ; il n'y avait que mon sacristain d'absent. Je tournai mes regards de tous côtés, il était complètement disparu ; je l'appelai, il ne me répondit pas : décidément, cet homme avait été créé et mis au monde pour me faire damner.

Je me mis à sa recherche, présumant qu'il jouait à la cache-cache et que je le retrouverais dans quelque pli de ce bronze colossal ; je commençai en conséquence à faire le tour de la statue ; c'était chose assez facile sur les côtés ; mais, en tournant, je trouvai sur mon chemin la queue de la robe du saint archevêque, et il fallut m'aventurer dans les flots de ce vêtement qui

pendaient au bord du piédestal ; enfin, tantôt en me cramponnant, tantôt marchant sur mes deux pieds, tantôt rampant à quatre pattes, je parvins à passer sans accident cette mer de bronze et à mettre le pied sur sa rive de granit. Je ne m'étais pas trompé : mon farceur m'attendait à moitié chemin d'une échelle de corde qui s'introduisait sous un pan de la robe du saint et conduisait dans l'intérieur de la statue. Il se mit à rire en m'apercevant, enchanté de l'espièglerie qu'il m'avait faite et que je le soupçonne de renouveler chaque fois qu'un voyageur innocent a l'imprudence de le suivre. En effet, il aurait aussi bien pu placer toute de suite l'échelle de bois en face de l'échelle de corde ; mais il tenait, à ce qu'il paraît, à me faire dans les plus grands détails les honneurs de son archevêque ; je n'ai jamais vu d'homme d'église si frétillant et si peu préoccupé de la dignité de son costume.

Au reste, je ne fis pas mine de lui garder rancune de sa gentillesse ; je m'approchai de lui d'un air dégagé, et, prenant mon temps, je l'empoignai par le bas de la jambe.

Alors commença notre seconde ascension qui, quoique de huit ou dix pieds seulement, n'était pas la plus commode ; cependant, je m'en tirai à mon honneur, grâce au point d'appui que je m'étais créé, et, au bout de quelques instants, je me trouvai dans l'intérieur du saint.

Mon premier soin fut de chercher de tous côtés, à la lueur de la lumière qui venait du haut, l'escalier promis ; mais ce fut là que je reconnus dans quel guet-apens j'avais été attiré : le seul et unique moyen d'ascension qui existât était une espèce d'échelle formée par une multitude de barres de fer posées en travers comme les bâtons d'une cage et destinées à soutenir cette masse énorme. Mon étonnement me fit lâcher prise : à peine eus-je commis cette imprudence que mon sacristain sauta sur la première traverse et grimpa de barre en barre comme un écureuil aux branches d'un arbre. Alors une rage me prit d'avoir été joué ainsi par une espèce de rat d'église ; j'oubliai tournoie-

ments et vertiges, et je me mis à sa poursuite avec moins d'adresse, mais avec plus de force. J'allais l'atteindre, lorsqu'il disparut une seconde fois dans une espèce de caverne qui ouvrait sur notre route une gueule sombre de vingt pieds de hauteur sur cinq ou six de large. Comme je ne savais pas où elle conduisait, je m'arrêtai court, et me mis à cheval sur ma barre de fer pour en garder l'entrée, décidé à le rattraper à sa sortie et à ne plus le lâcher.

À force de regarder dans ce gouffre, mes yeux s'habituèrent à son obscurité. Alors j'aperçus mon guide, auquel je ne savais plus quel nom donner, et que j'étais parfois tenté de croire quelqu'un de ces êtres fantastiques comme en a connu Hoffmann, se promenant tranquillement dans une espèce de corridor en pente, et s'éventant voluptueusement avec son mouchoir. Dès qu'il vit que je l'avais découvert :

– Eh bien, me dit-il, ne venez-vous pas vous reposer un instant ? Nous sommes à moitié chemin.

Il m'offrait à la fois une bonne chose, et m'apprenait un excellente nouvelle ; aussi je sentis ma colère s'évanouir pour faire place à la curiosité. Notre voyage, à part ses difficultés qui commençaient à me paraître moins insurmontables, ne manquait pas d'une certaine originalité. Je pris donc le parti de le considérer sous son point de vue instructif et pittoresque. En conséquence, je m'accrochai à la barre de fer supérieure, je mis le pied gauche sur celle qui me servait de cheval, et je sautai du pied droit dans l'enfoncement où m'attendait mon compagnon de gymnastique.

– Où diable sommes-nous donc ? lui dis-je après avoir cherché vainement à me rendre compte des localités.

– Où nous sommes ?

– Oui.

– Nous sommes dans le livre de saint Charles.

– Tiens, tiens, tiens !

En effet, ce missel, qui d'en bas m'avait paru un in-folio ordinaire, avait vingt pieds de haut, dix pieds de long et cinq pieds de large.

Je repris un instant haleine, appuyé contre sa reliure de bronze ; puis, poussé par la curiosité, ce fut moi qui, à mon tour, demandai à mon guide de continuer le voyage.

Comme je l'ai dit, je commençais à me faire aux difficultés de la route ; aussi arrivai-je bientôt à l'ouverture pratiquée dans le dos du saint, et qui offre la dimension d'une fenêtre ordinaire. Elle s'ouvrait sur le chemin que j'avais parcouru le matin même en venant de Baveno ; je ne m'arrêtai donc qu'un instant à considérer le paysage, puis je me remis en chemin. Quant à mon sacristain, il était arrivé depuis longtemps, et, comme les ramoneurs au haut des cheminées, je l'entendais sans le voir chanter son cantique d'action de grâces ; ce qui m'empêchait de le découvrir, c'était le rétrécissement de la route ; il était produit par le cou de la statue. Ce détroit franchi, je me trouvai, au sortir du larynx, dans une immense coupole éclairée par deux lucarnes ; au milieu de ces deux lucarnes, qui sont les trous des oreilles, mon sacristain, les jambes pendantes, était irréligieusement assis dans le nez de saint Charles.

Au reste, je dois lui rendre cette justice, c'est qu'aussitôt que je parus, il m'offrit sa place ; mais, comme je suis plus respectueux des choses saintes que beaucoup de ceux qui en vivent, je refusai sans lui dire la cause de mon refus, qu'il n'aurait certes pas comprise.

Alors il me raconta je ne sais quel dîner de douze couverts qui avait été donné dans la tête de l'archevêque : les cuisiniers étaient dans le livre, et l'office dans le bras droit ; cela ressemblait beaucoup à l'histoire de Gulliver dans le pays des géants.

Voyant que je refusais obstinément de m'asseoir dans le nez de saint Charles, il m'invita à regarder par son oreille gauche : c'était une autre affaire, et qui ne flairait aucunement le sacrilège ; aussi ne fis-je aucune difficulté de passer ma tête par le *vasistas*.

Mon sacristain avait raison, car de là on découvrait une vue magnifique : au premier plan, le lac bleu comme le ciel et uni comme un miroir ; au second plan, les collines couvertes de vignes et le petit château crénelé d'Angera ; puis, au-delà, se prolongeant entre les Apennins et les Alpes, les riches plaines de la Lombardie, qui s'étendent jusqu'à Venise et vont mourir sur les sables du Lido. Je restai véritablement émerveillé et comme en extase.

Je redescendis au bout d'une heure sans penser au danger du chemin. Arrivé au bas du piédestal, le sacristain me demanda si je lui en voulais encore ; je lui répondis en lui mettant une piastre dans la main.

Moyennant cette rétribution, il se chargea de me procurer un bateau ; de sorte que, le même soir, j'arrivai à Sesto Calende, qui est, je crois, le premier bourg du royaume lombard-vénitien.

Je trouvai toute l'auberge sens dessus dessous : il y avait huit jours qu'un voyageur français était arrivé en poste avec une jeune dame si souffrante qu'elle n'avait pu aller jusqu'à Milan : force leur avait donc été de s'arrêter à Sesto. Aussitôt, le jeune homme avait envoyé un courrier à Pavie avec ordre de ramener, à quelque prix que ce fût, le docteur Scarpa. Malheureusement, le docteur Scarpa était mourant lui-même ; en conséquence, il avait délégué un de ses confrères. Le médecin était arrivé, mais avait trouvé la malade sans espoir. Deux jours après, elle était morte d'une affection chronique dans l'estomac, et, le matin même, elle avait été enterrée. Quant au jeune homme, après lui avoir rendu les derniers devoirs, il était reparti à l'instant même pour la France.

Une circonstance bizarre s'était présentée. En Italie, on enterre les cadavres dans les églises et dans une fosse commune dont on descelle la pierre à chaque nouveau voyageur que la mort envoie à son hôtellerie. Cette coutume avait répugné au mari, au frère ou à l'amant de la trépassée, car on ne savait pas à quel titre il lui appartenait. En conséquence, il avait acheté une maison et le jardin qui en dépendait ; il avait fait bénir ce jardin et y avait enseveli, au milieu des fleurs et à l'ombre des orangers et des lauriers-roses, sa mystérieuse compagne. Quant à son tombeau, c'était une simple pierre de marbre avec un nom dessus.

La soirée était charmante. Je demandai si l'on ne pouvait pas me conduire à ce jardin ; l'aubergiste me donna un guide, il marcha devant moi, et je le suivis.

La maison achetée par mon compatriote était située hors du village, sur une petite colline d'où l'on découvrait une partie du lac. Les anciens propriétaires, qui s'étaient réservé trois mois pour faire leur déménagement, m'introduisirent sans difficulté dans ce jardin qui était devenu un cimetière. Je fis signe de la main que je désirais qu'on me laissât seul ; je n'avais pas l'air d'un profanateur de tombes, on y consentit.

J'allai d'abord au hasard dans ce petit enclos tout embaumé, puis j'aperçus un massif de citronniers et me dirigeai de son côté. À mesure que j'avançais, je voyais sous son ombre blanchir une pierre ; bientôt je reconnus que la forme de cette pierre était celle d'une tombe. Je m'en approchai, et, m'inclinant vers elle, à la lueur d'un rayon de lune qui glissait à travers le massif qui l'ombrageait, je lus ce seul mot : *Pauline*[24].

---

[24] Un jour, je publierai l'histoire de cette mystérieuse jeune fille, qui m'apparut ainsi trois fois en courant à cette tombe où elle devait s'abimer pour toujours. Mais, en ce moment quelques convenances sociales s'y opposent toujours.

Le lendemain, le garçon de l'hôtel, que j'avais envoyé à la poste avec mon passe-port, me rapporta une lettre qui me força de partir à l'instant pour la France.

Cinq jours après, j'étais à Paris.

Comme je ne connaissais de l'Italie que ce que j'en avais vu par l'oreille de saint Charles Borromée, je fis en la quittant le vœu d'y retourner : c'est ce vœu que je viens d'accomplir. Cela soit dit en passant pour ceux de mes lecteurs qui auront le courage de me suivre dans un nouveau pèlerinage.

LXIX

Épilogue

Vers la fin de l'année 1833, mon domestique, qui probablement ne trouvait pas les mansardes de la rue Saint-Lazare à sa guise, me répéta si souvent que mon logement ne me convenait pas que je lui dis un soir qu'il avait raison, et que je ne demandais pas mieux que de le quitter, s'il se chargeait de m'en trouver un et de faire mon déménagement sans que j'eusse à m'en occuper.

Le lendemain matin, j'entendis une grande discussion dans ma salle à manger ; je passai ma robe de chambre et j'allai voir ce que c'était. Joseph discutait avec un commissionnaire le prix du transport de mes tableaux et de quelques petits meubles. Aussitôt que ce dernier m'aperçut, il fit appel à ma conscience en me demandant si c'était trop de vingt-cinq francs pour transporter mes tableaux, mes livres et mes curiosités rue Bleu, n° 30.

– Il paraît, dis-je à Joseph, que je préfère la rue Bleu à la rue Saint-Lazare ?

– Oui, Monsieur, me répondit-il, et vous y avez loué ce matin un logement au premier, qui ne coûte que quelque cent francs de plus que celui-ci, qui est au troisième.

– C'est bien. Seulement, vous vous informerez pourquoi on écrit la rue Bleu sans *e*.

– Oui, Monsieur.

Je rentrai dans ma chambre et me remis au lit.

– Vous voyez, reprit François, que Monsieur ne trouve pas que ce soit trop cher.

– C'est bien, tu auras tes vingt-cinq francs. Mais tu te chargeras de savoir pourquoi on écrit la rue Bleu sans *e*.

– Et à qui faut-il que je demande cela ?

– C'est ton affaire.

– Alors, on verra à s'informer, dit François.

La fin de ce dialogue me confirma dans une idée qui m'était venue il y avait longtemps : c'est que Joseph faisait cirer mes bottes par le concierge et faire ses courses par François, et que la seule peine que cette partie de mon service lui coûtait était d'ajouter à ma note mensuelle quinze francs de ports de lettres que je n'avais pas reçues.

C'est chose déplaisante d'être volé par son valet de chambre, d'autant plus qu'il vous prend pour un imbécile, ce qui l'entraîne tout naturellement à vous manquer de respect. Mais c'est chose plus désagréable encore de changer une figure à laquelle on est habitué pour une figure à laquelle on ne s'habituera peut-être pas : il faut un an au moins pour lever le masque qui couvre un nouveau visage, et encore faut-il supposer qu'on n'ait guère que cela à faire. Malheureusement pour ma bourse, et heureusement pour Joseph, j'avais en ce moment autre chose à faire, *Angèle*, je crois. Je décidai donc que je continuerais à me laisser voler.

Je venais de prendre cette détermination, lorsqu'une nouvelle discussion s'éleva dans l'antichambre.

– Monsieur n'y est pas, dit Joseph.

– Oh ! je sais bien, répondit une voix qui ne m'était pas inconnue. On m'avait prévenu qu'à Paris, on n'y était jamais.

– Monsieur est sorti.

– Sorti à huit heures, c'est bon dans nos montagnes, là ! Mais dans la grande ville, quand on est sorti de si bon matin, c'est qu'on n'est pas rentré.

– Monsieur ne découche jamais, dit sèchement Joseph, qui tenait à me conserver une réputation virginale.

– Je ne dis pas cela pour vous offenser, mais ça n'empêche pas que, s'il savait que je suis là, il me ferait joliment entrer.

– Si vous voulez laisser votre nom, continua Joseph, je le remettrai à Monsieur quand il rentrera.

– Oh ! que oui, que je le laisserai, mon nom, et quand il saura que je suis à Paris, qu'il m'enverra chercher un peu vite encore.

– Et où demeurez-vous ? dit Joseph, qui commençait à prendre peur.

– À la barrière de la Villette, vu que ça coûte moins cher que dans l'intérieur.

– Et comment vous appelez-vous ? ajouta Joseph, de plus en plus inquiet.

– Gabriel Payot.

– Gabriel Payot, de Chamouny ? criai-je de mon lit.

– Hein ! farceur, que je savais bien qu'il y était. Oui, oui, de Chamouny, et qui vient vous voir encore, et qui vous apporte une lettre de Jacques Balmat, dit Mont-Blanc.

– Entrez, mon brave, entrez.

– Ah !… fit Payot.

Joseph ouvrit la porte et annonça M. Gabriel Payot, de Chamouny. Payot le regarda de côté pour voir s'il ne se moquait pas de lui ; mais, voyant que Joseph fermait la porte en gardant son sérieux, il chercha où j'étais et m'aperçut dans mon lit.

– Oh ! pardon, excuse, me dit-il.

– C'est bien, c'est bien, mon enfant. Et par quel hasard ?

– Oh ! je vais vous conter tout cela.

– Asseyez-vous d'abord.

– Je ne suis pas fatigué, merci !

– Asseyez-vous toujours, c'est l'habitude à Paris.

– Puisque vous le voulez absolument.

– La, la.

Je lui montrai une chaise auprès de mon lit.

– Connaissez-vous cette montre-là, Payot ?

– Si je la connais ! Je le crois bien : elle a donné plus de tourment à mon cousin Pierre qu'elle n'est grosse. Elle va toujours ?

– Mais oui, quand je n'oublie pas de la remonter.

– Eh bien ! j'en avais une aussi, moi. Oh ! mais qui en faisait quatre comme celle-là, une montre de Genève. Un jour que j'étais en ribote, je lui ai donné un tour de clé de trop, ça a décroché le grand ressort. Je l'ai portée, sans rien dire à ma femme, au maréchal-ferrant de Chamouny, qu'est adroit comme un signe, il fait des tournebroches. Eh bien ! c'est égal, elle n'a jamais été fameuse depuis.

– Et qu'est-ce qui vous amène à Paris, mon bon Payot ?

– À Paris ! ah bah ! je viens de Londres.

– De Londres ! et que diable avez-vous été faire à Londres ?

– Il faut d'abord vous dire qu'il est venu, l'année dernière, derrière vous, un Anglais à Chamouny. Il en vient un sort, vous savez ; tant mieux pour le village, parce qu'ils payent bien. Ce n'est pas que les Français ne payent pas… Oh ! ils payent bien aussi. C'est le même prix pour tout le monde, d'ailleurs ; mais nous aimons mieux les Français, nous autres, ils parlent savoyard. Si bien qu'il est venu et qu'il a fait le même tournée que vous, si ce n'est qu'il a été au jardin où vous n'avez pas voulu aller, vous, et vous avez eu tort, parce que, quand on y a été, on peut dire : « J'y ai été. » Si bien qu'il me dit :

« – Quelle est la dernière personne que vous avez menée ?

» – Ah ! ma foi, je lui dis, c'est un bon garçon.

» Je vous demande pardon, Monsieur, vous n'étiez pas là. Moi, j'ai dit ce que je pensais ; d'ailleurs, vous savez comme tout le monde vous aime chez nous.

» – Voilà ses certificats.

» Vous vous rappelez que vous m'en avez donné trois, un en anglais, un en italien et un en français. »

– Oui, très bien.

– Oh ! mais voilà la farce, vous allez voir. Si bien qu'il me dit :

» – Si tu veux me donner un de ces certificats-là pour vingt francs, je te l'achète.

» – Est-ce que vous voulez vous faire guide ? que je lui dis. C'est un vilain métier, allez ! vaut mieux être milord.

» – Non, qu'il me répond. Mais je fais une collection d'*orthographes*.

» – Oh ! quant à l'orthographe, elle y est, c'est d'un auteur.

» Si bien qu'il me tira les vingt francs de sa poche. Je les prends, moi ; j'ai bien fait, n'est-ce pas ? Cela ne valait pas plus de vingt francs, ce chiffon de papier ? »

– Ça ne valait pas vingt sous.

– Je l'ai pensé, mais ils sont si bêtes, ces Anglais ! Si bien qu'arrivés au jardin, voilà qu'il nous part deux chamois ; un hasard… mais c'est égal, l'Anglais était très content.

« – Pardieu, dit-il, voilà deux petites bêtes que je payerais bien mille francs la pièce, rendues à mon parc.

» – On peut vous en conduire à moins que ça.

» – Vraiment ? dit-il.

» – Parole d'honneur !

» – Eh bien ! voilà mon adresse à Londres. Si tu m'amènes deux chamois vivants, je ne me dédis pas.

» – Tope ! que je lui réponds

» – Veux-tu que je te fasse un engagement ?

» – Tapez dans la main, ça suffit.

» Effectivement, voilà tout ce qui a été dit ; seulement, en me quittant au bout de trois jours, il me donna cent francs au lieu de vingt-sept. Vous savez, neuf francs par jour, c'est le prix pour un homme et un mulet. »

– À propos de mulet, vous vous rappelez Dur-au-Trot ? Il est ici.

– Bah ! je vous plains, si vous êtes venu dessus.

– Ah ! je le loue aux voyageurs, mais je ne le monte jamais : je ne m'en sers qu'à la voiture. Si bien qu'à ce printemps, je me suis souvenu de mon Anglais, et, comme je connais à peu près tous les repaires, je n'ai pas été bien longtemps à mettre la main sur deux chamoiseaux superbes, un mâle et une femelle. Ils étaient gros comme le poing, ils ne voyaient pas clair, on leur a donné à téter avec un biberon comme à des enfants ; c'est offenser Dieu, ma parole ! C'est ma fille qui les a nourris. À propos, vous savez bien, ma fille, elle était grosse ; elle est accouchée, on m'attend pour faire le baptême. Si bien que, quand mes chamois ont eu trois mois, j'avais toujours l'adresse de mon Anglais ; je dis à ma femme :

« – Faut que j'aille à Londres.

» Je vous demande un peu si elle était saisie !

» – Qu'est-ce que tu vas faire à Londres ?

» – Livrer ma marchandise. Ces deux bêtes-là, ça vaut deux mille francs !

» – Tu es en ribote, qu'elle me dit.

» C'est son mot. Je la laisse dire. Je m'en vas dans la cour, j'arrange une vieille cage, je tire la charrette du hangar, j'entre dans l'écurie, je dis à Dur-au-Trot :

» – En voilà un bout de chemin que nous allons faire !

» Je mets mes chamois dans la cage, la cage dans la charrette, la charrette au derrière de Dur-au-Trot ; je demande au maître d'école le chemin de Londres. Il me dit que, quand je serais à Sallanches, je n'ai qu'à tourner à droite ; quand je serais à Lyon, qu'à prendre à gauche, et qu'à Paris, le premier commissionnaire venu m'indiquera ma route. Effectivement, à Paris, on me dit : “Vous voyez bien la Seine ? Eh bien ! suivez-la toujours, et vous trouverez Le Havre.” »

– Et vous êtes parti comme cela, sans autre convention avec votre Anglais ?

– Tout était convenu, il m'avait tapé dans la main ; mais voilà le plus beau de l'histoire. J'arrive au Havre, il faisait nuit fermée. L'aubergiste me demande où je vas ; je lui dis que je vas à Londres. Le lendemain matin, j'étais en train d'atteler, quand il entre dans la cour un jeune homme avec un chapeau ciré, une veste bleue et un pantalon blanc. Il vient à moi, je mettais ma roulière. Il me dit :

» – C'est vous qui allez à Londres ?

» – Oui.

» – Eh bien ! voulez-vous que je vous passe ?

» – Quoi ?

» – La Manche.

» – Farceur !

» Je boucle la sous-ventrière à Dur-au-Trot, et en avant, marche !

» – La route de Londres, mon ami ?

» – Tout droit.

Le chapeau ciré me suivait par-derrière. Au bout de cinq minutes, plus de chemin. Je demande où je suis, on me répond :

» – Sur le port.

» – Et Londres donc ?

» – Eh bien ! de l'autre côté de la mer.

» – Et pas de pont !

» Le chapeau ciré se met à rire.

» – Ah ! mais, je dis, nous ne sommes pas convenus de cela ; il ne m'avait pas dit qu'il y avait la mer, l'autre. Je ne suis pas marin, moi…

» J'étais vexé on ne peut pas plus. Enfin, je dis à Dur-au-Trot :

» – Faut retourner, quoi ! ça ne nous connaît pas.

» Nous retournons. Le gredin d'aubergiste était sur sa porte.

» – Tiens ! il me dit, vous voilà ?

» – Oui, me voilà. Vous êtes gentil, vous ne me dites pas qu'il faut traverser la mer pour aller à Londres.

» Il se met à rire.

» – Brigand !

» – Dame ! dit-il, je vous ai vu partir avec un matelot du vapeur.

» – Le chapeau ciré ?

» – Oui.

» – Un paroissien bien aimable encore, comme vous.

» – Allons, venez boire un verre de cidre, dit l'aubergiste.

» Faut vous dire que, dans ce pays-là, on fait du vin avec des pommes. »

– Oui, je sais. Enfin, comment êtes-vous parti ?

– Oh ! il m'a fallu en passer par où ils ont voulu. J'ai laissé Dur-au-Trot et la charrette chez l'aubergiste, et, le lendemain matin, au petit jour, je me suis embarqué avec mes bêtes. Croiriez-vous qu'ils ont eu l'infamie de me faire payer leurs places ? Quand je dis que je les ai payées, c'est un milord qui les a

payées, parce que mes chamois ont amusé sa fille. Imaginez-vous une pauvre jeune fille qui était poitrinaire… de dix-huit ans ! Oh ! mais belle, on disait comme ça sur le vapeur qu'elle était condamnée. Elle venait du Midi, mais le mal du pays lui avait pris. Moi, ce n'était pas le mal du pays, c'était le mal de mer qui me tenait. Avez-vous jamais eu le mal de mer, vous ?

– Oui.

– Eh bien ! vous savez ce que c'est, alors. J'aimerais mieux, voyez-vous, que ma femme accouche que de repasser par là. D'ailleurs, je n'étais pas le seul, ils étaient tous dans des états ! Je crois que c'est ce gredin de cidre qui me tournait sur le cœur. Le chapeau ciré me disait : “Faut manger, faut manger.” Ah oui ! manger ! Au contraire. Au bout de six heures de route, nous étions tous sur le flanc. Il n'y avait que la jeune Anglaise qui n'éprouvait rien. Elle passait au milieu de nous tous, légère comme une ombre, pour venir jouer avec mes chamois. Elle aurait pu leur ouvrir la cage et les lâcher que je n'aurais pas couru après, je vous en réponds.

« Vers le soir, le temps devint gros, comme ils disent. On entendit quelques coups de tonnerre, et la mer se mit à danser. Ce n'était pas le moyen de nous soulager. Aussi, je donnais mon âme à Dieu et mon corps au diable. Avec cela, il venait une gredine odeur de côtelettes, pouah ! C'était le chapeau ciré qui faisait cuire son souper. L'orage allait son train. Je disais : bon, si ça continue, il y a l'espoir que nous ferons naufrage, au moins. On donnerait sa vie pour deux sous quand on est comme cela. Tout tournait, voyez-vous, comme quand on est ivre.

» La nuit était venue, le pont avait l'air d'être vide, le paquebot semblait marcher à la grâce de Dieu ; la jeune fille alla s'appuyer contre le mât, et y resta debout. À chaque éclair, je la revoyais blanche et pâle comme une sainte, avec ses grands cheveux blonds qui flottaient au vent et ses yeux que brûlait la fièvre ; puis je l'entendais tousser, que ça me déchirait la poitrine. Pendant un éclair, je lui vis porter un mouchoir à sa

bouche, elle le retira plein de sang. Alors elle se mit à sourire, mais d'un sourire si triste que c'était à fendre l'âme. En ce moment, il passa un éclair, que le ciel sembla s'ouvrir, et la pauvre enfant fit un signe de la tête comme pour dire : "Oui, j'y vais." Quant à moi, je fermai les yeux, tant mon cœur se retournait, et je ne sais plus ce qui se passa. Je me rappelle qu'il fit du vent et qu'il tomba de la pluie, voilà tout. Puis j'entendis des voix, je crus voir la lueur de torches à travers mes paupières. Enfin, on me prit par-dessous les épaules : j'espérais que c'était pour me jeter à la mer.

» Au bout d'une demi-heure à peu près, je me trouvai mieux. Je sentis quelque chose de tiède et de doux qui me passait sur les mains. J'ouvris les yeux et je regardai : c'étaient mes petites bêtes qui me léchaient. J'étais dans une chambre, couché sur un lit, avec un bon feu dans la cheminée : nous étions à Brighton.

» J'en eus pour dix minutes au moins avant d'être bien sûr que nous étions sur la terre ferme ; il me semblait toujours sentir ce maudit roulis. Enfin, petit à petit, ça se passa, et mon estomac commença à me tirailler. C'était pas étonnant, je n'avais rien pris depuis la veille, au contraire. Et puis, il venait de la cuisine une fine odeur de côtelettes, et je dis : "Bon ! on s'occupe du souper, à ce qu'il paraît."

» En ce moment, le garçon entra et me baragouina trois ou quatre paroles en anglais. Comme il avait une serviette devant lui et qu'il me fit signe en portant sa main à sa bouche, je compris que cela voulait dire que le potage était servi. Je ne me le fis pas dire deux fois, et je descendis. Arrivé en bas, on me demande si j'étais des premières ou des secondes.

» – Des secondes, je dis. Car je ne suis pas fier, moi.

» La porte de la salle à manger des premières était ouverte. J'y jetai un coup d'œil en passant ; tout le monde était déjà en fonctions, exceptés la jeune Anglaise et son père, qui n'étaient

pas à table. Je trouvai mon chenapan de chapeau ciré qu'avait devant lui une pièce de bœuf !

» – Ah ! je lui dis, sans rancune, je vas me mettre en face de vous, hein ?

» – Faites, qu'il me répond.

» C'était un brave garçon, foncièrement.

» – Ah ! je lui dis, un verre de vin. Vite, ça me fera du bien !

» – Du vin ! qu'il me répond, êtes-vous assez en fonds pour en consommer ? Ça coûte douze francs la bouteille ici.

» – Douze sous, vous voulez dire.

» – Douze francs !

» – Excusez du peu ! Qu'est-ce que c'est donc, ça que vous avez dans la cruche ?

» – De l'ale.

» – De… ?

» – De la bière, si vous l'entendez mieux. L'aimez-vous ?

» – Dame, ça n'est pas fameux. Mais ça vaut toujours mieux que de l'eau. Versez !

» – À votre santé !

» – À la vôtre pareillement !

» – À propos de santé, que j'ajoutai quand j'eus reposé mon verre, et notre jeune fille ?

» – Laquelle ?

» – Du vapeur.

» – Oh ! ça va de travers. Elle se meurt.

» – Bah ! elle n’était pas malade.

» – Non de votre maladie, qui n’était rien ; mais elle en avait une autre qui était quelque chose. C’est mauvais signe, voyez-vous, quand un chrétien n’éprouve pas ce qu’éprouvent les autres, et je me suis douté de ce qui arrive ; la maladie a vaincu le mal, c’était la mort qui la soutenait. Quand vous étiez sur le vaisseau, n’est-ce pas ? elle était seule debout. Maintenant, nous sommes sur la terre, elle est seule couchée, et elle ne se relèvera pas.

» – Ah ! que je lui répondis, vous m’avez donné à souper, je ne mangerai plus. Pauvre enfant !

» Le lendemain matin, au petit jour, comme j’allais partir dans une carriole de retour, toujours avec mes bêtes, je vis son père. Il était assis dans la cour sur une borne, il avait l’air de ne songer à rien.

» – Sans cœur ! que je pensai.

» Il ne bougeait pas plus qu’une statue.

» – Ah ! ces Anglais, que je disais, ça n’a pas d’âme. Si j’avais une fille comme ça, moi, malade, mourante, je me casserais la tête contre les murs. Gros bouledogue, va !

» Je tournais autour de lui pour lui donner un coup de poing, ma parole d’honneur ! Il ne faisait pas plus attention à moi qu’à rien du tout, quand, en passant devant sa figure… Pauvre cher homme ! Il avait deux grosses larmes qui lui coulaient des yeux et qui lui roulaient sur les mains.

» – Pardon, que je lui dis, je vous demande pardon.

» – Elle est morte, me répondit-il.

» En effet, un vaisseau s’était brisé dans sa poitrine, et le sang l’avait étouffée pendant la nuit.

» Je mis deux jours pour aller à Londres. C'est bien long, deux jours, quand on est tout seul avec un farceur qui chante tout le long de la route et qu'on a une pensée triste. Je voyais toujours cette pauvre fille sur le pont du bâtiment, et le gros Anglais sur sa borne. Enfin, n'en parlons plus.

» Si bien que j'arrivai enfin. Je demande si on connaît mon adresse ; on m'indique la maison. À la porte, je demande si l'on connaît mon homme ; on me dit que c'est ici. J'entre avec mes bêtes ; toute la maison était autour de la carriole. Un monsieur se met à la fenêtre et demande en anglais ce qu'il y a. Je reconnais mon voyageur.

» – C'est Gabriel Payot, de Chamouny, que je lui dis, et je vous amène vos chamois.

» – Ah !

» – Vous savez ce que vous m'avez dit ?

» – Oui, oui.

» Il m'avait reconnu. C'est comme vous. Ah ! voilà un brave milord. C'était une joie dans la maison ! On conduisit les chamois dans une chambre superbe.

» – Bon ! je dis, si on les loge comme ça, où me mettra-t-on, moi ? Dans un palais ?

» Je ne m'étais pas trompé : un grand laquais me dit de le suivre ; je montai deux étages. On m'ouvrit un appartement où il y avait des tapis partout, des rideaux de soie, des chaises de velours, un luxe, quoi ! Ma foi, je ne fis ni une ni deux ; je laissai mes souliers à la porte, et j'entrai comme chez moi. Cinq minutes après, le domestique m'apporta des pantoufles et me demanda si j'aimais mieux déjeuner avec Milord ou être servi dans ma chambre. Je répondis que c'était comme Milord voudrait. Alors il me demanda si j'avais l'habitude de me faire la barbe moi-même. Je lui répondis qu'à Chamouny, le maître d'école

venait me raser dans ses moments perdus, mais que, depuis que j'étais en route, j'étais obligé de me faire la chose moi-même.

» – Oui, cela se voit, qu'il me dit.

» Effectivement, j'avais deux ou trois balafres parce que j'ai la main lourde, moi : l'habitude de m'appuyer sur le bâton ferré, voyez-vous…

» – On vous enverra le valet de chambre de Milord.

» – Envoyez.

» Cinq minutes après, il entra un monsieur en habit bleu, en culotte blanche et en bas de soie. Devinez qui c'était ? »

– Le valet de chambre.

– Tiens ! eh bien ! moi, je le pris pour le maître ; je me levai, et je lui fis un salut. Il dit qu'il venait pour me faire la barbe, je ne voulais pas le croire. Il tira des rasoirs, une savonnette, enfin tout ce qu'il fallait. Il m'avança un fauteuil, je me fis beaucoup prier pour m'asseoir, je voulais lui montrer que je savais vivre. Je lui disais :

« – Non, non, je resterai tout droit, merci.

» Mais il me répondit que cela le gênerait. Je m'assis. Il me frotta le menton avec du savon qui sentait le musc, et puis alors il me passa sur la figure un rasoir, ce n'était pas un rasoir, c'était du velours. Puis il me dit :

» – C'est fait.

» Je ne l'avais pas senti.

» – Maintenant, Monsieur veut-il que je l'habille ?

» – Merci, j'ai l'habitude de m'habiller tout seul.

» – Monsieur veut-il du linge ?

» – Oh ! j'ai mon affaire dans mon paquet. Est-ce que vous croyez que je suis venu ici comme un sans-culotte ? Faites-moi monter le portemanteau. Il est garni, allez !

» – Et quand Monsieur sera-t-il prêt ?

» – Dans dix minutes.

» – C'est que Milord attend Monsieur pour déjeuner.

» – S'il est pressé, dites-lui de commencer toujours, je le rattraperai.

» – Milord attendra Monsieur.

» – Alors dépêchons-nous.

» Je fis une toilette soignée, ce que j'avais de mieux, enfin. Milord était dans la salle à manger avec sa femme et deux jolis petits enfants. Il me présenta à elle et lui adressa quelques mots en anglais.

» – Excusez, me dit-il, mais Milady ne parle pas français.

» Un drôle de nom de baptême, n'est-ce pas, Milady ?

» – Il n'y a pas de mal, que je lui dis. On n'est pas déshonoré pour cela.

» Mme Milady me fit signe de m'asseoir près d'elle. Milord me versa à boire. Je saluai la société, et je portai le verre à ma bouche.

» – Voilà du crâne vin ! que je dis à Milord.

» – Oui, il n'est pas trop mauvais.

» – Et ce farceur de chapeau ciré qui me disait que le vin coûtait douze francs la bouteille en Angleterre !

» – Oui, le vin de Bordeaux ordinaire. Mais celui-là est du château-margaux !

» – Comment ! meilleur il est, moins cher il coûte dans ce pays-ci ? Fameux pays !

» – Vous ne m'avez pas compris : je dis que celui-là coûte, je crois, un louis.

» Je pris la bouteille pour y verser ce qui restait dans mon verre.

« - Que faites-vous ? dit Milord en m'arrêtant le bras.

» – Je ne bois pas de vin à un louis, moi, c'est offenser Dieu. Gardez-le pour quand le roi viendra dîner chez vous, c'est bien.

» – Est-ce que vous ne le trouvez pas bon ?

» – Je serais difficile !

» – Eh bien ! alors, ne vous en faites pas faute, mon brave. Je vous en donnerai une vingtaine de bouteilles pour faire la route.

» Tant qu'il n'y eut qu'à boire du vin de Bordeaux et à manger des biftecks, ça alla bien. Mais, à la fin du déjeuner, voilà un grand escogriffe qui apporte un plateau avec des tasses, une cafetière d'argent et une fontaine de bronze dans laquelle il y avait de l'eau et du feu. On met tout cela devant la maîtresse de maison. Elle jette plein sa main de vulnéraire dans la cafetière, elle ouvre le robinet, l'eau coule dessus ; au bout de cinq minutes, on verse l'infusion dans les tasses. Milord en prend une, Milady une autre ; on m'en passe une troisième. Je dis :

» – Non, merci ! Je ne me suis pas donné de coups à la tête, je ne crains pas de dépôt. Buvez votre médecine, moi, je m'en prive.

» – Ce n'est pas pour les coups à la tête, dit Milord, c'est pour la digestion de l'estomac.

» Je n'ose pas refuser deux fois, je prends la tasse. J'avale trois gorgées sans goûter ; à la quatrième, impossible ! c'était mauvais ! je repose la tasse.

» – Eh bien ? dit Milord.

» – Peuh ! heu !

» – C'est de l'excellent thé, qui vient directement de la Chine.

» – Est-ce bien loin, la Chine ? que je lui dis.

» – Mais à cinq mille lieues de Londres, à peu près.

» – Eh bien ! ce n'est pas moi qui irai en chercher là, s'il en manque ici.

» Mme Milady lui souffla deux mots en anglais. Alors Milord se retourne de mon côté et me dit :

» – Est-ce que vous n'avez pas mis de sucre dans votre tasse ?

» – Non, je réponds, je ne savais pas, moi !

» – Mais cela doit être exécrable !

» – Le fait est que ça n'est pas bon, avec ça que vous ne m'avez pas dit de prendre garde, je me suis brûlé la langue. Voyez…

» – Pauvre homme !

» – Et puis, ce n'est pas tout. Oh là là ! il me semble que le mal de mer me reprend. C'est l'eau chaude, voyez-vous. Je ne peux pas sentir l'eau chaude, moi, la froide me fait déjà mal.

» – Qu'est-ce que vous voulez prendre, Payot ? Il faudrait prendre quelque chose.

» – Voulez-vous me permettre de me traiter moi-même ?

» – Sans doute.

» – Eh bien ! faites-moi donner un verre d'eau-de-vie, de la vieille. »

– Au fait, je me rappelle, dis-je à Payot, enchanté de trouver une occasion d'interrompre son récit, qui commençait à traîner en longueur, que vous ne détestez pas le cognac… Joseph !

Mon domestique entra.

– Apportez la cave.

– Oh ! il n'y a besoin de toute la cave, une bouteille suffira.

– Soyez tranquille. Ainsi donc, vous avez été très bien reçu à Londres. Combien de jours y êtes-vous resté ?

– Trois jours. Le premier, Milord me conduisit à la campagne. Nous avons lâché les chamois dans le parc, devant la femme et les enfants, ç'a été une fête. Le second, nous avons été au spectacle, tout ça dans la voiture de Milord. Le troisième, il m'a conduit chez un marchand d'habits où il y en avait plus de cent cinquante tout faits, et il m'a dit :

« – Choisissez-en un complet, complet.

» Alors je ne suis pas embêté, vous comprenez ; j'ai pris un velours qui se tenait tout seul. Je l'essayai, il m'allait comme un gant. D'ailleurs, c'est celui-là, voyez ! »

Payot se leva et fit deux tours sur lui-même.

– Maintenant, me dit Milord, il faut quelque chose dans les poches pour les empêcher de ballotter. Voilà cent guinées.

« – Qu'est-ce que ça fait, cent guinées ?

» – Deux mille sept cents francs, à peu près.

» – Mais vous ne me devez que deux mille francs.

» – Pour les chamois, c'est vrai. Les sept cents francs seront pour le voyage.

» – Enfin, que je lui dis, je ne sais pas comment vous remercier, moi.

» – Ça n'en vaut pas la peine. Maintenant, tant que vous voudrez rester, vous me ferez plaisir.

» – Merci. Mais, voyez-vous, il faut que je retourne au pays : ma fille est accouchée, et on m'attend pour le baptême. Ah ! sans ça, je resterais ici, j'y suis bien.

» – Alors je vous ferai reconduire demain à Brighton. Le paquebot part après-demain pour Le Havre, j'y ferai retenir votre place.

» – Tenez, Milord, j'aimerais mieux m'en aller par un autre chemin et payer la voiture.

» – Cela ne se peut pas, mon ami, l'Angleterre est une île, comme le jardin où nous avons été, vous savez ? Seulement, au lieu de la glace, c'est de l'eau qu'il y a tout autour.

» – Enfin, puisque c'est comme ça, et que nous n'y pouvons rien faire, il ne faut pas nous désoler, je partirai demain.

» Le lendemain, au moment de monter en voiture, Mme Milady me donna une petite boîte.

» – C'est un cadeau pour votre fille, me dit Milord.

» – Oh ! Madame Milady, que je lui dis, vous êtes trop bonne !

» – Vous pouvez appeler ma femme Milady tout court.

» – Oh ! jamais !

» – Je vous le permets.

» Il n'y a pas eu moyen de refuser ; je lui ai dit : *Adieu, Milady !* comme j'ai dit : *Adieu, Charlotte !* et me voilà. »

– Soyez le bienvenu, Payot. Vous dînez avec moi, n'est-ce pas ?

– Merci, vous êtes trop bon.

– C'est bien. À quelle heure dînez-vous ordinairement ?

– Mais je mange la soupe à midi.

– Cela me va parfaitement, c'est l'heure où je déjeune. C'est dit, je vous attends.

– Mais, dit Payot, retournant son chapeau entre ses doigts, c'est que, moi, je suis ici, voyez-vous, comme vous étiez à Chamouny, et je ne me reconnais pas plus dans vos rues que vous ne vous reconnaissiez dans nos glaciers ; de sorte que j'ai pris un guide, un pays, un bon enfant, et que je lui ai dit de venir dîner avec moi pour la peine.

– Eh bien ! amenez-le.

– Ça ne vous dérangera pas ?

– Pas le moins du monde. Nous serons trois au lieu de deux, voilà tout. Nous parlerons du mont Blanc.

– C'est dit.

– À propos du mont Blanc, vous avez pour moi une lettre de Balmat.

– Oh ! c'est vrai.

– Que fait-il ?

– Eh bien ! il cherche toujours sa mine d'or.

– Il est fou.

– Que voulez-vous, c'est son idée ! Il serait riche sans ça, il a gagné de l'argent gros comme lui. Mais tout ça s'en va dans les fourneaux. Ah ! il vous en parle dans sa lettre, j'en suis sûr.

– C'est bien, je vais la lire. À midi !

– À midi !

Payot sortit. J'appelai Joseph, et lui ordonnai d'aller commander à déjeuner pour trois personnes au *Rocher de Cancale*. Puis je décachetai la lettre de Balmat. La voici dans toute sa simplicité :

Par l'occasion de Gabriel Payot, qui va à Londres et qui passe par Paris, je vous dirai que deux messieurs, avocats à Chambéry, ont voulu faire l'ascension du mont Blanc, le 18 août dernier, mais qu'ils n'ont pu réussir à cause du mauvais temps, vu que ces messieurs m'avaient bien fait visite avant de partir, mais qu'ils n'avaient pas demandé mon conseil pour la sûreté du ciel. Alors ils ont été pris par un brouillard neigeux, et ensuite par une bourrasque de grêle épouvantable, de sorte qu'ils ont pu monter jusqu'au pré du Petit-Mulet ; mais là, ils ont été renversés sur la neige à cause du gros vent et forcés de redescendre, bien mal contents de n'avoir pas monté à la cime. Ce n'est pas ma faute, car en passant devant ma maison, je leur avais prédit qu'ils auraient le brouillard ; mais les guides leur ont dit que j'étais un vieux radoteur. C'est eux qui sont trop jeunes ; ils sont avides de gagner de l'argent, et voilà tout. Ils ne connaissent pas assez le temps pour faire de pareilles courses. Aujourd'hui, un jeune Anglais m'a fait une visite chez moi, et m'a dit que l'année prochaine il avait le projet de gravir le mont Blanc. J'aimerais pourtant bien à entendre que des Français y aient monté aussi, vu que les Anglais sont toujours les vainqueurs et bavardent les Français.

Je vous remercie infiniment de votre bon souvenir et de m'avoir fait parvenir votre premier volume des Impressions de voyage. Un Parisien m'a dit que vous allez mettre le second volume à l'impression. S'il ne coûtait pas trop cher, j'aimerais bien l'avoir, ainsi que les deux volumes de la Minéralogie de Beudant, attendu qu'à force de chercher, je crois que j'ai trouvé un filon de mine d'or.

En attendant de vos nouvelles, je vous salue bien et suis votre dévoué serviteur.

Jacques BALMAT, DIT MONT-BLANC.

P. S. – Je vous écris à la hâte, et ne sais trop si vous pourrez déchiffrer la lettre, l'écriture n'étant pas mon fort, attendu que je n'ai pris que dix-sept leçons à un sou la leçon et que mon père m'a interrompu à la dix-huitième, en me disant que c'était trop cher.

Je sortis pour aller chercher le deuxième volume des *Impressions de voyage* et la *Minéralogie* de Beudant, admirant la force de volonté de cet homme. À vingt-cinq ans, une lettre de Saussure lui avait donné l'idée de gravir le mont Blanc : et, après cinq ou six tentatives infructueuses, dans lesquelles il avait risqué sa vie contre une mort inconnue et sans gloire, puisqu'il n'avait confié son secret à personne, il était parvenu à la cime de la montagne, la plus élevée de l'Europe. Plus tard, en se penchant pour boire l'eau glacée des bords de l'Arveyron, il avait remarqué des parcelles d'or dans le sable de la rive ; dès ce moment, il avait pensé à chercher la mine d'où l'eau détachait ces parcelles, et voilà qu'il l'avait trouvée peut-être, après avoir employé trente ans à cette recherche. Qu'aurait donc fait cet homme au milieu de nos villes, s'il y avait reçu une éducation en harmonie avec cette force de caractère ?

Midi sonna, Payot fut exact.

– Vous venez seul ? lui dis-je.

– Le camarade n'a pas osé monter.

– Et pourquoi cela ?

– Eh ! parce qu'il dit qu'il n'est qu'un pauvre diable, et qu'il croit que vous ne voudrez pas dîner avec lui.

– Il est fou, allons le chercher.

Au bas de l'escalier, je rencontrai François.

– Et le déménagement ? lui dis-je.

– C'est fini, Monsieur.

– C'est bien, alors montez. Joseph vous payera.

– Oh ! ce n'est pas pressé.

– Montez toujours.

François obéit.

– Eh bien ! dis-je à Payot, où est votre homme ?

– Eh ! mais c'est lui !

– Qui, lui ?

– François.

– François ! Il est de Chamouny, François ?

– Né natif.

– Attendons-le, alors…

Cinq minutes après, il redescendit, j'allai à lui.

– François, lui dis-je, j'espère que vous ne refuserez pas de dîner avec moi et Payot, quand je vous inviterai moi-même.

– Comment, Monsieur, vous voulez ?…

– Je vous en prie.

– Oh ! Monsieur sait bien que je n'ai rien à lui refuser.

– Alors partons, mon cher Payot. Je n'ai pas une voiture comme Milord, mais nous allons trouver un fiacre à la porte. Je n'ai pas de bordeaux chez moi, mais je sais où on en trouve, et de très bon, soyez tranquille. Quant au thé…

– Merci, si ça vous est égal, j'aime mieux autre chose.

– Eh bien ! nous le remplacerons par le café.

– À la bonne heure, voilà une boisson de chrétien. Mais l'autre, je ne m'en dédis pas, c'est une drogue.

Je tins parole à Payot. Je lui fis boire le meilleur vin de Borel et prendre le meilleur café de Lamblin. Puis, quand je le vis dans cette heureuse et douce disposition d'esprit qui suit un bon déjeuner, je lui proposai de le reconduire en un quart d'heure à Chamouny.

– Monsieur plaisante ?

– Pas le moins du monde. Dans un quart d'heure, si vous le voulez, nous serons à la porte de l'auberge.

– Chez Jean Terraz ?

– Et nous verrons le mont Blanc comme je vous vois.

– Dame ! Ça se peut, dit Payot. Je crois tout, maintenant ; j'en ai tant éprouvé de diverses.

– C'est décidé ?

– Ma foi, oui !

– Allons.

Nous remontâmes en fiacre. Le cocher s'arrêta à la porte du Diorama. Nous entrâmes.

– Ou sommes-nous ? dit Payot.

– À la douane de la frontière, et je vais payer deux francs cinquante centimes pour chacun de nous.

Je lui remis sa carte d'entrée.

– Voici votre feuille de route.

Nous fûmes bientôt dans une obscurité complète.

– Vous reconnaissez-vous, Payot ?

– Non, ma foi.

– Nous sommes aux Échelles.

– À la grotte ?

– Vous voyez bien qu'il ne fait pas clair.

– Alors nous approchons, dit Payot.

– Oh ! mon Dieu ! dans cinq minutes, et même plus tôt : tenez !

En effet, nous arrivions au moment même où la Forêt-Noire disparaissait pour faire place à la vue du mont Blanc ; dans le coin du tableau qui commençait à paraître, on distinguait de la neige et des sapins. Je plaçai Payot de manière à ce que sa vue pût plonger dans l'ouverture à mesure qu'elle s'agrandissait. Il regarda un instant, les yeux fixes, sans souffle, étendant les bras, selon que le tableau magique se déroulait. Enfin il jeta un cri, et voulut s'élancer. Je le retins.

– Oh ! s'écria-t-il, laissez-moi aller, laissez-moi aller ! Voilà le mont Blanc, voilà le glacier de Taconnaz, voilà tout le village de la Côte, Chamouny est derrière nous !

Il se retourna.

– Laissez-moi aller embrasser ma femme et ma fille, je vous en prie, je reviendrai vous trouver tout de suite.

Tous les spectateurs s'étaient retournés de notre côté, et je commençais à être assez embarrassé de ma contenance. Je pensai qu'il était temps de finir cette comédie ; et, comme Payot insistait toujours, je lui dis que ce qu'il voyait n'était pas la nature, mais un tableau. Il tomba sur un banc.

– Oh ! que vous m'avez fait de mal ! me dit-il.

Et il se mit à pleurer. Les spectateurs nous entouraient.

– Quel est cet homme, et qu'a-t-il ? me demanda-t-on.

– Cet homme, c'est un guide de Chamouny, il a cru revoir son pays, et il pleure ; voilà tout.

– Je vous demande pardon, dit Payot en se relevant. Mais cela a été plus fort que moi.

Il tourna de nouveau les yeux vers le tableau.

– Oh ! que voilà bien ma vallée ! dit-il.

Et il croisa les bras et regarda en silence, abîmé dans une contemplation muette et avide, cette toile qui lui rappelait tous les souvenirs de la jeunesse, tous les bonheurs de la famille, toutes les émotions de la patrie. Je profitai de sa distraction pour sortir ; j'avais peur qu'on ne me prît pour un compère.

Le lendemain, à sept heures du matin, Payot était chez moi, rue Bleu.

– Pourquoi donc vous êtes-vous en allé ? me dit-il.

– Je croyais vous faire plaisir, et je vous ai fait peine, j'étais désolé.

– Oh ! peine, au contraire, c'est toujours bon de revoir son pays, même en peinture. Vous autres, Parisiens, vous n'avez pas

de pays ; vous avez une rue, et ce n'est pas votre faute si vous ne savez pas cela. Il faut être né dans un village, voyez-vous, pour comprendre ce que c'est. À Chamouny, il n'y a pas une maison que je ne voie de loin comme de près ; dans cette maison, pas un homme qui me soit étranger ; et dans le cimetière, pas une tombe que je ne connaisse. Je n'ai qu'à fermer les yeux, et je revois tout, tandis qu'à Paris, la vie de dix hommes, mise à la suite l'une de l'autre, ne suffirait même pas à apprendre le nom des rues.

– Oui, c'est vrai, vous avez raison, mon ami. Mais qu'êtes-vous devenu après mon départ ?

– Eh bien ! Il y avait là un monsieur qui avait été à Chamouny, et même au jardin où vous n'avez pas voulu aller, vous. Alors il m'a fallu expliquer la chose à tout le monde, comment on avait besoin de trois jours pour faire l'ascension ; que, la première nuit, on couchait au sommet de la côte, enfin tout.

– Et alors, ils ont été contents ?

– Il paraît que oui, car ils se sont réunis et m'ont donné cinquante francs pour boire à leur santé.

– Ah çà ! Payot, si vous restiez seulement deux ans en France et en Angleterre, vous retourneriez à Chamouny millionnaire.

– Il y paraît. Mais, dans tous les cas, je ne prendrai pas le temps de le devenir. Je viens vous dire adieu, je pars.

– Aujourd'hui ?

– À l'instant… Oh ! voyez-vous, vous m'avez montré le pays, faut que j'y retourne.

Je tendis la main à Payot.

– Est-ce que vous ne direz pas un petit bonjour à Dur-au-Trot ? Il est en bas avec sa carriole.

– Si fait, et avec empressement. Il m'a laissé des souvenirs que je n'oublierai pas.

– Eh bien ! allons donc.

– Et la goutte ?

– C'est juste.

Je passai un pantalon à pied et ma robe de chambre, et je reconduisis Payot. Dur-au-Trot l'attendait effectivement à la porte, je le reconnus parfaitement. Payot me demanda la permission de m'embrasser. Je serrai son brave cœur contre le mien ! Il essuya deux larmes, sauta dans sa carriole, fouetta son mulet, et partit.

Il n'avait pas fait dix pas qu'il arrêta sa bête, se retourna, et, voyant que je le suivais des yeux :

– Vous pouvez dire, si vous revenez à Chamouny, que vous y serez le bienvenu, me dit-il. Allons, en route !

Cinq minutes après, il tourna le coin du faubourg Poissonnière et disparut. Je remontai.

– Eh bien ! dis-je à Joseph, savez-vous pourquoi on écrit la rue Bleu sans *e* ?

– Personne n'a pu me le dire. Mais si Monsieur veut s'adresser au fils de M. Bleu, qui a fait bâtir la rue, il demeure à quatre maisons d'ici.

– Merci, je sais ce que je voulais savoir.

J'avais gagné un pari sur le premier philologue de France, qui avait pris un nom propre pour une épithète.

Il y a quelques jours qu'en décachetant les milliers de lettres qui m'avaient été adressées par ceux qui s'obstinaient à me croire fort confortablement à Montmorency, tandis que je mourais à peu près de faim à Syracuse, j'en vis une portant le

timbre de Sallanches ; je reconnus l'écriture de Balmat et je l'ouvris. Voici ce qu'elle contenait :

Je profite de l'occasion d'un monsieur, docteur de Paris, qui vous connaît parfaitement, pour vous écrire cette lettre et pour vous remercier de votre volume d'Impressions de voyage et de la Minéralogie de Beudant, que vous m'avez envoyés par Gabriel Payot. Ce dernier ouvrage me sera bien utile, vu que j'ai trouvé, comme je le disais, un filon d'or qui doit me conduire à une mine, et, comme le temps est beau, je pars demain à sa recherche.

J'ai l'honneur de vous saluer avec mille remerciements.

Jacques BALMAT, DIT MONT-BLANC

P. S. – À propos, j'oubliais de vous dire qu'en arrivant à Chamouny, Gabriel Payot avait fait une chute et s'était tué.

La lettre me tomba des mains. Voilà donc pourquoi il était si pressé de retourner au pays, cet homme ! Je poussai du pied la corbeille où était toute ma correspondance, et je dis à un ami qui était là de continuer pour moi. Au bout de cinq minutes, il me donna une seconde lettre ; elle était, comme la première, au timbre de Sallanches. Je l'ouvris et je lus :

Monsieur,

Je vous dirai avec bien du chagrin que c'est moi qui ai reçu la lettre que vous avez écrite à mon père, attendu que le digne homme n'était plus de ce monde quand elle est arrivée à Chamouny. Comme je sais l'intérêt que vous lui portiez, je vous adresse tous les détails que nous avons pu recueillir.

Le 14 septembre de l'année dernière, et le lendemain du jour où il vous avait écrit, il est parti avec un homme du pays pour aller faire une course aux environs de Chamouny, à la recherche d'une mine d'or, dans un endroit où il y a de grands précipices. Mon cher père était si passionné, comme vous le sa-

vez, par les mines que, malgré les défenses réitérées que nous lui avions faites, il a voulu partir. Mon père et son compagnon sont allés jusqu'au bord du précipice ; mais là, comme le chemin était étroit et glissant, ce dernier n'a pas voulu aller plus loin. Mon père qui, vous le savez bien, était un intrépide, quoiqu'il eût soixante-dix-huit ans, a continué son chemin malgré les cris de son compagnon, qui a fait tout ce qu'il a pu pour l'arrêter. Mon père n'a voulu entendre à rien ; alors l'autre est revenu chez lui, sans oser me faire connaître que mon père était resté dans la montagne. Au premier moment où je sus son arrivée, j'allai chez lui : il y avait déjà trois jours qu'il était revenu. Pressé par mes questions, il me dit qu'il n'avait pas bonne idée de mon père. Sur ce mot, je courus chez moi prendre un bâton ferré et je revins lui dire de me conduire où il l'avait quitté. Il me mena jusqu'au sentier où ils s'étaient séparés, et je pris la route qu'avait prise mon père. Mais, pendant deux jours et deux nuits, je l'ai appelé en vain, et je n'ai aucune trace de lui, ni vivant ni mort. Sans doute il aura été entraîné par une avalanche, ou précipité dans un glacier…

Je laissai tomber la seconde lettre auprès de la première, et je fis brûler les autres sans les décacheter.

Note

Interlaken

Nous avons dit que c'est de ce village qu'on part pour s'enfoncer dans les montagnes, c'est donc à ce village qu'il est nécessaire de faire ses préparatifs, préparatifs, au reste, dont on ne comprend bien l'importance qu'après avoir fait soi-même ce voyage à pied et lorsqu'on s'est aperçu en chemin combien peuvent nuire au plaisir et à la sûreté de la route le plus petit oubli ou la plus légère imprudence. Nous allons donc indiquer, autant qu'il sera en notre pouvoir, quelles précautions doivent être prises par les amateurs.

On trouve à acheter, à l'auberge même d'Interlaken, le sac, les souliers, le bâton et la gourde de voyage : il est donc inutile de se munir ailleurs de ces objets, qui ne seraient bons qu'à embarrasser jusque-là, puisque leur nécessité ne se fait sentir qu'au moment de se mettre en route à pied. Le sac ordinaire est assez grand pour contenir la garde-robe de voyage la mieux montée, c'est-à-dire une redingote ou un habit, un pantalon, deux paires de guêtres, deux gilets, quatre chemises, quatre cravates et six paires de chaussettes. On trouvera de plus, dans une de ses poches, place pour un petit nécessaire, et dans l'autre pour une longue-vue.

Le pantalon doit être de drap, parce qu'au fur et à mesure que l'on gravit, le froid augmente et que, arrivé au sommet de la

montagne, on sera enchanté de substituer au pantalon léger de la vallée une étoffe plus solide. Les guêtres doivent être de cuir, afin qu'elles garantissent les jambes du contact des rochers qui bordent la route et des troncs d'arbres qui la parsèment. Mais les chemises de couleur seront préférables aux chemises blanches, les foulards aux cravates empesées et les chaussettes de laine aux chaussettes de fil.

Les souliers sont chose fort importante, et sur laquelle j'invite les voyageurs à ne point passer légèrement. Une chaussure trop étroite blesse bien plus vite dans les montagnes que dans la plaine ; une chaussure trop large empêche le pied d'être sûr dans les chemins difficiles, et surtout en descendant. Qu'un Parisien ne s'effraye pas surtout de l'épaisseur des semelles et de la grosseur des clous. L'épaisseur de ces semelles l'empêchera de sentir les cailloux sur lesquels il marchera et qui, s'il gardait ses bottes fines, lui broieraient les pieds au bout d'une heure. La grosseur des clous lui sera utile dans les chemins escarpés et glissants où il se trouvera, grâce à elle, le pied aussi ferme que s'il marchait avec des crampons. D'ailleurs, nos souliers de chasse les plus solides ne résisteraient pas à huit jours de marche dans la montagne.

Le bâton doit être, à son tour, l'objet d'une attention particulière. C'est à la fois une arme et un soutien. Il est garni par un bout d'une pointe de fer à l'aide de laquelle on trouve en lui un point d'appui solide, soit pour monter, soit pour descendre, et quelquefois orné à l'autre bout d'une corde de chamois, mais cet ornement est à la fois incommode et dangereux : incommode, en ce qu'il s'accroche à tout moment aux arbres ou aux vêtements, dangereux, en ce que l'on croit, en montant, pouvoir se fier à la solidité de son crochet qui, ne pouvant que rarement supporter le poids du corps, se brise et vous expose à tomber à la renverse. On devra le choisir de six pieds de haut au moins, afin que, si l'on rencontre sur la route un torrent de dix ou douze pieds de large, on puisse le franchir par le saut qu'on appelle en gymnastique le *saut de la lance*.

Quant à la gourde, les précautions à prendre à son égard se réduisent à deux : bien souffler dedans pour s'assurer que le verre n'en est point cassé, accident qui entraînerait les suites les plus funestes ; puis, ce point vérifié, la faire remplir immédiatement d'excellent kirchenwasser, qu'on trouve, au reste, dans les plus mauvaises cabanes de Suisse. C'est à la fois la liqueur la meilleure et la plus saine. J'ai vu de jeunes et jolies femmes qui, à Paris, n'auraient pu en supporter l'odeur, en avaler, dans nos courses de montagne, des gorgées dont une seule aurait fait la réputation d'un bouzingot.

Toutes ces précautions prises, et en adoptant pour costume de départ le pantalon de coutil, la blouse de toile écrue, le chapeau de paille, le col rabattu, les guêtres de cuir et les souliers ferrés, on aura chance d'arriver au terme du voyage sans accident aucun. Il est inutile de dire que le guide se charge du sac et que vous gardez pour vous la gourde et le bâton.

Qu'on me permette d'ajouter encore une recommandation à cette longue liste, et celle-là, je la garde pour la dernière parce qu'elle n'est pas la moins importante. Elle concerne la manière de traiter les guides.

Leur dévouement et leur probité sont passés en proverbe. Ainsi, sur ces deux points, ils seront toujours les mêmes, quel que soit votre ton avec eux : s'il est hautain, il ne les empêchera pas de faire leur devoir envers vous, mais ils ne feront alors que leur devoir. Adieu à cette causerie familière dans laquelle l'homme de nos villes apprend tant de choses de l'homme de la montagne ; adieu aux récits de chasse qui abrègent la route, aux traditions populaires qui la poétisent, aux mille petits soins qui la rendent facile ! Puis, une fois arrivé à l'auberge, vous vous apercevez bientôt, au mémoire de l'hôte, qu'ayant parlé haut, on en a auguré que vous saviez payer cher.

Si, au contraire, vous avez fait votre camarade de votre guide (et soyez tranquille, car pour cela il ne croira ni que vous vous soyez abaissé jusqu'à lui ni que vous l'ayez élevé jusqu'à

vous), au sentiment de son devoir se joindra celui d'une reconnaissance qu'il vous prouvera bientôt par la confiance la plus entière et le dévouement le plus absolu. Alors ni lui ni la contrée n'auront plus rien de caché pour vous. Il vous confiera ses secrets de famille, quelque intimes qu'ils soient ; il vous racontera les traditions de la contrée, quelque peu croyables qu'elles lui paraissent ; et, dans ces secrets de famille, dans ces traditions de contrée, il y aura toujours, si vous voulez les approfondir, un mystère du cœur ou de la nature.

Puis il y a quelque chose de satisfaisant pour soi-même, ce me semble, à sentir qu'en quittant l'un de ces hommes dont la vie appartient à tout le monde, vous lui laissez dans le souvenir quelque chose de plus que ce qu'y ont laissé et ce qu'y laisseront les autres, et que vous pourrez leur envoyer des amis qui se recommanderont de votre nom et qui seront reçus le sourire de la cordialité sur les lèvres.

Ce livre numérique :

a été édité par :

l'Association Les Bourlapapey,

bibliothèque numérique romande

http : //www.ebooks-bnr.com/

ISBN-13 : 978-2-923523-28-6

en mai 2012

– **Élaboration** :

Les personnes qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Denis (éd. Le Joyeux Roger), Françoise, Nicole, Francis.

– **Sources** :

Ce livre numérique est réalisé d'après l'édition de 1982, François Maspero, Paris ainsi que le texte *En Suisse* des éditions « Le Joyeux Roger », Montréal, que nous remercions ici (http://www.alexandredumasetcompagnie.com/). La photo de première page est tirée de Wikimedia. Elle s'intitule Landschaft mit See in der Nähe des Sunnig Grat im Kanton Uri/Schweiz. Elle a été réalisée en 2006 par Simon Kopmann.

– **Dispositions** :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modi-

fier, mais uniquement à des fin non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Ainsi nous avons repris l'orthographe parfois fantaisiste du Dumas pour les noms propres (laissant les orthographes d'époque au besoin) pour permettre au lecteur suisse de se retrouver plus aisément dans ces pérégrinations helvétiques. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

– **Remerciements** :

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (http://www.ebooksgratuits.com/) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendus possible la réalisation de ce livre numérique.